

La Lutine - Portrait sociostylistique d'un groupe de squatteurs à Lyon

Par Sabine KLAEGER

Thèse de doctorat de Sciences du langage

Sous la direction de Christian PLANTIN et Christine BIERBACH

Présentée et soutenue publiquement le 18 mars 2003

Devant un jury composé de : Christine BIERBACH, Professeur à l'Université de Mannheim Jacques BRES, Professeur à l'Université Montpellier 3 Werner KALLMEYER, Professeur à l'Institut Für Deutsche Sprache de Mannheim Frank Ernst MULLER, Professeur à l'Université de Mannheim et de Francfort Christian PLANTIN, Directeur de recherches à l'Université Lyon 2 Véronique TRAVERSO, Chargée de recherches à l'Université Lumière Lyon 2

Table des matières

..	1
Remerciements . .	3
Première partie : Méthodes et arrière-plan ethnographique .	5
Chapitre I : Eléments théoriques et méthodologie .	5
I.1. Introduction .	5
I.2. L'ethnographie de la communication . .	6
I.3. L'ethnométhodologie .	8
1.4. Les concepts de Goffman . .	11
I.5. L'analyse conversationnelle . .	12
I.6. Développement de l'analyse conversationnelle en France et en Allemagne .	16
I.7 Le portrait sociostylistique de groupe et ses composants .	18
Chapitre II : Vivre le squatt : mode de vie et formes de communication . .	33
II.1 Introduction .	33
II.2 Les Lutinistes . .	41
II.3 Les bases politiques communes .	54
II.4 Les locaux .	62
II.5 Rôle des espaces et types d'interaction .	64
II.6 La notion de « groupe » . .	70
II.7 En guise de conclusion .	81
Chapitre III : Le Corpus . .	82
III.1 Introduction . .	82
III.2 Les réunions de la Lutine .	82
III.3 La discussion et les trois conversations .	84
III.4 Les interviews . .	86
III.5 La transcription . .	86
Deuxième partie : Analyses . .	91

Chapitre IV : La réunion .	91
IV.1 Introduction . .	91
IV.2 Travaux sur la réunion .	93
IV.3 La réunion – caractéristiques . .	95
IV.4 Synthèse – définition de la réunion à la Lutine . .	135
Chapitre V : Auto-catégorisation, auto-représentation comme squatteurs .	136
V.1 Introduction .	136
V.2 Auto-catégorisation des squatteurs . .	144
V.4 Conclusion . .	181
Chapitre VI : Le politiquement correct au féminin . .	182
VI.1 Introduction . .	182
VI.2 La sensibilisation aux questions féministes .	186
VI.3 La féminisation grammaticale . .	194
VI.3 En guise de conclusion .	205
Chapitre VII : La mise en scène des actions imaginaires .	206
VII.1 Introduction .	206
VII.2 Formes et fonctions des actions imaginaires .	207
VII.3 Analyses .	214
VII.4 Résumé . .	242
VIII Conclusion .	245
IX Bibliographie .	253
Revue militantes .	274
Dictionnaires .	275
Brochures/tracts .	275
Emission radiophonique .	275
Annexes . .	277
Annexe 1 : Glossaire . .	277
Annexe 2 : Corpus transcrit et tracts militants (sur CD-ROM) .	278
Annexe 3 : Ehrenwörtliche Erklärung . .	278

Pour Ivan – sans toi, ça n'aurait jamais marché !

Remerciements

Merci à mes copines et copains de la Lutine et les autres militantes et militants de Lyon qui ont bien voulu (avec plus ou moins de réticences) être mes « objets d'étude », pour leur patience en ce qui concerne les enregistrements, pour leurs réponses dans les interviews, pour leur indulgence quand je ne savais pas leur expliquer de quoi j'allais parler dans mon travail, et enfin pour leur amitié.

Ma reconnaissance s'adresse également à Madame Christine Bierbach, directrice de thèse en Allemagne, et à Monsieur Christian Plantin, directeur de thèse en France, qui ont bien voulu accepter de diriger mes recherches. Merci de m'avoir accordé leur confiance tout au long de ce travail.

Je remercie également les membres du G.R.I.C. à l'Université Lumière Lyon 2 pour leur chaleureuse hospitalité et tout le monde au Lehrstuhl Romanistik II à l'Université de Mannheim pour les longues années de collaboration dans un climat formidable. Je tiens à exprimer mes remerciements à Monsieur Erwin Diekmann pour son soutien scientifique et pour ses encouragements paternels qui m'accompagnent depuis des années.

Un grand merci à Myriam Batarel, Céline Belledent, Yves Bonnardel, Claude Caillat, Ivan Caillat, Françoise Caillat, Clem Guyard, Reina Horton, Wolfgang Kesselheim, Bettina Kluge, Ulrike Mattes, Andreas Müller, Markus Müller, Oliver Preukschat, Caro Roussel, Britta Thörle et Véronique Traverso pour leurs relectures et leur aide.

Nicht zuletzt möchte ich meinen Eltern danken, die immer an mich geglaubt und die mich immer unterstützt haben.

La Lutine, c'est le nom que nous avons donné à cet immeuble, que nous squattons depuis avril 1998. L'immeuble appartient à la Courly, ainsi que des centaines d'autres appartements (sic !) ou immeubles laissés volontairement vides, pour de sombres histoires de marché de l'immobilier. Pendant que des gens dorment dehors. Nous ne sommes pas a priori des clients rêvés pour les agences immobilières : chômeurs, RMistes, ou même trop jeunes pour l'être, étrangère, nous avons peu de chances d'obtenir un logement si nous passons par le circuit « normal ». C'est l'une des raisons pour lesquelles nous squattons. Mais ce n'est pas la seule. (Tract « La bourse aux vêtements gratuits »)

L'objet de cette thèse est l'analyse qualitative des interactions verbales d'un groupe de squatteurs et squatteuses ¹, qui habitent ensemble dans une maison appelée *La Lutine* ², située dans le septième arrondissement à Lyon. Je chercherai à montrer comment, dans ce milieu alternatif urbain, une identité sociale spécifique est construite au travers d'un style de communication, et

¹ De l'anglais « to squat » = s'accroupir. En ce qui concerne l'orthographe de squat(t), il existe la norme *squat* (par exemple dans le Nouveau Petit Robert, 1994) et la façon dont cela est écrit par les squatteurs et squatteuses mêmes : *squatt*. Dans mon étude à base ethnographique, j'adopte évidemment l'orthographe « indigène » et ses dérivés squatteur/squatteuse (le ministère parle d'ailleurs des « squatters », en n'adaptant pas le nom anglais à la morphologie française, et – ceci n'étonne guère – sans le féminiser).

² Il s'agit ici d'un pseudonyme. Tous les noms des personnes et des lieux (à l'exception des squatts déjà expulsés, donc « historiques ») ont été changés.

dans quelle mesure les valeurs sociopolitiques qui y sont revendiquées influent sur les normes communicatives du groupe.

L'analyse se situe dans un cadre théorique et méthodologique qui peut être caractérisé comme une description de la sociostylistique d'un groupe spécifique, basée sur les principes de l'ethnométhodologie (Garfinkel), sur l'ethnographie de la communication (Gumperz, Hymes), sur les travaux de Goffman concernant l'analyse de l'interaction, et sur les principes de l'analyse conversationnelle (Sacks, Schegloff, Jefferson) – courants qui seront présentés dans le premier chapitre de cette thèse. La sociostylistique (ou l'analyse du style social), que j'y introduirai également, complète l'analyse conversationnelle, car elle n'étudie pas « seulement » les procédés communicatifs : elle ajoute la dimension du sens et de la constitution de l'action.

J'utilise donc une méthode herméneutique qui allie l'analyse empirique et la réflexion, qui développe des thèses au fur et à mesure des analyses des données, en combinant la description des mécanismes formels – selon les principes de l'analyse conversationnelle classique – avec des méthodes interprétatives qui se basent sur l'ethnographie de la communication.

A ma connaissance, il n'existe pas en français de portraits sociostylistiques, dans le sens de ceux que l'on trouve, par exemple, dans la définition suivante, c'est-à-dire

« [...] des représentations détaillées du comportement verbal d'une quantité limitée de personnes qui ont développé une cohésion sociale relativement stable ³ » (Kallmeyer 1995a : 1).

Par contre, il faut citer les travaux germanophones dans le cadre du projet *Kommunikation in der Stadt* ⁴ de l'*Institut für deutsche Sprache* à Mannheim. Les auteurs y étudient les caractéristiques verbales de groupes sociaux urbains, en tenant compte de leurs organisations sociales et de leurs structures communicatives. Les centres d'intérêt sont la description du processus de différenciation sociostylistique de mondes sociaux, et la description de styles communicatifs comme expression de l'identité sociale de différents groupes, ainsi que les processus sociaux liés à l'intégration, la distanciation et la différenciation.

Ma propre recherche portera sur l'analyse des règles et du style communicatifs à la Lutine. Ce portrait sociostylistique d'un groupe subculturel urbain qui se décrit comme communauté d'habitation et dont les membres revendiquent à divers titres une identité politique se veut une contribution à l'étude des comportements verbaux urbains francophones.

Mon portrait sociostylistique de la Lutine est conçu comme un tour d'horizon, comme idée d'ensemble des traits qui me paraissent caractéristiques de ce groupe. Certes, j'aurais pu en décrire un seul trait – la manière de plaisanter, par exemple – en plus de détail. Mon but était pourtant de donner une impression plus générale de l'interaction verbale dans ce milieu subculturel, d'en faire un tour d'horizon, et c'est pour cela que j'ai choisi plusieurs voies d'investigation qui couvrent plusieurs genres de situations conversationnelles. Je me suis penché sur les aspects suivants : la façon de s'autodéfinir, de parler de son propre groupe (l'auto-catégorisation et l'auto-représentation) ; une manière spécifique de plaisanter que j'ai appelée « la mise en scène des actions imaginaires », et certaines règles communicatives concernant le *politiquement correct* et la gestion de conflits.

³ « [...] detaillierte Darstellungen des sprachlichen Verhaltens einer begrenzten Anzahl von Personen, die einen relativ stabilen sozialen Zusammenhalt entwickelt haben ».

⁴ Cf. les volumes 1 à 4 de *Kommunikation in der Stadt* (1994-1995), édités par Kallmeyer (vol. 1 et 2), Keim (vol. 3) et Schwitalla (vol. 4).

Première partie : Méthodes et arrière-plan ethnographique

Chapitre I : Eléments théoriques et méthodologie

I.1. Introduction

Dans ce chapitre seront présentées les méthodes qui ont été adoptées pour réaliser cette étude, en commençant par l'ethnographie de la communication, l'ethnométhodologie et enfin l'analyse conversationnelle. Je vais faire un bref résumé des idées de base qui lient ces courants et qui ont mené au développement de l'analyse des interactions verbales (avec ses nombreuses variantes) comme nous la connaissons aujourd'hui – notamment la sociostylistique que je présenterai ensuite. Je considère ces concepts comme mes outils méthodologiques de base. D'autres courants qui ont influencé mes analyses (comme la psychologie sociale et son expression dans la théorie de la catégorisation de Tajfel) seront présentés au fur et à mesure dans les chapitres correspondants.

Pour parvenir à mes fins dans ce travail, je combine une description classique, orthodoxe selon les principes de l'analyse conversationnelle, avec l'ethnographie de la

communication (cf. Drescher 1997 : 8-13). L'ethnographie et l'analyse conversationnelle ne présentent, pour moi, pas deux méthodes séparées, mais elles se complètent⁵.

Comme nous allons le voir, l'analyse conversationnelle répond au « comment » et à certains « pourquoi » du fonctionnement de l'interaction verbale. L'ethnographie nous aide à éclaircir ces aspects du « pourquoi », de certains points ou mécanismes dans la communication, qui ne sont pas interprétables ou explicables avec la seule approche conversationnelle, ou, comme l'exprime Deppermann (2000 : 96) : « [...] there are several systematic issues which favor or even require ethnographic knowledge to be used in order to improve and validate a conversation analytic study ». Günthner (2000 : 28) parle d'une « restriction énorme » dans le cas où l'analyste n'utilise que des catégories rendues explicites (que l'on peut donc trouver dans le texte) par les participants⁶. Les données ethnographiques peuvent éclaircir des points qui sinon resteraient obscurs : le savoir socioculturel des interactants appris par l'observation et/ou (comme dans mon cas) par la participation est ainsi utilisé comme ressource à l'interprétation des données.

L'analyse conversationnelle classique part du principe que l'interaction verbale se déroule à base de certains mécanismes que l'on suppose universels (cf. par exemple les règles d'alternance de Sacks/Schegloff/Jefferson 1974) ; les règles d'application de ces mécanismes « varient sensiblement d'une société à l'autre – ainsi du reste qu'à l'intérieur d'une même société, selon l'âge, le sexe, l'origine sociale ou géographique des interlocuteurs » (Kerbrat-Orecchioni 1993 : 61). Dans notre cas, il ne s'agit pas de décrire ces règles d'application dans une *société*, mais dans un *groupe* subculturel lyonnais – celui de la Lutine.

Ajoutons que ces règles varient aussi selon le contexte situationnel. Ce qui nous intéresse ici, c'est donc l'application, c'est-à-dire le choix du traitement de ces mécanismes qui, par contre, est spécifique et construite de manière « locale » (« local production of social order », cf. Garfinkel 1967), interactive, dans le groupe étudié même. C'est là où s'expriment et où sont saisissables les conditions socio-historiques dans lesquelles se déroulent les interactions et les valeurs pertinentes qui en sont constitutives.

Comment ces courants se sont développés, quels sont leurs croisements, comment s'influencent-ils les uns les autres ? Quelles études ont influencé mon analyse des interactions verbales à la Lutine ? C'est à ces questions-là que le chapitre suivant va tenter de répondre.

I.2. L'ethnographie de la communication

L'ethnographie de la communication se développe dans le cadre de l'ethnographie qui a ses sources dans l'anthropologie américaine. Elle est apparue officiellement dans la

⁵ Pour une discussion de « l'analyse conversationnelle ethnographique » cf. Deppermann 2000. En fait, il appelle ce concept « ethnographische **Gesprächs**analyse » pour éviter le terme « Konversationsanalyse », cette nuance n'étant malheureusement pas traduisible en français.

⁶ Elle cite Bourdieu (1974 : 35) qui reproche à l'analyse conversationnelle son « l'hyper-empirisme » (Günthner 2000 : 28).

publication de *The Ethnography of Speaking* de Hymes en 1962. Hymes y fait appel à une ethnographie qui se préoccupe davantage d'aspects de la communication négligés jusqu'alors par l'anthropologie et par la linguistique traditionnelles ; il revendique une

synthesizing discipline which focuses on the patterning of communicative behavior as it constitutes one of the systems of culture, as it functions within the holistic context of culture, and as it relates to patterns in other component systems.(cf. Saville-Troike 1989 : 1)

Hymes introduit le concept de la *compétence communicative*⁷ dans lequel la langue est considérée comme une composante de communautés socioculturelles, comme un instrument de communication qui n'est pas abstrait de son développement et de son utilisation. La compétence communicative va au-delà de la connaissance du code linguistique ; elle inclut le savoir social et culturel :

[...] pour parler il faut aussi savoir utiliser la langue de manière appropriée dans une grande variété de situations. [...] Cette compétence communicative est très largement implicite, elle s'acquiert à travers les interactions. Elle inclut des règles portant sur des aspects variés : savoir gérer les tours de parole, savoir de quoi parler dans telle situation, savoir synchroniser ses mimiques avec ses propres paroles et celles du coénonciateur, savoir ménager les faces d'autrui..., en clair maîtriser les comportements requis par les divers genres de discours... Cette compétence se modifie constamment, en fonction des expériences de chacun. (Maingueneau 1996 : 19)

Les besoins communicatifs d'une société ou d'une communauté ont une influence directe sur le comportement langagier, il existe des liens entre la structure de la communication et la structure sociale ainsi qu'entre structure et fonction communicatives⁸. Le but de l'ethnographie de la communication est de découvrir ces structures, c'est-à-dire de décrire le savoir commun de base, les règles communicatives, les rituels qui permettent aux interlocuteurs de communiquer de façon adéquate dans leur communauté ou dans leur groupe, et dans une certaine situation. Ces règles communicatives ou conventions peuvent s'appliquer à des groupes très restreints et changer de petit groupe à petit groupe : « [...] participation in different small group structures gives rise to different discourse conventions even where individuals are reared in the same or similar family environments » (Gumperz/Hymes 1972 : 7). D'où l'importance décisive qui est accordée au *contexte* dans lequel se déroule l'interaction, contexte physique et socioculturel (cadre⁹ et site). L'ethnographie nous permet ainsi de « mieux identifier le tissu organisationnel

⁷ A distinguer de la compétence *linguistique* de Chomsky qui désigne la compétence à produire et à interpréter des énoncés grammaticalement corrects sans égard au contexte. Pour une description de ce qui différencie les deux concepts, cf. Kerbrat-Orecchioni 1995 : 29-37.

⁸ Cf. Hymes (1974 : 5) : « [...] a science that would approach language neither as abstracted form nor as an abstract correlate of community, but as situated in the flux and pattern of communicative events. It would study communicative form and function in integral relation to each other ».

⁹ Le cadre, ou « savoir d'arrière-plan partagé » nous donne les éléments nécessaires pour « saisir ce qui n'a pas été verbalisé, et replacer ce qui est entendu ou vu dans un univers connu et connaissable » (Gumperz 1987 : 123).

au sein duquel prennent sens les 'méthodes' [...] déployées par les membres d'un groupe pour mener à bien leurs tâches, pour prendre des décisions, ou pour accomplir leur travail » (Mondada 2001 : 5).

Autour de Hymes se groupent des chercheurs comme Gumperz, le co-fondateur de l'ethnographie de la communication.

Gumperz affirme que signification, structure et emploi du langage sont socialement et culturellement relatifs ; il étudie la manière dont des structures linguistiques sont utilisées par différents groupes sociaux qui interagissent, et comment elles deviennent des répertoires spécifiques. Ses réflexions sur le rapport groupe social – structure du langage – emploi se retrouvent dans sa définition de *speech community*, conçue comme : « any human aggregate characterized by regular and frequent interaction by means of a shared body of verbal signs and set off from similar aggregates by significant differences in language usage » (Gumperz 1971 : 114)¹⁰. L'interaction entre groupes n'est pas son seul centre d'intérêt¹¹ ; mais c'est surtout son concept des *indices de contextualisation* qui nous intéresse, définis comme des « clusters » de signes indélicaux qui donnent son cadre interprétatif à l'énoncé : « signalling mechanisms such as intonation, speech rhythm, and choice among lexical, phonetic, and syntactic options [...] said to affect the expressive quality of a message but not its basic meaning » (Gumperz/Cook-Gumperz 1982 : 16). Ces indices (verbaux et non-verbaux) relient ce qui est dit au savoir contextuel (qui est donc aussi un savoir culturel partagé) des interlocuteurs ; de la même façon qu'ils sont utilisés comme « cues » par les participants pour interpréter le message, ils rendent aussi possible l'interprétation de l'énoncé pour l'analyse. La conséquence méthodologique en est que l'on peut voir, en étudiant la réaction à un énoncé, si les conventions interprétatives sont plus ou moins partagées par les interlocuteurs.

I.3. L'ethnométhodologie

L'ethnométhodologie, appelée par Harvey Sacks « sociology of nothing happened today » (cité par Auer 1999 : 129), est très proche de l'ethnographie de la communication¹². Il s'agit également d'un courant sociologique d'origine nord-américaine, qui a pour objectif de découvrir les mécanismes, les régularités de la constitution de la réalité sociale dans l'interaction au quotidien. Elle

fait l'hypothèse que ce que nous percevons et traitons dans le quotidien comme

¹⁰ Ceci, comme on le trouvera développé plus loin dans Gumperz/Hymes (1972), ne veut pas dire que le comportement langagier dans un groupe est tout à fait homogène, mais que les interprétations de celui-ci sont concordantes.

¹¹ Il s'intéresse aussi au parler individuel, et particulièrement aux différentes formes du « code-switching » (cf. l'article classique de Blom/Gumperz 1972).

¹² Cf. Kerbrat-Orecchioni 1995 : 61) : « Ce courant, proche du précédent (certains chercheurs ont pu à l'origine se réclamer des deux, et dans Gumperz et Hymes 1972, figurent des textes de Garfinkel, de Sacks, et de Schegloff), mais dont les sources d'inspiration sont plus diverses (Schütz et l'école de Chicago, mais aussi la phénoménologie de Merleau-Ponty, et 'la philosophie du langage ordinaire' de Wittgenstein) [...] ».

des réalités sociales préalables, comme des états de fait objectifs, comme des réalités existant indépendamment de notre participation, résulte en réalité de notre propre production, de nos actions et de nos perceptions. Ce n'est que dans nos actes que se réalise la réalité sociale, que s'établit l'objectivité des événements perçus comme « objectifs », et la factualité de ce qui passe pour être « factuel ». Puisque tous les membres de la société participent à ce processus de production de la réalité, il doit présenter des structures formelles que l'on peut isoler et saisir en tant que telles. (Bergmann 1994a : 179-180)

Elle renoue avec la conception de l'« Alltagswissen »¹³ développée par Alfred Schütz, et l'interactionnisme symbolique de George Herbert Mead¹⁴. Ce qui est particulièrement intéressant ici est le concept du *monde social* (Anselm Strauss) qui signifie que dès qu'un groupe de personnes se réunit et coopère autour de problèmes sociaux, un réseau se crée sur la base des activités qui en résultent. Dans ce réseau se développent des modes spécifiques de pensée, qui mènent à des comportements spécifiques, verbaux et non verbaux. L'ethnométhodologie

prend pour objet les implicites sociaux de toutes sortes, ce que l'on tient pour acquis. [...] Elle étudie particulièrement les méthodes (d'où le terme ethnométhodologie), les procédures que mobilisent les acteurs sociaux pour gérer leurs problèmes de communication dans la vie quotidienne. (Maingueneau 1996 : 38)

C'est Harold Garfinkel qui crée ce courant en réponse aux méthodes quantitatives caractéristiques de la sociologie américaine jusque dans les années 50 : « Distinctive emphasis on the production and accountability of order in and as ordinary activities identify ethnomethodological studies and set them in contrast to classic studies as an incommensurably alternate sociology » (Garfinkel 1990 : 78). Dans ses *Studies in Ethnomethodology* (1967), il souligne que la recherche sociologique devrait davantage étudier les méthodes que les membres d'une société utilisent pour interpréter leur propre monde social et pour être capables d'interagir à l'intérieur de celui-ci : chaque individu est en fait occupé sans cesse à se définir comme membre légitime de sa société¹⁵, à travers ses comportements qu'il base sur les normes de cette société – normes construites et

¹³ Littéralement « savoir quotidien ». Schütz postule qu'il existe un savoir de base partagé par tous les membres d'une société. Ce savoir n'est pas cohérent, ni explicite, et partiellement non consistant. Il contient, selon le sociologue allemand Schütze (à ne pas confondre, donc, avec Schütz) « [...] des conceptions élémentaires de ce qui – du point de vue des membres d'une société – peut arriver dans l'ensemble de cette société, c'est-à-dire de ce qui correspond à son programme d'événements ordinaires possibles et de leur forme routinisée, et ce qui est fixé comme devoirs élémentaires réciproques entre les membres individuels pour conserver la collectivité de la société entière et pour assurer la sphère des possibilités d'actions individuelles » (cf. Schütze 2001 : 537). (« [...]grundlegende Konzeptionen dessen [...], was – vom Standpunkt der Gesellschaftsmitglieder – in einer Gesamtgesellschaft der Fall sein kann, d.h., was ihrem Erwartungsfahrplan von gewöhnlichen Ereignissen und deren Routinegestaltung entspricht, und was an wechselseitigen Kernverpflichtungen zwischen den individuellen Mitgliedern zur Erhaltung der gesamtgesellschaftlichen Kollektivität und zur Sicherung der Sphäre individueller Handlungsmöglichkeiten festgelegt ist »).

¹⁴ Il s'agit de l'analyse des relations entre l'individu et la société ; les rôles pris par l'individu dans l'interaction avec autrui y ont une place centrale. Pour un aperçu cf. par exemple Becker/McCall 1990.

¹⁵ Dans un sens large, et dans un sens plus restreint comme membre légitime de son propre milieu.

reconstruites ainsi de façon interactive. Les termes clefs ¹⁶ ici sont *l'indexicalité* et la *réflexivité*, termes « empruntés » à la linguistique classique.

L'indexicalité ¹⁷ est un phénomène que nous rencontrons dans notre vie quotidienne ; il s'agit du fait que nous devons sans cesse interpréter dans leur contexte les éléments langagiers qui, isolés, n'ont pas de sens précis, clair : l'indexicalité est propre au langage naturel en tant que tel.

Garfinkel attribue à ces procédés un intérêt crucial quand il définit l'ethnométhodologie comme « the investigation of the rational properties of indexical expressions and other practical actions as contingent ongoing accomplishments of organized artful practices of everyday life » (Garfinkel 1967 : 11). Les pratiques langagières se configurent en structurant la situation d'énonciation et d'interaction, et sont en même temps configurées par celle-ci. **La réflexivité** ¹⁸ se réfère justement à la manière dont nous organisons nos actions quotidiennes selon le contexte pour que nos partenaires nous comprennent comme nous l'entendons : « the activities whereby members produce and manage settings of organized everyday affairs are identical with members' procedures for making those settings 'accountable' » (Garfinkel 1967 : 1). C'est à travers la gestion des circonstances locales de la production langagière (le lieu, les interactants – leur relation réciproque, leur histoire commune – le temps, le déroulement antérieur de l'action, etc.), des caractéristiques spécifiques du contexte, que les locuteurs se signalent comment ils veulent être interprétés – sans qu'il soit nécessaire de s'y référer de manière explicite ¹⁹.

L'ethnométhodologie cherche donc à « comprendre comment les acteurs sociaux réalisent une appréhension commune, partagée et intersubjective, du monde social dans lequel ils vivent » (Trognon 1994 : 10), et à décrire les structures et mécanismes ²⁰ de cette construction de la réalité :

Tous les comportements observables dans les échanges quotidiens sont

¹⁶ Coulon (1987 : 25-45) y ajoute *pratique/accomplissement*, « accountability » et *membre*. La notion d'*accomplissement* (ou, en anglais, « achievement ») pose que « les activités des partenaires sont très peu déterminées par des concepts ou par des normes extérieures, mais que leur signification réside plutôt dans leur production » (Gülich 1991 : 336). L'interaction est une production collective, locale, des interactants (sur la notion du « interactional achievement », cf. aussi Schegloff 1992). Les interactants rendent ainsi « account-able », gérable, analysable, racontable, etc., ce qu'ils disent, le monde dont « l'accountability » donne une représentation étant un univers local, principalement centré autour d'un groupe limité de personnes. Coulon parle de *membres* parce que l'analyse ethnométhodologique n'impose pas des catégories ou des unités théoriques préétablies, mais cherche à découvrir celles des participants, à adopter la perspective du groupe étudié, à décrire les dynamiques observées.

¹⁷ Au sens linguistique étroit, il s'agit d'expressions qui n'ont de sens que par rapport à la situation communicative dans laquelle elles sont prononcées (cf. la deixis personnelle, locale, temporelle, etc., exprimées par *tu*, *nous*, *ici*, *là-bas*, *maintenant*, *hier*, etc.).

¹⁸ Terme utilisé en linguistique classique pour décrire les caractéristiques de constructions syntaxiques réfléchies.

¹⁹ « Les actions fournissent, ne serait-ce que dans leur exécution, un contexte de leur signification, et inversement le contexte de signification est confirmé par les actions ». (« Die Handlungen liefern in ihrem Vollzug immer schon einen Bedeutungskontext für sich mit, und umgekehrt wird der Bedeutungskontext durch die vollzogenen Handlungen bestätigt ») (Günthner 2000 : 23).

« routinisés » : ils reposent sur des normes implicites, admises comme allant de soi, et il revient à l'ethnométhodologie d'exhumer toutes ces fausses évidences sur lesquelles est construit notre environnement familier. (Kerbrat-Orecchioni 1995 : 62)

À partir de la fin des années 60, un groupe d'ethnométhodologues commence à s'intéresser à des phénomènes communicatifs, à la conversation comme étant l'une des formes fondamentales de l'organisation sociale :

L'étude des conversations est vite devenue l'objet favori des ethnométhodologues qui y ont vu une interaction sociale essentielle, où les sujets participent à la définition de la situation dans laquelle ils se trouvent. Sont particulièrement étudiées les procédures que mettent en œuvre les interactants pour organiser ensemble l'activité de communication [...]. (Maingueneau 1996 : 39)

Se développe, en particulier sur l'impulsion de Harvey Sacks (cf. ses *Lectures* de 1964 à 1972), et « nourished by Goffman's [...] conception of the 'interaction order' as an autonomous domain of investigation » (Heritage 1995 : 393), une branche de l'ethnométhodologie dont les recherches portent sur les conversations quotidiennes en situation « naturelle » : il s'agit de l'analyse conversationnelle.

Avant de présenter ce courant, j'aimerais introduire des notions de Goffman qui, lui-même, n'a pas fondé d'« école » (Kerbrat-Orecchioni 1995 : 66), mais dont les travaux interactionnistes ont une grande influence sur l'analyse des interactions verbales.

1.4. Les concepts de Goffman

Les concepts de Goffman qui jouent un rôle pour l'analyse des interactions verbales sont principalement le « face work », le « footing »²¹, les *rituels*²², et la notion de *cadre participatif*²³.

Le concept des *faces* est central pour la description de l'interaction communicative, parce que le traitement de l'autre, la gestion des relations avec autrui, la présentation de soi-même doivent se passer de façon à ce que les normes de la communauté en la matière soient respectées – le « face-work » met ces normes en évidence, et tout FTA (« face-threatening act », acte menaçant pour la face) et la réaction qu'il provoque les

²⁰ « [...] la production locale et endogène de tels phénomènes d'ordre, via des opérations, des micropratiques ou des routines, le but de la recherche étant de saisir un principe organisateur interne et d'en rendre compte en termes de procédures et de méthodes » (Kaufmann/Quéré 2001 : 374).

²¹ Le « footing » désigne la position qu'un locuteur montre vis-à-vis de son énoncé (cf. Goffman 1981).

²² « Goffman développe l'idée d'une attention rituelle que se portent mutuellement les individus en interaction, qui consiste pour chacun à s'attacher à ce que personne ne perde la face » (Traverso 1999 : 10).

²³ « Participation framework » : « Les participants d'une interaction peuvent ne pas être seulement deux et leur rôle au cours de l'échange peut varier. Goffman distingue donc les participants ratifiés, ceux qui sont directement impliqués dans l'interaction, et les témoins (bystanders) qui entendent mais sont en dehors du jeu interlocutif » (Maingueneau 1996 : 13).

rend explicites.

Ordinarily, maintenance of face is a condition of interaction, not its objective [...]. To study face-saving is to study the traffic rules of social interaction ; one learns about the code the person adheres to in his movement across the paths and designs of others, but not where he is going, or why he wants to get there. (Goffman 1967 : 12)

Les théories de Goffman à propos du « face work », développées par Brown et Levinson (1978, 1987) pour l'analyse des stratégies de politesse seront utilisées comme base pour l'étude de la gestion des faces à l'intérieur de la Lutine. Pour Goffman (1967 : 9-15), le « face work » contient tout ce que fait une personne pour éviter qu'elle-même ou son interlocuteur ne perde la face. Brown/Levinson (1987 : 66) postulent « that all competent adult members of a society have (and know each other to have) 'face', the public self-image that every member wants to claim for himself, consisting in two related aspects », et ils distinguent ensuite deux faces indissociables (face positive/négative)²⁴ :

(a) negative face : the basic claim to territories, personal preserves, rights to non-distraction – i.e. to freedom of action and freedom from imposition ; (b) positive face : the positive consistent self-image or « personality » (crucially including the desire that this self-image be appreciated and approved of) claimed by interactants. (ibid.)

Soulignons encore une fois que, si l'on retrouve sans doute dans chaque communauté humaine une forme de reconnaissance mutuelle qui correspond au concept de face, son contenu varie par contre d'une société à l'autre.

I.5. L'analyse conversationnelle

How might conversation analysis be characterized ? First, it views conversation as a describable domain of interactional activity exhibiting stable, orderly properties which are specific and analyzable achievements of speakers and hearers. (Zimmermann 1987, cité dans Gülich 1991 : 334)

« Discipline carrefour », comme l'appelle Maingueneau (1996 : 25), l'analyse conversationnelle²⁵ est influencée par l'anthropologie cognitive, l'anthropologie culturelle, la phénoménologie de Husserl, la sociologie phénoménologique de Schütz et enfin de l'ethnométhodologie et les travaux interactionnistes de Goffman.

Ce sont surtout les études de Sacks, Schegloff, Jefferson et Schenkein qui aident à développer ce courant :

À partir de l'année 1965 (début des « Lectures » de Sacks), un groupe de sociologues qui avaient tous fait leurs études avec Garfinkel ou avec Goffman et qui voulaient mettre en pratique les idées de ceux-ci, se mirent à étudier des conversations. Ils se servaient de données empiriques, c'est-à-dire d'enregistrements et de transcriptions qu'ils analysaient d'une façon très précise,

²⁴ Cf. aussi Kerbrat-Orecchioni (par exemple 1992, 1996).

²⁵ Pour une introduction en allemand cf. Bergmann 1994b, Kallmeyer 1976, 1988, Gülich 1991 ; en français Kerbrat-Orecchioni 1995, 1996, Traverso 1999, Vion 1992, etc.

très fine et très détaillée. On peut citer comme représentants principaux Harvey Sacks, Emanuel A. Schegloff, Gail Jefferson, Jim Schenkein, mais il faut souligner surtout l'importance d'Harvey Sacks, mort en 1975, dont l'influence reste décisive même aujourd'hui. (Gülich 1991 : 331)

L'analyse conversationnelle n'a développé ni méthodologie ni théorie formulée, ce qui s'explique par le choix de ne pas appliquer une méthode hypothétique-déductive, mais de développer les catégories d'analyse et les déductions théoriques à partir des données. L'analyse conversationnelle est strictement empirique. Elle suit des principes méthodiques que Günthner (2000 : 24-25) liste comme suit :

· **Des textes « authentiques » comme objet d'analyse²⁶ :**

Utiliser des jeux de rôles ou d'autres données conçues dans un contexte expérimental est inacceptable pour l'analyse conversationnelle. Ce qui l'intéresse, ce sont les interactions de tous les jours, du quotidien. Ceci n'est évidemment pas toujours facile à réaliser, d'un point de vue technique mais aussi et surtout « humain », c'est-à-dire que, après avoir obtenu la permission d'enregistrer, il faut « trouver la bonne distance entre les positions de participant et d'observateur²⁷, [et] veiller à ne pas modifier la situation [...] » (Traverso 1999 : 22), etc. Je ne vais pas entrer en détail dans ces questions ici ; pour une description détaillée des problèmes et des exigences au moment de la constitution des données cf. Deppermann (1999 : 21-30).

· **La fixation de l'interaction par l'enregistrement audio ou vidéo et la transcription de celui-ci²⁸ :**

L'analyse est faite à partir d'enregistrements de conversations, minutieusement transcrites ; Sacks explique cette méthode comme suit²⁹ :

I started to work with tape-recorded conversations. Such materials had a single virtue, that I could replay them. I could transcribe them somewhat and study them extendedly – however long it might take. [...] I could get my hands on it and I could study it again and again, and also, consequentially, [...] others could look at what I had studied [...].(Sacks 1984 : 26)

L'enregistrement nous permet de préserver des données complexes, de les réécouter et analyser sous divers angles. Ces « données situées » (Mondada 2001 : 3) nous donnent la possibilité d'étudier les énoncés, les activités langagières, dans leur contexte, dans la situation même où elles ont été produites.

²⁶ « 'Natürliche' Texte als Analysegegenstand ».

· **La recherche des stratégies formelles de l'organisation de l'interaction³⁰ :**

²⁷ Cf. aussi ce que Labov (1971) appelle le « paradoxe de l'observateur ».

Il s'agit de trouver des structures, des principes dans l'interaction sur lesquels les interlocuteurs se basent pour interagir. Pour cela, l'analyste a besoin d'une collection de

²⁸ « Fixierung der Interaktion durch Tonband- bzw. Videoaufnahmen und anschließende Transkription ».

²⁹ On ne peut pas savoir avec certitude si ce ne sont que les raisons pratiques qu'il évoque ou bien d'autres considérations méthodologiques qui l'ont poussé vers l'étude de conversations. En tout cas, l'analyse de conversations de tous les jours semble un champ idéal pour étudier les procédures que les interactants mettent en œuvre pour la production interactive de sens.

³⁰ « Aufspüren von formalen Interaktionsstrategien der Interaktion ».

cas concrets qui peuvent servir de base de données.

· **L'analyse du problème interactif qui est à la base des structures d'ordre**³¹ :

Après avoir trouvé plusieurs exemples qui montrent une certaine structure, on les considère comme la résolution d'un certain problème ou d'une certaine tâche dans l'organisation de l'interaction. Pour établir des hypothèses sur ce qu'est cette tâche, l'analyste a recours aux interprétations des interactants.

Le principe de base dans l'analyse conversationnelle est la *séquentialisation*, « l'ordre co-élaboré par les participants à une rencontre pour l'accomplissement de leurs actes » (Traverso 1999 : 9). L'analyse de l'organisation séquentielle des activités conversationnelles, la méthode de validation, consiste en un examen des réactions des interlocuteurs (cf. Sacks/Schegloff/Jefferson 1974 ; Levinson 1983, etc.) : nous observons comment l'autre a compris le comportement/énoncé de l'interlocuteur à travers sa réaction à celui-ci.

La séquentialité signifie que deux énoncés dont la succession est extrêmement réglée, qui fonctionnent « de telle sorte que la production du premier membre de la paire exerce une contrainte sur le tour suivant » (Traverso 1999 : 33), sont appelés des paires adjacentes – comme par exemple question/réponse, salutation/salutation, reproche/excuse, etc.

Un grand centre d'intérêt est le « turn-taking », l'organisation des tours de parole, intérêt qui s'est développé à partir des réflexions sur la séquentialisation. Les idées fondamentales sur ce principe sont développées dans le fameux article « A simplest systematics for turn-taking in conversations » (Sacks/Schegloff/Jefferson 1974). « Il [le turn-taking, S.K.] se pose comme schéma régulateur (abstrait et non spécifié au niveau contenu) de l'organisation séquentielle du déroulement de l'action et spécifie le placement exact de celui-ci dans le temps »³² (Auer 1999 : 145). Sont étudiés ici l'organisation de l'alternance de la parole, c'est-à-dire les techniques d'allocation de la parole et celles de l'identification des lieux de transition possible. Pendant les dernières années, l'analyse de l'organisation des tours de parole est devenue de plus en plus fine et complexe³³.

· **Validation de l'analyse :**³⁴

L'analyse est validée par la co-occurrence des mêmes phénomènes avec une fonction comparable, mais aussi par les exceptions, les cas où le principe n'est justement pas appliqué : avec l'analyse séquentielle, nous pouvons vérifier par les réactions des interlocuteurs si l'énoncé antérieur est considéré comme conforme à la norme ou pas.

³¹ « Analyse des interaktiven Problems, das der Geordnetheit zugrundeliegt ».

³² Le tableau qui suit « retrace – très sommairement – le chemin qu'ont suivi les idées ethnométhodologiques » (Gülich 1991 : 340) et montre
« Es liegt sich als abstraktes, immanentes, unspezifiziertes Regulierungsschema über die sequentielle Organisation von Handlungsabläufen und spezifiziert deren genaue zeitliche Platzierung ».

³³ Cf. Ochs/Schegloff/Thompson (1996), mais aussi des travaux sur des phénomènes spéciaux, comme par exemple celui de Jeanneret (1999) sur la coénonciation.

³⁴ « Überprüfung der Gültigkeit der Analyse ».

que beaucoup d'approches linguistiques et sociologiques ont influencé et aidé à développer l'analyse de la conversation, et 1.

que l'analyse de la conversation n'est pas, et ne doit pas être, un concept homogène. 2. Ceci se montre aussi dans le « bricolage méthodologique » et « l'éclectisme » dont parle Kerbrat-Orecchioni (2001 : 999) quand elle mentionne

[...] la préférence de la plupart des chercheurs en France d'utiliser des outils de provenance diverse, afin de rendre compte le plus efficacement possible des différents aspects qui composent ces objets fort complexes que sont les conversations.

Voici le tableau :

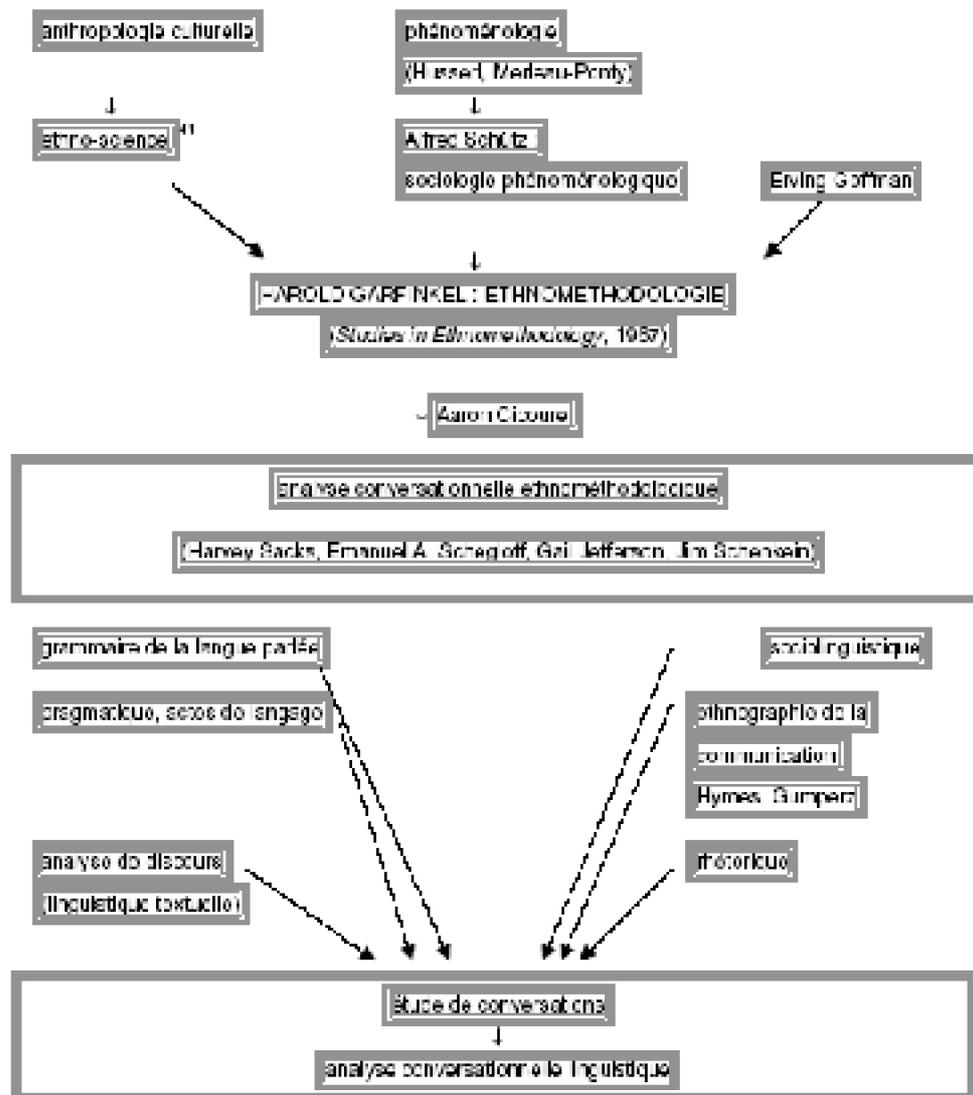


Figure 1 : ethnométhodologie et analyse conversationnelle

(cf. Gülich 1991 : 341 ; légèrement modifié par S.K.)

I.6. Développement de l'analyse conversationnelle en France et en Allemagne

Examinons la manière dont s'est développée l'analyse conversationnelle, ou mieux : la linguistique conversationnelle en France et en Allemagne. Kerbrat-Orecchioni (2001 : 998) souligne que « dans les pays européens de langue romane, la linguistique conversationnelle s'est développée plus tardivement qu'en Angleterre ou en Allemagne », fait qui est dû en partie à une prédominance du structuralisme dans la linguistique, mais aussi à d'autres traditions scientifiques (ainsi l'influence des conceptions de Durkheim en sociologie et de Lévi-Strauss en anthropologie) qui sont « peu favorables à l'épanouissement de la sensibilité interactionniste » (Kerbrat-Orecchioni 2001 : 999) dans les pays romans. Ce n'est que dans les années 80 qu'une approche interactionniste s'épanouit en France, favorisée entre autres par un intérêt croissant porté à la langue orale et par le développement d'une approche communicative dans l'enseignement des langues.

Les champs d'intérêt ou bien les situations les mieux étudiées en France sont les échanges en classe (cf. Cicurel/Blondel 1996), les interactions thérapeutiques (par exemple Cosnier/Grosjean/Lacoste 1993), les interactions en contexte de travail (Grosjean/Lacoste 1999), les interactions médiatiques (Charaudeau/Ghiglione 1997) et la communication en situation de contact de plusieurs langues, la communication interculturelle (pour un aperçu plus détaillé cf. Kerbrat-Orecchioni 2001).

Pour Hausendorf (2001), l'analyse conversationnelle en Allemagne ne peut plus vraiment être classée en différentes écoles³⁵, mais couvre plutôt différents champs thématiques : notamment la communication institutionnelle, « langue et appartenance » (le domaine classique de la sociolinguistique)³⁶, l'interaction adulte – enfant (l'intérêt est porté ici à l'acquisition de la langue, au développement de routines d'interaction entre adulte et enfant, et à l'évolution des capacités langagières de l'enfant, cf. Hausendorf/Quasthoff 1996), « interaction et grammaire »³⁷, et les « procédés de formulation dans la conversation ».

³⁵ Il existe pourtant différentes bases méthodologiques, comme l'analyse ethnométhodologique des conversations, l'analyse du discours/la pragmatique fonctionnelle, l'analyse/la grammaire du dialogue, l'herméneutique objective, l'analyse des conversations ethnographique, etc., mais Hausendorf (2001 : 1) ne veut pas les utiliser pour mettre les travaux dans « des tiroirs ».

³⁶ Ces dernières années, on ne regarde plus tellement l'appartenance ou l'identité sociale comme variable « externe », mais comme une entité construite de manière interactive, et l'analyse des conversations fournit justement les méthodes pour décrire les phénomènes liés à ces questions complexes. Sont étudiés les liens entre langue et genre (par exemple Kotthoff/Wodak 1997), entre langue et âge (Fiehler/Thimm 1997 pour les personnes âgées, Androutsopoulos 1998 pour les jeunes), entre langue et ethnie/nationalité (recherches sur les stéréotypes liés à l'appartenance à un certain groupe, comme celle de Heinemann 1998 ; sur des catégorisations des membres comme Czyzewski/Gülich/Hausendorf/Kastner 1995, ou sur l'appartenance via la langue comme dans le travail de Hausendorf 2000 sur les conséquences de la réunification allemande). Les travaux dont je parlerai par la suite comme *portraits communicatifs/sociostylistiques de groupe* appartiennent aussi à ce domaine, car ils établissent le lien entre langue et monde social, entre style communicatif et milieu.

Deppermann (1999 : 15-17) décrit cinq courants d'étude dans l'analyse des conversations ; une classification qui me semble utile pour présenter les différentes approches et, plus spécialement, les différents travaux qui ont influencé mon travail.

I.6.1. L'étude de pratiques (mécanismes, techniques) conversationnelles

Ceci est considéré comme le domaine classique de l'analyse conversationnelle. Ici on peut citer des travaux sur l'organisation des tours de parole (Sacks/Schegloff/Jefferson 1974), sur les corrections (Schegloff/Jefferson/Sacks 1977), mais aussi des études sur des catégories linguistiques comme celle de Couper-Kuhlen/Selting (1996) sur la prosodie ou de Jeanneret (1999) sur la coénonciation. On trouve des travaux sur *La question* (cf. par exemple Kerbrat-Orecchioni 1991), et sur des procédés de formulation (Gülich 1994 sur la reformulation, Schwitalla 1994, Kallmeyer/Keim 1994). Les objets d'étude sont des microphénomènes « plutôt situés à la surface³⁸ » (Deppermann 1999 : 15).

Des études de ce type-là me donnent les outils pour l'analyse de phénomènes plus larges : pour pouvoir décrire le style communicatif d'un groupe, je dois décrire certains faits prosodiques, et pour pouvoir analyser le comportement des participants au niveau de l'organisation des tours de parole pendant une réunion, j'ai besoin d'un principe de base au travers duquel je peux expliquer ce qui distingue cette forme d'interaction verbale d'autres formes.

I.6.2. Les genres communicatifs et les événements communicatifs

Pour une typologie des genres communicatifs cf. Knoblauch/Günthner 1997, pour la définition des événements communicatifs (« speech events ») cf. Hymes 1972. On analyse ici des unités communicatives plus complexes, qui affichent une suite typique de composantes, de rôles participants et de motifs d'interaction (cf. Bergmann (1987) sur le « Klatsch » – le commérage –, ou Spranz-Fogasy (1997) sur les profils d'interaction des participants). On peut citer ici l'étude de Traverso (1996) sur la conversation familière ou les études sur les négociations dans des commerces qui sont menées au G.R.I.C³⁹ à Lyon, mais aussi les travaux sur *la réunion* comme type d'échange que je vais présenter dans le chapitre III sur les réunions à la Lutine et qui m'ont servi de base pour la description de ces dernières. Les études de ce type-là ont un caractère plus ethnographique que celles du type 1.

³⁷ Dans une grande partie des travaux de ce domaine, les catégories descriptives classiques de la grammaire sont mises en question ; on cherche à intégrer le langage parlé dans l'analyse grammaticale (cf. Ochs/Schegloff/Thompson 1996), en prenant en compte des formes « déficitaires » comme l'ellipse ou l'anacoluthie. La syntaxe est regardée et utilisée comme ressource d'explication de phénomènes de l'organisation des tours de parole, de la progression thématique, etc. (cf. Schlobinski 1997).

³⁸ « eher oberflächennah » : Deppermann postule qu'il y a des phénomènes qui sont identifiables sans grand investissement analytique, voire perceptibles comme tels sans interprétation quelconque (par exemple l'organisation des tours de parole, l'apparition de certaines particules, etc.) – ce qui ne veut pas dire que ces phénomènes-là soient déjà bien analysés dans leur fonction –, et c'est ce qu'il appelle « proche de la surface ».

³⁹ Groupe de Recherche sur les Interactions Communicatives.

I.6.3. L'étude de la gestion de problèmes et de tâches interactives

Les travaux de ce troisième type se penchent sur l'analyse fonctionnelle de la gestion de problèmes ou de certaines tâches communicatives, comme par exemple Deppermann (1997) qui étudie la confiance et la méfiance dans des conversations conflictuelles, ou Malone (1997) qui travaille sur l'auto-représentation. Je mets aussi dans cette catégorie les travaux de Brown/Levinson sur la politesse (1978, 1987). Les travaux de ce genre-là sont proches de ceux des types 1 et 2, et en utilisent des éléments. La différence réside dans le fait qu'ils reconstruisent des tâches communicatives en cherchant les ressources qui sont utilisées pour les résoudre, les accomplir au niveau verbal et interactif – c'est-à-dire qu'ils s'intéressent moins à des problèmes « de surface » et plus à l'analyse fonctionnelle, comme le fait par exemple aussi l'étude de Hartung (1998) sur l'ironie dans la conversation.

I.6.4. La communication institutionnelle

Ce vaste domaine (classique : Drew/Heritage 1992) est devenu, depuis les années 70, un des intérêts principaux dans l'analyse des conversations. Les *workplace studies* (Boden 1994 ; Grosjean 1999, Meier 1997, etc.) en sont peut-être les études les plus éminentes de ces dernières années. Plus classiques sont les travaux sur la communication à l'école (en classe) ou à l'université ; au tribunal (cf. par exemple les travaux de l'*Institut für deutsche Sprache* sur la conciliation, comme Schröder 1995). On s'intéresse ici à des phénomènes microscopiques, mais aussi à l'organisation macroscopique du déroulement de l'interaction, aux structures/réseaux de communication dans des organisations (des entreprises) – ici on parle entre autres de structures de pouvoir –, et à l'identité institutionnelle.

I.6.5. Les portraits communicatifs de groupes et milieux sociaux

Ceci est le courant qui joue le plus grand rôle pour mon étude ; mentionnons par exemple les travaux réalisés dans l'*Institut für deutsche Sprache*, c'est-à-dire Kallmeyer 1994, 1995a, 1995b, Keim 1995, Schwitalla 1995, Schmitt 1992 et Schütte 1991⁴⁰ ; mais aussi Christmann 1997⁴¹ et Lieverscheidt/Werlen/Zimmermann 1995. Je ne cite que les travaux les plus importants ici, et présenterai cette approche en détail dans le prochain paragraphe.

I.7 Le portrait sociostylistique de groupe et ses composants

I.7.1 L'ethnographie de la communication et le groupe

⁴⁰ Schütte travaille en fait sur la plaisanterie dans le milieu des musiciens d'orchestre – il fait donc d'un côté un portrait de ce groupe, d'un autre côté il travaille sur un genre communicatif et pourrait donc aussi être cité comme exemple pour le deuxième type.

⁴¹ Christmann travaille sur l'expression de morale dans des groupes écologistes.

Des études de groupes et de leur comportement quotidien font depuis un certain temps l'objet d'études en sociolinguistique et en ethnographie de la communication. Rappelons des travaux classiques de l'« urban anthropology » comme ceux de l'Ecole de Chicago : ne citons que les travaux de Thrasher (1927) sur les bandes de jeunes, de Wirth (1928) sur un ghetto juif, de Whyte (1943) sur un « slum » italien et enfin de Park (cf. par exemple Park 1921 et Park/Burgess/McKenzie 1925) qui travaille, entre autres, sur le problème de l'assimilation et les préjugés raciaux. Pratiquement toutes les œuvres de l'Ecole de Chicago sont consacrées à la question de l'immigration et de ses conséquences. Elles sont caractérisées par leur fondement sur de solides sources documentaires – « au fil des années, une véritable banque de données sur la ville de Chicago est ainsi élaborée, augmentée et mise à jour » (Coulon 1992 : 112) – et leur prise en compte de la place théorique de l'acteur social en tant qu'interprète du monde, du point de vue et des pratiques élaborées par les individus. On remarque ici une prédominance de l'intérêt pour des groupes marginaux, des minorités.

C'est l'ethnographie de la communication dont j'ai déjà parlé qui se penche sur la communication comme caractéristique centrale des communautés. Les travaux de Hymes et de Gumperz dans le domaine de la sociolinguistique interprétative y jouent un rôle primordial. Sa puissance réside dans l'explication des rapports entre les procédés de communication, les structures sociales et les membres d'une communauté, et cela à l'aide de l'étude de situations communicatives concrètes.

A sociolinguistic approach to communication must show how these features of discourse contribute to participants' interpretations of each other's motives and intents and show how these features are employed in maintaining conversational involvement. (Gumperz/Cook-Gumperz 1982 :16)

Pour le portrait sociostylistique, ce sont justement « these features » qui nous intéressent. Les paragraphes suivants montreront comment on peut décrire « ces traits », dans le portrait d'un groupe.

Pourquoi faire un tel portrait ? Kallmeyer en explique la motivation et les buts de la manière suivante :

Le but des portraits de groupe est de décrire les caractères du comportement communicatif des membres du groupe ; caractères qui sont liés, pour ces derniers, à leur identité sociale. Il s'agit de comportements qui correspondent à la forme normale de leur comportement communicatif et qui sont regardés comme tels par eux, qui s'accordent de leur point de vue avec leur Leitbilder du comportement communicatif, et avec lesquels ils s'identifient⁴². (Kallmeyer 1995a : 3)

Pour mon étude sur la Lutine, l'intérêt est donc de donner une description du comportement communicatif du groupe, qui est lié à son identité militante. Je vais essayer de montrer l'influence qu'ont ses valeurs politiques sur la manière d'interagir au niveau verbal.

⁴² « Ziel der Gruppenporträts ist, Eigenschaften des kommunikativen Verhaltens der Gruppenmitglieder zu beschreiben, die für diese mit ihrer sozialen Identität verbunden sind. Es geht dabei um Verhaltensweisen, die der Normalform ihres Kommunikationsverhaltens entsprechen und von ihnen als normalformgerecht angesehen werden, die aus ihrer Sicht mit ihren Leitbildern kommunikativen Verhaltens verträglich sind und mit denen sie sich identifizieren ».

Pour la description sociostylistique de la Lutine, je me réfère à un concept de base, le **style communicatif social** ⁴³ pour lequel **les règles communicatives** (« Regeln des Sprechens/der Kommunikation ») jouent un rôle primordial :

L'idée centrale est que le style social est défini par les règles sociales (dont font partie les règles communicatives qui nous intéressent particulièrement) et des procédés communicatifs de gestion de ces règles. Cette gestion porte du sens et on peut en expliquer le fonctionnement ⁴⁴ . (Kallmeyer 1994 : 121)

1.7.2 Le style communicatif social

Le « style » devient ainsi un moyen pour exprimer et une forme pour représenter une délimitation sociale. Il manifeste « l'appartenance à ... » et la « délimitation de ... » à travers la présentation et la stylisation consciente d'un soi pour d'autres qui interprètent (les observateurs) ⁴⁵ . (Soeffner 1986 : 321)

L'idée du *style*, comme le souligne Hahn (1986 : 603), est applicable à tous les domaines de la vie et des activités humaines, qu'elles soient profanes ou sacrées ; au travail et aux loisirs, au comportement extérieur et à des mouvances intérieures, au physique et au psychique. La condition pour pouvoir désigner un comportement ou une apparence comme style est, selon lui, l'occurrence de traits caractéristiques dans les activités ou dans leurs résultats – traits qui ne sont pas seulement attribués aux buts de ces activités ou aux règles de comportement explicites. Les éléments stylistiques sont au contraire de nature plutôt expressive qu'instrumentale ⁴⁶ ; ils servent à exprimer et à maintenir une « identifiabilité expressive » (« maintenance of expressive identifiability » de Goffman, 1974 : 288).

Le centre d'intérêt en décrivant le style social d'un groupe est le comportement communicatif *authentique* des membres du groupe, c'est-à-dire des caractères communicatifs de ce qu'ils considèrent eux-mêmes comme leur comportement normal, comme la manière de communiquer qui leur est propre, qui correspond à leur monde social : « [...] en vertu de l'intensité et du détail de l'analyse les processus de l'évaluation du comportement et du développement du style deviennent bien visibles comme composants de l'utilisation concrète du langage » ⁴⁷ (Kallmeyer 1995a : 12).

⁴³ Ou bien le **style communicatif/le style social** – j'utilise ces expressions comme synonymes. Selting (1997 : 9) parle dans ce contexte d'une « stylistique interactionnelle » (« interaktionale Stilistik »).

⁴⁴ « *Die Kernüberlegung ist, daß sozialer Stil bestimmt ist durch soziale Regeln (von denen uns vor allem Regeln des Sprechens interessieren) und kommunikative Verfahren des sinnhaften, 'erklärbaren' Umgangs mit den Regeln* ».

⁴⁵ « *'Stil' wird so zu einem Ausdrucksmittel und zu einer Darstellungsform sozialer Abgrenzung. Er veranschaulicht 'Mitgliedschaft in ...' und 'Abgrenzung von ...' durch bewußte Präsentation und Stilisierung eines Selbst für interpretierende andere (Beobachter)* ».

⁴⁶ Ou « technique ». Goffman (1974 : 289) donne l'exemple des joueurs d'échecs qui illustre cette idée : chaque joueur a une manière différente de jouer, les Américains procèdent différemment des Russes, etc. Ce ne sont pas les règles du jeu qui créent cette différence, elles restent pareilles pour tous, mais l'application, la disposition de chacun à les utiliser – bref, le style individuel ou, dans le cas des équipes russes ou américaines, le style collectif.

On parle du style communicatif *social* parce que les formes stylistiques sont développées et utilisées pour marquer le positionnement social des locuteurs : le style crée des symboles identitaires, il représente le *capital* (dans le sens de Bourdieu 1984) du groupe/du milieu. Le style représente donc plus qu'une structure ou une forme : il a une fonction, un sens.

Le style est une catégorie holistique, il inclut l'ensemble de plusieurs phénomènes et caractères⁴⁸ :

Cette description comprend des phénomènes à tous les niveaux linguistiques de la phonologie jusqu'à la pragmatique et poursuit l'intégration des conversations du groupe dans des contextes de comportements et d'expériences plus généraux [...]. Les traits du comportement communicatif qui sont pertinents pour l'identité sociale représentent dans leur ensemble le style communicatif social⁴⁹. (Kallmeyer 1995a : 3)

Il faut de plus souligner le caractère de « ressource » de ce concept holistique : les interactants choisissent – pas forcément de manière consciente, comme nous allons le voir – un certain style dans leur répertoire et rendent ainsi interprétable l'activité communicative courante ; ils produisent du sens social à travers le style. Mais, et cela me semble important, si les locuteurs veulent *manifester sans laisser de doute* une appartenance culturelle ou sociale, leur choix est réduit au minimum afin d'assurer l'interprétabilité de leur manière de communiquer (cf. Kallmeyer 2000 : 267).

Le style est le résultat d'une attitude vis-à-vis de différentes possibilités de réaliser un certain acte communicationnel : « Des propriétés très différentes agissent ensemble, co-occurrent, pour rendre interprétable chaque fois un sens spécifique ou une signification et/ou un effet interactif spécifique »⁵⁰ (Sandig/Selting 1997a : 3). Tandis que, pour la stylistique linguistique traditionnelle⁵¹, un choix entre différentes réalisations d'un seul sens se fait en utilisant un répertoire de variations, pour l'ethnographie de la communication, ce choix comprend des formes de communication spécifiques qui reflètent les normes et les conventions d'une certaine culture (ou d'un certain groupe),

⁴⁷ « [...] aufgrund der Intensität und Detailliertheit der Untersuchung [werden] besonders gut Prozesse der Bewertung sprachlichen Verhaltens und der Stilbildung als Bestandteil der konkreten Sprachverwendung erkennbar [...] ».

⁴⁸ Et, comme le souligne Fix (1996 : 314-315), un ensemble a d'autres caractéristiques que la somme des caractéristiques de ses composantes ; c'est-à-dire en l'occurrence que le style ne peut être compris que comme ensemble, comme unité, comme « Gestalt ».

⁴⁹ « *Die Beschreibung umfaßt Phänomene auf allen linguistischen Ebenen von der Phonologie bis zur Pragmatik und verfolgt die Einbettung der Gruppengespräche in übergreifende Handlungs- und Erlebenszusammenhänge [...]. Die für die soziale Identität relevanten Eigenschaften des sprachlichen Verhaltens machen zusammengenommen den kommunikativen sozialen Stil der Sprecher aus* ».

⁵⁰ « Sehr verschiedene Struktureigenschaften spielen zusammen, kookkurrieren, um jeweils einen bestimmten Sinn oder eine bestimmte interaktive Bedeutung und/oder Wirkung interpretierbar zu machen ».

⁵¹ Une stylistique qui, soulignons-le, s'intéresse surtout à des textes écrits.

c'est-à-dire que les membres de cette culture (ou de ce groupe) associent au choix du style un certain sens et une certaine fonction. Le style est donc motivé, a un caractère stratégique, crée des identités : « styles should be seen as systematically motivated, as essentially rational adaptation to certain contextual circumstances » (Levinson 1988 : 183). Dans un portrait sociostylistique de groupe, il s'agit alors de décrire le style dans sa fonction de signaler l'appartenance à un groupe, dans le groupe même (signalisation interne des membres d'un groupe) et dans sa fonction de définir et de stabiliser l'identité du groupe :

***Le style permet des conclusions sur le locuteur qui mènent loin au-delà de ce qui est dit [...]. Il s'agit d'une auto-représentation implicite du locuteur, de ses suppositions à propos des auditeurs, de sa conception de la situation communicative et de sa position vis-à-vis du problème à résoudre avec l'énoncé/le texte concerné*⁵². (Franck 1984 : 123)**

Pour qu'un comportement communicatif soit identifiable comme style, il doit y avoir des phénomènes récurrents dans la manière de s'exprimer, des comportements énonciatifs qui se ressemblent dans leur forme : « On postule comme principe générateur non seulement des règles stylistiques (qui peuvent aussi prendre la forme de normes explicites), mais encore des dispositions du genre d'un habitus intériorisé »⁵³ (Kallmeyer 1995a : 8).

Le style social se compose donc, d'un côté, de dispositions intériorisées, de suppositions considérées comme « naturelles », bref de *l'habitus* dans le sens bourdieusien⁵⁴. D'un autre côté, ce style social n'est pas aussi stable que l'habitus, mais continuellement en train d'évoluer, de changer « [...] en interaction avec la société environnante, et le comportement langagier des autres »⁵⁵ (Kallmeyer 1995a : 8). Dans l'idée que le style social est le résultat de l'interaction, de la gestion de la vie sociale, des problèmes de communication de tous les jours, nous retrouvons ici le concept ethnométhodologique qui cherche à décrire

[...] comment les participants configurent leurs activités jusque dans le plus petit

⁵² « *Stil erlaubt Schlüsse über den Sprecher, die weit über das Gesagte hinausgehen [...]. Es geht um die implizite Selbstdarstellung des Sprechers, seine Annahmen über den/die Hörer, seine Auffassung von der Kommunikationssituation und seine Haltung gegenüber der Aufgabe, die mit der betreffenden Äußerung/dem betreffenden Text gelöst werden muß* ».

⁵³ « Als generierendes Prinzip werden sowohl stilistische Regeln angenommen, die auch den Charakter von expliziten Normen haben können, als auch Dispositionen in der Art eines verinnerlichten Habitus ».

⁵⁴ Cf. Bourdieu (1982 : 14) : « Tout acte de parole et, plus généralement, toute action, est une conjoncture, une rencontre de séries causales indépendantes : d'un côté les dispositions, socialement façonnées, de l'habitus linguistique, qui impliquent une certaine propension à parler et à dire des choses déterminées (intérêt expressif) et une certaine capacité de parler définie inséparablement comme capacité linguistique d'engendrement infini de discours grammaticalement conformes et comme capacité sociale permettant d'utiliser adéquatement cette compétence dans une situation déterminée ; de l'autre, les structures du marché linguistique, qui s'imposent comme un système de sanctions et de censures spécifiques ».

⁵⁵ « [...] in Auseinandersetzung mit der umgebenden Gesellschaft und dem sprachlichen Verhalten der anderen ».

détail de l'interaction afin de rendre identifiables et significatifs pour les co-participants les propriétés caractéristiques de leurs actions et des acteurs⁵⁶. (Kallmeyer 1995a : 8)

Un style est donc une entité dynamique et flexible dont la description demande un « [...] concept de style comme catégorie de participants⁵⁷ » (Sandig/Selting 1997a : 1), car ce sont les interactants (locuteurs et auditeurs) qui le re-produisent, qui l'actualisent de manière interactive. Pourtant, il faut souligner ici que les interactants peuvent avoir un savoir intuitif de l'effet de certains moyens langagiers qu'ils utilisent (*tacit knowledge*), mais cela ne veut pas dire qu'ils utilisent un certain style comme tel de manière consciente :

Les styles utilisés [...] ne seront pas forcément dénommés dans notre savoir de tous les jours. De plus, les interactants ne se rendent pas forcément compte qu'ils utilisent un « style ». En règle générale, les interactants utilisent et interprètent probablement des moyens et des structures stylistiques sur la base de leur savoir intuitif, connaissant les effets qu'ils veulent et peuvent obtenir. Que l'utilisation de tels moyens et structures n'est pas fortuite, mais qu'ils sont utilisés et interprétés comme moyens stylistiques, doit toutefois être prouvé par une analyse stylistique interactionnelle⁵⁸. (Selting 1997 : 30)

Le style comme produit du travail culturel d'un groupe est le résultat de définitions et de redéfinitions dans l'interaction du groupe. La constitution d'identités et de relations sociales est une occupation constante dans le groupe qui peut être implicite ou explicite, comme dans les métadiscours sur les normes et idées du groupe – nous verrons des exemples des deux cas⁵⁹.

La stylistique interactionnelle ne considère plus⁶⁰ le style comme variable dépendante du contexte⁶¹ – contrairement par exemple à Bernstein (entre autres 1971) ou Labov (surtout 1972b), qui considèrent style et contexte comme des entités relativement statiques, corrélatives. Nous regardons style et contexte, au contraire, comme interdépendants ; leur relation est réciproque, le style *modèle* le contexte et vice

⁵⁶ « [...] wie die Beteiligten bis in kleine Interaktionsdetails bestimmte Orientierungen gegenüber den Kontexten ihrer Aktivitäten so zuschneiden, daß damit sinnhafte, für andere interpretierbare spezifische Eigenschaften der Handlung und des Handelnden erkennbar werden ».

⁵⁷ « [...] einen Begriff von Stil als Teilnehmerkategorie [...] » Ce sont Selting/sandig qui soulignent.

⁵⁸ « Die [...] verwendeten Stile müssen nicht unbedingt in unserem Alltagswissen mit Namen benannt sein. Weiterhin muß auch den Interaktionspartnern selbst die Verwendung von 'Stil' nicht bewußt sein. In der Regel verwenden und interpretieren Interaktionspartner vermutlich stilistische Mittel und Strukturen auf der Grundlage ihres intuitiven Wissens um die Wirkungen, die sie damit erzielen wollen und können. Daß die Verwendung derartiger Mittel und Strukturen nicht zufällig ist, sondern daß sie als Stilmittel verwendet und interpretiert werden, muß man in einer interaktionalen Stilanalyse allerdings nachweisen ».

⁵⁹ Une manière implicite est, par exemple, le traitement humoristique des idées et des valeurs du groupe dans les Actions imaginaires (cf. chapitre VI) ; une discussion explicite se trouve dans R4 dont j'analyse des extraits dans V.2.10.

⁶⁰ Pour l'histoire de la stylistique et des tendances actuelles, cf. Sandig (1995) et Sandig/Selting (1997b).

versa. Selting (1997 : 12) oppose les deux modèles – (a) modèle statique, (b) modèle interactionnel – dans le schéma suivant :

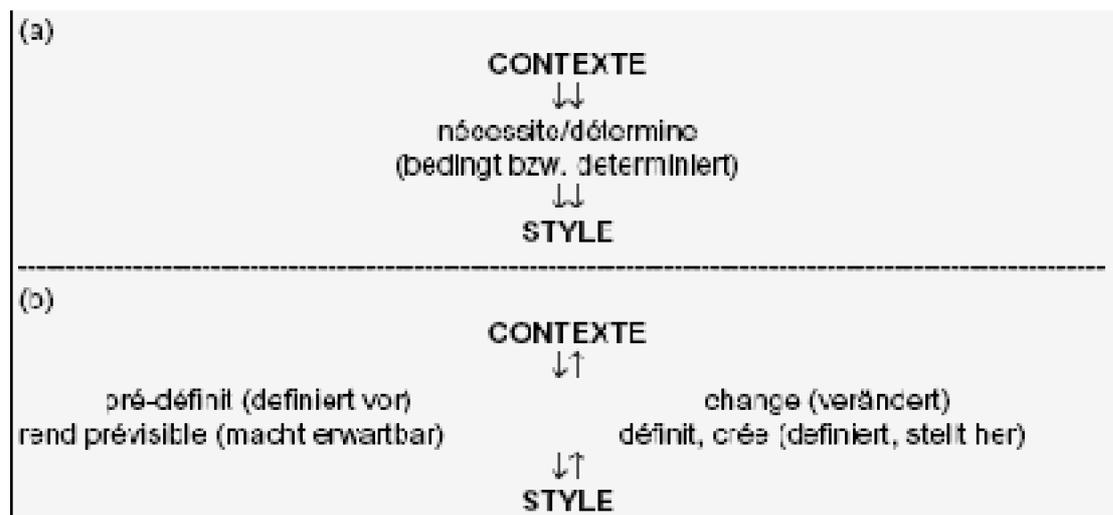


Figure 2 : Style et contexte

On voit très bien la relation *interactive* entre contexte et style : dans un certain contexte, un certain style est attendu dans le cadre d'un savoir culturel partagé, mais c'est le style réellement choisi qui crée, définit et/ou change, de son côté, le contexte.

La relation interdépendante et réflexive entre le contexte et le style distingue, selon Selting/Hinnenkamp, ce dernier du concept de « variété » :

A la différence de variétés régionales, sociales, situationnelles et par exemple spécifiques pour un groupe, que l'on peut décrire en les isolant, et isolées de la situation d'utilisation concrète, on comprend les styles dans leur situation/contexte d'utilisation concrets, comme des structures/unités/ensembles de caractères [...]. ⁶² (Selting/Hinnenkamp 1989 : 5)

La variété existerait donc « comme telle », tandis que le style existe en relation avec un locuteur, avec une interprétation qui lui attribue une certaine fonction. Auer (1989 : 30) voit la différence entre « style » et « variété » d'un côté dans le fait que des variétés sont toujours des (sous)systèmes bien distinguables les uns des autres ⁶³, et de l'autre côté dans le fait que les variétés ne sont définies « que » grammaticalement – tandis que les

⁶¹ Ni dépendante de la situation, du degré d'attention des interactants, du type de l'interaction ou du texte, de la tâche communicative (cf. Selting 2001 : 5). Les interactants ont, certes, des attentes quant au style qui devrait être employé dans un certain contexte communicatif, mais le style réellement employé peut diverger de ces attentes, car il est, comme j'ai déjà dit, a) le résultat d'un choix et b) construit de manière interactive.

⁶² « Im Unterschied zu regionalen, sozialen, situativen und z.B. gruppenspezifischen Varietäten, die man isoliert voneinander [...] und losgelöst von der konkreten Verwendungssituation beschreiben kann, werden Stile in konkreten Situationen/Verwendungszusammenhängen als sozial und interaktiv interpretierte Strukturen/Einheiten/Merkmalbündel erfaßt [...] ».

⁶³ C'est-à-dire que la frontière entre une variété A et une variété B est une frontière nette. Celle-là peut être pourtant très subtile.

styles comprennent aussi des caractères d'autres systèmes communicatifs (« turn-taking », gestes...). Pour Selting (2001 : 5), le style représente un symbole ou un signe communicatif, la variété fonctionnerait quant à elle comme symptôme (de l'origine sociale ou régionale du locuteur). Elle précise que le style est une variation langagière qui se distingue d'autres formes conçues comme variations langagières⁶⁴. Car n'oublions pas que l'utilisation de différentes variétés peut avoir un caractère stylistique (cf. Schwitalla 1995, Keim 1995).

C'est pour cela que la distinction entre variété et style et les différentes expressions de ces deux concepts-là dans la variation me semblent problématiques. La conception de variétés selon un diasystème est une catégorisation très rigide, qui ne me semble pas bien comparable avec l'idée d'un style communicatif qui se construit de manière interactive. Les deux concepts viennent de deux domaines différents : la sociolinguistique classique et l'étude des interactions verbales.

Le style n'existe qu'en relation avec les interlocuteurs et leur interprétation de ce dernier – interprétation qui doit être constante parmi les membres d'une communauté/d'une culture donnée. Cette interprétation implique toujours la comparaison avec d'autres styles existants, alternatifs :

S'il en est ainsi, c'est que la pratique linguistique communique inévitablement, outre l'information déclarée, une information sur la manière (différentielle) de communiquer, c'est-à-dire sur le style expressif⁶⁵ qui, perçu et apprécié par référence à l'univers des styles théoriquement ou pratiquement concurrents, reçoit une valeur sociale et une efficacité symbolique. (Bourdieu 1982 : 60)

Reste à distinguer le style des « contextualization cues » (selon Gumperz 1982, 1992) ou *indices de contextualisation* avec lesquels les interlocuteurs indiquent le contexte et justifient la pertinence et la signification de leurs activités langagières dans l'interaction. Le style, comme il est défini ici, serait en effet un indice de contextualisation⁶⁶, une manière possible de donner un « cadre » interprétatif pour ce qui est dit, par des signaux communicatifs que les interactants interprètent à l'aide du savoir partagé. L'unité « style » est un ensemble d'indices (de contextualisation) qui co-occurrent⁶⁷ et se situe donc à un autre niveau de généralisation que les indices de contextualisation, ou autrement dit :

[...] même si chaque caractère de style est un indice de contextualisation, et donc le style un ensemble d'indices de contextualisation co-occurants, l'inverse n'est pas vrai : tous les indices de contextualisation n'appartiennent pas à un style [...]
68 . (Auer 1989 : 29-30)

Après cette délimitation de la catégorie « style », revenons aux buts de ce travail : décrire comment, à la Lutine, une identité sociale spécifique est construite au travers d'un style

⁶⁴ Qui sont descriptibles sans référence aux systèmes de décodage des interactants.

⁶⁵ ***C'est Bourdieu qui souligne.***

⁶⁶ Ou, comme le formule Selting (2001 : 5), un « indice de contextualisation complexe » (« komplexe(r) Kontextualisierungshinweis »).

⁶⁷ Pour le concept de co-occurrence cf. Ervin-Tripp (1972).

de communication, et dans quelle mesure les valeurs sociopolitiques qui y sont revendiquées influent sur les normes communicatives du groupe. Le style social est un excellent moyen pour exprimer l'identité de ce groupe. Selon Keim (1997 : 319), les styles se réfèrent à l'identité sociale et sont le résultat de la prise en compte de conditions spécifiques de vie :

Dans des styles sociaux, s'expriment des idées essentielles concernant le comportement propre, original, des membres de la société. Le style est un trait socialement distinctif essentiel, et étroitement lié à l'identité sociale de groupes et d'autres unités sociales⁶⁹ .

Le concept de style social semble donc idéal pour parvenir aux buts de mon travail. Pour décrire le style, j'utilise les méthodes de l'analyse conversationnelle ethnométhodologique, car les mécanismes séquentiels (chaque réaction à un énoncé implique une interprétation de celui-ci) dans l'interaction nous montrent comment les interactants gèrent et interprètent les moyens stylistiques utilisés. L'importance, la « réalité » interactive des styles se montre à travers l'analyse des réactions des récepteurs.

Le style est un moyen important de l'auto-représentation (représentation de soi pour soi/pour les autres) ; comme dit Sandig (1995 : 31), « [...] avec [le style] on indique son appartenance sociale ainsi que son individualité [...] »⁷⁰ . Ceci implique qu'il est, de plus, un moyen d'exprimer des normes, des valeurs, des jugements – sans devoir les formuler de façon directe. L'auto-représentation ou auto-définition se montre à travers différents éléments du style du groupe, dont le plus frappant ou le plus manifeste est la *stylisation* que je vais définir maintenant.

1.7.2.1 Stylisation (« Stilisierung »)

Introduisons ici le concept de « Stilisierung » – que l'on peut traduire par « stylisation » – qui va occuper une part importante dans la description sociostylistique de la Lutine. Sandig/Selting (1997a : 5) la définissent comme suit :

Il y a stylisation (auto-stylisation ou hétéro-stylisation) lorsqu'une catégorie socialement pertinente est mise en relief au moyen de styles-types, fortement accentués avec des moyens stylistiques [...] ou bien lorsque des styles standardisés sont utilisés pour une représentation exagérée ou déformée, qui suggère certaines attitudes ou modalisations du locuteur⁷¹ . (Sandig/Selting 1997a : 5)

La *stylisation* se base toujours sur un style (cf. Bachtin 1969 : 113) ; elle joue avec, elle le déforme, elle le distancie, bref elle utilise le style pour créer une signification nouvelle⁷² ,

⁶⁸ « [...] zwar ist jedes Stilmerkmal ein Kontextualisierungshinweis, und mithin Stil eine Menge kookkurierender Kontextualisierungshinweise, umgekehrt gehört aber nicht jeder Kontextualisierungshinweis zu einem Stil [...] ».

⁶⁹ « In sozialen Stilen kommen Leitvorstellungen der Gesellschaftsmitglieder zu einem eigenen, originären Handeln zum Ausdruck. Stile sind ein wesentliches soziales Unterscheidungsmerkmal und sie sind eng mit der sozialen Identität von Gruppen und anderen sozialen Einheiten verbunden ».

⁷⁰ « [...] mit [Stil] wird soziale Zugehörigkeit ebenso angezeigt wie Individualität [...] ».

pour *représenter* quelque chose. Soeffner (1986 : 319) parle dans ce contexte de la stylisation « comme faisceau d'actions observables qui sont réalisées pour obtenir une présentation cohérente »⁷³ ; Selting/Hinnenkamp (1989 : 9) la décrivent comme « représentation, induction, mise en scène, etc. de figures de sens socialement standardisées et interprétées dans l'interaction »⁷⁴. L'utilisation d'un vocabulaire théâtral souligne le caractère souvent scénique de la stylisation – que je décrirai dans le chapitre VII où je parlerai de la mise en scène des actions imaginaires.

Comme le style en soi, la stylisation est un phénomène holistique – elle se manifeste sur plusieurs niveaux : verbaux, para-verbaux et non-verbaux. Selon Spiegel (1997 : 288), la prosodie est un facteur prédominant : les citations jouant un rôle important⁷⁵, surtout dans l'hétéro-stylisation, celles-ci sont souvent prosodiquement marquées comme telles, c'est-à-dire comme imitation du style de quelqu'un d'autre.⁷⁶ La prosodie joue ici le rôle d'« indice de reconnaissance »⁷⁷ (Spiegel 1997 : 289) pour les destinataires.

Comme nous avons vu, on distingue l'auto-stylisation de l'hétéro-stylisation, selon l'objet de référence de la stylisation, vu de la perspective du locuteur : l'auto-stylisation se référant au « moi » ou au « nous », l'hétéro-stylisation aux autres. Cette dernière peut aussi recourir à des personnes imaginaires, comme par exemple « le bourgeois », « le flic méchant ». Les deux façons de styliser créent un sentiment de collectivité, d'appartenance à un groupe, soit par inclusion, soit par exclusion. Il va de soi qu'il s'agit ici de termes relationnels, car la définition comme auto- ou hétéro-stylisation change avec le locuteur.

Spiegel (1997 : 291-294) distingue trois possibilités de produire une stylisation :

La reproduction de modèles de textes (« Textmuster ») disponibles : le locuteur utilise 1. des modèles de textes qui sont socialement conventionnalisés et donc reconnaissables pour l'interlocuteur comme « le parler de l'expert », « le parler du

⁷¹ « [...] *Stilisierung* [bedeutet], als *Selbst- bzw. Fremdstilisierung*, daß eine sozial relevante Kategorie durch Nutzung typisierter Stile mit stilistischen Mitteln herausgearbeitet wird [...] bzw. daß typisierte Stile für Überzeichnung und Verzerrung, die bestimmte Sprechereinstellungen bzw. Modalisierungen nahelegt [...], genutzt werden ».

⁷² Ce qui la distingue de l'imitation.

⁷³ « als Bündelung beobachtbarer Handlungen, die ausgeführt werden, um eine einheitlich abgestimmte *Präsentation* zu erzielen ». C'est moi qui souligne.

⁷⁴ « *Repräsentation*, Induzierung, *Inszenierung* etc. sozial typisierter und interpretierter Sinnfiguren in der Interaktion ». C'est moi qui souligne.

⁷⁵ Cf. par exemple Günthner (2002).

⁷⁶ Ce marquage peut couvrir toute une gamme de caractères prosodiques, ou souligner juste une propriété flagrante. Il va de soi que l'imitation est souvent une exagération de certains traits spécifiques, réels ou supposés.

⁷⁷ « Erkennungssignal »

démocrate », « le parler de l'écologiste », etc.

La reproduction de modèles de pensée (« Denkmuster ») disponibles : le locuteur 2. utilise des stéréotypes et des topoï pour la stylisation, souvent avec des formules préétablies. Le « moi » ou l' « autre » est attribué à un stéréotype et aux modèles de comportements spécifiques supposés qui l'accompagnent ; ou on lui attribue une pensée stéréotypée : le contenu du topos devient la pensée supposée de la personne stylisée.

N.B. Même si je dois en parler davantage dans le chapitre V, il me semble important de commencer ici à définir les termes « stéréotype⁷⁸ » et « topos ». Quasthoff (1973 : 69) les distingue comme suit : « Le 'stéréotype' vise, selon la définition, seulement des groupes sociaux, tandis que la topique [...] comprend un vaste éventail de thèmes⁷⁹ ».

Plantin (1996 : 66) décrit le topos comme un
[...] lieu commun [...] autorisant certaines conclusions dans une communauté de parole. Un topos est ainsi défini comme un instrument linguistique connectant certains mots, organisant les discours possibles et définissant les discours « acceptables », cohérents dans cette communauté.

Les stéréotypes sont des entités stables, il est extrêmement difficile ou pratiquement impossible de les modifier, même si de nouvelles informations sur le groupe ou l'individu stéréotypisé sont disponibles. Cela est lié au fait que les stéréotypes sont des jugements extrêmement simplifiés, généralisés, réduits à quelques éléments d'une description autrement plus complexe. Glück (2000 : *Stereotyp*) en donne la définition suivante :

Stéréotype : Désignation générale pour des déroulements rigides, uniformes, solidement construits. En psychologie, le stéréotype (comparable au préjugé) désigne un système d'opinions, idées, jugements ou valeurs relativement résistant aux expériences qui est partagé par un groupe et qui [...] réduit de façon excessive la complexité et l'hétérogénéité du fait stéréotypé. Ce sont particulièrement la psychologie sociale et la sociologie qui étudient des jugements et des évaluations stéréotypes sur l'exo-groupe et l'endo-groupe. Au delà de ça, l'expression stéréotype désigne aussi des tournures, énoncés et formulations qui sont psycholinguistiquement stables et relativement obligatoirement déclenchés dans certaines situations ; ces tournures, énoncés et formulations peuvent être quasiment contractuels, soit pour des individus, soit pour des groupes, des régions ou pour certaines situations⁸⁰.

Les caractéristiques du stéréotype seraient donc :

- stable, très résistant aux changements⁸¹
- très schématique

⁷⁸ Pour un aperçu des travaux sur le stéréotype en linguistique et en psychologie sociale cf. Czyzewski et al. 1995.

⁷⁹ « Das 'Stereotyp' ist definitionsgemäß nur auf soziale Gruppen gerichtet, während die Topik [...] eine große Breite von Themen umfaßt ».

- réduisant la complexité des objets/groupes/personnes visés
- concepts qui lient des valeurs et jugements avec des formules et des énoncés figés

Dans ce travail, j'utiliserai le terme de stéréotype pour désigner la manière de se référer à des personnes ou à des groupes d'une façon généralisante, schématique selon la formule « Untel est X ».

Soulignons que « stéréotype » n'est que rarement utilisé de façon neutre⁸² – dans la plupart des cas, le terme évoque un décalage entre son contenu sémantique et la « réalité » ou, comme le formule Baugnet (1998 : 71) : « De façon générale, les stéréotypes sont des croyances à l'égard de groupes et de leurs membres. Ils s'expriment dans les préjugés, attitudes qui ont pour cibles les individus en tant que membres d'un groupe et dans des comportements discriminatifs ».

Comme concept neutre, je proposerais plutôt la « catégorie » ; la *catégorie* désigne des personnes, et le *stéréotype* des jugements, des valeurs, etc. qui s'associent éventuellement à la catégorie dans la manière de désigner.

La reproduction de modèles de représentation (« Vorstellungsmuster ») : là où ne sont disponibles ni modèles de textes, ni stéréotypes/topoi préétablis, les locuteurs utilisent des « mises en scènes », ils « jouent » la stylisation. Nous allons rencontrer surtout ce type de stylisation dans le chapitre V.

Il n'est pas toujours possible d'attribuer de façon nette une stylisation à l'une des trois formes présentées – des mélanges sont évidemment possibles, les locuteurs utilisant les moyens qui leur semblent les plus efficaces, selon la situation donnée.

1.7.2.2 La description du style communicatif

Comment décrire le style communicatif ? Devant l'impossibilité de décrire le style du

⁸⁰ « Stereotyp : Allg. Bezeichnung für starre, gleichförmige, fest montierte Abläufe. In der Psychologie bezeichnet S. (ähnlich wie Vorurteil) ein relativ erfahrungsresistentes, gleichförmig über eine Gruppe verteiltes System von Ansichten, Anschauungen, Urteilen oder Werten, das [...] die Komplexität und Uneinheitlichkeit des stereotypisierten Sachverhaltes über Gebühr reduziert. Namentlich in der Sozialpsychologie und Soziologie werden stereotype Urteile und Wertungen über Fremd- und Eigengruppen untersucht. Darüber hinaus bezeichnet der Ausdruck S. aber auch sprachpsychologisch feste, situativ relativ zwingend ausgelöste Wendungen, Äusserungen, Formulierungen, die entweder für Individuen, für Gruppen, für Regionen oder für bestimmte Situationen nahezu verbindlich sein können ».

⁸¹ Ici il faut bien distinguer entre « stéréotype » (stable) et « stéréotypisation » (dynamique, construite de manière interactive). Quasthoff (1998 : 47-72) développe un concept *dynamique* dans lequel des stéréotypisations sont conceptualisées comme des éléments de catégorisations sociales et de processus de délimitation et d'exclusion. Kesselheim (1998 : 130) parle des « images » partagées de caractéristiques « typiques » de groupes qui peuvent être modifiées et même être inversées, selon la stratégie argumentative dans l'interaction.

⁸² Klein (1998), se référant à Putnam et à la théorie sémantique, décrit une utilisation neutre du concept « stéréotype ».

groupe à tous les niveaux, il s'agit d'en trouver les traits distinctifs, les phénomènes qui sont perçus comme pertinents pour l'identité sociale de celui-ci ; les phénomènes clés dans la conversation, des « [...] propriétés de la manière de s'exprimer qui ont une signification particulière pour l'auto-perception et la perception extérieure »⁸³ (Kallmeyer 1995a : 6). Selon Kallmeyer (1994 : 47), nous pouvons distinguer trois niveaux de l'analyse :

- des règles et des procédés généraux (comme, par exemple, pour l'organisation des tours de parole) ;
- des règles spécifiques au niveau socioculturel, c'est-à-dire des règles qui déterminent l'acceptabilité d'activités conversationnelles dans le cadre des conditions et des valeurs socioculturelles ;
- des stratégies et des routines pour la gestion flexible des règles conversationnelles et des visions de normalité orientée vers le succès dans l'interaction.

Dans l'auto-représentation et dans la perception et la définition des autres, les interactants s'orientent d'un côté sur des phénomènes spécifiques qui sont facilement observables (des éléments clefs), et d'un autre côté sur la perception holistique du comportement communicatif. Là, différents phénomènes peuvent jouer un rôle : des règles pragmatiques pour le choix des thèmes, la politesse, le traitement de conflits, la gestion de l'humour, l'utilisation de formules pour la catégorisation sociale, etc. L'ensemble constitue le style social des interactants.

Voyons maintenant quel rôle les règles communicatives jouent dans le style social.

I.7.2.2.1 LES RÈGLES COMMUNICATIVES

Les « rules of speaking » (cf. Hymes 1972) ou *règles conversationnelles* règlent le comportement (verbal) d'une communauté et définissent ce qui est préféré et ce qui est non préféré dans l'interaction. Ces règles sont spécifiques à chaque communauté⁸⁴, car elles dépendent des normes et des valeurs de base de la communauté, ou, comme Kallmeyer (1994 : 43) l'exprime :

Les règles conversationnelles sont caractérisées par et pour le traitement d'exigences sociales dans leurs conditions socio-écologiques et économiques spécifiques. [...] Les règles établissent un lien entre ces exigences, les formes de communication et des concepts sociaux d'ordre, de normalité et de valeurs⁸⁵.

⁸³ « [...] Eigenschaften des Ausdrucksverhaltens, die für die Selbst- und Fremdwahrnehmung des kommunikativen Verhaltens von besonderer Bedeutung sind ».

⁸⁴ Cf. Hymes (1972 : 66) qui exprime ce fait d'une manière encore très générale : « For one group, rules of speaking will be heavily bound to setting ; for another primarily to participants ; for a third, perhaps to topic ».

⁸⁵ « *Die Regeln des Sprechens sind geprägt durch und für die Bearbeitung von sozialen Anforderungen unter den jeweiligen sozial-ökologischen und ökonomischen Bedingungen. [...] Die Regeln stellen einen Zusammenhang her zwischen diesen Anforderungen, Kommunikationsformen und sozialen Konzepten von Ordnung, Normalität und von Werten* ».

Il s'agit de conventions à caractère plus au moins normatif, c'est-à-dire qu'elles se groupent sur un continuum qui s'étend de normes explicites jusqu'à des comportements intériorisés et non plus éprouvés comme normes, mais comme manières d'interagir tout à fait « naturelles ». C'est pour cette raison que les règles peuvent être prises en compte de manière différente : « Ainsi qu'avec toutes les conventions, il y a pour la gestion des règles conversationnelles des marges de manœuvre immenses [...] »⁸⁶ (Kallmeyer 1994 : 43). Les interlocuteurs peuvent utiliser différentes stratégies pour gérer les règles : « Les règles conversationnelles fixent pour ainsi dire des solutions standard pour l'accomplissement des exigences de la vie sociale »⁸⁷ (Kallmeyer 1994 : 44). Dans la pratique, les interlocuteurs choisissent la solution qui leur promet le plus de succès social dans une situation donnée : « Les règles sont le résultat de la pratique du comportement et en même temps toujours objet de traitement »⁸⁸ (Kallmeyer 1994 : 44). Cela veut dire que le choix des locuteurs dépend d'un côté de la situation et qu'il est, de l'autre côté, le résultat d'un travail interactif continu, dans la vie quotidienne :

***Les règles conversationnelles qui nous intéressent ici sont des règles spécifiques au contexte qui deviennent actives lors de la gestion d'exigences générales de la constitution de l'interaction sous les conditions socio-historiques spécifiques, et lorsqu'elles guident la prise en considération de ces conditions spécifiques*⁸⁹. (Kallmeyer 1994 : 46)**

Comment décrire ces règles communicatives ? En quoi consistent-elles ?

Ce sont des phénomènes complexes qui organisent l'interaction verbale à différents niveaux, comme l'organisation des tours de parole⁹⁰ (cela peut être, dans des communautés où le respect de l'autre prime : « Il ne faut pas interrompre mon interlocuteur » ou, dans des communautés où est valorisé le droit du plus fort : « Il faut m'imposer à tout prix »), la gestion des thèmes (conditionnée entre autres par les thèmes dont on ne parle pas, les tabous), la manière de formuler (« Il faut toujours être direct », « Mieux vaut ne pas être trop direct »), la courtoisie (par exemple les excuses, la manière d'adresser la parole à son interlocuteur), le moment correct choisi pour insérer une plaisanterie dans la conversation, pour être très direct ou, au contraire, rester indirect, etc. Ces phénomènes ne sont pas faciles à décrire, car même s'ils constituent les

⁸⁶ « Wie bei allen Konventionen gibt es bei den Regeln des Sprechens erhebliche Spielräume für den Umgang mit ihnen [...] ».

⁸⁷ « Die Regeln des Sprechens fixieren gleichsam Standardlösungen für die Bewältigung von Anforderungen des sozialen Lebens ».

⁸⁸ « Die Regeln sind Ergebnis der Handlungspraxis und zugleich immer wieder Gegenstand der Bearbeitung ».

⁸⁹ « *Regeln des Sprechens, wie sie uns hier interessieren, sind kontextspezifische Regeln, die bei der Bearbeitung von allgemeinen Anforderungen der Interaktionskonstitution unter den soziohistorisch spezifischen Bedingungen wirksam werden und die Berücksichtigung dieser spezifischen Bedingungen steuern* ».

⁹⁰ Les règles concernant l'organisation des tours de parole sont probablement les mieux étudiées ; cf. l'article classique de Sacks/Schegloff/Jefferson (1974), mais aussi Schwitalla (1993), Edelsky (1981) et Kallmeyer/Keim/Nikitopoulos (1994), pour ne mentionner que quelques travaux.

mécanismes de base de l'interaction, ils sont en même temps masqués par des stratégies idiosyncratiques des interlocuteurs :

Les règles communicatives sont des règles spécifiques au niveau socioculturel ; elles définissent l'acceptabilité d'activités conversationnelles. Elles masquent les méthodes et mécanismes généraux de la constitution de l'interaction (comme par exemple les règles générales pour l'organisation des tours de parole ou pour l'organisation thématique) et sont, de leur côté, masquées par des stratégies ad hoc et des routines des interlocuteurs. Le style communicatif n'est pas simplement à décrire par l'indication de règles communicatives culturellement spécifiques, mais par la manière de les gérer. C'est-à-dire la manière dont est souligné leur importance pour l'interaction actuelle [...] et la manière dont elles sont utilisées comme ressource pour la définition d'identités et de relations sociales⁹¹. (Kallmeyer 1994 : 122)

L'analyse conversationnelle nous apprend que ce sont souvent les « deviant cases⁹² », c'est-à-dire les comportements déviants, qui nous aident à découvrir certaines régularités ou règles quand justement les interactants les outrepassent :

A shift in any of the components of speaking may mark the presence of a rule (or structured relation), e.g., from normal tone of voice to whisper, from formal English to slang ; correction, praise, embarrassment, withdrawal, and other evaluative responses to speech may indicate the violation or accomplishment of a rule. (Hymes 1972 : 65)

Les irrégularités peuvent donc nous aider à trouver les régularités dans le comportement verbal des interactants qui, soulignons-le encore, ne se rendent pas toujours compte de leurs propres actes, de leur propre style :

[...] la construction du style social [est] intégrée dans le comportement quotidien, [elle] se produit, le cas échéant, d'une manière à peine visible [...], sans [être] remarquée d'une manière consciente par les participants [...]⁹³. (Kallmeyer 1994 : 127)

Nous devons donc examiner ce que Günthner (2000 : 5) appelle « [...] la description du processus d'interférence lors de la négociation du sens communicatif »⁹⁴ et répondre à la question de savoir comment les interactants rendent interprétables leurs énoncés.

⁹¹ « Regeln des Sprechens sind sozio-kulturell spezifische Regeln, welche die Akzeptabilität von Gesprächsaktivitäten definieren. Sie überlagern die allgemeinen Verfahren und Mechanismen der Interaktionskonstitution (wie die allgemeinen Regeln für Sprecherwechsel oder für thematische Organisation) und werden ihrerseits wieder überlagert von Ad-hoc-Strategien und Routinen der Interaktionsbeteiligten. Kommunikativer sozialer Stil ist nicht einfach zu beschreiben durch die Angabe von kulturspezifischen Regeln des Sprechens, sondern durch die Art des Umgangs mit ihnen, d.h., wie sie als für die aktuelle Interaktion relevant verdeutlicht, [...] und als Ressource für die Definition sozialer Identitäten und Beziehungen benutzt werden ».

⁹² « [...] in which some proposed regular conversational procedure or form is not implemented or realized » (Atkinson/Heritage 1984 : 2). Cf. aussi les maximes de Grice (1968), qui présentent elles aussi des règles de base qui deviennent perceptibles quand leur violation pose un problème pour l'interaction.

⁹³ « [...] Bildung von sozialem Stil [ist] in das tägliche Verhalten inkorporiert, [...], [geht] ggf. ganz unauffällig vonstatten [...], [wird] in vielen Eigenschaften auch von den Beteiligten nicht bewußt bemerkt [...] ».

I.7.2.2 ASPECTS DE L'ANALYSE DE CETTE ÉTUDE

Pour mon travail, les points suivants se sont avérés importants et seront étudiés en détail :

- La *réunion* comme type d'interaction qui joue un rôle important pour les Lutinistes, car elle est une manifestation de l'existence même du groupe, elle le renforce et le stabilise. C'est là qu'on développe des objectifs communs et l'idéologie du groupe, c'est entre autres là qu'évoluent des idées, là qu'on oriente la conduite du groupe (chapitre IV) ;
- L'auto-catégorisation et l'auto-représentation, sous ses différentes formes, c'est-à-dire la création d'images comme le « squatteur sage », le « squatteur conquérant », le « squatteur rebelle », etc., et leur fonction dans le contexte de la présentation du groupe vis-à-vis de l'extérieur (chapitre V) ;
- Le style comme signalisation de la cohésion, de l'identité du groupe, dans l'expression de certaines règles pragmatiques (communicatives) ; ceci concernant :
 - La gestion de l'interaction homme-femme et du *politiquement correct* dans l'utilisation des formes féminisées (chapitre VI) ;
 - L'humour dans le groupe, dans une expression que j'appelle « la mise en scène des actions imaginaires ». L'interaction collective, voire collaborative, la création d'un commun accord (« Herstellung von Gemeinsamkeit ») et l'évocation des « Leitbilder » du groupe y jouent un rôle primordial (chapitre VII).

Avant l'analyse proprement dite, je propose une description ethnographique du groupe.

Chapitre II : Vivre le squatt : mode de vie et formes de communication

II.1 Introduction

Méfiez-vous si keufs/huissiers/proprio veulent « entrer pour discuter », il vaut mieux garder ses distances avec ces gens là. Ne les laissez pas entrer ! (Tract « Le squat de A à Z ») Nous ne devrions choisir de squatter que dans la perspective unique de contester, et de modifier⁹⁵, une organisation globale de l'existence fondée sur la propriété privée, des logiques individualistes, un rapport à autrui, à l'argent, au travail, etc., et qui aboutit à l'énorme gâchis de vie, de joie,

⁹⁴ « [...] die Beschreibung des Inferenzprozesses bei der Aushandlung kommunikativer Bedeutung ».

⁹⁵ C'est l'auteur (anonyme) qui souligne.

de biens et de matières premières dont nous sommes, à l'échelle de la planète comme à celle de nos vies, les témoins. Si nous squattons et effectuons tous nos autres choix de vie comme d'autres « choisissent » d'aller travailler à l'usine ; parce que, pour cet individu donné, dans cette situation donnée, c'est le plus facile, alors, la valeur de notre choix est nulle. Nous continuons de subir. Nous continuons de ne rien choisir. (Tract « Squatter doit être un acte politique »)

Dans ce chapitre je ferai une description ethnographique de la Lutine et de ses habitant(e)s. Je commence avec une définition des différentes formes de squatt dans laquelle je situe la Lutine comme squatt militant, politique. Suit l'histoire de cette occupation sans droit ni titre jusqu'à la légalisation.

Seront décrits les Lutinistes comme groupe ainsi que comme individus, leurs bases politiques communes et leur inscription dans le milieu militant à Lyon. Puis je présenterai les locaux, d'abord comme lieu physique et ensuite en liant les types d'espaces aux fonctions communicationnelles et aux types d'interaction.

La dernière partie est consacrée à une description des habitant(e)s de la Lutine comme groupe, dans le sens sociologique.

II.1.1 La notion du « squatt »

Le « squat » désigne un logement ou un immeuble initialement inoccupé et habité par des occupants sans titre. Le terme suggère une certaine forme d'organisation collective. Même si les squats constituent des réalités extrêmement mouvantes, leurs occupants s'organisent souvent dans la durée. (Ministère de l'Emploi et de la Solidarité, 1999 : 5⁹⁶)

Ce petit extrait d'une brochure ministérielle nous donne une possible définition de « squatt », un mot apparu pour la première fois en 1969 dans un dictionnaire français, désignant le fait d'occuper illégalement – sans droit ni titre – un logement vide sans payer de loyer. Les forces de l'ordre peuvent intervenir dans les 48 heures qui suivent l'occupation du lieu ; ce laps de temps dépassé, le logement est reconnu comme le domicile de la personne qui squatte. L'expulsion doit alors être décidée par procédure judiciaire auprès du tribunal de grande instance.

Avant de présenter le squatt politique, la forme d'occupation qui nous intéresse, je discuterai la notion « squatt » en général, en donnant quelques exemples de différents types de squatts.

Dans l'imaginaire collectif⁹⁷, un squatt est un lieu délabré, dépourvu du confort minimal (sans eau, gaz, électricité, meublé uniquement de matelas...), marginal, insécurisé et souvent violent ; ses habitants sont des marginaux sales (évidemment, sans eau !), des vauriens, souvent alcooliques et/ou toxicomanes⁹⁸. Effectivement, des squatts de ce genre existent, dont la durée de vie est souvent très limitée. Je suppose que

⁹⁶ Je tiens à souligner ici que, même si cette définition me semble tout à fait correcte, je diverge en maints points des options développées dans ce rapport du Ministère, désormais cité comme « Ministère »).

⁹⁸ J'évoque ici tous les préjugés à la fois, ce qui, je m'en rends bien compte, crée une image qui représente un extrême négatif sur un continuum.

le ministère parle entre autres de ce genre de lieu occupé quand il distingue les squatts des « habitats de fortune », qu'il définit comme suit :

L'habitat de fortune désigne le plus souvent des lieux de vie encore plus précaires, par exemple des micro-espaces occupés par des personnes seules. Ces lieux souvent complètement à la marge et interstitiels, sont dépourvus de tout élément de confort et sont en fait le plus souvent des lieux totalement impropres à l'habitation. Ce sont tout juste des abris permettant la survie dans un dénuement complet. (Ministère 1999 : 5)

Des appartements où s'installent des familles immigrées, souvent sans papiers, constituent un autre type de squatt – en attendant les jours meilleurs de la régularisation, d'un relogement, de l'accession à la légalité⁹⁹. Ces squatts sont les plus nombreux et les moins remarquables (par les médias, l'entourage) parmi les logements sans droit ni titre, car leurs habitants sont moins visibles que les autres types de squatteurs – du simple fait que leur présence – illégale – en France doit rester la plus discrète possible.

Parfois, une autre vision du squatt est mise en avant, positive cette fois : il s'agit du « squatt d'artistes », qui s'intègre parfaitement dans la perception stéréotypée « artiste – bohème – marginalité ». Dans ce cas, il s'agit d'une marginalité « positive », liée à la créativité des artistes. La brochure ministérielle en parle avec une certaine bienveillance

¹⁰⁰ :

Ainsi, à Paris, rue de la Grange aux Belles, des artistes, les uns vivant sur place, les autres ayant installé là leur atelier, occupent un vaste lieu dans un but de création et d'animation de quartier. A Toulouse les squats artistiques se sont regroupés dans une coordination. (Ministère 1999 : 5)

A Lyon, comme ailleurs, on trouve toutes ces sortes de squatts – et on en trouve une

⁹⁷ Faute d'avoir interviewé des personnes hors du milieu squatt, je ne dispose pas d'enregistrements de cet imaginaire stéréotypé (je vais y revenir dans le chapitre V où je vais présenter cet imaginaire collectif), mais je peux citer Coutant (2000 : 18-19) qui a interviewé entre autres un commissaire parisien à propos des squatts ; voici ce qu'il explique : « C'est dangereux. Dans un squat, il y a eu une bagarre au couteau, des gens sont passés par les fenêtres. En novembre, on est intervenu pour un viol collectif. [...] Et c'est infesté de saloperies, ça grouille de cafards [...] Les drogués vont et viennent toute la journée [...] [les squats engendrent] des problèmes d'hygiène, une nuisance sonore, de la violence, un sentiment d'insécurité et une insécurité objective ». Sans vouloir entrer dans les détails, on voit bien ici un mélange d'expérience réelle – le commissaire en connaît, des squatts, mais pas un grand nombre, et surtout pas tous – et d'exagérations stéréotypées (cf. l'utilisation d'expressions fortement marquées comme *ça grouille de cafards*, du quantificateur *toute la journée*, etc.), de fantasmes que Coutant (2000 : 18) compare avec un « tableau proche de la vision traditionnelle des classes dangereuses ».

⁹⁹ Cf. le mémoire de DEA en sciences sociales de Coutant (2000) sur un tel bâtiment à Paris. Le squatt qu'elle décrit et étudie est un lieu d'habitation de plutôt longue durée dont les habitant(e)s sont connu(e)s des autorités locales (police, assistantes sociales...).

¹⁰⁰ Cf. aussi l'article « L'art des squatteurs s'explode », paru dans *Libération* du 14/15 septembre 2002 qui décrit les activités de dix-neuf collectifs animant un « festival Art et Squats ». La bienveillance des hommes politiques ne semble pas digne de confiance : « Car, paradoxe inhérent à cette mouvance qui regroupe plus de 500 artistes, cette reconnaissance sur les marches du Palais [le Palais de Tokyo, S.K.], soutenue par le ministère de la Culture, rime toujours avec précarité et expulsions. Aux Falaises, expulsé fin juillet, Marc Perilhou se dit très déçu par la politique de la Mairie de Paris. A Art et Toit, à Vincennes, les occupants craignent une éjection imminente ».

quatrième catégorie, les « squatts politiques » ou « militants »¹⁰¹ : « Ainsi a-t-on observé ces dernières années¹⁰² l'apparition spectaculaire de situations de squat à caractère militant » (Ministère 1999 : 5). Dans ce dernier cas comme dans les autres, le fait de squatter est lié à une obligation économique – avec la différence qu'ici cette manière de se loger est tout autant un choix politique.

Comme nous allons le voir en II.3.1, le paragraphe où seront présentées les bases politiques des habitant(e)s de la Lutine, le désir d'habiter ensemble est en même temps le refus de suivre le modèle classique en vivant soit seul, soit en couple ou en famille. Il s'agit de se regrouper pour vivre en collectivité, d'investir une superficie importante pour disposer d'espaces personnels et aussi d'espaces collectifs qui serviront à mettre en place des activités, qui peuvent être orientées vers l'extérieur et ouvertes au public. Pouvoir vivre ensemble est considéré par les occupants et occupantes comme droit (à conquérir), surtout quand la ville de Lyon dispose *de centaines ou de milliers* d'immeubles vides (d'après les Lutinistes, entre autres dans R1). Voici un extrait de R1 (analysé en détail dans V.2.5) où le groupe prépare l'entretien avec l'avocat qui va le défendre pendant la séance de tribunal qui doit décider de l'expulsion et du délai éventuel à y accorder ; c'est Maryse qui lit les notes qu'elle a prises pendant la réunion :

1 MR: alors on veut pas jouer aux miséreux misereuÿses que c'est bel et bien
2 un choix . d'habiter à plusieursÿ . euh *so racio la gorgo* demande ..
3 ta gueule .. demande d'un:: nouveau logement:ÿ après que l'immeuble
4 à un camion qui passe
5 soit vendu:ÿ certification claire gnagnagna comme quoi c'est bien
6 venduÿ . euh avoir une attitude offensive en jouant sur le fait qu'il y a
7 une constitution du droit au logement:ÿ et que: comme il y a . pas euh .
8 merde quoi j'ai écrit quoiÿ que comme on n'a pas avoir des trucs (2s)
9 comme on n'a pas eu la possibilité d'avoir des trucs satisfaisants avec
10 euh avec le privé quoiÿ donc ça veut dire le- location ou chais pas trop
11 quoiÿ . ça serait normal que la Courly accepte des conventions de
12 logement raisonnables selon notre désir

R1/468-478¹⁰³ :

Maryse souligne ici la « fierté » des squatteurs et squatteuses qui ne se voient pas comme n'importe quels malheureux sans domicile, qui « ne se positionnent pas comme victimes » (Ministère 1999 : 13), mais comme un groupe qui a choisi de vivre ensemble et qui ne trouve pas de logis satisfaisant ailleurs. En utilisant l'expression *ça serait normal*

¹⁰¹ Soulignons que le mot « catégorie » désigne ici des réalités aux contours flous ; il s'agit d'un continuum de différentes sortes de squatts, la notion de « squatt d'artistes » étant néanmoins plus proche d'un « squatt politique » que d'un squatt de familles, du point de vue motivation et organisation. La brochure ministérielle de 1999 (p.5) exprime ce fait de la manière suivante : « D'autres formes de squat peuvent être rapprochées de ces squats 'revendicatifs' [ce que j'appelle des 'squatts politiques', S.K.] au moins du point de vue de leur importance numérique et de leur degré d'organisation. C'est le cas, par exemple, des squats à caractère artistique ».

¹⁰² Ce que le ministère entend par « dernières années » reste mystérieux. A Lyon en tout cas, des squatts militants existaient déjà au moins à partir des années 70 ; cf. Pucciarelli 1996.

¹⁰³ Pour les conventions de transcription, cf. chapitre III.

que (11), elle étend le point de vue du groupe à un point de vue généralisé, une pensée qui devrait être partagée par tout le monde et peut donc être soutenue de façon « offensive ». Le même point de vue est exprimé dans l'extrait suivant, où Maryse entre plus dans le détail de l'organisation collective :

- 1 MR: de vente↑ et puis euh donc euh peut-être déjà demander ça↑ . et puis
 2 demander↑ QUE quand c'est euh la quand la vente est euh en effet
 3 effectuée↑ qu'ils nous relogent . dans un truc où c'est comme ça comme
 4 charite rythmique-----
 5 ça comme ça↑ comme déjà on a dit à la maire↑ en disant ben voilà↑ un
 6 -----
 7 truc assez grand euh . pour euh sept ou huit perso↑trines pour qu'on
 8 ait euh chacun chacune un endroit euh . [à nous dont un collectif aussi↑].
 9 RI: [hm
 10 bon ben je veux dire c'est pas extraordinairement- extraordinaire à
 11 trouver hein↑ euh=
 12 RI: =et moi ça me paraît pas extraordinaire de demander les deux en même
 13 temps en fait=
 14 MR: =eh ben ouais moi non plus euh↑

R1/45-57 :

Squatter est considéré comme acte politique, revendiqué avec assurance. Demander un logement adéquat *pour* le groupe selon des critères définis *par* le groupe est considéré comme tout à fait légitime. Précisons que, « comme toute personne ou famille, les squatters ont [...] droit au logement » (Ministère 1999 : 6), comme le précise l'article 1^{er} de la loi du 31 mai 1990 qui dispose que

[...] toute personne ou famille éprouvant des difficultés particulières, en raison notamment de l'inadaptation de ses ressources ou de ses conditions d'existence, a droit à une aide de la collectivité (...) pour accéder à un logement décent et indépendant ou s'y maintenir. (Ministère 1999 : 6)

Cela n'implique pourtant pas

[...] la reconnaissance du droit des occupants sans titre à continuer à résider dans les lieux qu'ils squattent. Mais cela implique que les outils et les aides dans le domaine de l'habitat soient mobilisables pour les squatters comme pour l'ensemble des autres catégories de populations exclues du logement. (Ministère 1999 : 6)

Le ministère reconnaît pourtant le désir des squatteurs politiques d'un logement en collectivité :

Ces plans doivent aussi déterminer une offre de logement adapté. Pour certaines personnes vivant en squat, l'offre du logement banal ne convient pas. Répondre aux aspirations de ces personnes, notamment à leur désir d'une certaine forme de vie collective, oblige à diversifier les formules du logement. (Ministère 1999 : 6)

Le ministère préconise ainsi que l'habitat collectif entre dans le domaine du droit au logement. Nous voyons ici que les exigences des squatteurs se reflètent dans le discours institutionnel – la question se pose de savoir si à ce projet législatif correspond une réalité pratique, ce qui ne semble pas souvent le cas : à Lyon au moins, la Lutine reste un des

deux squatts légalisés¹⁰⁴, et pour les autres groupes expulsés, les responsables politiques n'ont jamais proposé de relogement collectif.

Comme nous allons voir, le sentiment de légitimité qu'a le groupe se nourrit moins des textes ou projets législatifs que du fait que squatter ne signifie pas seulement *habiter ensemble*, mais aussi *travailler politiquement ensemble*. Cette idée est exprimée dans l'extrait suivant d'une contribution écrite à une réunion à laquelle son auteur ne pouvait pas participer¹⁰⁵ :

Je rêve d'un squatt [...] dont le but ne soit pas spécialement de nous fournir un environnement agréable [...], mais bien d'y développer une activité politique, dont le but soit d'œuvrer à changer le monde, à changer la société. (Anonyme 1997)

Dans une interview, la squatteuse Elénie souligne l'aspect collectif, communautaire, qui distingue le squatt politique des squatts « délabrés ». Elle raconte qu'à l'âge de 16 ans, elle allait voir les *clodos qui faisaient la manche* et que *souvent ils habitaient en squatt – des squatts en général assez insalubres sales et pas très attrayants avec aucune vie communautaire*. Ce n'était qu'après, au *Wolnitza* et au *Prolote*¹⁰⁶, qu'elle a *vu qu'on peut squatter de manière politique de manière plus collective en faisant des choses concrètes [...] des envies [...] de réflexion . de poser que notre manière d'habiter était réellement une position politique [...] par rapport aux problèmes de logement* (INT. Elénie).

Pour comprendre l'ampleur du côté politique, soulignons le fait qu'il y a des squatteurs et squatteuses qui sont parallèlement propriétaires ou locataires d'autres appartements. Suzanne et Romain en parlent dans les interviews :

1	SU:	par contre il y a des squatts euh politiques qui euh . qui existent où des
2		gens squattent et à côté de ça ONT leurs appartements
3	SA:	d'accord
4	SU:	ils ont un appartement et euh il squattent quand même euh
5	SA:	hm
6	SU:	pour la dimension politique donc là il y a pas de frontière

INT. Suzanne :

RO: c'est un choix .. je loue à côté un appart . de vivre en squatt 1.

La dimension politique s'exprime par le caractère « revendicatif » (terme utilisé dans la brochure ministérielle de 1999) des squatts de cette catégorie qui souhaitent « attirer la plus grande attention possible » (Ministère 1999 : 8), contrairement aux squatts de pure

¹⁰⁴ L'autre squatt légalisé est le Point Moc à la Croix-Rousse ; ce groupe a été relogé dans un immeuble à Villeurbanne et s'est rebaptisé *Le Gourbi*. Cf. le mémoire de maîtrise de Guyard (2002) en anthropologie qui montre aussi les conséquences de la légalisation pour les deux squatts.

¹⁰⁵ Ceci est un phénomène assez courant dans ce milieu comme dans n'importe quel autre contexte : si une personne a quelque chose à dire sur tel problème ou une opinion à exprimer à propos de telle discussion, elle peut le faire par lettre (ou tract) si elle ne veut ou ne peut pas être présente à la réunion ou au débat en question.

¹⁰⁶ Des lieux de concerts et de rencontre à la Croix-Rousse.

précarité dans lesquels les habitants tâchent d'être « le moins repérables possible » (Ministère 1999 : 8). Pour obtenir de l'attention publique, les Lutinistes ont profité de la médiatisation (par les journaux locaux) de plusieurs de leurs actions que je vais décrire dans le prochain paragraphe.

II.1.2 Brève histoire d'un squatt lyonnais

- **le 6 oct. 1997** : ouverture ¹⁰⁷ de l'immeuble du 14, rue X ¹⁰⁸ par le collectif *La Lutine*
- **le 15 avril 1998** : évacuation de cet immeuble
- **le 28 avril 1998** : ouverture de l'immeuble du 91, rue Y
- **août 1998** : emménagement dans cet immeuble d'un deuxième collectif (*Loziz*)
- **le 25 décembre 1999** : légalisation de l'occupation

Pour comprendre ce qu'est *la Lutine*, il convient de retracer brièvement l'histoire du milieu squatteur-libertaire lyonnais, au moins à partir de novembre 1995 ¹⁰⁹.

À cette époque, les squatts lyonnais sont porteurs d'une philosophie politique libertaire ¹¹⁰-autonome classique. C'est à ce moment-là qu'est ouvert, place Chardonnet, un grand squatt d'activités (personne n'y habite), le *Prolote* (de *Pro-lo* : « projet local » et comme jeu de mots avec « prolo » pour prolétaire, avec une terminaison féminisée) : « Pro-lo est à l'origine un collectif réunissant une vingtaine de personnes de différents horizons : étudiants, militants associatifs, individus isolés [...] libertaires dans leurs idées et leurs pratiques, pour la plupart » (article paru dans *Le Monde libertaire*, nov. 1995, cité dans Pucciarelli 1996 : 222).

Rapidement, celui-ci tient particulièrement à s'afficher comme antisexiste et antispéciste ¹¹¹. De là naît une attention collective spéciale portée aux fonctionnements

¹⁰⁷ Terme emprunté à Pucciarelli (1996) qui définit les groupes de ce type comme des « lieux de rencontre, de discussion, de réflexion collective et de prise de décision collective ». C'est aussi au Prolote que des réflexions sur la « non mixité » ¹¹² féminine vont mener au

renouveau d'un mouvement féministe radical lyonnais. Le *Prolote* dure jusqu'au printemps 1996. Le n°96, la rue restera anonyme.

¹⁰⁹ Pour l'histoire du milieu libertaire lyonnais à la Croix-Rousse à partir des années soixante-dix cf. Pucciarelli 1996 ; j'ai choisi l'année 1995 comme début de l'histoire de la Lutine parce que c'est là, au Prolote, que commence « l'histoire commune » de la plupart des futurs fondateurs/futures fondatrices de celle-ci. Les informations qui suivent sont basées sur les conversations avec des membres de la Lutine durant l'observation participante.

¹¹⁰ Tout au long de ce travail, je parlerai de libertaires ou de militants, « sans pouvoir en donner une fois pour toutes une définition exhaustive » (Pucciarelli 1999 : 17). Pucciarelli tente quand même, sinon une définition, du moins une description du mouvement libertaire : « [...] 'ensemble' des groupes, organisations, individus qui se déclarent anarchistes, anarcho-communistes, anarcho-syndicalistes, communistes libertaires, libertaires, socialistes libertaires, individualistes libertaires, etc. En fait, il s'agit d'une nébuleuse dont seulement 'un œil exercé' arrive à comprendre les nuances qui sont la résultante d'une pratique quotidienne, mais aussi de références historiques qu'il serait long de rappeler. Ces références et ces pratiques créent des tendances, des familles, des clans parfois qui se retrouvent ensemble lors des 'grandes manifestations' » (Pucciarelli 1999 : 17).

¹¹¹ Contre la domination de l'espèce humaine sur les autres espèces. Cf. Glossaire.

Durant l'année scolaire 1996-1997, la *Mauvaise Pente*¹¹³, rue de Crimée, tente de succéder au Prolote. Des gens sont partis, d'autres sont arrivés, mais les buts sont à peu près les mêmes. On essaie, avec plus ou moins de succès, de s'ouvrir sur l'extérieur en organisant des repas à prix libre, un salon de thé, etc. La première Mauvaise Pente est expulsée en mars 1997, un deuxième et dernier local de la Mauvaise Pente au mois d'août 1997.

En octobre 1997, sept personnes occupent un immeuble rue X¹¹⁴, et se baptisent *collectif la Lutine*. Il s'agit cette fois d'un squatt d'habitation, sans autre prétention. Mais tous ses membres ont animé ou fréquenté le Prolote ou la Mauvaise Pente, et ont en commun certaines bases et pratiques politiques. Après quelques mois de cohabitation, la Lutine est évacuée le 15 avril 1998 juste avant son expulsion attendue. Aussitôt, le groupe se met à la recherche d'un nouveau local, cette fois-ci en essayant de trouver un immeuble qui n'appartienne pas à un particulier, mais à la COURLY (COMMUNAUTÉ URbaine de LYon), pour faciliter les négociations par la suite, et se réserver la possibilité de mettre en évidence les contradictions entre les discours officiels sur le logement et le fait que les collectivités locales possèdent de nombreux appartements laissés vides.

L'immeuble rue Y, situé à environ 500m de l'ancienne Lutine, est occupé ce même mois d'avril 1998. Des sept personnes du début il reste maintenant six. Petit à petit, il y a de nouvelles arrivées, surtout quand un autre squatt croix-roussien, le Loziz, est expulsé. Depuis l'été 1998, entre 14 et 16 personnes habitent de façon régulière à la Lutine qui est légalisée en décembre 1999.

II.1.3 La légalisation

Depuis leur arrivée rue Y et parallèlement à toutes leurs activités, les squatteurs et squatteuses ont l'idée de faire légaliser leur présence dans l'immeuble. Avec le soutien de l'ALPIL (Action Lyonnaise pour l'Insertion sociale par le Logement, une association qui

¹¹² L'idée de se réunir, pour discuter, organiser des actions politiques, faire la fête, uniquement entre femmes ou entre hommes (cf. Glossaire).

¹¹³ Jeux de mots sur « les pentes », nom d'une partie du quartier de la Croix-Rousse dans laquelle se situait le squatt. On remarquera que donner des noms aux immeubles est une habitude courante dans ce milieu – une habitude qu'on peut expliquer ainsi : un squatt politique est souvent le lieu d'habitation d'un groupe avec une certaine identité, un groupe donc qui a besoin d'un nom ; ce lieu devient souvent un lieu de rencontre qui a besoin d'être désigné. Le nom est tellement nécessaire que si le groupe néglige de s'en choisir un, il se retrouve souvent désigné par le numéro de l'immeuble qu'il occupe dans la rue (cf. par exemple le « 23 »).

¹¹⁴ Le squatt se situe désormais dans le 7e arrondissement de Lyon ; ce groupe a quitté la Croix-Rousse, jusque-là le quartier des squatts politiques, le nid des activités alternatives-libertaires, avec une référence constante à son histoire révolutionnaire. Il convient malgré tout de souligner qu'il existe des parallèles entre la Croix-Rousse et le 7e : il s'agit de deux quartiers ouvriers, avec un pourcentage élevé de population étrangère, une conscience du passé, une identité de quartier, un sentiment de menace pour l'identité du quartier, du fait des opérations immobilières. Pourtant, ce changement de quartier est un choix conscient, entre autres à cause de la croissance de conflits parfois physiquement violents entre divers groupes de squatteurs sur les pentes de la Croix-Rousse.

s'occupe des problèmes de logements de personnes en situation très précaire, donc aussi des squatts, cf. Glossaire), des démarches auprès de Mme Debazeille, la maire du 7^e arrondissement, et auprès de la Courly sont donc stratégiquement menées en vue d'obtenir la légalisation.

En réponse, la Courly propose d'abord des relogements au cas par cas, ce qui est refusé – puisque l'objectif est de *vivre ensemble*. Ensuite, la Courly intente une action en justice, qui, comme pour la première Lutine, aboutit à un avis d'expulsion, justifié par le fait que « le bâtiment ne respecte pas les normes de sécurité », surtout au niveau électricité et sécurité incendie¹¹⁵. Etant donné l'investissement matériel et humain dans le lieu, les squatteurs et squatteuses envisagent de moins en moins la possibilité d'abandonner cette maison, comme ça avait été le cas pour la première Lutine. En novembre 1998, tandis que l'avis d'expulsion est prononcé en jugement, le groupe décide d'organiser un repas de quartier en soutien à la Lutine. La façade est peinte de couleurs vives pour la rendre attrayante, le nom *La Lutine* écrit en grandes lettres attestant la revendication de l'occupation de l'immeuble. Des affiches sont collées dans le quartier, et la Courly dépêche un huissier pour interdire officiellement le repas de quartier, l'immeuble n'étant pas « habilité » à recevoir du public. Le repas de quartier, avec journée portes ouvertes, a quand même lieu dans la grande salle, dans une ambiance festive et avec succès : de nombreuses personnes (à peu près 150) du voisinage y participent, on en parle dans les journaux locaux.

En février 1999, une manifestation est organisée pour faire pression sur la Courly. Une cinquantaine de personnes – presque toutes du milieu libertaire – se rendent en soutien à l'heure dite devant les bureaux de la Courly, en déployant une banderole « La petite Lutine contre le Grand Lyon » et en distribuant des tracts. Comme les responsables de l'affaire refusent de les recevoir, les manifestants entrent de force, sans rencontrer d'opposition, dans les bureaux. Ils obtiennent l'engagement de suspendre la procédure d'expulsion à condition de faire venir des professionnels qui estimeraient combien coûteraient des travaux pour remettre l'immeuble aux normes.

Cela est fait avec l'aide de l'ALPIL. De longues négociations suivent, les travaux sont effectués (payés entre autres par la Région et la Courly), et l'occupation est légalisée au mois de décembre 1999. Un bail de six mois renouvelable automatiquement une première fois est signé, suivi d'un autre contrat renouvelable sur trois ans, le loyer étant toujours très peu élevé. La stratégie de se tourner vers le public, de chercher le soutien des voisins et l'attention des médias mène au succès : la légalisation d'un squatt était un fait inédit à Lyon jusque là¹¹⁶.

II.2 Les Lutinistes

Dans le paragraphe suivant, je présenterai le groupe et sa répartition en deux sous-groupes, en décrivant brièvement sa relation avec les voisins – ceci pour créer une première impression de la maison comme entité. La deuxième partie de ce paragraphe

¹¹⁵ Comme on verra *infra*, les Lutinistes ne se trouvent pourtant pas seuls dans l'immeuble ; malgré les dangers mis en avant, des locataires habitent toujours au quatrième étage.

est consacrée aux membres individuels du groupe, avec quelques indications sociologiques : dans un premier temps sont introduits les Lutinistes comme tels ; après sont présenté(e)s les ami(e)s qui jouent un rôle dans les interactions documentées, soit comme participants des réunions, soit comme interviewés.

II.2.1 Les Lutinistes – en général

Malgré les changements intervenus dans le groupe entre 1998 et 2000 (quelques personnes sont parties, d'autres sont venues s'installer à la Lutine), je présente ici l'ensemble des habitant(e)s de cette période, pour donner une image complète des occupants et occupantes de l'immeuble, reparti(e)s en deux groupes d'habitation : « le premier », ou la Lutine à proprement parler : ceux et celles qui prennent leurs repas le plus souvent au premier étage, et le « troisième », ou *Loziz*¹¹⁷, ceux et celles qui mangent au troisième étage. Néanmoins, cette distinction Lutine-Loziz n'est qu'une distinction interne ; pour l'extérieur, les habitant(e)s de l'immeuble sont et s'auto-définissent « habitant(e)s de la Lutine ». Voici un extrait de R3 où Nicola désigne la relation Lutine-Loziz – dans une modalité marquée comme non-sérieuse, et accompagnée par les rires du groupe – comme un « squatt dans le squatt »¹¹⁸ :

1 MR: euh pour l'instant euh . Rémi Sabine Rémy Romain et moi on était
 2 d'accord pour qu'il . prennent les deux apparts ici ↑ . qu'ils vivent donc
 3 de façon un peu indépendante c'est-à-dire [qu'ils gèrent euh le (x)
 4 NI: [hnhnm
 5 [espace et tout ça↑
 6 NI: [ouais
 7 PE: *se racie la gorge*
 8 MR: tout en ayant une euh . une relation de toutes façons qu'il ↑ . est voilà^ .
 9 et donc euh il y a plus que toi pour savoir si : . [si t'es okay↑ si t'es pas
 10 2? NI: [non: pas de problème
 11 okay↑ si euh ce que t'en penses euh
 12 NI: alors ça veut dire que c'est: un squatt^ . et euh (xx) un squatt (dans
 13 ce?) squatt . hein ↑
 14 PE: hihihini [hihihi
 15 nt-----

¹¹⁶ Ceci n'a, à ma connaissance, pas eu les conséquences désastreuses décrites par anonyme 2002 : 28 : « En ce sens, je pense [...] que légiférer le squat serait le début de la fin, car l'Etat et les pouvoirs publics savent en jouer. [...] La légalisation des squats, outre qu'elle constitue une impasse politique, s'avère souvent une tactique désastreuse : les squats légalisés deviennent 'bons squats', témoignent de la politique de 'tolérance' de la municipalité, et lui servent de caution pour criminaliser et expulser les autres squats 'dangereux' ou 'inacceptables' (ex : squat [sic !] politiques radicaux, squats de sans-papiers, etc.) ». Tout au contraire : comme je l'ai déjà mentionné, un deuxième squatt lyonnais, le Point Moc, a été légalisé en 2002 ; toutefois, ce groupe-là a été obligé de déménager de la Croix-Rousse à Villeurbanne.

¹¹⁷ Un acronyme basé sur les prénoms des membres du groupe.

¹¹⁸ Nicola revient après quelques semaines d'absence à la Lutine. Pendant son absence, l'ancien squatt des Loziz a été expulsé et le groupe a commencé à emménager à la Lutine. C'est pour cela que Maryse demande à Nicola si elle aussi est d'accord que les Loziz prennent des appartements dans l'immeuble.

R3/2605-2629 :

16 RI: [hinhinhinhinhinh
17 ri-----
18 NI: |ouais
19 MR: [en gros
20 XX: hinhinhinh
21 ri-----
22 MR: [(pour aider?) à squatter chez nous . (xxx(x x x x x x x) héhéhéhé
23 ri-----
24 NI: [non . non ils vont pas
25 ri
26 squatter chez nous quand même . hinhinhinhinhinhinhinhinh . non mais
27 ri-----
28 éhéh (xxxx)
29 ----

Les deux collectifs (Loziz et Lutine) désirent cependant conserver chacun leurs propres espaces communs et leurs fonctionnements indépendants¹¹⁹, mais les idéaux politiques coïncident et les réunions de gestion de l'immeuble se font en commun. Les Lutinistes en discutent surtout dans R3 ; les raisons pratiques (cf. R3/514-521) et le désir de rester plutôt dans sa propre *bande* ou *famille* (cf. *infra*) sont clairs dès le début :

1 GS: [...] 'fin (xxx) 'fin . moi je je vois l- je trouve c'est ça serait lourd de
2 (fonctionner?) au quotidien euh . (ensemble?) quoi . je 'fin j'ai même pas
3 envie ça de prendre mon petit déjeuner euh ... tous les matins à
4 ri---
5 trop nombreux et tout ça enfin ça me paraît inutilement euh lourd quoi ...
6 donc euh je préférerais qu'on fasse euh des efforts (xx) discussions
7 (partout?) sur euh sur des activités ou ... et donc qu'on garde
8 effectivement une certaine indépendance euh

R3/513-520 :

Evidemment, il y a des soirées où beaucoup plus de gens, c'est-à-dire cinquante personnes ou plus, sont nourries sans problème à la Lutine (l'infrastructure – d'énormes casseroles, de grandes tables et des chaises – pour cela est disponible). Mais Gisèle parle ici du quotidien, par exemple du petit déjeuner calme, pendant lequel même une personne qui a choisi de vivre en communauté a besoin de sa sphère « privée », dans son petit groupe.

¹¹⁹ Un exemple : Le « troisième » tient à acheter des aliments politiquement corrects, entre autres à la *Coop Bio* (cf. *infra*) tandis qu'au premier étage on ne s'en préoccupe pas. Au premier étage est utilisée une « caisse bouffe » dans laquelle chaque habitant ou habitante, même temporaire, met 50 FF/semaine pour l'achat de nourriture, de produits de nettoyage et de papier toilette. La personne qui a envie de faire les courses s'en sert. Il n'y a pas de contrôle de cette caisse, mais régulièrement des gens qui se plaignent qu'il n'y a rien dedans et que ce n'est pas possible car c'est le début de la semaine. Souvent les autres personnes présentes dans ce cas-là avouent, honteuses, l'avoir oublié, et y mettent tout de suite leur contribution. Selon leurs goûts et leurs revenus, les habitants et habitantes se servent plus au moins de cette caisse ; il y en a qui prennent même des petites sommes quand ils dépensent de l'argent pour le pain, et il y en a qui font des courses avec leur propre argent à côté. Au troisième étage, il n'y a pas de caisse. Chacun(e) fait des courses avec son argent, quitte à rééquilibrer si quelqu'un se sent lésé ou, au contraire, estime ne pas avoir assez contribué.

A ces considérations, Alphonse ajoute les avantages au niveau de l'ambiance ; comme je l'ai déjà expliqué, les deux groupes ont des modes de vie pas forcément identiques, et mettre à disposition deux appartements collectifs crée en même temps deux ambiances différentes, deux petits mondes entre lesquels les Lutinistes peuvent choisir :

1 AL: ((/mais oui?) je vois . (xxxxxxx) à avoir la possibilité .. 'fin non-
2 surtout à éviter effectivement qu'il y ait euh . dix personnes .. euh
3 habitant dans l'immeuble . est qu'il y ait que: . UN: une possibilité
4 d'ambiance collective 'fin c'est-à-dire un appartement collectif . du coup .
5 se racle la gorge un peu lieu euh de regroupement ↑ . du coup la position
6 de: créer un autre euh . un une autre pièce collective et un autre euh
7 lieu de vie 'fin c'est-à-dire . que: bon les Loziz euh aient un étage ou euh
8 aient un: un endroit un peu . rassemblé . moi c'est ça me plaît bien ↑ . ça
9 me dit bien ^ 'fin ça m'intéresse ↑ . ouf euh . par contre euh et euh le truc
10 peut-être que: (xx) que Pénélope exprimait pas et que je peux avoir c'est
11 euh: . que: ça permet euh ... aussi ↑ des échanges euh: ... moins forcés
12 'fin c'est-à-dire . ça fait DEUX . (x) DEUX lieux qui peuvent avoir euh
13 éventuellement des ambiances assez différentes où DES gens de la
14 Lutine peuvent euh . mieux se retrouver . et du coup euh choisir euh 'fin
15 . les les deux groupes ^ hh initiaux ↑ . euh peuvent choisir leurs
16 ambiances entre un moment un autre euh [...]

R3/430-444 :

Enfin, au deuxième et au quatrième étage habitent deux couples (Mandy et Jacques ; Rémy et Maryse) qui vivent de façon relativement autonome par rapport aux deux collectifs.

Jusqu'au printemps 1999, des locataires légaux, les Molno¹²⁰, occupent un des appartements du quatrième étage. Ce couple âgé, d'origine africaine, habite l'immeuble depuis une dizaine d'années. Au début ils sont tellement effrayés par l'arrivée des jeunes gens qui sont en train d'« emménager » d'une manière peu orthodoxe – c'est-à-dire pendant la nuit et en ouvrant les portes à l'aide de pieds-de-biche – qu'ils appellent la police¹²¹ et qu'ils racontent l'histoire le lendemain à une assistante sociale. Le groupe ne s'en rend compte que plus tard :

1 RI: mais euh ce que: ce qui ressortait de l'entretien entre: l'assistante et
2 Pierre ^ c'était euh . euh ces ces pauvres époux Molno ↑ ils sont
3 terrorisés (5a) puisque apparemment ↑ quand on a ouvert les deux
4 apparts d'au-dessus on avait bien calculé on était sûrs qu'ils étaient pas
5 dans l'immeuble et apparemment ils étaient chez eux et on a fait un
6 BRUIT mais un BRUIT euh=
7 GS: =hstafā [mais ils ont dû FLIPPER ils ont dû croire que=
8 RI: [hallucinant

R2/1254-1261 :

¹²⁰ Le nom a été changé.

¹²¹ Qui n'arrive que quand les Lutinistes sont déjà repartis après avoir placé leurs serrures.

L'assistante sociale appelle l'ALPIL. On lui dit qu'il ne faut pas se faire de soucis, qu'on connaît ces gens, qu'ils ne sont pas dangereux. L'assistante sociale rassure les Molno, et ceux-ci s'habituent vite aux Lutinistes ; la relation devient cordiale – quelques mois après, quand les Molno partent en vacances, ils confient même les clefs de leur appartement à deux personnes qui habitent à la Lutine pour que celles-ci arrosent leurs plantes. Les Lutinistes essaient de gêner le moins possible leurs voisins, surtout en ce qui concerne le bruit dans la cage d'escalier. Le thème est abordé dans plusieurs des réunions enregistrées. Les exemples suivants montrent bien leur volonté d'établir de bonnes relations avec les voisins, de ne surtout pas passer pour des squatteurs « cliché »¹²² qui se comportent de manière irresponsable, ne se souciant pas du monde environnant :

- 1 AX: =qu'il y ait . 'fin . (xxx) ... donc voilà moi j'ai envie de rester ici' donc euh
 2 bon ben pareil euh . ça me dirait bien' de: d'essayer de brasser pour
 3 euh l'immeuble . en fait que l'immeuble en entier on pourrait rester bon
 4 les voisins sont là mais . 'fin parallèlement quand je dis ça c'est toujours
 5 avec euh . euh la discussion avec les voisins' et que aussi on dé- on
 6 définisse entre nous' un comportement qui fait qu'on les emmende pas
 7 du tout quoi qu'on soit le plus euh ... plus (xxx) qu'on les respecte le
 8 plus possible=
 9 RI: =hmm
 10 AX: (xxx) qu'on a- qu'on admette pas euh des comportements 'fin (x)
 11 toujours on se . on se: remette à discuter des comportements s'il y a des
 12 trucs qui se passent par rapport aux voisins' quoi 'fin du bruit (xxxx)
 13 quoi'=
 14 RO: =hmm
 15 AX: puis qu'on leur parle aussi quoi qu'on les informe un petit peu de ce
 16 qu'on veut faire' [(2,5s) voilà .

R2/207-220 :

Alex décrit un scénario qui dépasse les formes de ce qu'on appelle d'habitude le « bon voisinage » : non seulement il faut les respecter, mais il faut aussi discuter avec les locataires, les informer des projets qu'on a, etc. – ce respect va au-delà d'une simple politesse et des égards qu'on doit à ses voisins. Ce que Alex propose ici, c'est une réelle prise en considération d'autrui, qui tient entre autres compte de la mauvaise réputation que les squatteurs et squatteuses supposent avoir aux yeux de ces locataires classiques et vise donc à les rassurer au maximum. Cette démarche va d'une part dans le sens de l'intérêt des squatteurs et squatteuses (intérêt d'avoir de bonnes relations de voisinage) ; elle est d'autre part dictée en grande partie par la prise en compte réelle du bien être de ces locataires.

Un peu plus loin, c'est Rémi qui parle du problème du bruit et de la propreté dans la cage d'escalier :

¹²² Il y a évidemment une image que le groupe s'attribue, et une représentation d'eux/elles-mêmes attribuée aux autres. Cf. le chapitre V sur l'auto-catégorisation et l'auto-représentation où je décris la complexité de ces représentations, entre autres les discours des Lutinistes sur les discours externes (la représentation d'une représentation).

1 RI: mais et en fait aussi ce que [je voulais dire (x)] j'ai complètement
 2 [le téléphone sonne, quelqu'unE court décrocher
 3 (xxxxxxxxxxxx) c'est peut-être euh . peut-être arriver à lui dire à un
 4 moment que effectivement on- . déjà discuter que euh . que on tenait
 5 absolument à pas le faire chier ou (xx) . à se démerder pour que la cage
 6 d'escalier euh reste clean pour pas faire de bruit le [soir (xxxx)
 7 GS: [voilà^ . lui dire un
 8 truc comme ça^ puis [lui dire s'il y a le moindre problème vous hésitez
 9 XX: [ouais
 10 pas à venir nous [voir ou . . lui dire que si on fait trop de bruit chais pas
 11 RI: [hm
 12 quoi

R2/710-720 :

Dans la réunion suivante, Romain s'inquiète du fait que le groupe pourrait déranger le voisin :

1 RO: =(comment dire ça?) . euh le fait qu':l hhhh (xxxx) . d'abord il loue^
 2 nro gêné
 3 .. il louait euh le fin: avant qu'on arrive il était tout seul dans l'immeuble^
 4 (2,5s) il a pas la même culture qu- que nous ça ça peut faire raciste
 5 mais . c'est pour . c'est pour dire que: ... (xxx) fin puis tout le reste avec
 6 MR: [mais non mais (xxx) faire R/ciste par rapport (à quoi?)^
 7 énermée
 8 (RO) tout le reste . euh: je . fin pour moi c'est su- c'est vraiment SUPER
 9 important de faire gaffe dans les escaliers par exemple^

R3/943-952 :

Les raisons :

il loue (1), et il doit effectivement trouver étrange d'être le seul dans la maison à payer son loyer

il a pas la même culture (4) ; il est à noter que Romain craint qu'on ne le prenne pour 2. un raciste et qu'il se sent obligé de se distancer explicitement de cette image : en effet, parmi les habitant(e)s de la Lutine, la question du racisme (comme celle, par exemple, du sexisme) a été assez creusée pour que des formules comme il a pas la même culture que nous provoquent une suspicion-réflexe. On sait que la « différence de culture » est un argument courant d'un racisme qui ne s'assume pas.

Romain, par contre, ne se réfère pas ici à la culture *ethnique* différente (la famille locataire est d'origine africaine), mais aux modes de vie qui sont radicalement opposés : les voisins se lèvent tôt et se couchent tôt, ils vivent tranquillement en famille, ne font pas de bruit, etc. C'est justement pour cela qu'il ne serait pas correct de leur imposer dans la cage d'escalier (l'espace partagé) le bruit, le va-et-vient et le léger désordre créés par la vie en collectivité.

Le respect vis-à-vis des voisins et les mesures prises à ce propos sont un thème récurrent dans les réunions. Sans vouloir trop entrer dans le détail sur ce point ici (cf. le chapitre V), je voudrais pourtant souligner le fait que la vie à la Lutine n'est, bien entendu,

pas dépourvue de normes : d'une part, il est évident que toute contestation, même si elle se veut radicale, ne porte que sur une petite partie des normes de la société ; d'autre part, le fait de s'interroger sur celles des normes dont on est conscient, n'emmène pas à les rejeter toutes. Ainsi, la prise en compte de l'autre est à la base de bon nombre des idées politiques du groupe : l'antiracisme, l'antisexisme, l'antispécisme. Il va de soi qu'ils essayent d'appliquer ce principe – pas toujours avec succès – dans la vie quotidienne avec les voisins.

Au bout de plus d'un an de cohabitation, le ménage Molno est relogé dans le quartier des Etats-Unis par les services de la Courly. A partir de ce moment-là, la maison est entièrement habitée par les squatteurs et squatteuses.

II.2.2 Les Lutinistes – en tant qu'individus

Dans le milieu militant, on parle souvent de la « dé-différenciation de la politique et de la personne », et dans les idées et dans la vie pratique des Lutinistes, vivre et exprimer son individualité et sa collectivité coïncident avec les buts moraux. Tout devient politique, même la vie « privée ». Cela implique qu'on essaie de développer de nouvelles idées de soi-même, de tout interroger, de lutter contre des structures internalisées – comme par exemple dans la discussion sur le patriarcat ou en ce qui concerne sa propre position privilégiée comme « blanc », « français », etc.

Dans son livre standard sur l'anarchisme, et je soulignerai ici que les Lutinistes se déclarent être des militants libertaires avec une base anarchiste, Guérin (1981 : 40) postule que : « L'anarchiste est, selon le cas, plus individualiste que sociétaire ou plus sociétaire qu'individualiste. Mais [...] on ne peut concevoir un libertaire qui ne soit pas individualiste » (Guérin 1981 : 48).

Pucciarelli utilise les mots suivants pour exprimer cette idée : « En effet, oublier l'individu, pour l'anarchisme, cela représenterait une forme de collectivisme proche d'un autre type d'organisation sociale qui ne serait pas libertaire » (1999 : 190). Un autre aspect important dans la pensée libertaire est l'anti-autoritarisme, c'est-à-dire « le respect de l'individu, de la liberté de l'individu, de son autonomie et le fait qu'il doit pouvoir s'associer et s'organiser en égalité avec les autres » (Pucciarelli 1995 : 189 ; il cite un des ses interviewés).

La description individuelle des habitant(e)s de la Lutine restera partielle. Nous nous heurtons ici aux réticences, quasi instinctives, des gens à donner des renseignements précis sur eux. Le niveau de ces réticences et les domaines où elles s'appliquent varient selon les individus. Si j'ai pu avoir certaines informations en partageant leur vie, il a toujours été entendu entre nous que ces informations personnelles n'entreraient pas dans ce travail universitaire sans leur accord exprès. Je me bornerai donc à donner les informations sociologiques de base. Là où des renseignements plus précis sur les participants et participantes me semblent indispensables pour comprendre ou justifier mon analyse, j'ajoute les informations nécessaires au fur et à mesure de cette étude.

Les renseignements qui seront donnés ici se limitent donc à l'âge, la situation professionnelle, et une indication du niveau d'études (les études supérieures vont de la première année d'université à bac+5) ainsi que la mention des squatts par lesquels ils et

elles sont passé(e)s et de la date de leur arrivée à la Lutine.

Précisons que certaines personnes qui ont commencé à squatter avant la Lutine n'ont pas toujours squatté entre-temps, mais aucun(e) membre du groupe n'a habité de façon régulière en appartement loué à son nom après avoir commencé à squatter¹²³. Cela semble confirmer ce qui est constaté dans la brochure du Ministère de l'Emploi et de la Solidarité (1999 : 5) : « Expulsés, les squatteurs, une partie d'entre eux au moins, squatteront un nouvel endroit. Ainsi il arrive que le squat perdure de lieu en lieu ». Ceci joue aussi un rôle dans les négociations avec la Courly – pendant la réunion qui sert à préparer le rencontre avec des représentants de ce propriétaire, Rémi propose de souligner *le fait que si ils nous expulsent en fait ils règlent aucun problème que nous on va resquatter ailleurs que ça va refoutre la merde et qu'on choisira de préférence des locaux à la Courly euh* (R4/1424-1426). Et Gisèle explique cela par le fait que *parmi nous il y en a . une majorité qui a déjà squatté avant* □ . *que: que que jusqu'à présent* □ (*ils ont?*) *pas trouvé de solution euh meilleure* □ (R4/1484-1485).

Voici la liste des habitants et habitantes de la Lutine :

- **Sylvie** (SY) : f¹²⁴, 20 ans¹²⁵, jobs occasionnels, sans bac, commence à squatter à 17 ans au 23¹²⁶ et arrive en hiver 1999 à la Lutine après une période d'habitation aléatoire.
- **Gary** (GA) : m, 27 ans, bénéficiaire du RMI, études supérieures, arrive en automne 1998 à la Lutine.
- **Nicola** (NI) : f, 29 ans, jobs occasionnels, études supérieures, squatte depuis l'été 1997 dans un squatt de filles¹²⁷, puis à la première Lutine en octobre 1997 ; d'origine sud-américaine.
- **Maryse** (MR) : f, 21 ans, jobs occasionnels, sans bac, commence à squatter avec la première Lutine en octobre 1997, après une période d'habitation aléatoire.
- **Pénélope** (PE) : f, 23 ans, étudiante, squatte depuis l'hiver 1997 au 23, puis dans le squatt Loziz ; arrive en été 1998 à la Lutine.
- **Isabelle** (IS) : f, 31 ans, bénéficiaire du RMI, (?), longue histoire de squatt, arrive en automne 1998 à la Lutine.

¹²³ Comme je l'ai déjà souligné, il y a quand même des personnes qui squattent et qui louent en même temps. C'est aussi le cas de deux membres de la Lutine. Ces appartements loués servent a) à stocker des affaires pour les protéger de la brutalité d'une expulsion possible et b) d'un d'après (P) d'un, qui est bénéficiaire du RMI, et qui arrive en été 1998 à la Lutine.

Raymond (RA) : m, 25 ans, bénéficiaire du RMI, études supérieures, commence à squatter en septembre 1998 à la Lutine.

¹²⁴ f désigne « femme », m « homme ».
· **Gisèle** (GS) : f, 29 ans, bénéficiaire du RMI, études supérieures, squatte d'abord isolément, puis au 23, puis dans le squatt Loziz ; arrive en août 1998 à la Lutine.

¹²⁵ L'âge et la situation professionnelle correspondent à la situation du premier janvier 2000.

· **Alex** (AX) : m, 29 ans, bénéficiaire du RMI, études supérieures, squatte d'abord seul à partir de l'été 1997 puis dans le squatt Loziz, arrive à la Lutine en été 1998.

¹²⁶ Un appartement squatté à la Croix-Rousse, dans le trou de la Courly, qui a été expulsé en été 1998.

¹²⁷ J'emploie ici l'expression « filles » comme il est d'usage à la Lutine pour désigner les femmes.

¹²⁸ Un immeuble squatté à la Croix-Rousse, dans le trou de la Courly, qui a été expulsé en été 1998.

- **Elénie** (EL) : f, 24 ans, jobs occasionnels, bac, a abandonné les études, squatte depuis janvier 1997, à la *Casa Félix*¹²⁹, puis dans un squatt de filles, puis à la Lutine en octobre 1997.
- **Rémi** (RI) : m, 30 ans, chômeur, études supérieures, commence à squatter avec la première Lutine en octobre 1997.
- **Ito** (IT) : m, 1 an et demi, fils de Gilles, vit en squatt à mi-temps depuis sa naissance.
- **Véronique** (VE) : f, 30 ans, bénéficiaire du RMI, sans bac, squatte depuis qu'elle ne vit plus chez ses parents, arrive à la Lutine en août 1998.
- **Mandy** (MA) : f, 19 ans, jobs occasionnels, sans bac, squatte depuis son arrivée à la Lutine en hiver 1999.
- **Alphonse** (AL) : m, 29 ans, bénéficiaire du RMI, a fait des études supérieures et suit par correspondance des cours pour passer un bac agricole, squatte depuis l'automne 1996, au 23, puis dans le squatt Loziz ; arrive en août 1998 à la Lutine.
- **Romain** (RO) : m, 26 ans, chômeur, études supérieures, commence à squatter avec la première Lutine en octobre 1997.
- **Jacques** (JA) : m, 30 ans, chômeur, sans bac, squatte depuis son arrivée à la Lutine en automne 1998.
- **Rémy** (RY) : m, 26 ans, bénéficiaire du RMI, sans bac, squattait depuis plusieurs années dans divers endroits en France, dont le 23, au moment de son arrivée à la Lutine en octobre 1997.
- En plus de ces personnes, une famille de six personnes en situation irrégulière est hébergée pendant onze mois à la Lutine. Malgré les problèmes de langue, les membres de la famille ont participé à quelques réunions, dont une qui fait partie de ce corpus. On n'entend parler que le père Mohamed (MO), la fille aînée, Maika (MK), et la petite fille de 4 ans, Alexandra (AA). La mère Djemmi (DJ) est pourtant présente, sans intervenir.

On constate un parfait équilibre en ce qui concerne la distribution hommes (50%) – femmes (50%)¹³⁰. L'âge moyen à la Lutine est de 26,3 ans ; 61% des habitant(e)s ont plus de 25 ans, ce qui est exceptionnel pour ce genre de milieu, qui est d'habitude plus jeune. Faute d'avoir des données générales sur les squatteurs à Lyon, je cite en comparaison des chiffres concernant une situation éloignée en temps et en lieu. Il s'agit de données de Berlin (1987)¹³¹ où 64,9% du « mouvement »¹³² étaient de sexe masculin, et 35,1% du sexe féminin. Seulement 35,3% des squatteurs avaient plus de 25 ans à l'époque, le gros des personnes (40,2%) avait entre 21 et 25 ans. Squatter était donc apparemment un mode de vie masculin et très jeune, ce qui n'est pas le cas pour la

¹²⁹ Un appartement à la Casa Félix.

¹³⁰ Je ne prends pas en considération le bébé Ito dans les explications qui suivent.

¹³¹ Citées dans Lindner 1996 : 347.

¹³² Les squatteurs et squatteuses mêmes et les « sympathisants prêts à les soutenir dans des manifestations » (Lindner 1996 : 347).

Lutine.

Le niveau scolaire est extrêmement varié : si au moins une habitante n'a même pas le Brevet des Collèges, un autre habitant est titulaire d'un diplôme d'ingénieur ; les autres habitant(e)s représentent un éventail relativement bien réparti entre ces deux extrêmes, avec un pourcentage relativement élevé de personnes qui ont fait ou qui font des études supérieures. Tout comme Pucciarelli (qui a interviewé 24 personnes du milieu alternatif), on peut constater en général un « niveau scolaire relativement élevé » (1996 : 95).

66,66% des Lutinistes bénéficient du RMI ou sont chômeurs, une personne est étudiante, et le reste vit de jobs occasionnels. Dans l'interview avec Elizabeth, celle-ci se pose la question de savoir si *militer* veut dire *pas travailler* et vice versa, et lequel des deux phénomènes est la cause de l'autre. Elle ne trouve pas de réponse, mais souligne à la fin que le fait de ne pas travailler peut être un choix (cf. aussi *infra*, II.3.1).

- 1 EZ: tu milites donc tu travailles pas [...] tu travailles pas donc tu milites [...]]e
- INT. Elizabeth :*
- 2 me demande dans quel sens ça fonctionne [...] c'est . à mon avis pas un
- 3 hasard si c'est des RMIstes personnes au chômagees qui ont envie de
- 4 militer fin qui militent à ce point-là
- 5 SA: hmhm
- 6 EZ: parce que en même temps ... euh ... parce qu'il y a aussi des personnes
- 7 pour qui euh euh ne pas travailler est un choix!

Cela représente le point de vue de Goffman quand il parle des « déviants sociaux » (cf. aussi *infra*, II.3.1) : « Ce sont eux qui semblent dédaigner les occasions de progresser dans les allées que leur ouvre la société [...], les échecs de la société quant aux motivations qu'elle propose » (Goffman 1975 : 167).

Voyons maintenant qui sont les autres personnes qui interviennent dans mes enregistrements.

II.2.3 Les ami(e)s

Un squatt politique est a priori un lieu où l'on reçoit des gens, un lieu plutôt ouvert¹³³. C'est pour cela que la Lutine héberge souvent des ami(e)s ou des connaissances du milieu, c'est-à-dire d'une part des gens qui ont un minimum de bases communes avec les habitant(e)s, d'autre part des gens qui ont pu, d'une façon ou d'une autre, avoir connaissance de l'existence de la Lutine, le plus souvent par relations personnelles. Dans tous les cas, tout le monde doit être d'accord avec un hébergement dans une pièce collective : la personne qui invite quelqu'un prévient le groupe et demande son autorisation, soit en mettant une notice au tableau blanc (du genre *XY arrivera le 12 et restera jusqu'au 20, c'est bon pour tout le monde ?* Chaque membre peut mettre son *okay* comme réponse au tableau), soit en le demandant pendant une réunion. Les refus sont

¹³³ « Les squats ne sont pas seulement l'expression d'une misère sociale. Ils sont aussi parfois l'expression d'une forte capacité sociale d'auto-organisation dans des conditions d'extrême précarité. De tels squats sont déjà en eux-mêmes de véritables lieux d'accueil et d'insertion sociale » (Ministère 1999 : 28).

quasiment inexistant¹³⁴, d'autant plus que tout le monde connaît ses co-squatteurs et co-squatteuses et les antipathies de chacun(e). Evidemment, chaque habitant(e) peut loger qui il ou elle veut dans sa propre chambre¹³⁵.

L'hébergement peut durer jusqu'à plusieurs semaines, et dans certains cas jusqu'à plusieurs mois. Dans ces cas-là, les personnes hébergées participent, si elles en ont envie, aux réunions du groupe. Il paraît parfois difficile de tracer la frontière entre une personne considérée comme « habitant(e) » et une « personne de passage » : l'absence de contrat de location rend les choses plus floues, et les fluctuations plus souples. Toutefois, on peut distinguer deux critères considérés comme pertinents par les habitant(e)s. Dans la plupart des cas, pour habiter à la Lutine, il faut le demander. La demande se fait parfois en réunion, parfois hors réunion. Ce qui est important, c'est que tout le monde soit consulté. La personne qui demande à habiter est soit une personne qui jusqu'alors habite ailleurs, soit une personne qui est au moment de la demande hébergée à titre provisoire. Au moment de la demande, se pose la question de l'espace privé à accorder au/à la candidat(e). Et on rejoint ici le deuxième critère : un(e) habitant(e) de la Lutine dispose à titre permanent d'un espace privé. Une personne de passage, par contre, dort soit dans le *sleeping* (un espace meublé essentiellement de matelas où dorment les personnes qui restent peu), soit dans une chambre prêtée pour une période donnée par un(e) habitant(e) momentanément absent(e), soit partage la chambre d'un(e) habitant(e).

Ces critères font que certaines personnes peuvent passer très vite du statut d'« ami(e) » à celui d'« habitant(e) », mais aussi du statut d'« habitant(e) » à celui d'« ami(e) », comme c'est le cas, par exemple, pour Suzanne qui a été habitante mais qui, au moment des enregistrements de réunions sur lesquels on l'entend, habite un appartement dans la même rue. Le cas inverse est illustré par Olivier, qui a fait de longs séjours à la Lutine au moment des enregistrements, et en est devenu habitant quand une chambre s'est libérée et qu'il a décidé de se fixer principalement sur Lyon. Moi-même, je me range dans la catégorie « amie » ; pourtant, pendant une période de trois mois au début des enregistrements, je me considérais comme habitante.

Voici la liste des personnes que l'on retrouve dans les réunions de mon corpus, avec l'indication de leurs rapports particuliers avec la Lutine :

- **Jeanne** (JN) : f, environ 22 ans, étudiante à Lyon et squatteuse à Dijon ; vient à une réunion pour demander si elle peut faire un reportage sur la Lutine dans le cadre de ses études.
- **Pierre** (PI) : m, 30 ans, DEA d'archéologie ; travaille à l'ALPIL ; membre du groupe profémministe lyonnais.
- **Suzanne** (SU) : f, 30 ans, bénéficiaire du RMI, squatte depuis l'été 1997 dans un squatt de filles, puis à la première Lutine en octobre 1997 ; elle cesse de squatter au début 1998 pour mieux se concentrer sur ses études, mais reste toujours proche des

¹³⁴ Cf. Rémi (R2/448) : *puis bon c'est jamais arrivé que tout le monde soit pas okay*

¹³⁵ Pour une discussion de ce principe, cf. R2/371-527.

Lutinistes.

- **Hélène** (HE) : f, 25 ans, étudiante, squatte aux *Voraces* jusqu'en été 1998 et passe quelques semaines à la Lutine avant de partir continuer ses études dans une autre ville.
- **Anja** (AN): f, 22 ans, étudiante ; n'a jamais squatté avant son arrivée à la Lutine où elle passe quelques semaines à chercher un appartement ; fait la connaissance du milieu par Pénélope à l'université.
- **Ben** (BE) : m, 30 ans, bénéficiaire du RMI, études supérieures, longue expérience de squatts dans différentes villes en France ; passe plusieurs mois, avec des interruptions, à la Lutine.
- **Thomas** (TH) : m, 21 ans, sans bac ; passe de temps en temps à la Lutine ; fait la connaissance du milieu par un copain.
- **Charles** (CH) : m, 34 ans, bénéficiaire du RMI, bac, quelques brèves expériences de squatt il y a longtemps, arrive à la Lutine en hiver 1999 ; partage son temps entre Lyon et une maison à la campagne.
- **Sabine** (SA) : (moi-même), f, doctorante, 31 ans, quelques séjours de plusieurs mois à la Lutine ; au début pour sa recherche, puis aussi parce que les gens de la Lutine deviennent des ami(e)s.
- **Olivier** (OL): m, 30 ans, jobs occasionnels, bac, a squatté à Chambéry ; comme il travaille de temps en temps à Lyon pour des périodes de quelques jours, il y dort ici ou là, souvent à la Lutine.
- **Laure** (LA) : f, 23 ans, étudiante ; s'intéresse au travail des filles féministes ; elle passe à la première Lutine pour discuter sur le rapport des filles à leur corps, en particulier en ce qui concerne leurs poils (ce qui donne l'enregistrement POILS).
- **Elizabeth** (EZ) : f, 26 ans, bénéficiaire du RMI, bac ; très active dans le groupe féministe radical.
- **Jean** (JE) : m, 33 ans, bénéficiaire du RMI, études supérieures, a déjà vécu dans plusieurs squatts, ami proche des Lutinistes.
- **Marcel** (MC) : m, 35 ans, bénéficiaire du RMI, sans bac ; était déjà squatteur en 1991/92 quand j'étais étudiante à Lyon. Habite maintenant dans un squatt à la Croix-Rousse et ne vient que rarement à la Lutine.
- **Bob et Zoë** (BO et ZO) : m/f, env. 25 ans, bénéficiaires du RMI, (?), squattent une maison à la Croix-Rousse, le *Crève-Lune*, qu'il et elle ont transformée en restaurant à prix libre.

Pour une meilleure vue d'ensemble, voici un tableau qui présente les habitant(e)s ainsi que les « visites » qui participent aux réunions de la Lutine :

Tableau 2 : Les occupant(e)s de l'immeuble (incl. les « visites » qui participent aux réunions enregistrées)

Nom	Age	Profession	Etudes	Squatte depuis	Arrivée à la Lutine
Alex (AX)	29	Bénéficiaire du RMI	Supérieures	Automne 1997	Août 1998
Alphonse (AL)	29	Bénéficiaire du RMI	Supérieures	Automne 1997	Août 1998
Anja (AN)	22	Etudiante	Supérieures	Jamais	Visite
Charles (CH)	34	Bénéficiaire du RMI	Bac	?	Visite
Elénie (EL)	24	Jobs occasionnels	Bac	Hiver 1997	Octobre 1997
Gary (GA)	27	Bénéficiaire du RMI	Supérieures	Automne 1998	Automne 1998
Gilles (GI)	25	Bénéficiaire du RMI	Sans bac	Été 1996	Août 1998
Gisèle (GS)	29	Bénéficiaire du RMI	Supérieures	1996 ?	Août 1998
Hélène (HE)	25	Etudiante	Supérieures	1997/98	Visite
Ito (IT)	1	---	---	Toujours	Août 1998
Jacques (JA)	30	Chômeur	?	Automne 1998	Automne 1998
Jeanne (JN)	env. 22	Etudiante	Supérieures	?	Visite
Laure (LA)	23	Etudiante	Supérieures	Jamais	Visite
Mandy (MA)	19	Précaire	Sans bac	Hiver 1999	Hiver 1999
Marcel (MC)	35	Bénéficiaire du RMI	Sans bac	Env. 10 ans	Visite
Maryse (MR)	21	Jobs occasionnels	Sans bac	Octobre 1997	Octobre 1997
Nicola (NI)	29	Jobs occasionnels	Supérieures	Été 1997	Octobre 1997
Olivier (OL)	30	Jobs occasionnels	Bac	Env. 5 ans	Visite
Pénélope (PE)	22	Etudiante	Supérieures	Hiver 1997	Août 1998
Pierre (PI)	30	Employé	Supérieures	Env. 2 ans ; ne squatte plus	Visite
Raymond (RA)	25	Bénéficiaire du RMI	Supérieures	Sept. 1998	Sept. 1998
Rémi (RI)	30	Chômeur	Supérieures	Octobre 1997	Octobre 1997
Rémy (RY)	26	Bénéficiaire du RMI	Sans bac	Env. 6 ans	Octobre 1997
Romain (RO)	26	Chômeur	Supérieures	Octobre 1997	Octobre 1997
Sabine (SA)	31	Doctorante	Supérieures	Jamais	Visite
Suzanne (SU)	30	Bénéficiaire du RMI	Supérieures	Été 1997	Visite
Sylvie (SY)	20	Jobs occasionnels	Sans bac	Hiver 1997	Hiver 1999
Thomas (TH)	21	?	Sans bac	Jamais	Visite
Véronique (VE)	30	Bénéficiaire du RMI, jobs occasionnels	Sans bac	Env. 10 ans	Août 1998

II.3 Les bases politiques communes

La Lutine est d'abord un lieu d'habitation, et les actions politiques se déroulent surtout dans la grande salle au rez-de-chaussée. L'immeuble et ses habitant(e)s font partie d'un *milieu*, c'est-à-dire que la Lutine est un des lieux de rencontre du milieu libertaire à Lyon, et qu'en revanche plusieurs Lutinistes s'investissent dans divers groupes militants, y compris ailleurs dans la ville.

Je vais d'abord décrire la philosophie qui lie les gens de la Lutine dans leur désir d'habiter ensemble, car c'est là, dans la pratique de tous les jours, que les idées et les valeurs politiques militantes sont mises à l'épreuve.

Dans un deuxième temps, je cherche à cerner l'inscription de la Lutine au sein du milieu libertaire à Lyon.

II.3.1 Les bases politiques du groupe présentées par lui-même

Le collectif la Lutine s'est formé de façon clairement affinitaire, mais aussi sur des bases politiques et éthiques ; Elénie l'explique de la façon suivante quand elle parle de

1 EL: [...] la reproduction d'une certaine forme de famille de clan de groupe où
2 tu te demandes si on est ensemble c'est euh parce qu'on a envie d'être
3 ensemble ou si c'est vraiment parce qu'on remet en cause plein de trucs
4 en commun ? il y a un peu des deux quoi de toutes façons on est
5 d'accord de certaines idées [...]

INT. Elénie :

De plus, les gens se connaissant plus ou moins bien, leurs diverses implications militantes passées ou actuelles « parlent pour eux »¹³⁶. L'inscription de chaque personne dans le réseau libertaire lyonnais constitue une garantie politique, leur permettant de se situer les unes par rapport aux autres.

Dans leur tract *La bourse aux vêtements gratuits* (1999)¹³⁷, les Lutinistes expliquent leur démarche d'occuper l'immeuble du 91, rue Y à travers les motivations suivantes, qui, comme nous allons le voir, les caractérisent comme ce que Goffman appelle des « déviants sociaux » :

[...] des individus qui donnent l'impression de refuser délibérément et ouvertement d'accepter la place sociale qui leur est allouée, et qui agissent de façon irrégulière et plus ou moins rebelle à l'égard de nos institutions les plus fondamentales : la famille, la hiérarchie des âges, la division stéréotypée des rôles entre les sexes, l'emploi légitime à temps plein, accompagné d'une identité personnelle unique et ratifiée par l'Etat, les barrières de classe, la ségrégation

¹³⁶ J'en ai fait moi-même l'expérience quand je commençais mes recherches pour cette thèse : j'avais l'impression (confirmée entre-temps) que mes expériences de 1991/92 en milieu squatt m'ont facilité l'entrée dans le milieu de 1997.

¹³⁷ Cf. Annexe.

des races. (Goffman 1975 : 165-166)

Mais regardons comment les Lutinistes expriment leurs idées dans ce tract :

- **« plutôt que vivre en famille ou atomiséEs en logements individuels, nous voulons profiter les unEs des autres quotidiennement, et vivre ensemble nous semble une richesse ¹³⁸ » :**

Vivre de façon communautaire permet l'échange et le développement d'idées et de valeurs au quotidien. La vie collective représente aussi la garantie d'un entourage protecteur, de bien-être, un contrepoids à l'individualisation et à l'isolement social, et même dans une certaine mesure, une barrière contre le monde extérieur.

- **« la volonté de tenter de vivre ensemble sans hiérarchie » :**

C'est d'abord au quotidien, dans leurs rapports entre elles et eux, qu'ils veulent remettre en cause les structures de domination. Le fait d'habiter ensemble est alors une expérience et une occasion de réexaminer collectivement un certain nombre d'habitudes ou d'évidences dans les comportements. Cela concerne, entre autres, le fonctionnement des prises de parole, que ce soit en réunion ou au cours de n'importe quelle discussion. Les rôles dans le groupe ne sont pas prédéfinis comme ils le sont dans une famille (père ¹³⁹, mère, enfants...) ou dans des groupes de travail (chef, subordonné(e)...). Toutefois, nous « jouons » tous et toutes des rôles, ainsi que le décrit Goffman ¹⁴⁰, et la Lutine n'est pas exempte de ce phénomène sociologique.

- **« [...] le refus des valeurs phares de cette société : la réussite par l'argent, l'échec par l'argent [...], le bien-être par la consommation » ¹⁴¹ :**

Le refus d'aller travailler pour gagner sa vie et pour pouvoir la mener selon les « valeurs phares » de la société est un élément de la vie contestataire ¹⁴². Refuser d'aller travailler pendant huit heures par jour signifie en même temps revendiquer la liberté de disposer de son temps et d'en profiter pour vivre de nouvelles formes de sociabilité, de collectivité, pour mettre en place des activités. Le tract « La Charade » exprime cette idée avec les mots « Se réapproprier son temps, ne plus perdre sa vie à la gagner. » (cf. Annexe). Cela n'empêche pas que certain(e)s membres de la Lutine soient contraint(e)s d'accepter des petits boulots pour « survivre » et cela n'empêche pas non plus de s'investir dans une formation dès lors que c'est l'intérêt pour ce travail et non le besoin d'argent qui pousse à le faire.

¹³⁸ Cf. Turner (2000 : 111) sur les Hippies : « Ils attachent moins d'importance à des devoirs sociaux qu'à des relations personnelles » (« Sie legen weniger Wert auf soziale Pflichten als auf persönliche Beziehungen »), mais aussi Goffman (1975 : 167) qui parle des « extrémistes communautaires qui, non contents de voter de façon divergente, passent plus de temps ensemble qu'il n'est nécessaire pour les besoins de la politique ».

¹³⁹ Je parle de ces rôles dans le groupe ; évidemment, le père du bébé prend vis-à-vis de celui-là le rôle du père, et cela, je dirais, d'une façon relativement classique.

¹⁴⁰ Cf. Goffman (1959 : 1) qui décrit le comportement de tous les jours à travers l'analogie avec le théâtre : « I shall consider the way in which the individual [...] presents himself and his activity to others, the ways in which he guides and controls the impressions they form of him, and the kinds of things he may and may not do while sustaining his performance before them ».

¹⁴¹ Je suppose que cette formulation les classe parmi les « pauvres sans remords » de Goffman (1975 : 166).

¹⁴² Le ministère de l'emploi et de la solidarité (1999 : 8) exprime cela, de façon sommaire, en décrivant un squatt à Briec : « Etre squatter participe ici d'un mouvement plus large de contestation de la société ».

L'attitude anti-commerciale des Lutinistes s'affiche entre autres à travers l'ouverture de la Bourse au vêtements gratuits¹⁴³ ; toujours dans le même tract, il est bien souligné que : « Il ne s'agit pas de charité : ici pas de riches qui jouent leur rôle de riche, et de pauvres qui jouent leur rôle de pauvre ».

Un deuxième élément qui constitue la mise en pratique de cette attitude est la *récup*¹⁴⁴ sur les marchés, motivée parfois plus par le dégoût du gaspillage de nourriture que par une nécessité financière.

· **« [le refus de] la domination masculine, [...], du couple hétérosexuel comme forme obligatoire de l'affection et de la sexualité » :**

La réflexion sur les rôles genrés s'exprime à la Lutine surtout au quotidien, par exemple en ce qui concerne les tâches à remplir dans le ménage, la cuisine et les courses, et dans les discussions où j'ai constaté une volonté ferme de respecter davantage le droit de parole des femmes (cf. le chapitre VI où je parlerai de cette question). La Lutine se déclare comme un lieu antisexiste, voire féministe. Cela se montre dans les tracts où on féminise les textes, dans le nom même de la maison qu'on a féminisé, dans l'auto-définition comme « féministes » ou « proféministes » (cf. glossaire). Ouvertes vers l'extérieur, réservées uniquement à un public féminin, les fêtes non-mixtes (organisées par les filles du groupe féministe lyonnais) offrent une plate-forme de rencontre entre femmes, hétéro- ou homosexuelles.

· **« le refus de rester à notre place, celle qui est assignée à notre classe sociale, notre sexe, notre âge, notre nationalité, etc. » :**

Cette phrase résume tout à fait la philosophie de la Lutine qui consiste à mettre en cause les valeurs, les normes, les rôles préconstruits de la société que Pucciarelli (1999 : 164) décrit comme suit :

Leur démarche¹⁴⁵ est représentative de cette perpétuelle recherche de formes de vie plus égalitaires et libertaires plus que de la recherche d'un fauteuil, d'une tribune politique. Leur place continue à être l'Agora du collectif, ce lieu magique et imaginaire où tous semblent s'écouter et participer à la prise de décision. C'est cette pratique, cette révolution au quotidien, qui semble davantage intéresser les libertaires que les théories politiques. C'est l'honnêteté dans les rapports humains, entre les individus du groupe et du groupe envers « les gens », qui permet à celles et ceux dont cette sensibilité libertaire a été révélée par un ensemble de conditions psychologiques et sociales, de s'accrocher à un groupe

¹⁴³ Ce même tract précise : « Il ne s'agit pas d'échanges : On n'est pas obligé-e de donner quelque chose pour prendre quelque chose, pas plus qu'on est obligé-e de prendre pour donner. Ils'agit d'un *réel espace de gratuité* [...] ». C'est l'auteur qui souligne.

¹⁴⁴ C'est-à-dire le fait d'aller à la fin du marché *récupérer* les fruits et légumes qui seront jetés.

¹⁴⁵ ***Il parle ici de différentes initiatives libertaires qui s'occupent de problèmes comme « le vélo en ville » et qui font des campagnes pour les « transports collectifs libérés » ; d'autre qui travaillent sur la question des rapports hommes-femmes ou de la légalisation des drogues douces, etc.***

ou à une organisation dont on n'imaginait pas l'existence possible.

Cette idéologie s'exprime finalement dans l'acte politique de squatter, comme je l'ai déjà souligné. C'est ainsi qu'un des Lutinistes le formule dans une réponse à une journaliste ¹⁴⁶ :

Notre projet [...] correspond à une réalité sociale. Nous demandons aux propriétaires de mettre à disposition, moyennant participation financière adaptée à nos ressources, des locaux que nous sommes prêts à rénover. Des milliers de mètres carrés sont vacants à l'échelle de Lyon. Face au manque de logements et au manque de moyens de personnes précarisées, nous proposons des solutions.

L'acte de squatter concrétise les idées politiques du groupe, en étant l'expérimentation de nouvelles formes de sociabilité et en s'opposant aux spéculations immobilières urbaines.

Un dernier point important est ce que Pucciarelli (1999 : 228) formule comme suit : « [...] la culture de soi, la remise en question permanente de soi et des gens autour de soi ». Cette remise en question quotidienne et au quotidien de ses propres points de vue et de ses propres comportements est une des bases de la vie contestataire.

II.3.2 L'inscription de la Lutine dans le milieu libertaire lyonnais

L'existence d'un squatt libertaire comme la Lutine est surtout possible grâce à l'existence et au soutien du réseau alternatif lyonnais qui est présent et actif. Les structures locales, l'organisation du « network » sont typiques d'un mouvement social ; le réseau repose sur des relations personnelles formées sur la base d'activités politiques communes, de fréquentations des mêmes bars, des mêmes lieux de vie collective, des mêmes événements politiques et culturels.

- 1 SA: ah d'accord .. et euh pourquoi t'es . venue à Lyon ^ fin . pourquoi t'as
- 2 choisi
- 3 SU: Lyon ^ ... en fait Lyon m'a toujours semblé une ville très active au niveau
- 4 militantisme .. quand j'étais à Paris je lisais déjà des brochures qui
- 5 étaient éditées à Lyon
- 6 SA: hnhnh
- 7 SU: et euh . j'ai toujours eu l'impression que Lyon était vraiment euh . une
- 8 ville euh très active en France

INT. Suzanne :

Effectivement, Lyon semble une ville idéale pour un milieu ¹⁴⁷ militant actif : pas trop grande (les gens n'y étant pas aussi éparpillés ni éloignés qu'à Paris par exemple ¹⁴⁸), mais suffisamment pour qu'un nombre conséquent de militant(e)s y habite et pour que s'y

¹⁴⁶ Dans le *Figaro*, 4 fév. 1999.

¹⁴⁷ Quand je parle de « milieu », je suis Luckmann (1990 : 35) qui définit le milieu comme entité sociale spatialement limitable qui se distingue par « des relations sociales relativement stables [...], des budgets temporels communs et une histoire commune » (« verhältnismäßig feste Sozialbindungen [...] gewohnheitsmäßige Orte der Kommunikation, gemeinsame Zeitbudgets und eine gemeinsame Geschichte ») et Schulze (1993 : 267) qui ajoute les éléments « communauté de savoir » (« Wissensgemeinschaft ») et « communauté d'interprétation du monde » (« Gemeinschaft der Weltdeutung »), cités dans Christmann 1997 : 79. La Lutine fait partie d'un milieu et est en même temps un microcosme représentant ce milieu.

soit développée une infrastructure militante. Sans m'attarder sur ce sujet, je me contenterai de donner des exemples qui me semblent importants pour mieux comprendre ce réseau militant lyonnais.

L'infrastructure libertaire consiste d'abord en des lieux de rencontres, soit dans un cadre festif, soit dans un cadre de discussion – les deux étant souvent liés. La Lutine fait partie de ces lieux-là, disposant d'une assez grande salle pour organiser des réunions de groupes avec plusieurs dizaines de participant(e)s, des répétitions de groupes de théâtre, des soirées restaurant pour une cinquantaine de personnes. Citons comme autre exemple de cette catégorie : le *Puits-Gaillot*, un squatt à côté de l'Hôtel de Ville, ou, dans une certaine mesure, le *Crève-Lune*¹⁴⁹, une petite maison squattée transformée en restaurant à prix libre sur les pentes de la Croix-Rousse. Le *Crève-Lune* a un charme tout particulier parce que les gens qui le gèrent tiennent à créer une bonne ambiance en apportant beaucoup de soins au décor du local (tables basses, nappes, porcelaine, bougies, tapisserie, moquette, etc.).

La librairie libertaire *La Gryffe*¹⁵⁰, gérée par un collectif d'une quinzaine de personnes, en constitue un élément non négligeable, non seulement comme fournisseur de livres et de revues politiques, mais aussi comme endroit où sont organisés des débats et des discussions (souvent avec des auteur(e)s), des expositions, et des projections vidéos. Des habitant(e)s de la Lutine ont collaboré à la Gryffe.

Mentionnons aussi l'imprimerie *MAB*¹⁵¹, où l'on imprime entre autres les journaux de *La Gryffe* et des affiches ; les bureaux du *CUL*¹⁵² qui servent de locaux à plusieurs associations comme le Comité Chiapas, la *CNT*, le *RVV*¹⁵³, la *Coop Bio*¹⁵⁴ ; toutes ces organisations formant des éléments de l'infrastructure militante.

¹⁴⁸ Cf. INT. Romain : *sur Lyon il y a ... beaucoup de groupes mais c'est bien parce que souvent on se connaît et puis on se retrouve on fait beaucoup de choses ensemble quand même etcetera [...] il existe bel et bien un milieu sur Lyon □ un réseau de gens qui se connaissent qui sont souvent ensemble [...]*.

¹⁴⁹ Expulsé durant l'hiver 1998/99.

¹⁵⁰ La Gryffe est située à 500 m de la Lutine. « [...] la Gryffe, en tant que librairie ouverte à tous les courants et sensibilités libertaires, est le lieu où, quotidiennement, il est possible de s'informer sur ce qui se passe à Lyon, une librairie assez fournie et pas seulement en ouvrages anarchistes ou sur l'anarchisme » (Pucciarelli 1999 : 157).

¹⁵¹ « Mon Artiste est un Boucher »

¹⁵² « Collectif Utilitaire Lyonnais » (On se moque ici de la Courly – Communauté Urbaine de Lyon – qui aurait pu être nommée « CUL » si on avait choisi le sigle au lieu de l'acronyme.) Cf. Pucciarelli (1999 : 19) : « Créée (sic !) au milieu des années 80 par des membres de la Coordination libertaire, elle (sic !) continue d'être un lieu de passage, de rencontres, d'informations, et d'échanges entre les croix-roussiens, les libertaires et les divers mouvements associatifs de la ville. En outre, des groupes comme celui s'occupant encore en 1998 de la solidarité avec la lutte du ELNZ (Armée de libération nationale zapatiste) au Chiapas, le collectif RVV (Regroupement pour une ville sans voitures), et le CRI (Chômeurs, précaires et solidaires en révolte contre l'injustice) qui n'ont pas le label libertaire sont animés par des 'libertaires' ».

¹⁵³ « Rassemblement pour une ville sans voitures ».

Cf. Pucciarelli (1999 : 249) qui interviewe un militant :

Il précise que toute personne souhaitant militer « en accointance avec les idées libertaires trouve le moyen de s’y adapter parce qu’il existe [dans le microcosme lyonnais] diverses formes d’organisations et de non-organisations permettant à tout un chacun de s’y retrouver par rapport à sa propre personnalité », chez les squats, « ceux qu’on pourrait appeler autonomes, le côté politique comme la FA et puis [...] si tu veux te tourner vers le monde professionnel, parce que tu travaille, il y a la CNT ».

En donnant ce petit échantillon d’initiatives et de lieux, j’ai voulu souligner la diversité des initiatives plutôt que de les présenter toutes, ce qui serait un sujet de l’ampleur d’une thèse entière¹⁵⁵. Même s’il existe bien des tensions entre certains de ces groupes, il existe aussi de forts liens qui les font travailler ensemble, à différents niveaux¹⁵⁶, certes, mais qui arrivent toujours à mobiliser un grand nombre¹⁵⁷ de personnes qui manifestent dans la rue pour des causes considérées comme communes – par exemple lors de la manifestation pour la négociation d’un contrat qui permettrait aux Lutinistes de rester dans leur immeuble, devant le siège de la Courly en février 1999.

Les militant(e)s essayent de s’ouvrir à l’extérieur, donc aux gens qui ne font pas partie du milieu militant, comme le souligne Suzanne dans l’extrait suivant :

1	SU:	[...] sinon euh pour euh rencontrer les milieux euh militants squatteurs
2		par exemple ... jusque euh au mois d’août existaient euh des lieux
3		autogérés . alternatifs . qui essayaient de s’ouvrir à l’extérieur donc aux
4		gens non-squatteurs et non-militants par exemple en préparant des
5		repas à prix libre des des débats des=
6	SA:	=hmmhmm=
7	SU:	différentes choses accessibles .. en faisant de l’affichage dans la rue
8		comme ça les gens sont informés . et euh on peut venir et faire la
9		connaissance de de différentes personnes et intégrer le milieu comme
10		ça . c’est pas un milieu euh fin ce que moi je connais c’est pas un milieu
11		qui a le désir de se reformer sur lui-même
12		sourit-----

INT. Suzanne :

Le fait que la Lutine dispose de place pour accueillir du monde, notamment la grande salle, favorise évidemment l’ouverture sur l’extérieur. Mais de quelles personnes se compose cet « extérieur » ? Est-ce que l’ouverture n’est pas plus souhaitée que réalisée

¹⁵⁴ La Coop Bio est une coopérative autogérée d’achat de produits (essentiellement alimentaires) biologiques.

¹⁵⁵ Rappelons encore le travail de Pucciarelli (1996) sur ce sujet.

¹⁵⁶ Pucciarelli (1999 : 164-165) souligne cette appartenance à divers sous-groupes : « [...] le fait qu’ils parlent ‘des gens d’IRL’, ‘des gens du CUL’, ‘des gens de la Gryffe’, ‘des gens de la FA’, ‘des gens de la CNT’ [...] et non pas de ‘camarades’, de ‘compagnons’ me paraît indiquer plutôt ce sentiment d’appartenance à un ensemble de personnes précises qui sont ‘les gens de’ ».

¹⁵⁷ Cf. Pucciarelli (1999 : 19) qui estime que « plus d’une centaine de libertaires sont actifs ou prêts à participer à une des diverses initiatives qui sont organisées régulièrement dans cette ville [=Lyon] » et qui constate « une présence régulière de deux à trois cents personnes » à des « manifestations où sont visibles les diverses composantes libertaires ».

¹⁵⁸ ? J'ai posé cette question à plusieurs personnes, et Suzanne est la première qui parle de l'image (ou plutôt d'une des images) de l'extérieur pour les gens du milieu et qui avoue que

1 SU: si une personne qui est super BCBG euh se dit euh je vais aller voir
2 comment c'est bon déjà d'une part c'est très étonnant . mais d'autre part
3 si elle fait l'effort de faire la démarche et d'aller dans ces lieux-là
4 comment est-ce qu'elle va être reçue quel regard ils vont porter sur elle
5 euh .. c'est pas euh pas toujours aussi accueillant que ça eh

INT. Suzanne :

Suzanne utilise l'expression stéréotypée *BCBG* pour décrire le genre de personnes qui aurait du mal à se montrer dans le milieu militant, qui serait regardée de travers, etc. Elle est d'ailleurs sceptique sur le fait qu'une telle personne tente la démarche d'aller vers le milieu alternatif : si le terme *BCBG* désigne théoriquement un style vestimentaire et un mode de vie, il n'est pas neutre politiquement (pas plus que *punk*, d'ailleurs), et on est en droit de s'attendre à ce qu'une personne *BCBG* soit globalement conservatrice. Il est d'ailleurs intéressant que pour Rémi, qui affirme un désintérêt (supposé) des « autres », une personne qui *est radicalement pas du milieu* (2) évoque plutôt un *salaire moyen* (3):

1 RI: toujours est-il que c'est quand même un truc plutôt rare que quelqu'un
2 qui est radicalement pas du milieu ? qui euh fin . ouais qui est
3 quelqu'un qui a un travail salarié moyen [...]

INT. Rémi :

Jean est plus clair que Suzanne en ce qui concerne l'accueil dans le milieu ; celui-ci est quasiment inexistant ¹⁵⁹, même pour des personnes qui s'y intéressent vraiment et qui veulent militer pour une cause :

1 JE: c'est un milieu par rapport aux gens euh etcetera qui est très
2 désagréable extrêmement réfractaire du genre fin qui ne fait auc- aucun

INT. Jean :

3 effort où c'est à toi vraiment de franchir toutes les étapes euh de faire
4 tout le parcours du combattant

Comment se font alors les premiers pas, et éventuellement l'intégration dans le

¹⁵⁸ Cf. une personne interviewée dans Pucciarelli (1999 : 258) : « [...] en général et à Lyon en particulier, les libertaires représentent un milieu assez fermé, pas très ouvert sur l'extérieur même si c'est ça leur objectif [...] je pense qu'on reste, quand même, un milieu assez restreint ».

¹⁵⁹ Assez négatifs aussi les mots d'une personne interviewée (une militante syndicaliste) par Pucciarelli (1999 : 257) : « Ces gens [dans les lieux autogérés et les squatts, S.K.] [...] sont assez sectaires. C'est-à-dire que, du coup, ils sont complètement en dehors de la réalité puisqu'en fin de compte, ils ne touchent pas le mec qui aurait le plus besoin de se rendre compte qu'il serait bien d'adopter ce type de fonctionnement dans sa vie ».

milieu ? Quelles conditions pourraient aider à cela ? Ce sont surtout trois points qui reviennent dans les interviews, comme on va le voir dans les exemples qui suivent :

- un passé militant ou au moins un savoir militant ; c'est une partie de ce que Rémi exprime par les références communes (3) dans leur expression langage (5)
- le look (vêtements, dread locks, piercings...)
- la connaissance d'une personne du milieu : parrainage (INT. Rémi, 9), trait d'union (INT. Thomas, 1) , personne charnière (INT. Thomas, 1/2) :

1 RI: pour quelqu'un qui veut qui est intéressé qui veut s'approcher qui veut
 2 connaître c'est c'est toutes façons hyper dur soit il a déjà toutes les
 3 références communes ^ .. mais que ça soit ouais musique vêtements
 4 SA: hmhm
 5 RI: langage euh machin et dans ce cas-là ça passe ^ soit il les a pas ^ et il
 6 peut encore y arriver si il connaît déjà quelqu'un par exemple
 7 SA: ouais hih
 8 rit
 9 RI: c'est-à-dire qu'il y il y il y a il y a une espèce de truc de parrainage
 10 qui peut fonctionner ^

INT. Thomas :

1 TH: [...] besoin d'un trait d'union sinon tu t'en sors pas [...] d'une personne
 2 charnière

INT. Marcel :

1 MC: [...] lié au fait que j'avais un passé ^ militant ^ que les gens peut-être le
 2 savaient que j'avais des dread locks jusque là [donc j'avais tu vois une
 3 SA: [oui je m'en souviens
 4 MC: tête euh j'avais une une tête . qui fait que les gens finalement bon ils
 5 v- t'as un look t'as quelque chose t'as des piercings et tous les gens
 6 s'intéressent à toi . si j'avais eu euh si j'avais ressemblé à un étudiant
 7 bon personne ne serait venu me parler

INT. Rémi :

Un dernier point qui me semble d'une certaine importance pour la description du milieu, est le fait que, comme Marcel l'exprime un peu plus tard, on est dans une *mouvance extrêmement blanche*. Effectivement, pour se recentrer sur l'exemple de la Lutine, les habitant(e)s sont blanc(he)s, et une seule n'est pas française, en tout cas pour la période étudiée ¹⁶⁰. Elénie parle aussi de ce point-là et ajoute qu'il y a une certaine *tranquillité mentale parce qu'on est blancs et qu'on est sûrs de pouvoir se permettre de squatter [...] si j'étais arabe, j'aurais vraiment trop peur de squatter . si on était des squatts d'immigrés ça ferait longtemps qu'on serait dehors quoi* (INT. Elénie). Rémi mentionne même des problèmes avec des jeunes issus de l'immigration qui, selon lui, ne

¹⁶⁰ La famille Rom macédonienne dont j'ai parlé a toujours été considérée par les autres habitantEs comme hébergée, non pas comme faisant partie du groupe.

supportaient pas de voir *que nous qui avons au départ euh les atouts pour être intégrés on rejette cette intégration-là*¹⁶¹ ; j'analyserai cet aspect plus en détail dans V.2.7. Peut-être est-ce cela qui explique en partie le fait que le milieu soit majoritairement blanc : il est trop volontairement marginalisé pour être attrayant pour des gens qui n'ont pas choisi leur marginalisation.

II.4 Les locaux

Pour faire comprendre les liens entre les espaces et la communication, je vais d'abord décrire les locaux, puis esquisser une description du rôle de ces locaux pour la structure de la communication et des interactions auxquelles ils servent de cadre.

II.4.1 Plan

¹⁶¹ Cf. Turner (2000 : 111) sur les Hippies : « Ce sont les adolescents 'cools' et les jeunes adultes qui – sans les avantages de rites de passages nationaux – 'tourment le dos' à l'ordre social lié au statut et qui reçoivent les stigmates de ceux d'en bas, en s'habillant comme des 'clochards', en vagabondant, en aimant la musique 'folk' et, s'ils travaillent de temps en temps, en faisant des travaux non valorisants ». (« Es sind die 'coolen' Jugendlichen und jungen Erwachsenen, die – ohne die Vorzüge nationaler Übergangsriten – aus der statusgebundenen Sozialordnung 'aussteigen' und die Stigmata der Niederen erhalten, indem sie sich wie 'Landstreicher' kleiden, umherziehen, 'Folk'-Musik lieben und, wenn sie gelegentlich arbeiten, niedere Arbeiten verrichten »).

grenier non aménagé	Entrée sol : une chambre	grenier non aménagé	
deux chambres, une salle de bains	escalier d'escalier	trois chambres dont une avec cuisine, une salle de bains	4
trois chambres dont une avec cuisine, deux salles de bains		appartement collectif / cuisine cuisine, balcon-salle à manger et une chambre	3
deux chambres une cuisine (équipée) qui est de nombre deux salles de bains	escalier d'escalier	deux chambres dont une avec cuisine une salle de bains	2
appartement collectif / cuisine, salle à manger, salon, salle de bains	cage d'escalier	deux chambres dont une avec cuisine une salle de bains	1
buanderie aux vêtements ----- studio ----- bibliothèque (privée)	cage d'escalier ----- toilettes	grande salle des fêtes ----- garage à vélo machines à laver la lingerie, etc.	Cour derrière l'immeuble
cave / salle de musique	porte	cave / salle de musique	
<p>Le grenier normal : espaces possibles cuisine pour les habitants qui habitent dans l'immeuble bibliothèque grande : espaces collectifs réservés aux habitants de l'immeuble et ouverte aux autres grandes : espaces ouverts au public</p>			

Figure 3 : L'occupation de l'immeuble (coupe), après le départ du locataire Molno.

II.4.2 Description des locaux

L'immeuble de la rue Y est une maison de quatre étages comprenant chacun deux appartements, avec un rez-de-chaussée, des caves, et des combles, et une pièce à l'entresol entre le quatrième étage et les combles.

Les locaux d'habitation occupent les étages et la pièce d'entresol. Au premier étage, on trouve l'appartement collectif de la Lutine à proprement parler, dans lequel personne ne dort régulièrement ; dans l'autre appartement on trouve deux chambres individuelles : l'une est habitée par une personne du collectif la Lutine, l'autre, qui a abrité pendant onze mois de l'année 1999 une famille macédonienne, sert de *sleeping*. Dans les deux appartements au deuxième étage vivent quatre personnes du collectif Lutine, et deux personnes indépendantes, c'est-à-dire qui ont leur propre cuisine. Dans les deux appartements au troisième étage vivent quatre personnes du collectif Loziz, et là se

trouve aussi l'appartement collectif de Loziz. Notons qu'à la différence de l'appartement collectif de la Lutine, une grande pièce de cet appartement sert de chambre régulière à l'un des habitants. Dans les deux appartements du quatrième étage, habitent trois personnes du collectif Loziz, une de la Lutine, et deux personnes indépendantes. La pièce d'entresol sert de chambre à une habitante de Loziz.

Une partie de la cave est aménagée en salle de musique, avec isolation sonore. Le rez-de-chaussée comprend une « bourse aux vêtements gratuits », une « grande salle », dont les usages sont en quelque sorte ceux d'une salle des fêtes ; un atelier, et une cour. Les combles ne sont pas aménageables.

II.5 Rôle des espaces et types d'interaction

Où que les gens travaillent, vivent ou s'amuse, ils partagent l'espace et attachent un sens à chacune de ses parties. (Spradley/Mann 1979 : 174)

Les interactants associent des règles de comportement, des activités langagières et autres, des rôles¹⁶², à l'espace, au lieu (au site) où ils se trouvent. Les événements sociaux ne sont pas isolés comme tels, mais intégrés dans des structures plus complexes. Il est intéressant que Pucciarelli (1999 : 117) parle d'un type d'habitation qu'il appelle « alternatif » et qu'il définit comme suit : « Ce sont des appartements qui servent en même temps de logement (individuel ou collectif) et en partie pour préparer les activités publiques auxquelles ils et elles [= les personnes interviewées, S.K.] participent ». Il associe le lieu d'habitation et les actions qui s'y déroulent à un courant socio-politique. Il précise quand même quelques pages plus loin : « Ainsi, s'il y a une nette distinction entre habitat traditionnel et habitat 'alternatif', les nuances sont trop nombreuses pour en tirer une conclusion définitive » (Pucciarelli 1999 : 120). Il semble donc nécessaire de trouver une autre façon de décrire la gestion des espaces :

Je distingue cinq types d'espaces communicatifs à la Lutine, et je les catégorise selon leur caractère intra-groupe (privé, semi-privé, semi-collectif, collectif) ou inter-groupes (public). Je vais montrer que la distinction de types d'interaction dans chaque espace n'est pas toujours nette, car une typologie d'interactions possibles repose sur un nombre élevé de critères ; je considère ici surtout les éléments externes (le cadre) pour la description du rôle des espaces. Une description détaillée des critères internes (organisation des tours de parole, développement thématique, etc.) n'étant pas possible faute de matériel enregistré correspondant, je peux quand même donner des caractéristiques générales des interactions *prototypiques*¹⁶³ pour les différents lieux.

Le cadre spatial et sa fonction dans la vie quotidienne posent des contraintes et offrent des solutions particulières aux interactant(e)s, d'où il résulte que la conversation diffère selon le cadre dans lequel elle se déroule. C'est-à-dire qu'une personne modèle sa

¹⁶² Pour la notion de rôle, cf. Goffman 1959.

¹⁶³ Je mets bien en relief le caractère « prototypique » de cette classification ; évidemment, il s'agit d'un concept à contours flous (« fuzzy borders »). Cf. Grosjean/Lacoste (1999 : 11) qui soulignent que « les visions situationnelles échappent [...] au pur pointillisme » et qui renvoient à la notion de cadre chez Goffman et à la typification chez Schütz.

façon de se comporter, donc entre autres sa façon de parler, selon le lieu, les participant(e)s, les buts de la rencontre, etc.¹⁶⁴, en utilisant les cadres comme « schèmes interprétatifs »¹⁶⁵. Les sites regroupent les participant(e)s, et là ce n'est pas l'espace purement matériel, mais les normes qu'il implique qui règlent le déroulement de l'interaction.

Pour cette étude, c'est surtout l'axe « privé – collectif » qui m'intéresse, car c'est ici que se montre le caractère spécial de l'habitat, là où peuvent se mêler vie privée, vie collective et vie politique. Ces interactions privées et collectives (ainsi que les interactions publiques) sont les interactions choisies comme telles, les autres (qui se déroulent dans ce qu'on pourrait appeler des « trans-sites ») s'imposent, c'est-à-dire que l'on se retrouve ici devant une différence relative à la possibilité de choisir ses interlocuteurs et interlocutrices.

La classification suivante repose sur les observations que j'ai pu faire pendant mes séjours à la Lutine. J'ai choisi une présentation selon le type de conversation et non selon le type de lieu pour éviter des répétitions qui se seraient produites avec une autre forme de description.

II.5.1 La conversation intime/privée

Les chambres sont les espaces privés¹⁶⁶ à la Lutine, c'est-à-dire que les habitant(e)s les considèrent comme « leur chambre ». C'est le « chez soi » de chacun et chacune, meublé à son goût, où l'on peut s'isoler.

Les chambres sont donc le lieu du privé, en dehors de la sociabilité générale de l'immeuble. Si un(e) habitant(e) reçoit une visite dans sa chambre, ce simple fait marque une volonté ferme de passer un moment seul(e) avec la ou les personnes qui viennent en visite, presque de les soustraire un moment aux autres, afin de pouvoir converser de façon intime, privée. Le prototype de l'interaction privée est la *conversation*, donc l'échange

¹⁶⁴ Cf. le fameux modèle *SPEAKING* de Hymes (1972 : 59-65), un acronyme qui désigne les huit composantes nécessaires à toute interaction de la manière suivante : « setting » ou « scene » (la situation, c'est-à-dire le cadre spatio-temporel, les circonstances physiques), « participants » (les participants), « ends » (les buts ou intentions, mais aussi les résultats), « act sequence » (les séquences ou « speech acts » dans l'événement, la forme et le contenu du message), « key » (la manière de dire quelque chose), « instrumentalities » (le choix du canal communicatif et de la langue utilisée), « norms of interaction and interpretation » (les comportements spécifiques et l'interprétation de ceux-ci par l'extérieur), « genre » (le genre de l'événement, la catégorie textuelle). Hymes évoque même la possibilité de garder le facteur mnémotechnique en français en utilisant l'acronyme *PARLANT* (participants, actes, raison, locale (sic !), agents, normes, ton, types (sic !)).

¹⁶⁵ Cf. Grosjean/Lacoste (1999 : 10) : « Au cours de l'interaction, la situation reste susceptible de restructurations sémantiques, de modifications, de 'recadrages', pour reprendre le terme de Goffman. Les 'cadres' sont pour celui-ci des 'schèmes interprétatifs' disponibles dans une société, qui permettent à chacun d'organiser son expérience ».

¹⁶⁶ Suivant la définition de Hall (dans Winkins 1981 : 216), les chambres sont des « sociofuges », des espaces qui favorisent l'isolement des sujets, contrairement aux « sociopètes », qui favorisent la communication.

langagier à caractère réciproque, organisé par tours de parole dont l'alternance n'est pas prédéterminée. La finalité de la conversation est interne et les participants poursuivent un objet commun. La conversation possède une temporalité particulière du fait qu'elle impose à chaque participant l'abandon de son temps individuel et ordinaire pour l'entrée dans un temps commun. Elle peut se dérouler en tout lieu mais affectionne les lieux permettant la meilleure proximité spatiale et psychologique. Elle fonctionne enfin sur la base d'une égalité de principe entre les participants.(Traverso 1996 : 11-12)

J'ajoute la caractéristique *intime* pour souligner la volonté des personnes de rester entre elles. Cette volonté peut se manifester également dans un espace collectif. Dans ce cas-là, les interactant(e)s se trouvent forcément dans une situation de non-intimité dès qu'une autre personne rentre ; il va de soi que ils/elles, s'il y a besoin d'intimité, sont obligé(e)s de se retirer dans un coin et de baisser la voix, ce qui n'est généralement pas apprécié par les autres, car il y a ici un décalage entre espace communicatif (collectif) et genre communicatif (intime/privé).

II.5.2 La conversation semi-privée : La conversation de couloir

Dans un appartement à plusieurs chambres, les habitant(e)s se rencontrent dans le couloir ou la salle de bains. Je qualifie les conversations qui s'y tiennent de *semi-privées*, et je ne m'y attarderais pas, parce que bien sûr je manque d'éléments pour en parler (a priori, on ne peut qu'imaginer que selon les relations personnelles entre les gens, ces rencontres se passent de manières très différentes). La différence avec les *conversations privées* dans les chambres est leur caractère involontaire : si les rencontres dans les chambres sont plus au moins choisies comme telles, les rencontres dans le couloir restent plutôt imprévues.

II.5.3 La conversation semi-collective : la conversation d'escalier

La conversation semi-collective se situe dans les espaces de passage dans l'immeuble, c'est-à-dire dans la cage d'escalier. Elle se distingue de la conversation semi-privée par le lieu où elle se déroule : la cage d'escalier n'est plus un endroit privé, ni semi-privé. Une conversation intime y est difficile à établir, à cause du va-et-vient et de la sonorité. Le choix de thèmes et le degré d'intimité y sont forcément limités, ne serait-ce que dans les têtes des interactant(e)s.

Il arrive que la cage d'escaliers soit le théâtre de longues conversations, dont les sujets peuvent porter sur la vie collective comme sur un récit de vacances. Au cours de ces conversations, les interactant(e)s peuvent changer, selon qui passe, qui s'attarde, qui quitte la conversation.

II.5.4 La conversation collective

J'ai déjà signalé que les habitant(e)s sont réparti(e)s en deux collectifs, la Lutine et Loziz, plus deux unités indépendantes, le critère que j'ai utilisé étant celui de l'endroit où se prennent le plus régulièrement les repas. Il y a à cela deux raisons, l'une pratique et l'autre s'expliquant par l'histoire de la cohabitation : à l'arrivée du collectif Loziz, il est

apparu d'une part qu'il y avait désormais trop de gens pour qu'il soit possible et agréable que tout le monde mange ensemble tous les jours, d'autre part que chacun des deux collectifs tenait à garder un certain nombre de fonctionnements propres.

D'où l'existence de deux appartements collectifs, où les habitant(e)s font la cuisine et mangent, mais aussi où ils passent une partie de leur temps collectif, c'est-à-dire des lieux de sociabilité, avec d'une part une cuisine et une salle à manger, et d'autre part un salon avec fauteuils, canapés, et table basse.

II.5.4.1 Les conversations courantes

Ce sont les conversations familières dans les espaces collectifs au premier ou au troisième étage, qui se déroulent entre les habitant(e)s de la Lutine, mais aussi avec des ami(e)s qui passent, par exemple pendant la préparation d'un repas, pendant un jeu de cartes, pendant le ménage, bref dans des situations quotidiennes. Elles sont marquées par le va-et-vient dans l'espace collectif et créent ainsi une excellente situation pour l'échange et la diffusion d'informations. Elles se transforment parfois en *discussion* (voir II.5.4.3).

II.5.4.2 Les conversations à table ¹⁶⁷

Comme le « cœur » des appartements collectifs est la cuisine, les repas représentent un élément important dans la vie commune de la Lutine. J'ai signalé que les deux collectifs Lutine et Lozizont chacun leur propre cuisine et salle à manger, et restent plutôt entre eux pendant les repas, avec évidemment des invitations réciproques et régulières d'une ou plusieurs personnes de chaque groupe.

Le petit déjeuner rassemble pour la première fois de la journée les habitant(e)s, et même s'il n'y a pas d'heure fixe, il s'étend souvent de façon à ce qu'un nombre considérable de personnes s'y rencontrent. Souvent, mais pas toujours, le dîner en commun conclut la journée.

Si les conversations courantes sont un excellent moyen d'échange d'information, les conversations à table le sont encore plus, car elles rassemblent davantage de personnes, et pour plus longtemps, surtout parce qu'on passe souvent le reste de la soirée ensemble.

J'ajoute ici les *conversations d'apéro*, plus festives que les conversations pendant les repas, mais qui se déroulent également autour d'une table, dans la cour de l'immeuble. En été, la cour sert d'espace collectif, qui contrairement aux appartements collectifs n'est pas marqué Lutine ou Loziz – détail important pour la vie quotidienne du groupe *entier*. C'est ici que se rassemble le maximum de personnes de l'immeuble au dehors des réunions.

II.5.4.3 Les discussions

« Une discussion peut sans doute être considérée comme un cas particulier de conversation » (Kerbrat-Orecchioni 1991 :118), ce qui explique pourquoi la discussion peut se développer dans le sein d'une conversation « banale ». Qu'est-ce qui distingue la

¹⁶⁷ Pour une analyse de la conversation à table, voir par exemple Keppler (1994), Knoblauch (1995).

discussion de la conversation ? « La composante argumentative » (ibid.), le caractère « polémique » (cf. Traverso 1993 : 21), mais aussi le fait que les thèmes soient plus approfondis, au cours d'un *échange de points de vue* (Nouveau Petit Robert 1994 : *discussion*). J'ai montré qu'à la Lutine, où « tout est politique », même le privé, on a les mêmes bases politiques, mais le groupe est loin d'être homogène. Les discussions sur tout et n'importe quoi semblent même être un « jeu favori » du groupe, peut-être nécessaire pour s'entraîner aux discussions et aux débats avec l'extérieur.

II.5.4.4 Les réunions

Les réunions représentant un élément important de la gestion de la vie en commun de la Lutine, et comme j'ai pu enregistrer surtout ce genre d'interaction, je base mon travail surtout sur l'analyse de celles-ci. Elles se déroulent soit dans l'un des appartements collectifs, soit dans une chambre (à ce moment-là, l'espace privé se transforme en espace collectif), soit dans la cour.

Elles servent à l'écoute et à l'expression de tout le groupe, à établir une prise de conscience quant aux buts poursuivis, au renforcement du sentiment d'appartenance à un groupe. On y prépare des actions, on y définit des objectifs communs, et on y élabore des idées.

C'est aussi le lieu de l'élaboration et de la légitimation des décisions et des orientations : dans une structure qui revendique l'autogestion, chacun(e) doit participer aux décisions de quelque importance, et la réunion est le moment où l'on trouve tout le monde rassemblé dans ce but : une phrase courante à la Lutine est « il faut en parler en réunion », ce qui est symptomatique de l'importance de la réunion comme dernière instance. Tandis que les conversations et les discussions se passent souvent avec des ami(e)s, la réunion reste un événement intra-groupe, sauf quand il y a des invité(e)s pour certains sujets.

Je reviendrai sur ce point dans le chapitre que je consacre aux réunions.

II.5.4.5 Les deux tableaux blancs

Sur les tableaux blancs (un au premier, un au troisième étage), le principal genre de message (en quantité) est le message personnel qui sert à la transmission d'une information précise à une personne précise. Un autre type de message est le message destiné à tout le monde, soit sur des sujets concernant la vie collective (annonce de réunion, facture à payer, etc.), soit sur des sujets plus larges (annonce de manifestation, par exemple). Dans les périodes parfois longues entre deux réunions, il sert aussi à recueillir les avis de chacun(e) pour prendre une décision collective (messages du type *telle personne demande la salle du bas pour tel usage à telle date, qui est pour, qui est contre ?*). On y trouve enfin des mémos personnels (*je ne dois pas oublier mon rendez-vous le tant à telle heure*¹⁶⁸) et des messages humoristiques (*Charles Pasqua avec nous !*).

¹⁶⁸ Indices du fait que les habitant(e)s le consultent continuellement.

II.5.5 La conversation publique (inter-groupe, avec l'extérieur)

La salle des fêtes, ou *grande salle*, accueille différentes activités, plus ou moins ouvertes, pendant lesquelles se déroulent différentes formes de communication.

II.5.5.1 La conversation festive

Les *fêtes internes* sont organisées souvent pour une occasion comme un anniversaire, par des gens de l'immeuble ou des amis proches, elles accueillent les gens de l'immeuble et un large cercle de connaissances.

Les soirées ouvertes à un plus large public sont organisées par des membres de la Lutine ou des groupes extérieurs, ou par des groupes mixtes, composés de quelques habitant(e)s et d'autres personnes. Ce sont le plus souvent des soirées avec un contenu politique. Cela permet donc d'une part un échange conversationnel de type festif, mais aussi une diffusion d'information politique. Une forme typique de ce genre de soirées est la fête de soutien.

II.5.5.2 Le discours politique

La fête de soutien est organisée pour récolter des fonds à l'aide d'un bar payant et pour diffuser de l'information autour de la cause pour laquelle on récolte ces fonds (prisonnier politique américain, antifascistes allemands ayant des problèmes avec la justice, squatt dijonnais, etc.). L'information politique est diffusée de manière orale dans les conversations entre les participant(e)s et souvent dans une petite allocution d'une des personnes qui ont organisé la fête, et de manière écrite (affiches, tracts).

D'une manière générale, la salle des fêtes permet d'organiser des événements où peuvent venir des inconnu(e)s, des gens qui ne connaissent ni les lieux ni les ami(e)s des ami(e)s. Dans la pratique, on y retrouve toutefois un public majoritairement jeune, blanc, avec des préoccupations politiques, et les nouvelles têtes arrivent avec quelqu'un(e) qui connaît le milieu.

Une autre forme de discours politique se produit lors de l'interaction communicative avec les « client(e)s » de la Bourse aux vêtements gratuits. Celle-là, ouverte théoriquement trois fois par semaine, et dont l'extérieur, qui donne sur la rue, peut être confondu avec celui d'un commerce classique¹⁶⁹, voit en revanche passer un public très varié. Si les ami(e)s y viennent parfois, ils et elles restent en minorité. Attirés par l'étrangeté de la devanture, des gens de toutes sortes, hommes, femmes, de toutes les classes d'âge, de différentes catégories socioprofessionnelles, de nationalités variées, entrent demander des renseignements. La plupart des gens posent des questions sur la Bourse aux vêtements, mais les voisin(e)s proches, qui sont venu(e)s fréquemment dans les premières semaines après l'ouverture, s'intéressaient davantage au sort de l'immeuble en général. Pour ces dernier(e)s, c'était enfin l'occasion et le lieu de rencontrer les

¹⁶⁹ « Classique » en raison de l'existence d'une vitrine et de la présence de « marchandises » qui y sont exposées. Toutefois, la vitrine est décorée de façon peu ordinaire (des figures et des têtes en papier-maché...) et les prix annoncés de façon particulièrement visible varient entre 0,00FF, 0 Dollars, ou 0,0 Euros.

habitant(e)s de l'immeuble. L'explication du fonctionnement de la Bourse peut être classée comme discours politique pédagogique : ici, les Lutinistes profitent d'un échange « commercial » pour informer et instruire.

II.5.5.3 Les échanges de service

Même si derrière la Bourse aux vêtements se trouve un concept radicalement différent de celui des commerces « normaux », les échanges dans celle-là sont, entre autres, des échanges de service, du type : « Est-ce que vous voudriez un sac ? ».

Les soirées festives dans la grande salle sont aussi des occasions d'échanges de service, car des boissons sont vendues au bar, et ici, contrairement à la Bourse, il y a échange de biens matériels contre de l'argent.

II.5.5.4 Les débats politiques

Les débats que Kerbrat-Orecchioni (1991 : 118) définit comme « discussion[s] plus organisée[s], moins informelle[s] », se déroulent pendant des réunions politiques. Il arrive que des organisations extérieures à la Lutine se servent de la salle pour y faire des réunions. La salle est assez grande pour accueillir plus de monde que la plupart des autres lieux (comme la librairie La Gryffe) fréquentés par ces organisations, et elle est prêtée gratuitement, contrairement à d'autres lieux possibles (comme le CCO de Villeurbanne). Des groupes antifascistes, anticapitalistes, féministes, se sont déjà réunis à la Lutine. Si la plupart de ces organisations ne comptent pas de membres à la Lutine, elles font toutes partie du « milieu ».

II.6 La notion de « groupe »

J'ai déjà parlé de la Lutine comme microcosme, comme représentante d'un milieu. Mais quel genre de groupe forment les habitants de la Lutine ? Cette question-là me semble importante pour mieux visualiser les Lutinistes comme collectif, et pour mieux situer les individus dans ce collectif.

C'est surtout dans les domaines de la sociologie et de la psychologie sociale¹⁷⁰ que l'on a essayé

- de définir le groupe et son fonctionnement (ses champs d'action) et
- de classer les groupes (théorie des groupes).

Disons tout de suite que l'on s'est peu intéressé au genre de groupe que nous rencontrons à la Lutine : sont surtout étudiés la famille, les équipes de travail (dans des entreprises, des écoles, etc.), le *peer-group*¹⁷¹ et son influence surtout sur les adolescent(e)s, les équipes sportives et les groupes thérapeutiques. Ce sont les études

¹⁷⁰ Pour une excellente introduction sociologique, cf. Schäfers 1999, pour la psychologie sociale Blanchet/Trognon 1994.

¹⁷¹ Groupe des personnes du même âge.

qui analysent des *communes* et des « Wohngemeinschaften »¹⁷² – mot allemand qui désigne des personnes partageant un appartement ou une maison, et qui n'a pas d'équivalent en français, si ce n'est l'expression floue « communauté » – des années 70 et du début des années 80 qui se rapprochent le plus, mais insuffisamment, du type d'habitat de la Lutine : les habitant(e)s de ce squatt forment un groupe qui amalgame des éléments de toutes ces sortes de groupes (à l'exception de l'équipe sportive) – nous avons vu que les Lutinistes s'auto-catégorisent quelquefois comme famille ; ils et elles forment une équipe de travail qui essaye de résoudre des problèmes pendant les réunions ; les discussions dans la vie quotidienne ont souvent des traits d'une session thérapeutique, etc. C'est pour cela qu'une catégorisation selon des critères comme formel/informel, ouvert/fermé, institutionnel/personnel, etc. (critères donnés par Schneider 1985 : 31-44) ne nous mènerait à rien : la Lutine est l'un et l'autre, mais à des moments et sur des sites différents. La seule catégorie applicable sans restriction à la Lutine serait celle de « groupe cumulatif » – groupe qui pourvoit à plusieurs besoins de l'individu (on habite, on fait la fête, on milite ensemble, etc.) – une catégorie qui par son ampleur devient tellement floue qu'elle n'a plus de force probante. Schneider lui-même (1985 : 43) constate d'ailleurs que de tels essais de typiser les groupes ne mènent qu'à des modèles descriptifs et/ou théoriques qui ont une marge d'application très limitée.

Reste la plus connue des catégorisations des groupes : celle qui définit les *groupes primaires*¹⁷³. C'est le sociologue et socio-psychologue américain Charles Horton (1864-1929) qui l'a introduite¹⁷⁴ et qui lui a donné son nom. Ce concept, retravaillé pendant les dernières décennies, semble adéquat pour les Lutinistes ; il servira pour définir ce groupe dans le paragraphe qui suit.

Je présenterai par la suite un concept de la psychologie sociale : la « Community of Practice », qui n'a que « recently shouldered its way into the sociolinguistic lexicon » (Holmes/Meyerhoff 1999 : 173) et qui semble riche de promesses pour l'ethnographie de la communication.

II.6.1 La Lutine comme groupe primaire

Avant d'appliquer le concept du *groupe primaire* à la Lutine, examinons la définition qu'en donne Cooley, voyons dans quels domaines il a été appliqué, et comment il a été élargi depuis.

II.6.1.1 Définition de groupe primaire

La première définition du *groupe primaire* se trouve dans Cooley 1929¹⁷⁵ ; je fais un

¹⁷² Cf. surtout les travaux de Schüleïn (1978, 1988, 1983).

¹⁷³ Concept de base à partir duquel ont été développées des catégories comme le groupe de référence, le « peer group », le groupe d'orientation, etc.

¹⁷⁴ Se basant sur des études et connaissances de théoriciens du 19e siècle, comme Georg Simmel, Frédéric le Play et Emile Durkheim. Il faut aussi nommer ici les travaux de Charles Fourier (1772-1837) qui introduit l'idée de la qualité de la relation dans l'étude de formations sociales et le critère de la satisfaction fournie par des contacts sociaux (Schäfers 1999b : 97-98).

résumé des points cruciaux :

Le groupe primaire est un groupe qui est caractérisé par des **relations personnelles, très proches et immédiates** (« face-to-face association »), et par la coopération. Le critère le plus important qui le désigne comme « primaire » est le fait qu'il joue **un rôle primordial dans la formation**¹⁷⁶ **de la nature sociale** et des **idéaux sociaux** (des normes, des valeurs) des individus. Le résultat est une certaine fusion des individus (vies et buts communs), **la formation d'un « nous »** et un **sentiment de communauté** basés sur la **sympathie** et une **identification réciproque**, ce qui rend cette forme de groupe **relativement stable**. Les idées des individus en ce qui concerne des concepts comme amour, liberté ou justice, se forment par l'expérience au sein du groupe primaire. Les domaines les plus importants où agit ce phénomène sont la famille, les groupes de camarades (« peer group »), le voisinage, la communauté du village (cf. Cooley 1933 : 23-24).

Partant de la définition de Cooley, Schäfers (1999b : 99) introduit de critères supplémentaires, parmi lesquels les deux suivants me semblent pertinents pour la Lutine :

- les bases pour l'identification sont la capacité et la volonté d'intégrer des rôles (des motifs, des buts, des normes, des valeurs) des autres membres du groupe primaire dans son auto-image ;
- les membres d'un groupe primaire le sont en tant qu'individus, pas en tant que porteurs d'une certaine fonction.

Ajoutons qu'un groupe primaire n'a pas forcément pour tous ses membres le statut de groupe primaire dans toute son intensité (sens différentiel du groupe primaire pour ses membres).

Se référant au concept de Cooley, mais aussi aux travaux de Mead, (l'interactionnisme symbolique, cf. chapitre I) et à l'école de Chicago, toute une série d'études analysent l'influence et les modifications de composition du groupe primaire dans la société moderne et/ou urbaine – ne citons que le disciple de Park, Thrasher (1927), qui « découvre » un nouveau type du groupe primaire, le « gang »¹⁷⁷, ou Whyte (1943) qui décrit, dans *Street Corner Society*, le « racket » dans un quartier de Boston. Eisenstadt (1956) est un des premiers à travailler sur les *peer groups* comme forme de groupe primaire. Plus tard, s'ajoutent des travaux sur des groupes primaires dans des organisations, dans l'entreprise, dans l'armée, etc.¹⁷⁸. Schülein (1983) introduit le

¹⁷⁵ *Social Organization. A Study of the Larger Mind*, développé dans *Introductory Sociology*, édité avec Angell et Carr et publié de façon posthume en 1929, première édition. Faute de l'avoir trouvée, je me réfère à l'édition de 1933.

¹⁷⁶ Et donc chronologiquement tôt dans la vie des individus.

¹⁷⁷ Cf. Thrasher 1929 : 278 : « This unity of the gang rests upon a certain consensus or community of habits, sentiments, and attitudes, which enable the gang members to feel as one, to subordinate themselves and their personal wishes to the gang purpose, and to accept the common objectives, beliefs, and symbols of the gang as their own ».

¹⁷⁸ Pour une idée générale cf. Schäfer 1999b : 104-107.

concept de *groupe primaire ouvert* pour les « Wohngemeinschaften » (cf. *supra*) – « ouvert » parce qu'il est relativement facile de quitter ou même de dissoudre le groupe (contrairement au groupe primaire « famille »).

Le concept de Cooley a donc été élargi et différencié, et couvre plus de domaines que Cooley n'en avait initialement mentionnés ; ceci est dû aux changements de la société dans laquelle la famille et la communauté villageoise ne sont plus les seules entités qui peuvent représenter le groupe primaire¹⁷⁹. Cependant, cela entraîne une complexité accrue du concept ; Faris essaie donc de distinguer entre les critères fondamentaux et les critères qui sont moins importants et propose en 1932 de ne plus considérer le critère de la priorité chronologique de la formation des normes et valeurs comme primordial, car il existe bien des groupes primaires qui ne sont composés que d'adultes. Plus importants selon lui sont les idées, valeurs et sentiments partagés (intimité et émotion) et les buts communs du groupe primaire. Selon Schäfers (1999 : 108-109), le problème de la complexité de la définition du groupe primaire ne se pose plus tellement aujourd'hui, car on définit entre-temps certains groupes prioritairement comme « peer-group », groupe de référence, etc., sans leur dénier certaines qualités et caractéristiques du groupe primaire – c'est-à-dire que l'on a créé des sous-catégories pour la description.

N.B. A plusieurs reprises, les habitants de la Lutine s'auto-catégorisent comme *famille*. Pourtant, il y a de légères différences entre les entités désignées par ce terme. Dans les deux exemples qui suivent, Alex utilise le terme de « famille » pour désigner les groupes (Lutine et Loziz) :

AX: on est une vraie famille 1.

(Après des déclarations d'accord des membres de Loziz sur leur futur ménage)

1 AX: parce que moi (xxx) par exemple moi j'ai envie d'un deuxième endroit
 2 collectif . et c'est pas forcément euh enfin chais pas ce que vous

R2/275-278

3 pensez'l' mais c'est pas forcément être les deux familles'l' quoi les deux
 4 groupes euh séparés

Ici, le terme de *famille* sert non pas à définir un bon fonctionnement interne comme dans l'exemple précédent, mais à définir l'existence de deux groupes, à les différencier. Si précédemment il servait pour exprimer l'unité, il sert ici pour exprimer la division. Toutefois, cette division est rejetée. Il y a une certaine satisfaction dans le premier *on est une vraie famille*, c'est-à-dire un groupe uni, qui fonctionne bien, puis un refus du même terme quand il exprime une barrière.

¹⁷⁹ La nouvelle complexité de la société n'est pas la seule raison : l'adolescence prolongée en est, par exemple, une autre.

1 RI: . mais qui du coup serait super ouvert sur des gens qui seraient . pas
2 forcément de la fa- enfin si possible euh pas trop pas trop de la famille
3 squatt et plus euh (1,5s) plus euh je sais pas moi les familles du
4 [quartier ou n'importe]
5 FE: [(xx)
6 chuchote

R3/1200-1204 :

Rémi se sert ici du terme *famille* non plus pour définir des sous-groupes de la Lutine, mais pour définir l'ensemble de ce qui est appelé ailleurs le « milieu », c'est-à-dire les squatteur(e)s et leur réseau. Bien sûr, il n'y a aucune contradiction avec l'usage du terme que faisait Alex : le terme *famille* désigne aussi bien la famille nucléaire que la famille étendue, aussi bien de petits groupes de gens qui vivent ensemble qu'un réseau de ces petits groupes.

Toutefois, ici comme dans l'exemple précédent, le terme sert plus à pointer une barrière qu'un bon fonctionnement interne. Ce qui fait une différence notable avec l'exemple précédent, c'est qu'il y était question de *deux familles* que l'on pourrait considérer comme identiques, faisant toutes les deux partie de l'endogroupe, même si le locuteur n'appartenait qu'à l'une des deux. Les deux étaient évoquées ensemble. Ici par contre, la *famille* est opposée aux *familles du quartier*, qui elles constituent l'exogroupe. Malgré cela, ici aussi l'existence de cette famille est problématique. Rémi ne souhaite pas qu'elle s'approprie, au risque d'en exclure les autres, le lieu dont il parle.

II.6.1.2 Application du concept aux Lutinistes

Les membres de la Lutine forment un groupe (divisé en deux sous-groupes : premier et troisième étage) avec des relations très proches : le groupe partage des appartements communs (cuisines, salles de séjour). Comme nous l'avons vu dans la description des lieux et de leur rôle pour la communication, il y a échange constant entre les membres du groupe.

Le groupe a des activités collectives (et donc aussi des buts communs) pour lesquelles il coopère : lutte pour la légalisation de l'immeuble (maintenant achevée), entretien de l'immeuble, soutien de plusieurs associations et actions politiques, fêtes organisées dans la grande salle, etc.

Cette coopération existe aussi dans la vie collective de tous les jours : or, l'interactionnisme symbolique postule que, dès qu'un groupe de personnes se réunit et coopère autour de problèmes sociaux, un réseau se crée sur la base des activités qui en résultent. Dans ce réseau se développent des modes spécifiques de pensée, qui mènent à des comportements spécifiques, verbaux et non verbaux, et vice-versa. Du côté du non verbal on trouve, par exemple, la manière de s'habiller : Pucciarelli (1996 : 119) parle d'un « look pentes de la Croix-Rousse » qui était « l'expression employée par un des témoins lors d'un procès qui s'est tenu suite aux manifestations anti-CIP au printemps 1994 ». Il cite le Monde du 20 avril 1994 : « Le prévenu repéré grâce à son look de squatter des pentes selon l'expression NDLR [du Monde], qui voulait sans doute évoquer l'allure d'un occupant, sans droit ni titre, d'un logement à la Croix-Rousse » (*ibid.*).

Le fameux « look des squatteur(e)s » est décrit dans l'article de Lola ¹⁸⁰ (dans Monnet/Vidal 1997 : 131) : « En résumé : piercing, zéra [crâne rasé, S.K.], et treillis [pantalon de style militaire, S.K.] ou dreadlocks [cf. glossaire, S.K.] ». Très typiques sont aussi différentes couches de vêtements les uns sur les autres ; de grosses bottes ; des vestes avec capuche, etc. Les filles surtout montrent en plus une grande créativité et originalité dans leurs habits (minijupes, jupes indiennes, jupe et pantalon combinés, etc.). Ceci représente le « prototype » du squatteur et de la squatteuse – il y a évidemment des exceptions ¹⁸¹ .

A part le look, je peux citer ici les préférences musicales ou, dans le cas que nous étudions, les habitudes alimentaires végétariennes ; ce dernier point est décrit par un membre du groupe comme *truc qui rentre dans les marques communes dans les points de repères qui font qu'on appartient à tel milieu* (INT. Rémi). Le groupe a développé des modèles d'interaction spécifiques, des règles communicatives, que je me propose de détailler dans ce travail.

Le groupe est relativement stable dans ses structures, comportements et valeurs : la fluctuation des membres ne change pas profondément les habitudes.

Il existe une mémoire et un savoir commun (cf. le chapitre VII où l'on voit ce savoir commun à l'œuvre dans le développement collectif d'actions imaginaires) qui renforcent l'identité de groupe, avec ses valeurs politiques et idéologiques qui entraînent, comme on le verra (cf. chapitre V), un sentiment du « nous », de collectivité. Dans cette collectivité, les individus n'ont pas de fonction préétablie comme dans un groupe secondaire (par exemple une équipe de sport), mais sont un ensemble d'individus.

II.6.2 La Lutine comme « Community of Practice »

II.6.2.1 Définition de la « Community of Practice »

Le concept de « Community of Practice » est introduit en 1991 par Lave et Wenger. Il représente une réponse possible au problème suivant :

- d'un côté, des concepts d'identité (Mead, Berger, Luckmann, Goffman) portent leur intérêt trop uniquement sur l'individu, l'évolution sociale de la personne, et ont tendance à « négliger » le groupe en soi
- de l'autre côté, des concepts d'une théorie sociale structurelle (« Sozialstrukturtheorie », Parsons) s'intéressent aux institutions et normes sociales et ont tendance à « négliger » l'individu comme tel.

La « Community of Practice » est d'abord conçue comme élément d'une théorie sociale du « learning » et ensuite élargie à la linguistique ¹⁸² par Eckert/McConnell-Ginet qui en

¹⁸⁰ Qui ne signe son article qu'avec son prénom.

¹⁸¹ Une petite anecdote : pendant une de mes premières interviews, l'interviewé est étonné quand je lui apprends que je ne milite pas ; il me dit : *pourtant t'es un peu habillée comme une militante*.

donnent la définition suivante :

An aggregate of people who come together around mutual engagement in an endeavor. Ways of doing this, ways of talking, beliefs, values, power relations – in short, practices – emerge in the course of this mutual endeavor. As a social construct, a CofP [Community of Practice] is different from the traditional community, primarily because it is defined simultaneously by its membership and by the practice in which that membership engages. (Eckert/McConnell-Ginet 1992 : 464)

Nous avons ici un concept dynamique qui souligne l'aspect des activités communes (« practice »)¹⁸³ à côté de l'appartenance à un groupe (« membership »). L'appartenance n'est pas simplement un fait donné, mais un processus, un engagement, quelque chose qui doit être appris : devenir membre d'une « Community of Practice » est lié à « gaining control of the discourse appropriate to it » (Holmes/Meyerhoff 1999 : 175).



Figure 4 : *Dialectical Relations among Practice, Meaning, Identity, and Community, which are Hypothesized as Central to the Learning Process (Barab 2000)*

Wenger (1998 : 76) distingue trois dimensions cruciales d'une « Community of Practice » :

- *mutual engagement*, c'est-à-dire « réalisation de choses en commun »¹⁸⁴, ce qui implique une interaction (« face to face ») régulière ;
- *joint enterprise* : il ne s'agit pas seulement des buts communs, mais des efforts et de la coopération perpétuelle dans le groupe pour y parvenir ;

¹⁸² · *shared repertoire* : des ressources communes pour l'interprétation, pour « negotiating meaning » (négocier le sens), comme par exemple une terminologie spéciale, des

¹⁸³ Cf. Grosjean/Lacoste (1999 : 39) : « Les groupes se forment autour des *activités*, ils se définissent par ce que disent les acteurs, par les décisions qu'ils prennent, les comportements qu'ils manifestent, les préoccupations qu'ils partagent ». Ce sont Grosjean/Lacoste qui soulignent.

¹⁸⁴ Cf. Pucciarelli (1999 : 166) qui parle, à propos du milieu libertaire à Lyon, d'une « culture qui n'est pas seulement représentée par l'expression écrite de leurs idées et de leurs activités mais par ce lien profond entre pensée et action ».

routines linguistiques, certains gestes, la manière de plaisanter, la manière préférée de prendre des décisions, etc. Ce « shared repertoire » est justement ce que je tenterai de décrire dans cette analyse. Comme nous allons le voir, il y a un style social à la Lutine, un moyen de reconnaissance et de complicité.

Avant d'appliquer ce concept à la Lutine, il me semble important de le différencier d'autres modèles provenant de la sociolinguistique et de la psychologie sociale, plus classiques mais moins appropriés à mon travail : la théorie de l'identité sociale (Tajfel), la « speech community » (Labov/Gumperz) et le « social network » (Milroy).

II.6.2.2 Les autres modèles

· la théorie de l'identité sociale : le premier nom associé à cette théorie est celui de Henri Tajfel qui l'a introduite dans les années 70. Pour lui (1978b : 44), le comportement social de l'individu a une double expression : a) son affiliation à une identité de groupe particulière qui est saillante à un moment donné de l'interaction, et b) son interprétation de la relation entre son propre *in-group* et d'autres (*out-*) groupes importants. L'individu gère ses (inter)actions sociales à l'aide des catégorisations qu'il fait de son propre groupe et des autres, et de la comparaison avec ceux-là. Il en résulte une identité sociale décrite de manière très abstraite, qui se situe sur un continuum d'identités interpersonnelles et d'identités intergroupes. Le langage n'est que l'un des moyens de développer une identité sociale ; sont analysées dans ce contexte les différentes variétés langagières employées par différents groupes, différentes cultures. Dans ce travail, je n'utilise pas ce concept, mais une théorie complémentaire de Tajfel, celle de la catégorisation sociale (cf. V.1.1).

· la « speech community » : c'est une notion de base en sociolinguistique¹⁸⁵, définie par Labov (1978 : 121) comme un groupe de locuteurs qui partagent un ensemble de normes et d'évaluations de celles-ci : « these norms are observed in overt evaluative behavior, and by the uniformity of abstract patterns of variation ». Il l'illustre avec l'étude de la variation phonologique au niveau diastratique. Les normes desquelles parle Labov s'expriment donc par le choix que le locuteur fait entre différentes variétés (avec leurs expressions phonologiques, morphologiques, etc.). Gumperz (1971 : 114), comme nous avons déjà vu, va au-delà de cette définition en y ajoutant le facteur interactif ; « any human aggregate characterized by regular and frequent interaction by means of a shared body of verbal signs and set off from similar aggregates by significant differences in language usage ». Etre membre d'une « speech community » demande certaines propriétés sociales¹⁸⁶ et comportementales que possède un individu ; il partage avec les autres membres un répertoire, un savoir communicatif qui couvre non seulement une compétence linguistique, mais de savoir quel comportement/quelle variété utiliser dans quelle

¹⁸⁵ Cf. par exemple Hymes 1968.

¹⁸⁶ Cf. Hymes (1972 : 54) : « Speech community is a necessary, primary term in that it postulates the basis of description as a social, rather than a linguistic, entity ».

situation. Cette définition est tout à fait applicable à la Lutine, mais elle ne va pas aussi loin que la « Community of Practice », car cette dernière souligne la nécessité des activités communes qui sont un facteur important pour notre groupe.

- le « social network »: la théorie du *social network* (cf. Milroy 1980, 1987) permet d'analyser la densité et la multiplicité des relations sociales d'un individu. Ces deux facteurs-là indiquent l'ampleur de son intégration dans le réseau social étudié. A la Lutine, les relations sont facilement identifiables comme denses et multiplexes, ce qui ne nous aide malheureusement pas beaucoup dans notre description. Le *social network* est un excellent modèle pour décrire des situations de variation langagière, mais pas la sociostylistique d'un groupe. Meyerhoff (1999 : 179-180) distingue ce modèle du « Community of Practice » comme suit :

A CofP requires regular and mutually defining interaction. In a social network, by contrast, weak ties exist even among people who have limited or infrequent contact. In short, a social network and a CofP can be differentiated by the nature of the contact that defines them. A social network requires quantity of interaction ; a CofP requires quality of interaction.

C'est justement la *qualité* de l'interaction à la Lutine que je voudrais décrire dans ce travail. Regardons maintenant dans quel mesure ce groupe forme une « Community of Practice ».

II.6.2.3 Application de la « Community of Practice » à la Lutine

Wenger (1998 :130-131) donne des critères plus détaillés caractéristiques des « Community of Practice », en précisant que chaque critère peut avoir une importance plus ou moins grande selon la communauté en question ; les membres de la « Community of Practice » ne sont pas obligés de partager *tous* ces points ; chaque individu a la possibilité de négocier son propre rôle dans le groupe, entre autres justement en adoptant plus ou moins les points communs. Ceci me semble souligner « l'élégance » de cette théorie qui est moins rigide en général et plus ouverte à l'individu et à la possibilité d'une position plus au moins périphérique de celui-ci dans le groupe que d'autres concepts.

J'énumère ces points ci-dessous, en montrant pour chacun comment on peut l'appliquer à la situation à la Lutine :

- Sustained mutual relationships – harmonious or conflictual

Ceci est le cas à la Lutine – nous avons vu que le groupe est bâti sur le partage de la vie quotidienne. Le fait qu'il y ait deux couples qui vivent de façon autonome n'y change rien, car les liens entre ces personnes-là et les autres sont quand même forts (ils s'invitent réciproquement à manger, ils participent aux réunions, aux fêtes, etc.). Il me semble évident que ces relations ne sont pas toujours harmonieuses ; même s'il ne se trouve qu'une scène avec une tendance conflictuelle dans mon corpus (cf. VI.2.4), elles existent dans la vie quotidienne, ainsi que pendant certaines réunions.

- Shared ways of engaging in doing things together

Organiser la vie quotidienne et politique en se réunissant régulièrement est déjà un exemple de ces « manières partagées de s'engager dans des actions communes ». Organiser ensemble des manifestations, des fêtes, préparer à manger ensemble en sont d'autres.

- The rapid flow of information and propagation of innovation

L'information passe vite à la Lutine, du fait que les membres se trouvent dans la même maison. Des nouvelles sont diffusées non seulement oralement, mais aussi sur les deux tableaux blancs ou, s'il s'agit par exemple d'une invitation à une manifestation ou une fête, par tract ou affiche (sur les murs intérieurs). Le même principe vaut pour la propagation d'innovations (par exemple l'endroit où l'on range désormais les clefs de la bourse au vêtement ; etc.) si la propagation est nécessaire, car des innovations plus complexes sont introduites après avoir été discutées en réunion.

- Absence of introductory preambles, as if conversations and interactions were merely the continuation of an ongoing process

Ce point ne me semble pas très clair ; à mon avis, il contredit le concept du *framing* (cf. par exemple Tannen 1993b) ; si on le considère comme désignant un état de parole perpétuellement ouvert, on peut dire que les réunions n'en relèvent certainement pas. Si on le considère par contre comme l'absence de salutations ou d'autres routines de politesse et comme la possibilité de recourir à un savoir partagé dans la conversation familière, cela correspond à la situation dans les réunions et dans la communication en général à la Lutine.

- Very quick setup of a problem to be discussed

Ceci est possible à la Lutine parce que le groupe a une histoire commune et des points de vue partagés. Un problème émergent peut être discuté immédiatement, et s'il est plus complexe, assez vite lors d'une réunion – si nécessaire, une « réunion d'urgence », organisée le jour même de sa « déclaration ».

- Substantial overlap in participants' descriptions of who belongs

Chaque membre de la Lutine est bien sûr capable de désigner les autres habitant(e)s. Seuls certains cas d'hébergement prolongé peuvent poser problème dans cette définition. Tout le monde se connaît, les relations sont personnelles, il existe une identification mutuelle par un « nous ».

- Knowing what others know, what they can do, and how they can contribute to an enterprise

Différents membres du groupe sont experts pour différents problèmes et leurs solutions : il y a des personnes qui s'occupent davantage des affaires administratives, d'autres qui ont des talents en électronique (Alphonse), qui savent bien illustrer des tracts (Elénie), etc. Chaque membre du groupe connaît les compétences spécifiques des autres.

- Mutually defining identities

Il est évident que dans un groupe qui partage des idées et des normes communes, un concept politique commun, et une vie quotidienne commune, se développe une identité commune qui lie les individus et qui les définit mutuellement dans leurs identités personnelles.

- Specific tools, representations, and other artifacts

Cf. Grosjean/Lacoste (1999 : 41-44) qui distinguent entre les « objets-outils », visant à faciliter la manipulation et l'exécution, et les 'artefacts informationnels', [...] visant à faciliter la mémoire, le raisonnement, la planification ». Pour les premiers, je mentionnerais le pied de biche qui sert à ouvrir les portes et/ou fenêtres d'une maison à squatter (cf. VII.3.2.2 où j'analyse un passage dans lequel la mention du pied de biche a un sens hautement symbolique). Le tableau blanc, les comptes-rendus des réunions, mais aussi des tracts et des affiches sont des exemples pour la deuxième catégorie.

- Local lore, shared stories, inside jokes, knowing laughter

Les traditions locales font partie de l'histoire commune à la Lutine : la tradition d'avoir un tableau blanc, la tradition [*qu'*] à la Lutine quand même [...] on a une pièce où on entasse de la merde (Rémy, R3/2444) – une sorte de débarras –, la tradition de faire des réunions, etc. Les activités communes ne sont pas la moindre source des histoires partagées, mais aussi des ami(e)s et des « ennemi(e)s » commun(e)s. D'où se développent un certain humour entre initié(e)s, des actions imaginaires, le rire d'accueil, etc. Je traiterai ces points importants en détail dans le chapitre VII.

- Jargon and shortcuts to communication as well as the ease of producing new ones

Le jargon spécifique est appliqué surtout dans le champ sémantique de la politique dans son expression libertaire : *les antispés* pour les antispécistes, une *réu non mixte*, un *groupe profémaliste* (cf. glossaire), etc.

- Certain styles recognized as displaying membership

Cf. Kaufmann/Quéré (2001 : 365), décrivant une perspective de Coulter :

Donc, en un sens, les collectivités d'appartenance, prennent vie et deviennent, sinon observables ou visibles, du moins sensibles, à travers l'usage des catégories qui les invoquent et leur affilient des membres, en particulier dans la fixation des identités discursives ou pratiques dans l'organisation des activités et des interactions.

Je distingue au moins deux facettes du « style » qui sert à afficher son appartenance au groupe : le « look » et la façon de communiquer, le style communicatif.

Le « look », nous l'avons vu et nous allons le voir plusieurs fois dans cette thèse, joue un rôle non négligeable dans le milieu. Il n'y a pourtant pas de « look » spécialement Lutaliste.

Le style social communicatif qui démontre l'appartenance à ce groupe sera décrit en détail dans cette thèse.

· A shared discourse that reflects a certain perspective on the world

J'ai déjà parlé de la perception et des idées qu'ont les Lutinistes de la société (du monde) dans le paragraphe sur les bases politiques et éthiques (cf. II.3). Leurs tracts montrent bien leur discours partagé là-dessus. J'espère pouvoir montrer dans l'analyse comment ce discours est développé dans l'interaction verbale.

II.7 En guise de conclusion

La description ethnographique de la Lutine et de ses habitant(e)s reste basique, mais elle me semble suffisante pour comprendre les analyses que je ferai du fonctionnement communicatif de ce groupe, de son style social¹⁸⁷. Je suis persuadée que ces analyses proprement dites contribueront sinon mieux, au moins autant à la compréhension de ce que caractérise les Lutinistes.

Pourtant, avec cette description des lieux et des gens, de leur fonctionnement en groupe et de leur intégration dans un milieu, je voulais plus que « simplement » présenter mon champ d'étude : j'espère en avoir montré les particularités et les « banalités ». Les « banalités », c'est par exemple le fait que ce squatt est bien meublé, que chaque personne a sa chambre à soi, qu'il y a de l'eau et de l'électricité, que le groupe se fait des soucis pour le voisin, etc. Je souligne cela parce que mes interlocuteurs et interlocutrices réagissent souvent en étant choqué(e)s quand je raconte que j'ai vécu dans un squatt pendant quelques mois, et expriment leur admiration pour les épreuves que j'ai dû subir pour la science pendant mon étude de terrain. Il m'est toujours difficile de persuader ces gens-là du contraire : que j'ai vécu parmi des ami(e)s dans une maison quasiment « normale »¹⁸⁸. Ce « quasiment » me mène aux particularités que j'espère avoir bien soulignées : la conscience des militant(e)s, leur lutte quotidienne (pas toujours victorieuse) pour vivre leurs idées jusque dans les détails comme la nourriture, les vêtements, leurs comportements vis-à-vis des autres, le choix de ne pas aller travailler¹⁸⁹ – et la manière spécifique d'interagir, de coopérer, notamment dans l'interaction verbale. C'est ce dernier point qui nous intéressera dans ce travail.

La plus grande différence avec le « reste du monde » est l'esprit de communauté à la Lutine : dans ce monde de plus en plus individualisé, les squatts politiques sont parmi les derniers lieux collectifs.

¹⁸⁷ Pour en apprendre plus sur des squatts en France, cf. entre autres le numéro 2 (avril/juin 2002) de la Revue française des affaires sociales ; le mémoire de maîtrise (en sociologie) de Coutant (2000) ; les travaux de Pucciarelli (1996, 1999), et le mémoire de maîtrise (en anthropologie) de Guyard (2002).

¹⁸⁸ Pour une discussion de la notion de « normal », cf. V.2.5.

¹⁸⁹ Ce dernier point étant le plus difficile à expliquer au monde extérieur qui ne voit que les paresseux jeunes gens qui profitent du RMI.

Chapitre III : Le Corpus

III.1 Introduction

Dans le cadre du « field work » (réalisé entre novembre 1997 et avril 1999) j'ai recueilli un corpus audio constitué de sept réunions des habitant(e)s de la Lutine, d'une réunion du groupe non-mixte hommes lyonnais à la Lutine, d'une discussion, de trois conversations, et d'interviews individuelles avec plusieurs personnes du milieu libertaire lyonnais.

III.2 Les réunions de la Lutine

Enregistrer les réunions à la Lutine n'a pas toujours été évident, car différentes personnes se sentaient gênées, espionnées, bref mal à l'aise en présence du microphone pendant les réunions, même si ces réticences ne se manifestaient qu'au début et/ou à la fin de quelques réunions enregistrées (entre autres de façon métalinguistique). Moi-même je n'ai participé comme habitante temporaire de la Lutine qu'à la première (R1) et la deuxième réunion (R2), les cinq autres réunions ont été enregistrées par d'autres membres de la Lutine. J'ai donc suivi « une démarche de terrain qui fait recours à une intégration du chercheur dans les groupes observés, à une invasivité minimale dans les activités enregistrées, à l'auto-enregistrement de la part des acteurs » (Mondada 2001 : 3).

Voici la description des réunions enregistrées :

- La réunion du 10/07/98, que je désignerai par l'abréviation R1
 - CONTEXTE : La réunion a lieu à la suite de la réception de la convocation au procès qui doit décider de la date de l'expulsion ; le groupe Loziz n'habite pas encore l'immeuble.
 - THEMES : Préparation de l'entretien avec l'avocat, discussion de ce que le groupe veut revendiquer pendant la séance au tribunal.
 - PARTICIPANT(E)S : Sept personnes, dont quatre habitant(e)s permanents, deux habitantes temporaires et une personne de passage.
 - DUREE : Enregistrement : 45 min 30s ; le début n'est pas enregistré, la fin si. Les 20 min 10s. après la fin de la réunion et le début du « small talk » ne sont pas transcrites.
 - LIEU : La cuisine du premier étage.
 - COMMENTAIRE : Trois lignes sont supprimées de la transcription parce que le contenu est compromettant pour le locuteur.

-
- La réunion du 29/08/98, que je désignerai par l'abréviation R2
 - CONTEXTE : C'est la première réunion après l'arrivée du collectif Loziz, il n'est pas encore décidé qui s'installera durablement dans l'immeuble.
 - THEMES : Discussion sur l'installation éventuelle des nouveaux arrivants à la Lutine, sur le comportement à adopter vis-à-vis du voisin et de sa famille; enfin discussion sur l'ouverture éventuelle d'autres appartements de l'immeuble.
 - PARTICIPANT(E)S : Trois personnes du collectif Loziz, deux personnes du collectif la Lutine, deux habitantes temporaires, et une personne de passage.
 - DUREE : 62 min (réunion entièrement enregistrée et transcrite).
 - LIEU : Le salon du premier étage.

 - La réunion du 31/08/98, que je désignerai par l'abréviation R3
 - CONTEXTE : Deux jours après la réunion précédente, c'est la première réunion où sont présents presque tous les membres des deux collectifs.
 - THEMES : Comment répartir l'espace individuel (qui prend quelle chambre) et collectif (répartition en sous-groupes) ; éventualité de projets politiques dans l'immeuble ; chaque membre du groupe présente à tour de rôle ses idées et sentiments concernant la vie collective.
 - PARTICIPANT(E)S : Six personnes du collectif Loziz, six personnes du collectif la Lutine, deux habitantes temporaires, et deux personnes de passage.
 - DUREE : 93 min (réunion entièrement enregistrée et transcrite).
 - LIEU : Une chambre individuelle au troisième étage, qui n'est encore attribuée à personne.

 - La réunion du 14/10/98, que je désignerai par l'abréviation R4
 - THEMES : Préparation d'un entretien avec la COURLY (qui va y aller, comment ces personnes-là vont présenter le groupe et ses activités) ; discussion sur *les soirées et Albert* (un visiteur qui se n'est pas comporté correctement pendant une fête).
 - PARTICIPANT(E)S : Douze personnes, dont sept du collectif Loziz et cinq du collectif la Lutine.
 - DUREE : 90 min d'enregistrement (entièrement transcrites) ; la fin de la réunion n'est pas enregistrée.
 - LIEU : Salon collectif du troisième étage.
 - COMMENTAIRE : On peut dire qu'il s'agit de la réunion la plus intéressante pour l'auto-catégorisation, et une réunion très importante pour le groupe, cf. Maryse (R4/298-299) : *ça fait depuis longtemps qu'on en parle de cette réunion.*

- La réunion du 01/04/99 a été enregistrée, mais est inutilisable pour une analyse : trop de passages incompréhensibles
- La réunion du 10/04/99, que je désignerai par l'abréviation R6
 - THEMES : Les fuites d'eau dans l'immeuble ; le problème avec le concierge (ses seaux que le groupe a perdus, la clé des toilettes du rez-de-chaussée qu'il a gardée en conséquence) ; le nettoyage de la cage d'escalier ; projet foyer socio-culturel quartier St-Louis et le rapport avec la Lutine; récit d'une action dans le consulat d'Italie.
 - PARTICIPANT(E)S : Douze personnes, dont sept du collectif Loziz et quatre (dont une avec un bébé) du collectif laLutine.
 - DUREE : 69 min 30s enregistrées et transcrites ; 7min 30s effacées à la demande des habitants.
 - LIEU : Le salon collectif du troisième étage.
- La réunion du 28/09/99, que je désignerai par l'abréviation R7
 - THEMES : Les fêtes (entre autres le problème avec le concierge et les clefs des toilettes) ; les travaux à faire dans l'immeuble ; les activités dans la grande salle ; l'atelier couture et la bibliothèque ; l'ASLIM¹⁹⁰ ; une camarade dijonnaise qui souhaite tourner une vidéo sur la Lutine pour ses études.
 - PARTICIPANT(E)S : Dix-neuf personnes, dont huit du collectif Loziz, cinq du collectif la Lutine, une habitante temporaire, quatre membres de la famille macédonienne, et une personne de passage.
 - DUREE : 90 min d'enregistrement (entièrement transcrites) ; la fin de la réunion n'est pas enregistrée.
 - LIEU : Une des chambres individuelles, deuxième étage.
- La réunion non mixte hommes du 20/11/97, que je désignerai par l'abréviation MECS
 - THEMES : La préparation d'un week-end anti-patriarcal à Lyon; le tract pour y présenter le groupe ; le choix de l'adresse officielle du groupe.
 - PARTICIPANT(E)S : Quatre hommes du groupe pro-féministe lyonnais, dont un habitant de la Lutine. L'un des quatre arrive en retard.
 - DUREE : 90 min enregistrées et transcrites ; la fin de la réunion n'est pas enregistrée.
 - LIEU : Une des chambres individuelles à la première Lutine (14, rue X).

III.3 La discussion et les trois conversations

Association « Action de soutien au logement d'insertion et au meuble », cf. Glossaire.

J'ai pu enregistrer une discussion (pour une définition cf. II.5.4.3) et trois échanges que j'appellerais des conversations (pour une définition cf. II.5.4.2). La discussion ainsi que les deux premières conversations sont transcrites ; de la troisième je n'ai transcrit que des passages. Les conversations ont un caractère très intime, et c'est pour cela que j'ai décidé de ne pas les mettre en annexe. J'utilise un extrait de CONV 1 dans le chapitre sur les actions imaginaires (VII.3.1.2), et un extrait de CONV 3 dans le chapitre sur l'auto-catégorisation (V.2.2).

- La discussion sur les poils, que je désignerai par l'abréviation POILS
 - THEMES : Les poils : la conscience des normes qui existent autour du corps, surtout celui des femmes ; la discussion était annoncée par écrit.
 - PARTICIPANT(E)S : Quatre femmes, et, pendant environ 15 minutes au début, deux hommes (dont l'un ne participe pas activement à la discussion). Deux des femmes et l'un des hommes habitent à la Lutine, l'une des deux autres femmes est en train de rédiger un article sur *Les Poils* dans une perspective féministe et enregistre des propos autour de ce sujet. La quatrième femme (moi-même) passe des vacances à la Lutine.
 - DUREE : 50 min (enregistrées et transcrites).
 - LIEU : Le salon collectif de la première Lutine.

- Les conversations :
 - CONV 1 (entre plusieurs personnes pendant une soirée)
 - * THEMES : Les groupes et leur influence sur les gens ; les derniers films que les interactants ont vus ; la situation de la Lutine.
 - * PARTICIPANT(E)S : Trois habitants permanents et une habitante temporaire (moi-même) de la Lutine; deux personnes de passage.
 - * DUREE : 46 min d'enregistrement dont 34 min sont transcrites.
 - * LIEU : Une des chambres individuelles de la Lutine (deuxième étage).

- CONV 2 (entre deux copains)
 - THEMES : Les problèmes des filles en général et des féministes à Lyon en particulier.
 - PARTICIPANTS : Deux copains, dont l'un est habitant de la Lutine.
 - DUREE : Environ 20 min (enregistrées et transcrites).
 - LIEU : Chez l'un des deux.

- CONV 3 (entre deux copines)

Cette conversation entre deux copines dont une a des problèmes avec un cohabitant dans son squatt ne fait pas partie de mon corpus transcrit, et je n'en utilise qu'un petit extrait (dans V.2.2), car elle est trop intime et personnelle pour l'utiliser dans une thèse. C'est pour cela aussi que je n'en donne pas plus d'informations ici.

III.4 Les interviews

Les douze interviews (qui durent entre vingt et cinquante minutes) que j'ai enregistrées au début de ce travail (fin 1997) pour avoir une idée de l'auto-définition des gens du milieu militant lyonnais me servent de source de citations, d'arrière-plan pour compléter ma propre expérience comme habitante temporaire de la Lutine et donc comme membre de l'endogroupe que je décris. Il s'agit d'*interviews narratives*, c'est-à-dire sans questionnaire mais avec un thème préétabli¹⁹¹, et avec le but de « faire parler les gens ». Au début de l'interview, je demande aux interviewé(e)s de se décrire eux- et elles-mêmes, et puis l'interview se dirige dans le sens de la réponse donnée, en essayant de rester autour du thème choisi.

Les personnes interviewées (des hommes et des femmes) représentent la grande diversité du milieu en ce qui concerne leur âge (le plus jeune interviewé a 20 ans, le plus âgé env. 44 ans), leur implication dans des groupes militants (« juste » ami des gens de la Lutine et pas militant du tout, antispécistes, féministes, collaborateur à la librairie libertaire La Gryffe, rédacteur d'une revue homosexuelle, gérants d'un restaurant végétalien¹⁹² à prix libre dans un lieu squatté, etc.), et leur implication dans la Lutine (habitant(e)s, ami(e)s proches qui passent souvent, un militant sympathisant qui n'y a jamais mis les pieds etc.). Il s'agit de cinq femmes et de huit hommes.

Les interviews ne sont pas entièrement transcrites. Les exemples sont cités en notant INT plus le pseudonyme correspondant à la personne interviewée, comme dans INT Suzanne.

III.5 La transcription

A part les réunions, le corpus n'a pas été transcrit dans son intégralité. On trouvera les transcriptions en annexe (sur CD-ROM), avec des coupures là où je dois protéger la sphère intime des interactants à leur demande. Les noms propres évoqués sont anonymisés.

J'ai transcrit les données avec double avis, ce qui permet de minimiser les erreurs de compréhension et d'interprétation. Au fur et à mesure, j'ai affiné la transcription pour les passages que j'ai étudiés de manière détaillée. L'analyse a été réalisée de manière simultanée à l'aide de la transcription et de la bande sonore.

Il n'existe pas de système de transcription normatif. Pourtant, il y a plusieurs

¹⁹¹ Ici les squatts et le milieu militant à Lyon, et comment les interviewés se situent dans ce contexte.

¹⁹² Végétalien = sans produits d'origine animale (lait, œufs, etc.).

systèmes qui proposent des conventions de transcription, en utilisant des conventions de base comme celles de Kallmeyer et Schütze (1976) ou de Jefferson (dans Schlobinski 1996). Le système le plus récent et qui, à mon avis, arrive le mieux à faire la synthèse des deux critères si difficilement cumulables, de *précision* et de *lisibilité*, est le GAT (« Gesprächsanalytisches Transkriptionssystem ») de Selting et al. (1998). J'ai donc basé mes conventions de notation sur ce système-là, en le modifiant légèrement¹⁹³.

Conventions :

Structure séquentielle

[mais non [oui mais	chevauchement ¹⁹⁴
=	enchaînement immédiat entre deux tours

Pour améliorer la lisibilité, les passages où il y a chevauchement de plusieurs interactants sont parfois séparés du reste par un trait de la largeur de la page. Dans les cas où il pouvait y avoir un doute sur la personne qui continuait à parler, j'ai mis entre parenthèse le sigle la désignant au début de la ligne problématique :

1	RI:	=ouais mais tu tu vois↑ les les (xxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxx)
2	GS:	[ouais
3	RO:	[puis on met des machines à coudre [et
4	GI:	[c'est

5	(RO)	(xxxx)↑
6	(GI)	vrai que c'est (xxx)xxx
7	GS:	[peut-être si tu la connais mieux mais là t'sais: [(xxx)
8	GI:	[ouais

Pauses et silences

Le GAT ne distingue pas entre les *pauses* à l'intérieur du tour d'un même locuteur et les *silences* entre deux tours. J'adopte pour la description de mes conventions de transcription la distinction décrite dans Traverso (1993 : 17)¹⁹⁵.

Les pauses ne sont chronométrées que quand elles sont supérieures à une seconde ; celles qui sont plus brèves sont notées avec des points de suspension, « à l'oreille » selon leur durée très courte, moyennement courte ou courte (entre env. 0,25 et 0,75 sec)

¹⁹³ Par exemple en utilisant le □ au lieu du ? pour marquer l'intonation montante, parce que le ? me rappelle trop son rôle dans le langage écrit, qui est de marquer une question – ce qui est souvent le cas quand j'utilise le □, mais pas toujours.

¹⁹⁴ Début du tour « interrupteur » et emplacement de l'interruption dans le tour en cours.

¹⁹⁵ Qui simplifie les distinctions établies par Sacks/Schegloff/Jefferson 1974.

Les silences ne sont chronométrés et notés que quand ils sont supérieurs à une seconde.

., ..., ...	pauses inférieures à une seconde
(1,5s)	pauses supérieures à une seconde, chronométrées
Pause 2,3s	silence supérieur à deux secondes

Autres conventions segmentales

:, ::, :::	allongement d'un phonème (noté de un à plusieurs double points selon sa durée)
------------	--

Rires

Les rires n'ont été soigneusement transcrits que dans les passages où l'on peut distinguer une ou plusieurs personnes qui rient ; dans le cas où tout le groupe ou plusieurs personnes rient, j'ai noté TouTEs rient¹⁹⁶ ou certainES rient, selon le cas.

Les rires que l'on peut attribuer à des locuteurs précis sont notés de la manière suivante :

Hihi haha hoho ouhuhu	transcription selon le « timbre » et le nombre de syllabes du rire
hhhhh	rire non syllabique ;

Pour marquer qu'il s'agit d'un rire et non pas d'une respiration, j'ajoute *rit* dans la ligne de commentaires.

oui mais c'est
rit----

mote qui sont prononcés en riant; les traits d'extension marquent
jusqu'où

Intonations

↑

intonation fortement montante

↓

intonation fortement descendante

↘

intonation peu à peu descendante

¹⁹⁶ Ceci selon l'impression que j'ai. Il est évidemment impossible de savoir s'il n'y a pas une personne qui ne rit pas. Ceci n'est de toutes façons pas très important pour mes analyses. J'ai choisi de féminiser le corpus pour mieux souligner la présence des femmes.

Accentuation

MAIS NON	forte accentuation
----------	--------------------

Passages incompréhensibles/difficiles à comprendre

(xxx)	passage incompréhensible à l'intérieur d'un tour ; le nombre de x marque le nombre approximatif de syllabes incompréhensibles
(vraiment?)	passage dont le contenu n'est pas certain
(on/bon?)	passage avec deux estimations possibles
<i>passage incompréhensible</i>	passage incompréhensible et non attribuable à une personne

Autres conventions

si on dEmande/il est vEndu	le E majuscule désigne un [e] fermé, utilisé pour transcrire l'accent espagnol ;
t'as vu ce filmE	il désigne également le E caduc prononcé à la fin du mot
c'est dom- dommage	mot interrompu brutalement par le locuteur

Les indications paraverbales et comportementales (les commentaires) sont notées dans la ligne de commentaires en dessous du tour de parole en italiques, avec des traits d'extension qui indiquent jusqu'où elles s'appliquent, comme par exemple :

tu m'étonnes
ironique-----

je vais me lever comme ça
se lève

Sigles

Là où l'identification du locuteur ou de la locutrice n'a pas été possible, le sigle est XX. Si l'identification du sexe a pu être faite, on trouve le sigle Xf (féminin) ou Xm (masculin).

Les exemples dans le texte

Pour des raisons techniques, j'ai numéroté les lignes dans les exemples à partir de 1. Chaque fois, je précise pourtant où ce passage se trouve dans le corpus, de la manière suivante :

R4/1245-1257 (l'exemple se trouve dans la Réunion 4, lignes 1245 à 1257).

Pour des raisons de format (marges etc.), il se peut que les exemples dans le texte n'aient pas exactement la même forme et la même quantité de lignes que dans le corpus.

Deuxième partie : Analyses

Chapitre IV : La réunion

IV.1 Introduction

Pour « immatérielle » qu'elle paraisse, la parole programmée et structurée des réunions est à mettre au rang des « technologies invisibles » (Berry, 1983) ; elle concourt à la coordination de l'action collective, comme le font de leur côté les outils d'information et de programmation de l'action. Avec les qualités et les limites propres à l'oral elle est une pièce dans l'arsenal des médiations organisationnelles que réclame la gestion des services et des projets. (Grosjean/Lacoste 1999 : 43)

Pour analyser le style social des Lutinistes, j'utilise surtout les réunions du groupe comme base de données ; ces échanges (pour employer un terme neutre) ont certaines caractéristiques externes et internes, des traits constitutifs qui permettent de les distinguer d'autres formes d'interactions verbales : la description de ce *genre* ou *type* communicatif, et de sa réalisation à la Lutine est le thème de ce chapitre.

Pour Günthner/Knoblauch (1995 : 2), suivant Bakhtin, les genres communicatifs « not only guide the activities in verbal interaction but are also part of the ideologies of social

groups ». Les genres guident l'interaction et sont en même temps déterminés par les structures sociales – il existe un lien analytique entre les activités verbales dans l'interaction, le contexte socioculturel et ce que Günthner/Knoblach (1995 : 1) appellent « le budget communicatif » qui inclut des normes communicatives, des attentes, des idéologies, etc.¹⁹⁷. Les genres représentent des cadres de référence (« frameworks ») pour les acteurs sociaux : ils facilitent ainsi « the transmission of knowledge by guiding the interactants' expectations about what is to be said (and done) » (Günthner/Knoblach 1995 : 5) ; leur fonction est de donner des solutions pour accomplir ou résoudre des tâches communicatives, comme de faire parler, discuter, argumenter, s'informer, etc., un groupe de personnes – dans le cas de la réunion à la Lutine sans modérateur et sans personne qui aurait un statut supérieur.

Günthner/Knoblach (1995 : 8-9) définissent le genre communicatif sur trois niveaux dont les éléments récurrents forment des entités plus ou moins complexes selon le genre :

- **la structure interne** qui inclut le registre, les formules, les figures rhétoriques et les tropes, la stylistique, la prosodie, les stratégies de réparation, le développement thématique, etc.
- **le niveau situationnel** qui inclut l'échange interactif d'énoncés entre les interlocuteurs et la relation situationnelle et sociospatiale qui est établie par l'interaction. Les « ritual phenomena » (Goffman 1981), comme l'ouverture ou la fermeture de l'interaction ou les rituels de salutation, y jouent un rôle primordial. À côté de cet aspect, on analyse l'organisation interactive de la conversation, c'est-à-dire l'organisation des tours de parole, l'organisation séquentielle et les préférences structurelles ; le « participation framework » (Goffman 1983) joue également un rôle ici, pour décrire les rôles interactifs (locaux) des participants.
- **la structure externe** qui marque les contraintes concernant le milieu¹⁹⁸, la situation communicative, le type et les caractéristiques des relations sociales et les catégories des interactants (leur sexe, ethnie, âge, etc.).

Dans ma description de la réunion comme type d'interaction, je ne me plongerai pas si profondément dans la microstructure de la réunion qu'il me faille décrire par exemple des

¹⁹⁷ « [...] phenomena prosodic and the strategies of repair, etc. would probably be the subject of a thesis on par excellence. On the other hand, other traits which are present in the meeting (Günthner/Knoblach 1995 : 16). »

¹⁹⁸ « Communicative milieus, as e.g. families, women's groups, street gangs or student cliques, can be characterized by the fact that a group of communicative actors participates in recurring social occasions. Thus, ethnic [and other, S.K.] milieus whose members participate in recurring social occasions are characterized by their repertoire of speaking practices and communicative genres » (Günthner/Knoblach 1995 : 16).

¹⁹⁹ Comme, par exemple, la question de savoir s'il existe une « voix de réunion ».

²⁰⁰ Dans les chapitres suivants, on rencontrera pourtant des microanalyses de phénomènes prosodiques, etc., mais cela comme partie intégrante de l'analyse du style social du groupe.

que je n'en ferai qu'une seule catégorie de caractéristiques. Cela me paraît d'autant plus justifiable que ma description des traits constitutifs internes restera à un niveau plus macro que celui de Günther/Knoblauch.

Après une introduction générale, nous allons donc regarder de près ce qui caractérise la réunion comme type communicatif aux niveaux interne et externe ; chaque caractéristique sera confrontée aux réunions à la Lutine, pour obtenir ainsi un aperçu de ce qui représente une réunion dans ce squatt ; je dis bien « aperçu » et non pas « définition », car, comme le souligne Kerbrat-Orecchioni (1995 : 129) : « toute typologie des interactions, même si elle s'efforce de ne pas trop coller aux réalités toujours capricieuses du lexique, ne peut mettre en place que des catégories floues²⁰¹ », cela étant dû à la « pluralité de critères hétérogènes, à la fois indépendants et liés entre eux ». J'essaierai de compenser ce fait par une description détaillée des éléments de ces « catégories floues ».

IV.2 Travaux sur la réunion

Même si la linguistique, la sociologie et la psychologie sociale ont porté beaucoup d'intérêt aux personnes qui se rassemblent pour parler, la description et l'analyse des actions verbales qui forment ce qu'on appelle des « réunions » semblent pourtant se restreindre au cadre du travail, à un cadre plutôt institutionnalisé et par suite, dans la plupart des cas, à des groupes hiérarchisés²⁰². Schwartzman (1986 : 233-234) déplore le manque d'études sur la réunion à un autre niveau :

[...] researchers have made meetings a tool²⁰³ of analysis, when they should have been the topic of investigation. [...] This is so because meetings in organizations are like camels are to Arabs²⁰⁴ – they are a taken-for-granted part of reality [...].

La réunion servirait donc de ressource, d'outil pour étudier des phénomènes, plutôt que d'être le phénomène étudié. Ceci est, selon Schwartzman, la raison pour laquelle la réunion est utilisée comme « background context » d'une multitude d'études, surtout sur la prise de décision ou sur le comportement de petits groupes – en tant que telle, elle est pourtant peu analysée. La situation a heureusement changé depuis ce constat de Schwartzman mais, encore aujourd'hui, rares sont les travaux qui analysent *l'interaction verbale* dans des réunions hors du monde du travail, et encore plus rares ceux qui utilisent des enregistrements et qui appliquent une méthode ethnographique et/ou basée sur les principes de l'analyse des conversations. Pour mon étude, j'ai utilisé surtout ces

²⁰¹ C'est Kerbrat-Orecchioni qui souligne.

²⁰² Pour n'en mentionner que quelques exemples : Schwartzman (1986, 1989), Lenz (1989), Schütte (1991), Boden (1994), Müller (1997), Meier (1997), Poro (1999), Dannerer (1999), Menz (2000).

²⁰³ C'est Schwartzman qui souligne.

²⁰⁴ Pour illustrer cela, elle cite Jorge Luis Borges qui dit que la preuve du fait que le Coran ait été écrit par un Arabe est que l'on ne trouve pas de chameaux dedans : pour un Arabe, les chameaux font tellement partie de la réalité qu'il n'y a pas besoin de les mettre en avant.

derniers, ce qui fait que les études principales qui me servent de référence dans ce chapitre ²⁰⁵ sont les travaux de Meier (1997), de Dannerer (1999), de Boden (1994), de Schwartzman (1989), de Bierbach (1995), et de Traverso (à paraître).

Meier (1997) décrit les procédés de construction par les participants de ce qu'il appelle « Arbeitsbesprechung » ²⁰⁶, c'est-à-dire les moyens pour démarquer cet événement d'une façon temporelle, spatiale et sociale. Il se concentre sur la focalisation, le développement thématique, les rôles participatifs et les réalisations de différents types discursifs comme « faire des propositions », « discuter et argumenter », etc. Sa méthode est celle de l'analyse conversationnelle, et comme il y intègre aussi des éléments non verbaux, c'est-à-dire mimo-posturo-gestuels, il utilise, en plus de son matériel audio, des enregistrements vidéo. Dans ce travail très détaillé, qui a été une ressource non négligeable pour mes propres analyses, il souligne entre autres les caractéristiques qui, selon lui, distinguent une réunion de travail d'un « geselliges Ereignis » ²⁰⁷ (Meier 1997 : 128). Ce qui me semble intéressant, et ce que j'essaierai de démontrer, c'est le fait que les réunions à la Lutine réunissent des caractéristiques de ces deux formes d'échange.

Dannerer (1999) fait une analyse linguistique du type de discours que représente la réunion, pour en déduire des éléments destinés à servir à des cours de langues étrangères. Elle entreprend une étude détaillée des différentes actions types (comme « (s') informer », « régler des divergences d'opinion », « distribuer les tâches », etc.), et de leur réalisation langagière, qui constituent la réunion ²⁰⁸. Ce type d'approche est donc assez comparable avec celui de Meier. Sa description microanalytique m'a surtout donné des idées sur les buts et sur la structure de la réunion – Dannerer fait une analyse exhaustive de ces deux derniers points ²⁰⁹ –, mais aussi de la coopération entre les participants.

Boden (1995) étudie ses données – qui se situent encore une fois dans un contexte de travail – d'une manière ethnométhodologique et s'intéresse surtout au contexte des réunions, c'est-à-dire au rôle et à la finalité des réunions dans le déroulement général des

²⁰⁵ Pour un aperçu détaillé des travaux existants cf. Dannerer 1999. Je ne présente ici que les travaux qui ont servi de base pour ce chapitre.

²⁰⁶ Pour une discussion des différents termes pour « réunion » en allemand, cf. *infra*.

²⁰⁷ Une traduction exacte en Français étant malaisée, je donne ici la traduction anglaise : « social gathering ». Il s'agit d'une notion floue, dont Meier ne donne pas de définition. Dans son analyse, les « gesellige Ereignisse » sont des rencontres entre amis qui planifient leurs vacances – le cadre est donc assez détendu, mais ils ont un thème fixé d'avance. Meier ne précise pas les circonstances de l'enregistrement. Les analyses des rencontres entre amis, comme celles qui comparent les deux types d'événement, restent malheureusement à la surface ; ceci est pourtant compréhensible, car l'intérêt de Meier porte sur des réunions de travail et non pas les réunions entre amis.

²⁰⁸ La liste des tâches serait, surtout pour le cas de la réunion à la Lutine, à élargir ; je pense par exemple aux actions imaginaires, et aux moments de détente, d'humour, en général.

²⁰⁹ Et ce faisant, elle insiste plus sur la structure classique d'ouverture – corps de l'interaction – clôture que Meier, qui parle de la « focalisation de l'attention » pour décrire l'ouverture de la réunion, et de la « prise de décision », de la « formulation de résultats », etc., pour en décrire la clôture.

échanges dans des organisations. C'est pour cela que l'étude de la réunion doit toujours se situer dans le cadre général de l'étude de la communication du groupe, comme je me propose de le faire dans mon propre travail. L'étude de Boden est surtout intéressante pour ma propre analyse parce qu'elle développe un système de distinction entre des réunions formelles et informelles qui, appliqué à mes données, montrera (combiné avec les résultats de Meier) que les réunions de la Lutine contiennent des éléments de chacun de ces deux pôles.

L'étude ethnographique de Schwartzman (1989, cf. aussi son article de 1986) sur un « Mental Health Centre », une organisation à but non lucratif qu'elle désigne comme « alternative », décrit, sans analyse détaillée des interactions verbales, la construction de réunions comme génératrices d'idéologies de l'organisation, en tant que lieu des liens croisés entre pouvoirs, émotions, et décisions. Cette perspective sociologique m'a donné de nouvelles pistes pour considérer au niveau très général le groupe et la réunion comme expression de celui-ci. Ce travail est un des premiers qui s'occupe des réunions dans des groupes *a priori* non-hiérarchisés et qui considère les réunions non comme outils neutres, mais comme porteuses de sens dans l'organisation. Cette étude de Schwartzman m'a surtout aidé à comprendre le rôle et la fonction de la réunion, qui va au-delà de ce qu'on peut y voir à la surface des interactions.

Dans son article sur le rassemblement d'une « asociación cívica de un barrio periférico 'popular' [...] de Barcelona » à l'époque de la « transición », c'est-à-dire pendant les premières années de la démocratie post-franquiste, Bierbach (1995) caractérise la modalité interactive « débat de réunion » au niveau de sa micro- et de sa macro-structure. Le groupe analysé est (au niveau de son idéologie, de sa structure, etc.) plus proche de mon groupe que tous les autres que j'ai pu trouver dans la littérature ; de plus, Bierbach utilise comme moi les méthodes de l'analyse conversationnelle. Son analyse de la situation communicative qu'elle caractérise comme très spécifique en ce qui concerne la dimension « proximité – distance » s'est avérée très utile pour la description de mes propres données.

L'article de Traverso (à paraître) sur les polylogues, qui traite le « crowding » et « splitting » dans une réunion de chercheurs a été très utile à mon travail grâce aux analyses détaillées de la focalisation de l'attention et de l'organisation des tours de parole possibles dans des réunions. Les exemples présentés vont des réunions formalisées jusqu'aux conversations familières, donc non formalisées ; dans le cas des réunions des chercheurs, celles-ci sont « both institutional (therefore formal) and held among peers (therefore informal) » (Traverso à paraître : 5). Comme je l'ai déjà dit, les réunions à la Lutine se situent sur un continuum entre différentes formes d'échanges : ceci est vrai pour leur degré de formalisation comme pour leur degré d'institutionnalisation.

IV.3 La réunion – caractéristiques

Dans ce paragraphe, je vais, après quelques réflexions sémantiques concernant la notion de « réunion », observer de près différents critères qui servent à décrire le type d'interaction dont il s'agit. Je vais ensuite en décrire les caractéristiques externes et internes selon des critères présentés dans les travaux de référence cités plus haut.

Chaque ensemble de caractéristiques sera appliqué à mes données.

IV.3.1 Quelques réflexions sémantiques

Sans entrer en détail dans une discussion des dénominations dans différentes langues, j'aimerais mentionner le fait qu'une traduction de « réunion » en allemand est tout sauf évidente : nous avons la possibilité de choisir (et je ne mentionne là que les trois expressions qui me semblent les plus appropriées pour le genre de réunion que j'analyse) entre « *Versammlung* », « *Sitzung* » et « *Besprechung* ». Dannerer (1999 : 13) déplore un manque de précision dans l'utilisation des différents termes. Dans son étude, elle précise qu'elle utilise les termes « *Sitzung* », « *Meeting*²¹⁰ » et « *Besprechung* » comme synonymes « [...] parce que ni 's'asseoir' [= *sitzen*] ensemble, ni 'se rencontrer' [= *to meet*] ne semblent essentiels²¹¹ ». Ceci est, par contre, un point très important pour les réunions à la Lutine qui, comme nous allons le voir, n'ont pas seulement une fonction externe, mais aussi interne : l'acte de se réunir est indispensable à la cohésion du groupe²¹². Cette différence de conception d'une réunion pour Dannerer et pour mon travail est liée aux différences des groupes analysés. Il m'a semblé intéressant de regarder les traductions de *réunion* dans le dictionnaire – moins pour trouver le mot le plus approprié que pour utiliser ces réflexions comparatives comme une première approche de la description de ce que représente une réunion.

Le Harrap's Universal (1999) propose les traductions suivantes :

Réunion [...] 1. (séance) Zusammenkunft f, Treffen nt ; privée Veranstaltung f ; politique, publique Versammlung f ; [comité, commission] Sitzung f ; (conférence) Besprechung f, Konferenz f ; SCOL Konferenz ; (rassemblement) Versammlung [...].

« *Zusammenkunft* », « *Treffen* » ou « *Veranstaltung* » sont, à mon avis, des termes trop vagues et trop généraux pour nos besoins, les deux premiers décrivant une rencontre qui peut avoir lieu sans préméditation ou, comme le précise le dictionnaire, désignant une séance. Le deuxième décrit toutes sortes d'occasions où au moins deux personnes se rencontrent, et ne pourrait être utilisé tout seul dans des tournures comme « *Ich habe heute ein Treffen* » □ dans la plupart des cas, on ajouterait le nom du groupe avec lequel on doit se réunir, sans quoi la phrase pourrait suggérer que la personne a un *rendez-vous* avec quelqu'un. « *Veranstaltung* » peut être une manifestation ou une cérémonie quelconque.

L'expression « *Versammlung* » est sémantiquement proche de la *réunion* française ou du « *meeting* » anglais, en ce sens qu'elle souligne l'aspect de *se rencontrer*, de *se réunir*, mais aussi de *se rassembler* – et cela souvent avec beaucoup plus de personnes que dans une réunion. Elle serait sans doute mieux traduite par le terme *assemblée*. C'est

²¹⁰ Cf. Kerbrat-Orecchioni (1995 : 127) qui souligne que « ce terme [n'a] pas exactement le même sens en français et en anglais ».

²¹¹ « [...] da weder das gemeinsame 'Sitzen' noch das 'einander Treffen' wesentlich erscheint ».

²¹² Récemment, et bien après la période de mes enregistrements, des inimitiés se sont développées entre les membres du groupe et, d'après le témoignage d'un membre du groupe, *les réunions n'ont rien à voir avec ce qu'elles étaient à ton [mon, S.K.] époque*.

peut-être cette notion du *rassemblement*, soulignée dans le Harrap's Universal (1999) par les épithètes *politique* et *publique* qui fait qu'on n'utiliserait pas l'expression « *Versammlung* » pour, par exemple, une réunion d'entreprise (réunion de maîtrise, réunion d'équipe²¹³) : le rassemblement, ou donc la réunion publique et/ou politique est plus une rencontre avec une ou plusieurs personnes qui tiennent un discours devant un auditoire qu'une rencontre qui donne *a priori* lieu à une participation verbale de toutes les personnes présentes : l'accent est mis plutôt sur l'être ensemble que sur le parler ensemble, sans exclure cette dernière activité. La nuance politique de « *Versammlung* » est un deuxième point important.

« *Sitzung* » souligne, du point de vue sémantique, l'aspect de *s'asseoir* autour d'une table pour parler dans un cadre à haut degré d'institutionnalisation – c'est pour cela que le dictionnaire ajoute les mots *comité* et *commission*. Le terme est très proche de la *session* française.

« *Besprechung* » focalise sémantiquement l'aspect de parler, de discuter de quelque chose. On peut l'utiliser dans le sens de *conférence*, mais aussi pour désigner un entretien, une « réunion » entre deux personnes.

Pour les réunions à la Lutine, j'utiliserais en allemand le terme « *Versammlung* » pour son côté politique et à cause de l'importance qu'il donne au fait de se réunir.

IV.3.2 Caractéristiques externes

Cuff/Sharrock (1985 : 158) maintiennent que « *researchers, like any other members of society, can commonsensically recognize a meeting when they see it* ». Ceci est certainement vrai, mais quels sont donc les éléments qui nous²¹⁴ apprennent ce que c'est qu'une réunion ? Regardons maintenant les traits constitutifs de ce genre d'échange. Je commencerai avec des notions de base, tirées de la définition de « réunion » du Nouveau Petit Robert (1994), pour continuer ensuite avec les caractéristiques externes (le cadre – participants, lieu, temps, etc.). Après, je rentrerai plus en détail dans les caractéristiques internes, le déroulement, mais aussi l'organisation des tours de parole, etc., de la réunion.

La réunion représente un type d'interaction particulier que le *Nouveau Petit Robert* (1994 : *réunion*) définit de la manière suivante :

réunion : [...] Le fait de se retrouver, et par ext. de se trouver ensemble ; groupes de personnes réunies. [...] Les personnes qui sont venues en un même lieu pour être ensemble (pour participer à une activité commune ou collective) ; acte par lequel elles se rassemblent ; durée, circonstances de leur rencontre [...].

Les traits caractéristiques de la réunion seraient donc **le site** (2.2.1.) (« en un même lieu »²¹⁵), **le but** (2.2.2.) (« pour être ensemble – pour participer à une activité commune ou

²¹³ Par contre, « *Versammlung* » peut très bien désigner une réunion de comité d'entreprise ou, dans la tournure « *Vollversammlung* », une assemblée (générale) – ce qui souligne encore son aspect politique.

²¹⁴ Ce « nous » désigne aussi bien les chercheurs que les profanes.

²¹⁵ Ceci n'est pas applicable aux télé-réunions, où l'aspect « en un même lieu », donc physiquement ensemble, face à face, est remplacé par le fait de se rassembler sur le même médium.

collective »), et **les participants** (2.2.3.) (« les », donc plusieurs, « personnes »).

La description des caractéristiques d'une réunion reste évidemment à préciser, mais cette définition peut déjà nous servir de base. Si l'on ajoute à ces éléments les facteurs **temps** (2.2.1.b) et **statut des participants** (2.2.3.b), on peut appeler leur ensemble « the official framing which describes the situational features (time, place, number of participants, official status, aims) » (Traverso à paraître : 4) ou les « données externes » (Kerbrat-Orecchioni 1995 : 129-130) de ce type d'échange.

IV.3.2.1 Le cadre spatio-temporel

Le site (cadre spatial) d'une réunion doit donc être défini à l'avance pour que les participants sachent où se rendre, ce qui implique forcément un caractère organisé, prémédité, négocié et convoqué de la réunion. Les participants doivent être prévenus ; à l'exception d'une réunion d'urgence, il s'agit d'un rassemblement sur rendez-vous. De là suit qu'il existe un présupposé communicatif, une prédétermination de l'interaction qui va se produire. Le fait que la réunion soit une rencontre organisée lui donne un caractère officiel, qui se traduit par exemple dans l'expression *être en réunion*, qui implique « [être] indisponible pour autre chose » (La grande encyclopédie Larousse 17, 1976 : *réunion*).

Les réunions à la Lutine se déroulent, je l'ai déjà dit, soit dans l'un des appartements collectifs, soit dans une chambre, soit dans la cour ; cette dernière étant le lieu préféré en été, entre autres pour la raison qu'elle n'est pas marquée comme territoire de Lutine ou Loziz. Le reste du temps, c'est selon des critères pratiques (trop de gens de passage ici, pas assez de place là, etc.) que l'on se décide pour un certain lieu. Et comme il est la plupart du temps déterminé au dernier moment, une réunion peut aussi commencer par la recherche d'un endroit pour la faire (errance dans l'escalier). Les participants forment (plus ou moins) un cercle, ce qui donne à tous la possibilité de se voir. On s'assoit rarement autour d'une table et rarement sur des chaises : souvent, la plupart des participants sont assis par terre. Dans le salon du premier étage se trouve une table basse. Soulignons que cette table n'a pas de fonction dans l'interaction, sauf peut-être pour poser des cendriers et éventuellement des verres dessus. Elle est de toutes façons trop petite pour que tous les participants puissent « l'utiliser ».

Le temps (cadre temporel, date et durée) : Schwartzman (1986 : 242-243) distingue entre « scheduled » et « unscheduled meetings ». Les réunions non-planifiées d'avance sont souvent des réunions de crise/d'urgence ou bien des rencontres « banales » qui se transforment en réunion. Ceci n'est quasiment jamais le cas à la Lutine : ici, on a affaire à des réunions avec date et heure précisées d'avance (cf. II.5.4.4) afin que le maximum de gens puissent se rendre disponibles pour la réunion. Même si les intervalles entre les réunions sont irréguliers (quelques jours à plusieurs semaines), ces rencontres sont des événements récurrents. Une réunion peut avoir lieu à différents moments de la journée ; il n'y a pas de préférence pour une heure précise à la Lutine. La durée des réunions dépend de la quantité et de la complexité des thèmes à traiter, mais aussi de la volonté et de la disponibilité des participants. Il arrive régulièrement qu'une réunion soit terminée avant que le groupe n'ait traité tous les points prévus parce que des participants n'ont plus de temps (pour des raisons diverses). Quoi qu'il en soit, les réunions ne durent généralement pas moins de trente minutes, ni plus de trois heures.

IV.3.2.2 Les buts

Les buts (car je parle bien des *buts* au pluriel) se divisent en deux catégories : le fait d'*être* ensemble d'une part, et le fait d'*agir* ensemble d'autre part ²¹⁶, donc finalité « interne » et finalité « externe » (cf. Kerbrat-Orecchioni 1995 : 127) ou, comme le formule Boden (1994 : 81) :

[...] meetings remain the essential mechanisms through which organizations create and maintain the practical activity of organizing. [...]. Meetings are also ritual affairs, tribal gatherings in which the faithful reaffirm solidarity [...].

Pour Müller (2002 : 18), qui travaille sur le langage au travail, la réunion est intéressante pour l'analyse parce que

c'est là que se passent les choses les plus importantes, celles qui sont à prendre en compte pour comprendre la multitude interactionnelle de l'entreprise. [...] les réunions donnent des éclaircissements sur certains centres d'intérêt des participants, qui sont liés à leurs tâches respectives. Ainsi se concentrent d'une manière typique, dans les réunions, les indices concernant leur Lebenswelt. Des caractéristiques de comportement, qui se situent entre des pôles comme proximité/distance ou formalité/informalité, donnent des indices pour déterminer le style du groupe, la spécificité du parler du milieu et la culture de l'entreprise ²¹⁷

J'ajoute les points suivants :

La réunion est une manifestation de l'existence même du groupe, un signe de la vitalité de celui-ci. Se rassembler met en évidence le groupe en tant que tel ; cf. Schwartzman (1986 : 250) : « [...] organizations need meetings, because it is through meetings that the organization creates and maintains itself ».

La réunion est bien sûr aussi le lieu où des antagonismes dans un groupe sont affirmés, où des problèmes courants et exceptionnels sont discutés – il ne faut donc pas seulement la considérer comme un acte fusionnel. Elle peut aussi être le lieu où sont réglés des conflits, cf. Schwartzman (1989 : 200) qui parle du rôle des réunions « as a background structure for the resolution, regulation, display or suppression of conflict ».

La réunion est alors considérée comme « ritual » ²¹⁸ (Schwartzman 1986 : 249),

²¹⁶ Même au cours de réunions dites « d'information », il y a action d'informer et action de s'informer.

²¹⁷ « *Besprechungen sind deshalb von Interesse, weil in ihnen die wichtigsten Fäden zusammenlaufen, die zu einem Verständnis der interaktionalen Vielfalt des Unternehmens zu berücksichtigen sind. [...] [Besprechungen geben] Aufschluss über bestimmte Interessenlagen der Teilnehmer, die mit ihren jeweiligen Aufgaben zusammenhängen. So verdichten sich in Besprechungen typischerweise die Hinweise auf die Lebenswelt der Mitarbeiter. Handlungseigenschaften, die zwischen Polen wie Nähe und Distanz oder Formalität und Informalität oszillieren, geben Hinweise auf Gruppenstile, die Milieuspezifik des Sprechens und die Betriebskultur* ».

²¹⁸ « As a collective ritual, meetings provide participants with a way to both negotiate and interpret their social reality and, at the same time, in certain organizations (e.g., organized anarchies) the meeting may be the major evidence of organizational action » (Schwartzman 1986 : 250).

comme « actividad rutinaria » (Bierbach 1995 : 521) qui renforce et stabilise la vie d'un groupe.

Les buts actifs Ou la « finalidad práctica », comme le formule Bierbach (1995 : 522). 1. d'une réunion peuvent être multiples, implicites ou explicites, mais ils se regroupent autour des axes suivants :

- la diffusion d'information (cf. Dannerer 1999 : 47) ;
- la définition des objectifs communs, de l'idéologie du groupe, l'ajustement des objectifs et des attentes de chacun dans le groupe ;
- l'évolution des idées de chacun sous l'effet des idées des autres, soit dans le sens d'une stimulation, d'une synthèse ou d'un réajustement. Ceci peut avoir l'effet « to shift responsibility for actions or decisions from individuals and even from groups into the meeting itself » (Schwartzman 1986 : 248)²¹⁹ ;
- la résolution d'un problème, la préparation d'une action, l'orientation de la conduite du groupe : « no se discute sólo para confrontar ideas, posturas, opiniones, sino para llegar a conclusiones prácticas (como futuros trabajos, reivindicaciones etc. » (Bierbach 1996 : 522) ;
- l'établissement/ la distribution de tâches (cf. Dannerer 1999 : 157-190).

Iedema/Wodak (1999 :11) citent Mumby pour lequel la finalité interne et la finalité externe jouent un rôle également important :

***Mumby considers meetings to be a prime genre where the organization's dominant ideologies, norms and values are reinforced, negotiated and contested : « meetings are perceived as a necessary and pervasive characteristic of organisational life – they are events that people are required to engage in if decisions are to be made and goals to be accomplished. While this is the ostensible rationale for meetings, they also function as the most important and visible sites of organisational power, and of the reification of organisational hierarchy ».* (Mumby 1988 : 68, cité par Iedema/Wodak 1999 :11)**

Est-ce que cette dernière constatation – le fait que les réunions fonctionnent comme sites du pouvoir, comme lieu de renforcement de la hiérarchie de l'organisation – est un facteur qui joue aussi à la Lutine ? Formulons une réponse prudente :

Je ne parlerai pas de hiérarchie à la Lutine, mais d'un poids plus ou moins important qu'ont les habitants dans le groupe. Prenons par exemple l'organisation des tours de

²¹⁹ Ce principe de parole est assez intéressant. Schwartzman illustre ce point avec une interview dans laquelle la personne raconte qu'il y a des dynamiques dans des réunions qui mènent à des décisions ou à des actions imprévisibles de façon à ce que les participants ne manifestent pas plus que les autres dans les réunions à la Lutine, et il semble que can't appreciate souvent les mêmes. Il semble aussi qu'un grand nombre des participants ne pourrions pas nous en rendre compte. Par ailleurs (1999 : 166) pose cette observation de la façon suivante : ***Ce principe [de ne pas vouloir des chefs qui pensent et des hommes de mains qui agissent, SJK] est toujours à la base des activités des libertaires des comptes rendus d'aujourd'hui, se qui ne va pas sans problèmes et qui n'exclut pas qu'il y ait des gens à l'intérieur du mouvement, qui soient plus connus et reconnus que***

d'autres. Ce qui n'empêche pas non plus que des pouvoirs s'installent aussi à l'intérieur de ce mouvement qui se revendique souvent comme étant contre toute forme de pouvoir. Le pouvoir de ceux-celles qui savent plus, qui sont dans le mouvement depuis plus longtemps, qui ont plus de tchache²²⁰ [...].

Il me semble difficile de répondre à la question de savoir s'il y a des leaders dans ce groupe anarchiste et si (ce qu'on m'a souvent dit pendant des discussions sur mon sujet de thèse) c'est vrai que « des groupes sans chef(s) n'existent pas ». Mais, et ceci est évident, certaines personnes ont plus de poids que d'autres dans le groupe, et cela est lié à l'engagement que ces premières investissent dans des activités collectives ou des activités pour le groupe ; activités que ces dernières montrent moins. L'engagement mène à montrer de la présence – entre autres dans les réunions – et donc donnent une importance dans le groupe. Ceci ne veut pas dire que ces personnes-là soient les « chefs » du groupe.

Schwonke (1999 : 44) ne répond pas forcément à notre question, mais ajoute un élément qui aide à la reformuler :

Il existe de nombreux groupes dans lesquels il ne s'est pas développé un système de domination et de soumission. Mais dans ces groupes-là aussi il y a toujours des personnes qui exercent une grande influence sur les décisions du groupe, et des personnes qui n'en exercent presque aucune. Cette différenciation de l'influence peut être liée à une différenciation des attributions [...]²²¹.

Ceci dit, une inégalité d'influence dans un groupe peut s'expliquer par l'inégalité fonctionnelle des membres du groupe : celui qui a le plus d'information ou le plus de compétence pour résoudre un problème, prend une place²²² plus importante dans la discussion, et acquiert aussi plus d'influence. Nous rencontrons ici le rôle de « l'expert » dans le groupe. Ce rôle d'expert dépend en partie de facteurs contextuels, de facteurs « externes » : « l'autorité advient au langage du dehors » (Bourdieu 1982 : 105).

IV.3.2.3 Les participants (nombre, statut, relation)

Pour déterminer le nombre de participants et leur statut interlocutif dans un échange communicatif, Goffman introduit le modèle de « participation framework » (1981) ; il postule que chaque personne qui se trouve à portée d'un événement langagier, possède un certain statut vis-à-vis de celui-ci. Ceci peut aller d'un simple « bystander »²²³, un témoin extérieur qui peut néanmoins avoir une certaine influence sur le déroulement de l'interaction, jusqu'à un « vrai » rôle de participant ratifié – celui-là peut être destinataire

²²⁰ C'est Pucciarelli qui souligne.

²²¹ « Es gibt viele Gruppen, in denen sich nicht ein klares System von Über- und Unterordnung herausgebildet hat. Aber auch dort gibt es immer Personen, die auf Gruppenentscheidungen einen sehr großen, und andere, die fast gar keinen Einfluß ausüben. Diese Differenzierung des Einflusses kann sich verbinden mit einer Differenzierung nach Aufgabenbereichen [...] ».

²²² Même si j'utilise le mot « place » ici, je tiens à parler de « rôles » et non pas de « places » dans ce chapitre. Un système de places (cf. Kerbrat-Orecchioni 1992 : 71-75) me semble trop lié à des notions comme « position haute/basse », à une certaine hiérarchie, pour décrire les interactions dans les réunions à la Lutine.

direct (ou allocutaire) ou indirect (ou latéral) –qui est intégré au groupe conversationnel²²⁴. Pour décrire le cas de la réunion, ce modèle ne nous avance pas beaucoup :

- Les participants à une réunion sont généralement²²⁵ tous des participants ratifiés, étant donné qu'il s'agit généralement, comme je l'ai déjà dit, d'un rassemblement sur rendez-vous, signalé à tous les habitants via les tableaux blancs.
- A partir d'un certain nombre de participants, identifier les participants directs et indirects devient une tâche extrêmement complexe. Certes, on peut trouver des indices d'une adresse directe : des marqueurs comme des séquences métacommunicatives ou des pronoms ; des indices comme le contenu de ce qui est dit ; le regard ou autres signes corporels (pour analyser cela, il faut évidemment des enregistrements vidéo), mais ceux-là restent locaux, ne sont valables qu'à certains moments.

Dans notre cas, les participants, c'est-à-dire les interactants, sont les membres de la Lutine ainsi que des amis qui y habitent pour un temps (cf. II.2.2.2), et quelquefois des « invités » comme Jeanne, une étudiante qui veut tourner un reportage à la Lutine, dans R7. Le nombre varie entre sept et dix-neuf personnes²²⁶ ; il s'agit donc d'un nombre élevé de participants « également actifs – ou du moins, que le cadrage institutionnel autorise à être actifs²²⁷ » (cf. Kerbrat-Orecchioni 1995 : 124). Ils sont tous des participants ratifiés.

Considérons les suggestions de Traverso (1999 : 18) pour décrire la relation entre les participants : « On peut différencier les grands types de relations : personnelles (amis), institutionnelles (collègues), fonctionnelles (client/vendeur). Ces catégories ne s'excluent pas l'une l'autre [...] ». Une réunion peut aussi bien se dérouler entre amis (par exemple une réunion pour organiser des vacances communes) qu'entre collègues (dans l'entreprise, à l'université, etc.). Les participants assument des *rôles interactionnels* : dans une réunion, on peut s'imaginer le rôle de l'animateur, celui du secrétaire qui prend les notes, etc. Enfin, la relation peut être décrite en termes de proximité/distance (axe horizontal) et égalitaire/hiéarchisée (axe vertical).

La relation entre les participants des réunions à la Lutine est personnelle et du côté des pôles « proximité » et « égalité » sur les deux axes respectivement. Je parlerai plus loin en détail des rôles interactionnels.

Un dernier point concernant les participants me semble important : remarquons que l'habitude des « lutinistes » attendent que tout le monde soit arrivé pour commencer la réunion²²⁸, ce qui souligne son caractère institutionnel, mais aussi la nature du groupe :

²²⁴ Pour une discussion de ce modèle, cf. Kerbrat-Orecchioni 1995 : 82-103.

²²⁵ Je dis bien « généralement », il y a sûrement des exceptions – on pourrait imaginer des réunions en plein air auxquelles se joignent des passants.

²²⁶ La première réunion enregistrée (R1) rassemble sept personnes ; la dernière (R7) dix-neuf.

²²⁷ Ce qui rapproche les réunions à la Lutine d'autant d'assemblées générales.

la relation entre les participants est égalitaire, et l'individu est aussi important que le groupe.

Il arrive que l'absence de certains membres du groupe empêche d'aborder certains sujets, de pousser plus loin une discussion, ou de prendre une décision :

- 1 RY: déjà c'est un peu ch- c'est un c'est un peu chiant[†] parce qu'il y a Nicola
2 qui est pas là donc euh . il y a . (xxxxxx) si on venait à prendre une
3 décision euh . (xxxxxx) la décision[†] quoi . ((xxx) discuter (xxxxxx) (avec
4 MR: [mais
5 elle?) . (xxxx . xxxxxxxxxxxxx)
6 MR: mais on peut très bien prendre une décision: en disant qu'elle reste
7 toujours ouverte euh parce que Nicola est pas là[†]
8 Xm: hm
9 MR: on lui donne exactement euh le compte-rendu[†] elle y réfléchit[^] et elle
10 nous en reparle[†] quoi (xxx) euh (puis?) que: elle est elle est pas là avant
11 un petit mo[ment][†]
12 GB: [se racle la gorge
13 RI: c'est un tout petit peu faux-cul parce que si euh on décide que Loziz va

R3/316-334 :

- 14 habiter ici et que Nicola arrive elle va euh elle va avoir du mal à fin si si
15 si jamais elle [elle veut pas elle va avoir du mal à dire euh: . ah ben non
16 léger-----
17 MR: [ah (oui oui effectivement oui oui?)
18 finalement euh . cassez-vous
19 ----- nt-

Ici se pose le problème qu'il y a une décision à prendre et que Nicola est absente et ne va pas arriver *avant un petit moment* (10/11). La décision a une grande importance, car il s'agit d'accepter le collectif Loziz dans la maison de la Lutine. Maryse propose un compromis : de prendre une décision, mais de la laisser ouverte ; elle souligne que Nicola peut s'informer de la discussion en lisant le compte-rendu²²⁹ et donner son avis par la suite (9/10). Rémi voit bien l'inconvénient de cette proposition : une décision de cette dimension et avec de telles conséquences, prise pendant une réunion, pourra difficilement être remise en question par Nicola— elle aurait l'air d'une rabat-joie, voire d'une petite despote qui abuse de son pouvoir en disant légèrement, à la capricieuse, *ah ben non finalement eu:h* (15/18), et en ordonnant : *cassez-vous* (18). C'est pour cela que Rémi appelle la proposition *un tout petit peu faux-cul*²³⁰ (13) : elle serait à la surface politiquement correcte puisque ouverte en apparence (tout le monde devrait être présent pour prendre une décision aussi importante), mais enlèverait au fond toute possibilité à

²²⁸ Deux exceptions : soit la personne qui est en retard a déjà annoncé qu'elle n'allait pas arriver à temps ; soit elle arrive avec un retard de plus d'une demi-heure.

²²⁹ Maryse a prévu cette situation dès le début de la réunion où elle a dit à Alphonse qui prend les notes : [...] *t'essaie de les prendre vraiment bien pour qu'on puisse les donner à Nicola* (R3/63-64).

²³⁰ On remarquera qu'il utilise l'atténuant *un tout petit peu* pour ne pas trop attaquer la face de Maryse.

Nicola de donner son véritable avis si celui-là va à l'encontre de la décision prise sans elle.

La discussion sur ce problème s'arrête là pour le moment, Pénélope fait une remarque sur l'organisation des tours de parole qui détourne le sujet. La solution en est que Nicola arrive à l'improviste vers la fin de la réunion. Juste avant la dispersion de la réunion, Alex reprend le sujet :

1 AX: [après les gens euh moi ça me
2 dérange pas que les gens se voient sans moi par exemple 'fin . je trouve
3 ça (xxx) . 'fin se- sachant que je me tiendrai au courant que j'aurai des
4 trucs à dire après' . mais euh
5 MR: ouais non mais . moi [(xx)
6 AX: [enfin . que il y ait des trucs des fois qui peuvent se
7 passer si- c'est intéressant que les gens y soient' . pour se tenir
8 informés et tout ça' . et que moi ça me dérange pas si tout le monde est
9 pas là sachant que c'est toujours euh . euh=
10 MR: =ben on fait des comptes-rendus toutes façons c'est [pour ça' hein

R3/2793-2811 :

11 AX: [ouais . à penser
12 aux gens qui sont pas là et puis que ça soit jamais [(xx)
13 MR: [tu vois comme on a
14 fait avec Nicola où on a tout marqué
15 RC: lousse---|-----|-----
16 PE: [on p- [a-
17 MR: [ben toutes façons nous on fait on a un . nous on tient
18 un cahier à la Lutine où il y a toutes les réunions (on les écrit?) on les
19 garde . sur papier et on a un cahier (1,5s) on [(xx)

Alex ne se sentirait pas exclu ou gêné si une réunion se passait sans lui ; la condition en est d'obtenir les informations nécessaires par la suite et d'avoir *des trucs à dire après* (3/4), c'est-à-dire d'avoir la possibilité de donner son opinion par la suite – avec l'espoir de pouvoir encore changer quelque chose quand une décision est déjà prise ? Impossible de savoir s'il croit à cette possibilité. L'important est en tout cas de conserver les informations pour les personnes absentes ; Maryse souligne que cela est justement la fonction des comptes-rendus qui sont rangés dans un cahier (un classeur, en réalité, 17-19).

L'exemple suivant montre que pour Rémi, ce ne sont pas seulement les décisions, mais déjà le fait de parler de certaines choses en l'absence de certains membres qui peut poser problème :

1 RI: [...] au au début de la première Lutine on avait déjà fait deux ou trois
 2 réunions euh pendant que Maryse était pas là↑ et du coup quand elle
 3 est arrivée elle a eu l'impression qu'il y avait un truc qui était hyper
 4 bouclé fait fini entre les gens qui étaient là^^. et euh elle était enfin elle
 5 a mis vachement de temps à pas se sentir exclue de ça↑ ... et c'est pour
 6 ça que même déjà euh fin commencer à parler de ces trucs-là . plus
 7 dans le détail comme ça↑ ça me gêne un peu par rapport aux gens qui
 8 vont arriver après [(3,5s) ce qui veut pas dire que c'est interdit d'en
 9 souriant--
 10 XX: [chuchote
 11 parler entre nous autrement↑ mais de le faire de façon formelle en réu
 12 -----
 13 ça: pfft

R2/293-303 :

Il fait une distinction claire entre la réunion (=parler *de façon formelle*, 11) et *en parler entre nous*, 11 (=individuellement, inofficiellement) – ce qui est discuté en réunion a pour lui un statut spécial, une importance au-delà de l'interaction de tous les jours.

Ceci nous mène à la description des caractéristiques internes d'une réunion.

IV.3.3 Caractéristiques internes

Pour la description des caractéristiques internes, sept points me semblent importants dans une description de la réunion comme genre d'interaction : (1) le degré de formalité, (2) la focalisation de l'attention, (3) le déroulement/la structure, (4) l'organisation des tours de parole, (5) l'organisation thématique, (6) les rôles participatifs, et (7) le mode/le style.

Regardons maintenant comment ces traits sont décrits dans la littérature consultée, et comment on peut les appliquer à la Lutine :

IV.3.3.1 Le degré de formalité²³¹

Comme je l'ai déjà remarqué, Rémi emploie le terme « formel(le) » quand il parle d'un échange verbal en réunion. Cette perception de la réunion par un de ses participants ou *catégorisation des membres* comme « formelle »²³² peut nous aider à la situer sur le continuum *informel – formel*, les perceptions des interactants s'ajoutant aux « étiquettes » de l'analyste qui essaie de trouver des catégories pertinentes²³³ : « Qu'on se contente d'opposer binaires les échanges 'familiers' ('colloquial') aux échanges 'formels' ('ceremonial'), ou que l'on préfère distinguer plus finement, [...] il n'en reste pas moins que c'est en réalité à un continuum que l'on a ici affaire [...] » (Kerbrat-Orecchioni 1995 : 127). Effectivement, les réunions à la Lutine intègrent des éléments informels et formels ; il semble difficile de les « ranger » dans leur totalité définitivement dans l'une des deux

²³¹ A situer au même niveau que le « degree of institutionalization » de Peskett (1987 : 47).

²³² Ceci n'est pas le seul exemple d'une *catégorisation des membres* ; dans R3 (2815/2816), deux personnes de Loziz racontent : PE: nous jusqu'à présent□ . on on fonctionnait sans réunions AX: fin on se pa- on se parlait de temps en temps mais c'était pas formel

catégories, surtout si je suis Goffman (1957 : 129) :

More important, one ought not to expect that concrete situations will provide pure examples of informal conduct or formal conduct, although there is usually a tendency to move the definition of the situation in one of these two directions. [...] I would like to emphasize the fact that activity in a concrete situation is always a compromise between the formal and informal styles.

Tandis que Goffman parle de « situations » en général, Schwartzman (1989 : 41) ajoute pour la réunion un autre aspect qui me semble intéressant ; pour elle, une réunion « provides individuals with a structure to use to metaphorically mix their formal and informal relationships and feelings with community or organizational issues, problems, and solutions ». Le mélange des deux modalités donne donc aux participants la possibilité de discuter des problèmes personnels à un autre niveau que dans la conversation de tous les jours : « the episodic nature of meeting talk creates the possibility for individual and group social relationships, agreements and disagreements, to be discussed and framed as a discussion of business » (Schwartzman 1986 : 246)²³⁴.

Suivant l'interprétation de Rémi, je formulerai la thèse suivante : les réunions se déroulent d'une manière *plus* formelle que les autres échanges à la Lutine, et cela se montre surtout dans les caractéristiques suivantes – selon des critères cités par Vion (1992 : 134) :

- **la focalisation de l'attention** ; Schwartzman (1989 : 287-288) cite Irvine qui « suggests that [the development and maintenance of a central focus of speech] is an important feature characteristic of formality in communicative events in general ». On s'intéressera de plus près à ce trait dans IV.3.3.1. ;
- un élément important ici est **la nature non spontanée des rituels d'ouverture ou de clôture**. On regardera ce point de plus près dans IV.3.3.3. ;

²³³ Atkinson (1982 : 87) regrette que la recherche sociologique ne prenne pas assez en compte ces définitions des interactants eux-mêmes – un constat que l'on pourrait, à mon avis, encore faire aujourd'hui pour ce domaine –, et dit qu'une approche ethnométhodologique est à préférer pour étudier ce « traditional sociological issue » (*ibid.*) qu'est la relation entre des actions sociales formelles et informelles : « Throughout an extensive literature, however, there is relatively little concern for the fact that, in common with most of the other conceptual distinctions found in sociological studies, the contrast between 'formal' and 'informal' interaction was and is in the first place a members' analytic distinction ».

²³⁴ Christmann (1997), qui analyse la construction communicative de « morale » dans des groupes écologistes, parle entre autres de leurs réunions. Elle n'en décrit que brièvement le fonctionnement, c'est-à-dire qu'elle les utilise plutôt comme outil pour l'analyse d'autres aspects. Christmann ne se pose pas le problème de classer ces réunions dans leur intégralité selon leur degré de formalité : elle divise ce qui s'y passe en « communication formelle » (surtout la transmission du savoir, entre autres par des exposés d'experts et par des rapports) et en « communication informelle » (par exemple s'indigner ou se moquer). Ses critères pour distinguer les deux parties ne sont pas clairs, mais on peut avoir l'impression que la distinction est beaucoup plus nette que dans les réunions de mon propre corpus : apparemment, le gros des interactions est à considérer comme formel, et tout ce qui les interrompt est informel. Dans ce contexte, deux points de Christmann me semblent intéressants : que les parenthèses informelles dans les groupes écologistes sont contextualisées par des commentaires métacommunicatifs (cf. Christmann 1997 : 84) et qu'elles tournent surtout autour des sujets qui viennent d'être traités ou autour d'une thématique écologiste, donc qu'elles restent dans le cadre de la réunion. Aucune des deux constatations ne s'applique à mes données.

- **l'élaboration d'un ordre du jour, la prise de notes** pendant la réunion (cf. *infra*).

Les éléments informels dans les réunions à la Lutine seraient, par contre :

- la nature **symétrique du cadre interactif** (cf. IV.3.3.4) ; selon Vion (1992 : 134) qui distingue entre un cadre symétrique et un cadre complémentaire – autrement dit non-hiérarchique ou hiérarchique ;
- les **règles de circulation de parole la plupart du temps implicites**. L'exception est R4 où Rémi propose de nommer *quelqu'un ou enfin en fait je préférerais quelqu'une et tant qu'à faire si ça pouvait être toi puisque tu prends les notes qui coordonnes un peu la réu c'est juste une histoire d'efficacité* (R4/123-125) et effectivement Pénélope se met à remplir le rôle de « modératrice », mais l'oublie petit à petit pendant la réunion (cf. IV.3.3.6). Dans R3, la proposition de faire *un tour de parole individuel* (R3/335) est acceptée et appliquée — ce qui n'empêche pas des passages de discussion libre pendant le déroulement de ce tour de parole ;
- le **caractère semi-ouvert du contrat de parole** : *a priori* tout le monde peut introduire des thèmes, mais pas à n'importe quel moment de la réunion, *l'ordre du jour* étant établi au début de la réunion (cf. *infra*). Si quelqu'un ne se rappelle que plus tard qu'il voulait parler d'un certain point, il ne peut l'introduire qu'en marquant de façon métadiscursive que ce n'est pas vraiment le moment de le faire²³⁵.

Pour mieux représenter les aspects informels et les aspects formels des réunions à la Lutine, je les rassemble dans le tableau suivant :

Tableau 3 : Les aspects informels/formels des réunions à la Lutine

²³⁵ Pour Traverso (à paraître : 5), les réunions qu'elle analyse « were both institutional (therefore formal), and held among peers (therefore informal) ». Je ne la suis pas en ce qui concerne l'identification de « peers » et « informal ».

	Aspects formels	Aspects informels
Cadre spatio-temporel (lieu et temps)	lieu et temps préétablis, annoncés	on attend que tous les participants soient arrivés quite à ne pas de commencer à l'heure prévue
Cadre spatial (agencement de l'espace)	les participants se mettent plus ou moins en cercle (cf. focalisation de l'attention)	pas de table/de chaises pour tout le monde ; certains participants sont assis par terre
Cadre interactif		Symétrique
Règles de circulation de parole	au moins deux fois explicites	dans la plupart des cas implicites
Caractère du contrat de parole	semi-fermé, parce que <i>l'ordre du jour</i> restreint le glissement thématique	semi-ouvert, parce que a priori il y a possibilité d'aborder tous les sujets
Documentation de la réunion	prise de notes	Les notes restent sous forme de brouillon, et seraient à peu près incompréhensibles pour une personne extérieure
Rituels d'ouverture/ de clôture	non spontanés	
Autre		quelques participants mangent / boivent / préparent à manger pendant la réunion, parlent la bouche pleine, font des remarques sur ce qu'ils sont en train de manger ou de boire ²³⁶ métacommentaires des participants concernant la réunion ²³⁷

Pour Boden, la différence entre réunions formelles et informelles réside dans les caractéristiques suivantes :

they [=formal meetings, S.K.] may be officially convened by written summonses or fixed arrangements, have an organizationally defined composition of members, follow a prepublished or relatively fixed agenda, and be chaired by a designated official. (Boden 1994 : 85)

Cela confirme ce que j'ai dit des réunions à la Lutine, avec l'exception que ces dernières ne sont pas « chaired by a designated official ». Selon Boden (1994 : 85), la « chairperson » guide les tours de parole pendant une réunion formelle : « a primary feature of formal meetings is the directed and restricted nature of turn-taking, channeled

²³⁶ Sans commune mesure avec l'eau minérale ou le café servi pendant des réunions d'entreprise.

²³⁷ MR: qu'est-ce que c'est chiant (R4/631) SY: aller j'ai pas t- quinze an:s moi (R7/3388); (Sylvie est mécontente que la réunion dure trop longtemps)

as it is by and through the chairperson [...] ». Comme nous allons le voir (cf. V.2.3.6), la personne qui prend les notes joue jusqu'à un certain degré ce qu'on pourrait appeler ce rôle de « chairperson » ou modérateur/personne régulatrice, mais dans un sens beaucoup moins strict que chez Boden (1994 : 99) où « turn allocation, transition, and even duration are overtly managed by the chairperson functioning as a kind of central switching station for the meeting ».

Comme Boden (1994 : 100) le décrit plus loin, le degré de formalité dépend moins de facteurs externes (le cadre) que de facteurs internes (comme le « turn-taking ») ; ce dernier est établi de manière locale : « [...] the relative formality of a given meeting is an unavoidably local affair. Meetings do not all proceed at the same level of formality and, therefore, turn-taking procedures vary ». Nous nous intéresserons à l'organisation des tours de parole dans IV.3.3.4.

Bierbach ne parle pas seulement de l'axe formel-informel, mais souligne qu'une des spécificités comme type d'interaction de la réunion qu'elle analyse est sa position (en tant que situation communicative) sur l'axe **proximité-distance**²³⁸ : en ce qui concerne la familiarité entre les participants, leur mode de vie et leurs références communes, etc., la réunion se situe au pôle « proximité » – leur histoire interactive commune et l'habitude de se rencontrer régulièrement permettant entre autres un degré élevé d'indexicalité (utilisation de formes allusives et/ou elliptiques, registre familier, etc.). Par contre, l'organisation rigide et les « reglas del juego » (Bierbach 1996 : 521), comme la présence d'un « moderador », un ordre du jour, une liste des gens qui veulent parler²³⁹ (tout cela ayant évidemment une influence directe sur l'organisation des tours de parole), justifieraient de la situer au pôle « distance ».

L'oscillation entre un style de distance et un style de proximité se montre aussi dans

- le choix d'éléments lexicaux : un langage familier, interjections vs. termes techniques, vocabulaire et phraséologie politique ;
- le choix de modes narratifs (narration vs. rapport) ;
- la prosodie (marquée – non marquée de façon émotionnelle, etc.) ;
- la présence d'éléments phatiques (allusion directe, signaux de contact) vs. « discipline ».

Cette position changeante sur le continuum proximité-distance qu'on trouve aussi dans les réunions à la Lutine – avec deux différences importantes : à la Lutine, il n'y a ni liste des gens qui veulent parler, ni modérateur –, pourrait mener à des difficultés de gestion de la réunion, voire à des tensions ou à des malentendus. Bierbach souligne pourtant que les participants se font comprendre mutuellement de manière locale dans quelle modalité d'interaction ils se trouvent :

la interacción se sitúa de manera variable entre los polos

²³⁸ Cf. Koch/Oesterreicher 1990.

²³⁹ Tous ces éléments sont négociés au début de la réunion, ils n'existent pas a priori. Ils marquent l'ouverture de la réunion et ainsi la délimitation entre la partie informelle et la partie formelle de la rencontre.

« *distancia-proximidad* », los cuales, por supuesto, no deben considerarse como parámetros fijos, definidos de antemano, sino que se « re-definen » o « re-negocian » en cada momento concreto.(Bierbach 1996 : 526)

Une étude plus détaillée de cet aspect de la réunion serait tout à fait intéressante, mais elle n'a pas sa place ici. Il serait intéressant de regarder de près quelles phases (ou quels actes discursifs) d'une réunion se situent où sur l'axe proximité-distance, et s'il y a certaines situations qui engendrent une plus ou une moins grande formalité.

IV.3.3.2 La focalisation de l'attention

La focalisation de l'attention ²⁴⁰ ou « la direction presque ininterrompue de l'attention de tous les participants [...], du début officiel jusqu'à la fin officielle [...] et la cessation officielle de cette attention » ²⁴¹ (Meier 1997 : 270-274) est typique pour « multi-party gatherings in which a single sequence of interaction is oriented to by all co-present parties (e.g. court hearings, debates, ceremonies, meetings, church services, etc.) » (Atkinson 1982 : 96). Elle est visible à la Lutine justement aux moments où elle est interrompue : par des conversations parallèles, donc dans les moments où quelqu'un formule un énoncé « privé », souvent la première partie d'une paire adjacente (une question ; la demande, par exemple d'une cigarette ou d'une information à son voisin). Ces conversations-là sont menées à voix très basse, voire chuchotées, afin de ne pas déranger la réunion, marquant ainsi cette partie de l'interaction comme étant subordonnée à l'activité officielle ou comme ce que Goffman (1981 : 133-134) appelle « byplay ». On ne trouve pas ici la division en plusieurs fils d'échanges, phénomène qui se produit dans des conversations quotidiennes, informelles, à partir d'un certain nombre de participants (« conversational schism », comme le décrivent par exemple Sacks/Schegloff/Jefferson 1974 : 713, Schegloff 1995 ²⁴² et Egbert 1997). Kallmeyer/Keim/Nikitopoulos (1994 : 55) décrivent justement l'alternance de phases avec focalisation centrée et de phases avec focalisation divisée comme caractéristique de l'interaction informelle d'un groupe :

L'orientation mobile et nécessitant peu d'investissement dans l'interaction concerne aussi la réceptivité communicative mutuelle des membres du groupe. Un phénomène caractéristique de l'interaction informelle de groupe est le fait que des phases d'interaction centrée (pendant lesquelles les interactants se

²⁴⁰ Cf. Goffman (1961 : 7) : « Focused interaction occurs when people effectively agree to sustain for a time a single focus of cognitive and visual attention, as in a conversation, a board game, or a joint task sustained by a close face-to-face circle of contributors ». Cf. aussi Traverso (à paraître : 2) qui parle de « shared-focus settings » qui sont à distinguer de « multi-focused settings » où les participants partagent leur attention entre différentes activités. Pour Peskett (1987 : 48), la manière de créer un « state of joint attentiveness » est une des questions importantes dans la description d'une réunion. Pour Schwartzman (1989 : 287), « the development and maintenance of a central focus of speech is an important feature of meetings ».

²⁴¹ « [...] die nahezu durchgängige Ausrichtung der Aufmerksamkeit aller Beteiligten auf einen gemeinsamen Fokus, und zwar vom offiziellen Beginn bis zum offiziellen Ende [...] auch durch dessen offizielles Aufheben ».

²⁴² Schegloff (1995 : 32) définit le *schism* comme « division into a number of separate conversations, each of which is self-organized in the same way as the progenitor of the schism, into which the several separate conversations may subsequently remerge ».

concentrent tous sur un thème et forment un cercle conversationnel) alternent avec des phases de dissolution de l'interaction dans des petites constellations conversationnelles [...] ²⁴³.

La réceptivité communicative mutuelle est très restreinte dans les réunions, en premier lieu en ce qui concerne le choix d'un possible interlocuteur qui sortirait de la focalisation commune : il s'agit toujours de la personne/des personnes assise(s) juste à côté. Ceci me semble un point qui montrera que, au niveau de la réceptivité mutuelle, les réunions à la Lutine se trouvent sur un continuum entre l'informel et le formel.

La focalisation commune à la Lutine se montre aussi à travers ce que Meier (1997 : 128) appelle le « contrôle de la sensibilité locale ²⁴⁴ » : les interactants ne font leurs commentaires sur ce qui les entoure (le temps qu'il fait, le site, etc.) qu'avant le début et après la fin de la réunion ²⁴⁵. Une exception concerne les bruits qui gênent le déroulement de la réunion, comme une sirène dans R6 ou un camion dans R1, qui sont commentés – justement parce que le bruit dérange et complique l'interaction ²⁴⁶.

A plusieurs moments, les participants tentent de rétablir l'ordre, donc la focalisation commune, par des énoncés métadiscursifs : *bon ben on c- on continue* (XX dans R7/3345, après un rire collectif), *sinon est-ce qu'on peut euh [...] genre eu:h je veux bien juste finir le point par exemple* (Alex dans R7/2476 et 2481, après une séquence latérale avec des conversations parallèles), *c'est hors ce sujet-là . (x) . on avance* □ *'fin* (Pénélope dans R4/623, après une séquence de blague). Ces énoncés peuvent aussi être des rappels à l'ordre implicite, par exemple par l'évocation d'un point de l'ordre du jour, souvent accompagnée par un marqueur de structuration : *ouais nouvelle installation* (Alex dans R2/138) et *autrement pour ce qui est eu:h . ouais ben pour ce qui est ménage et tout [...]* (Rémi dans R2/1031) ou par une question qui rétablit le thème : *qu'est-ce qu'on fait avec le voisin (xxxxxx) □ donc □ ou:* (Sabine dans R2/593) ou *quoi d'autre □* (Alex dans R2/863). Ces tentatives, et le fait qu'elles proviennent de personnes différentes me semble important, sont généralement couronnées de succès. Goffman explique que pour mettre de l'ordre dans l'interaction (c'est-à-dire entre autres le contrôle de tensions, la structuration du déroulement thématique, le traitement des perturbations), les interlocuteurs n'ont pas besoin d'un grand effort s'ils se trouvent dans un esprit de coopération, s'ils parlent le même langage d'allusions, s'ils partagent les mêmes ambiguïtés, les mêmes plaisanteries, etc. (Goffman 1971 : 63) : avec cet ensemble

²⁴³ « *Die aufmerksame und bewegliche Orientierung in der Interaktion betrifft auch die kommunikative Zugänglichkeit der Gruppenmitglieder füreinander. Ein charakteristisches Phänomen von informellen Gruppeninteraktionen ist, daß sich Phasen mit zentrierter Interaktion, in denen die Beteiligten sich insgesamt auf ein Thema konzentrieren und einen Gesprächskreis bilden, abwechseln mit Phasen der Auflösung der Interaktion in kleine Gesprächskonstellationen* ».

²⁴⁴ « Kontrolle (der) lokalen Sensitivität ».

²⁴⁵ Traverso (1996 : 111-127) décrit ce « commentaire de site » comme une routine liée à la situation de visite.

²⁴⁶ Dans R4/708, Maryse propose de débrancher le téléphone, qui effectivement sonne assez régulièrement pendant des réunions (je ne sais pas si cela a effectivement été fait ; en tout cas, le téléphone ne sonne plus pendant cette réunion) : 1 MR: on le débranche non □ 2 AL: ouais (xxxxx)

d'habitudes (Goffman 1971 : 163), les interactants disposent d'un grand potentiel d'intercompréhension.

IV.3.3.3 Le déroulement/ la structure de la réunion

Une réunion a un début²⁴⁷ et une fin officiels, marqués par l'établissement et par la levée de la focalisation commune – il se peut que pour cela le groupe ait besoin de plusieurs tentatives. Citons comme exemple R1, où on a deux tentatives de terminer la réunion :

1 MR: euh tadada^ voilà [voilà je crois que tout ce qu'on a dit c'est à peu près
2 XX: [(xxxxxxxx)]
3 bon^ là

et, un peu plus tard (R1/805-807) :

1 MR: ouais^ . ben voilà alors
2 PAUSE 5s

R1/580-582 :

3 RI: c'est bon^ eh ben parfait^

Avant la réunion, on fait du « small talk²⁴⁸ », on parle donc de préférence de sujets qui peuvent être facilement abandonnés, pour pouvoir commencer tout de suite la réunion quand tout le monde sera là. Bierbach (1996 : 525) parle aussi de « una secuencia de interacciones no-centradas – saludos entre socios que llegan, intercambios individuales, muchas secuencias simultáneas, overlaps, ruidos » au début de la réunion qu'elle analyse ; cette séquence est suivie par des signaux qui indiquent la volonté de centrer l'attention, de démarquer le début de la partie « formelle » de la réunion.

De tels signaux se trouvent aussi dans mon corpus, comme par exemple dans R7/375, où Gisèle dit *bon il faut qu'on parle là*. Dans la plupart des cas, il s'agit pourtant de remarques autour de la question des notes : la réunion commence officiellement avec la question de qui va prendre les notes²⁴⁹. Ce moment-là semble donc institutionnalisé. Le fait même de prendre des notes donne un caractère officiel à l'événement. Les notes

²⁴⁷ Pour Schwartzman (1989 : 125), le début d'une réunion est le meilleur moment pour observer les efforts des participants pour cadrer l'événement : « The processus of establishing or utilizing rules of interaction to communicate the message 'this is a meeting' is a subtle but very important framing process that can best be observed at the beginning of a meeting ».

²⁴⁸ Cf. aussi Dannerer qui parle du « small talk »(1999 : 61, 72), tandis que Schwartzman (1989 : 285) utilise l'expression « chatting » : « Meetings almost invariably follow a pattern of moving from informal or everyday speech or 'chatting' to whatever is culturally recognized as proper meeting talk and action and then back to 'chatting' ». Ailleurs (1986 : 245), elle dit que le temps qui se situe autour du début et de la fin d'une réunion « provide individuals with opportunities to exchange gossip, trade information, and hold 'mini-meetings' ». Boden (1994 : 92) appelle cela « typical premeeting exchanges, [...] personal chatter [...] ». Pour Christmann (1997 : 84), les conversations au début et à la fin de la réunion où les membres du groupe se racontent ce qu'ils « viennent de vivre, d'entendre ou de lire », font partie du côté informel des réunions.

sont conservées dans un classeur pour être consultées si besoin est. A part la conservation, elles ont la fonction d'informer (les personnes qui étaient absentes) et de légitimer (des décisions, des actions, etc.) ; cf. Dannerer (1999 : 79). Au besoin, elles servent de références pour attester que telle chose a bien été « décidée en réunion ». La personne qui en est chargée note les points sur lesquels le groupe veut parler (cf. IV.3.3.5.) et a le rôle de veiller plus ou moins à ce que tous les sujets soient abordés. Il s'agit dans la grande majorité des cas d'une femme ; dans la plupart des cas, cette personne se porte spontanément volontaire pour prendre les notes. Les points notés représentent l'établissement des thèmes qui fait partie intégrante d'un début de réunion (cf. par exemple Dannerer 1999 : 61).

Un point essentiel pour Boden (1994 : 87) est le fait que

all meetings are bounded in time and space. But, most of all, they are interactionally bounded. [...] formal and informal meetings alike have noticeable and analyzable openings and closings, even preclosing sequences [...].

Nous avons vu que c'est le cas à la Lutine, où l'ouverture d'une réunion est entre autres marquée par la cessation du « small talk » et où, pour la fin des réunions, les séquences de pré-clôture (cf. Traverso 1996 : 76-81) sont un élément récurrent.

On s'adresse de temps en temps à la personne qui prend les notes pour savoir ce qu'il reste comme points à traiter²⁵⁰ (comme dans R7/3391 : *tu peux nous livrer l- le point . suivant □ euh Jacques alors*), et elle-même pose de temps en temps des questions au locuteur du moment pour éclaircir certains points – tout cela ne lui accordant pas de « increased status, responsibility, or rights » (Morgenthaler 1990 : 550)²⁵¹. Quand le groupe est arrivé à la fin de la liste, la personne qui a pris les notes les lit à haute voix²⁵².

La lecture des notes marque la fin de la réunion, ou bien – dans la plupart des cas – elle donne lieu à une nouvelle discussion²⁵³. Il s'avère, comme Bales/Strodtbeck (1951 : 489) et Fisher (1976 : 144) le constatent dans leurs études sur des processus

²⁴⁹ Dans R7/382-383, la question est même posée par deux personnes en même temps, avec les mêmes mots. Les Lutinistes n'ont pas de dénomination pour cette personne qui remplit le rôle classique de « secrétaire de séance ».

²⁵⁰ Ou pour lui rappeler qu'il faut bien noter ou souligner le point dont on est en train de parler : SU: =note euh comment ça se passait rue Barodet (R1/148) SU: souligne deux fois ça (R1/401) RI: du coup bien bien parler à Lafayette de la manière dont ça se passe eu:h 'fin bien lui rappeler note-z-y ça parce qu'il faut [...] (R1/406-407) SY: tu mar□ques euh Pénélope (R7/2938)

²⁵¹ Morgenthaler sur les conséquences du rôle de « facilitator » (dont les fonctions vont au-delà de celles du preneur des notes à la Lutine, notamment parce que cette personne-là « grants floor 'rights' » (Morgenthaler 1990 : 549), c'est-à-dire guide l'organisation des thèmes et des tours de parole ; pour une distinction de « turn » et de « floor » cf. Edelsky 1981) dans un des deux groupes qu'elle analyse dans son article.

²⁵² Le degré de formalisme est plus élevé dans les réunions qu'analyse Bierbach, ce qui se montre entre autres dans le fait qu'à côté du « secretario », le groupe choisit aussi un « moderador » ; la question concernant l'ordre du jour, dans le corpus de Bierbach « hacemos el punto delorden del día ? » (Bierbach 1996 : 524) me semble relever d'un autre registre que des remarques comme *on fait un ordre du jour □ un truc comme ça □ non* (R7/469) ou *peut-être on peut essayer de lister les trucs dont les gens ont envie de parler* (R3/57-58).

décisionnels, que le groupe a tendance à devenir plus gai et plus bruyant vers la fin de l'interaction quand de possibles tensions émotionnelles sont libérées. Souvent sont utilisées ici des techniques du « cooling out » (cf. Meier 1997 : 267-268 qui se réfère à Goffman 1952) : pour pouvoir finir des discussions et la réunion, le groupe essaie d'orienter l'interaction de manière à ce qu'une future coopération ne soit pas mise en danger, et il tente de remédier à des insuccès qui ont pu se produire pendant la réunion par des formules apaisantes, des réconciliations, etc.

A la Lutine, ou en tout cas pour les réunions qui sont documentées dans mon corpus, on peut effectivement constater une recrudescence de blagues et du bruit vers la fin de celles-ci. Comme je n'ai enregistré qu'une seule réunion dans laquelle il se produit des tensions émotionnelles (R4), et comme la fin de celle-ci n'est pas enregistrée, je ne peux malheureusement rien dire sur les techniques de « cooling out » dans ce groupe.

La fin des réunions est marquée par la dissolution de l'interaction sociale : fin de la discussion²⁵⁴ et aux revoirs.

Le modèle [de la fin de réunion] est apparemment réalisé d'une manière plus interactive que le début de la réunion. [...] [Il] est souvent « étendu », c'est-à-dire qu'il est souvent déclenché relativement longtemps avant la fin de la réunion ou avant la fin effective du modèle ; ensuite il n'est souvent pas réalisé jusqu'au bout, mais terminé plus tard²⁵⁵. (Dannerer 1999 : 194-195)

Effectivement, les fins des réunions ne se déroulent quasiment jamais sans interruption et reprise de discussion. Au lieu de parler de la fin d'une réunion comme « phase »²⁵⁶ de celle-ci, on propose de la percevoir plutôt comme « modèle d'action » (« Handlungsmuster ») pendant une réunion (cf. Dannerer 1999 : 201).

D'habitude, les Lutinistes ne fixent pas de date pour la réunion suivante à la fin d'une réunion.

IV.3.3.4 L'organisation des tours de parole

En ce qui concerne l'organisation des tours de parole, les réunions à la Lutine montrent les caractéristiques que Boden (1994 : 99) décrit pour les réunions informelles :

In informal meetings, talk most approximates the conversational turn-taking

²⁵³ Dannerer (1999 : 192) souligne que pour terminer une réunion, les interactants ont souvent besoin de plusieurs tentatives : les positions modèles (« Musterpositionen », ainsi que les indices de contextualisation ou le signal d'ouverture du modèle d'action (« Handlungsmuster »), sont souvent répétés ; c'est-à-dire qu'il y a plusieurs tentatives de terminer l'interaction.

²⁵⁴ Pour Dannerer (1999 : 191), ceci signifie soit la découverte d'un consensus, soit la sauvegarde des résultats par un résumé. Je doute que ça soit toujours le cas, étant donné que beaucoup de réunions n'ont pas de résultat bien défini et sont loin de se terminer par un consensus.

²⁵⁵ « *Das Muster wird offensichtlich stärker interaktiv realisiert als die Besprechungseröffnung [...]. [Es] wird häufig 'zerdehnt', i.e. es wird bereits relativ lange vor Ablauf der Besprechungszeit bzw. dem tatsächlichen Abschluß des Musters eröffnet, dann jedoch nicht vollständig abgearbeitet, sondern erst später wieder aufgegriffen* ».

²⁵⁶ Ce terme ayant une connotation trop chronologique.

model, with the general exception that long terms are expectable. This technical departure from the model is warranted as members construct and provide reports, accounts and position statements [...]. In casual conversations, long turns are frequently projected and hearable as « stories », while meetings appear to provide a specific speech environment for expectably long turns that are less overtly marked. These relatively long turns are typically unmonitored, which is to say that the typical interjection of « continuers » common in casual conversation is notably absent in meetings.

Ceci est tout à fait intéressant, car à la Lutine on trouve en effet un grand nombre de tours de parole longs, surtout les longues séquences des « experts » qui informent sur un certain sujet²⁵⁷. Ces passages, qui ne peuvent pas être classés comme « stories »²⁵⁸ ne sont effectivement que rarement accompagnés de signaux d'écoute.

Le principe de base à la Lutine est que tous les participants possèdent les mêmes droits d'intervention et de participation. Mais regardons l'organisation des tours de parole dans les réunions de plus près :

Comme Sacks/Schegloff/Jefferson (1974) le constatent, l'ordre du « turn-taking » dans la conversation n'est pas fixé d'avance, mais décidé de manière locale sur la base du « turn-by-turn », soit par le locuteur en cours qui sélectionne le locuteur suivant, soit par l'auto-sélection d'un autre locuteur. Ceci étant le principe pour la conversation, il existe pourtant d'autres types de communication, qui affichent un autre règlement des tours de parole – notamment des interactions verbales formelles et/ou institutionnalisées, et ceci à différents degrés. Atkinson (1982 : 102-104) parle dans ce contexte de « turn pre-allocation » (ce terme est introduit par Sacks/Schegloff/Jefferson 1974 : 729), « turn-type pre-allocation » et « turn mediation » :

- « turn pre-allocation » : les participants adoptent un ordre déterminant pour définir qui parlera et quand, ordre plus ou moins connu de tous avant le début d'une séquence interactionnelle. Ceci serait le cas dans des réunions où les participants parlent dans un ordre préétabli, fixé sur une liste.
- « turn-type pre-allocation » : il y a des restrictions en ce qui concerne le type d'action dans les tours de parole (cf. par exemple pendant une messe ou pendant un procès : la question du prêtre/du juge demande une réponse comme type de tour, comme dans une paire adjacente).
- « turn mediation » : une personne est choisie pour gérer l'interaction verbale (elle décide qui a le droit de parler quand) ; cf. le « facilitator » de Morgenthaler (cf. *supra*). Ceci est le cas dans les réunions analysées par Bierbach (1996).

Atkinson (1982 : 102-103) suppose que des restrictions de l'auto-sélection du locuteur sont typiques des « multi-party settings in which there is a shared orientation of all

²⁵⁷ Les longs passages de R3 où tout le monde exprime à tour de rôle son opinion sur le fait que le groupe Loziz va s'installer et donne son avis pour l'organisation future de l'occupation font partie des séquences « d'experts », chaque participant étant expert dans ce cas.

²⁵⁸ Les histoires racontées pendant les réunions à la Lutine sont plutôt courtes. J'y reviendrai *infra*.

co-present parties to a single sequence of utterance terms » et cite comme contre-exemple des réunions de Quakers, un groupe religieux qui se veut non-conformiste, où l'auto-sélection du prochain locuteur est la seule procédure utilisée. Il me semble intéressant qu'on trouve le même mécanisme à la Lutine : l'organisation des tours de parole dans les réunions n'est que très rarement (cf. IV.3.3.6 où je décris une exception) différente de celle des conversations familières, de tous les jours, du groupe.

IV.3.3.5 L'organisation thématique

« L'organisation thématique de réunions de travail est très différente de celle de [conversations] quotidiennes hors cadres institutionnels »²⁵⁹ (Meier 1997 : 270).

Pour pouvoir traiter tous les points de l'ordre du jour, ou, comme l'exprime Boden (1994 : 100) : « keeping them [= the participants] focussed on a delimited number and order of topics », un groupe doit suivre un développement thématique qui est forcément plus strict que dans des conversations quotidiennes.

Les sujets traités forment des épisodes thématiques que l'on peut aisément distinguer comme tels, le groupe essayant de traiter tous les points de la liste, l'un après l'autre. Souvent on aborde d'abord, pour des raisons pratiques, les « petits points », c'est-à-dire ceux qui vont prendre peu de temps. D'une manière générale, le choix d'un nouveau point à aborder donne souvent lieu à une brève discussion, la personne qui prend les notes demandant par exemple :

1 PE: vous voulez que je récapitule ce qu'on a dit euh qu'on dirait ^ . pour voir
2 si on passe à d'autres points ^ [fin les les questions auxquelles on
3 (a/aura?) pensé ^ =

ou, R4/1271-1272 :

R4/1019-1022 :

1 PE: est-ce qu'on peut faire la suite ou euh vous pensez qu'il y a d'autres
2 choses à dire par rapport à la Courly =

Il peut parfois y avoir, il est vrai, des séquences latérales avec léger glissement thématique²⁶⁰, des petites séquences de plaisanteries, etc. Comme nous l'avons vu, cela peut nécessiter des énoncés métadiscursifs qui servent à rétablir l'ordre.

On va voir que la structuration thématique de la réunion est un de ses traits distinctifs : c'est pendant une séquence latérale que Véronique, qui est en retard pour la réunion (sans s'en rendre compte, comme nous allons le voir), arrive dans le salon de Loziz :

²⁵⁹ « Die thematische Organisation von Arbeitsbesprechungen ist deutlich anders als die von alltäglichen, nicht in institutionelle Zusammenhänge eingebundenen Gesprächen ».

²⁶⁰ Pour une description du *glissement thématique* cf. Traverso 1996 : 150-159.

1 PE: o[:h .. (xxx)
2 rawio
3 Xm: [salut
4 GS: je me demandais à qui était ces ts- hm à ces [pieds ces pieds↑ . je me
5 XX: [(xxx)
6 Xm: [(voilà?)
7 disais . (xxxx) . je: je voyais juste le bas de ton jean je me disais tiens ça
8 ressemble au jean de . de Rémi↑ . euh mais c'est pas possible qu'il ait
9 des . des petits pieds comme ça
10 PE: il a des [petits pieds↑
11 RI: [j'ai des petits pieds^
12 Xf: ouh↑ salut
13 GA: (Mumu?)=
14 GS: =(x) j'ai trouvé que par rapport à t- à ta taille euh . l'as des . petits pieds
15 VE: (éhem)=
16 PE: =moi je les trouve gigantesques [(personnellement?)
17 nt-----
18 VE: [(moi aussi?)
19 VE: c'est vrai↑
20 GS: ouais (1,5s) ouais mais relativement à sa taille↑ chais pas
21 RI: bon
22 PE: [xx[x[xxxx)
23 nt-----
24 RO: [hhhhhh
25 nt-----
26 RI: [heheh[ehe
27 nt-----
28 GS: [hehehchhm
29 nt-----
30 PAUSE 1,5s
31 PE: t'as vu↑
32 RA: on était partis sur les fuites on fait les fuites↑
33 VE: ah mais il y a réunion

R6/203-236 :

34 se souvient tout d'un coup

C'est le marqueur de structuration de Raymond à la ligne 32 qui signale à Véronique qu'elle se trouve en réunion.

La fin d'un bloc thématique est souvent ²⁶¹ marquée par une « topic-sequence closure » (Traverso à paraître : 27), c'est-à-dire qu'elle se déroule à l'aide de pauses (lignes 5, 9, 16, 18 dans l'extrait qui suit), d'un ralentissement du débit, du raccourcissement (« shortening ») des énoncés, et de la production de marqueurs de consensus (3, 13, 15) et de clôture (10) ; souvent accompagnés de petites questions liées

²⁶¹ Souvent, mais pas toujours : comme les réunions à la Lutine oscillent entre la formalité et l'informalité, il est évident que l'organisation thématique *peut* se passer de cette manière ; il existe aussi des moments où elle se déroule comme dans une conversation, c'est-à-dire par glissement thématique.

au sujet (6, 12, 14), mais qui ne font plus vraiment avancer le point discuté. Voici l'exemple de R3 qui réunit ces caractéristiques ; il s'agit d'un point « bilan de la réunion précédente » qui n'est terminé qu'avec un marqueur explicite de clôture par Alex (19) :

1 MR: mais lui euh . tu sais du premier au quatrième euh fff . (xxx) au troisième
2 (xxxx↑)
3 Xf: oui
4 *doucement*
5 PAUSE 2,5s
6 MR: hmhm .. Nicola elle était là↑ à cette euh réunion↑
7 PE: non
8 MR: ben non . (elle était?) pas encore (revenue?)
9 PAUSE 4,5s
10 HE: c'était à peu près tout↑
11 EL: bon[:
12 HE: [(pour?) la réunion↑ ou euh=
13 RI: =ouais=
14 HE: =(il y avait d'autres gens dans la réu?)
15 Xf: hm
16 PAUSE 2,5s
17 MR: *se racle la gorge*
18 PAUSE 13,5s
19 AX: on passe à Loziz qui veut s'installer ici↑ non
20 RI: hm
21 MR: hm
22 PAUSE 5,5s

R3/294-315:

Ceci est un des traits qui distinguent des réunions d'une conversation : « [...] here the 'topic close' does not indicate a 'lousy conversation', but, on the contrary, something like a 'progressing discussion' » (Traverso à paraître : 27). Chaque membre du groupe peut proposer des points à discuter, sans obligation de justifier sa demande²⁶² ; ces propositions sont dans la plupart des cas composées d'un tour de parole court, souvent garnies de nombreuses formules atténuantes (utilisation du conditionnel, hésitations exprimées par des allongements ou des pauses oralisées, utilisation du diminutif, etc.) comme dans les exemples suivants de R7 :

²⁶² Dans les réunions espagnoles analysées par Bierbach, les justifications et les explications du choix d'un thème proposé sont, au contraire, assez élaborées (cf. Bierbach 1996 : 522 ; 526-531) : au début de la réunion, il y a « negociación y ratificación » des thèmes ce qui, dans le cas qu'elle présente, risque d'ouvrir le débat tout de suite parce que le locuteur se sent obligé de justifier longuement son choix à l'aide de jugements de valeur, de cas exemplaires, etc.

- 1 RA: [cuisi f- fin moi jet ferai bien un point salle du bas
 2 ou [euh f
 3 GS: [salle du bas=
 4 RA: =les fêtes en général ou euh

R7/492 :

- 1 RA: et puis: Aslim↑ peut-être ↑

R7/513-514 :

- 1 RI: [sh euh un tout petit point (x) [d'eau euh (xxxxxxx)
 2 SY: [tu vois il y a quel- il y
 3 (RI) ce matin
 4 (SY) a

R7/579-580 :

- 1 AL: moi fallait que je demande si des gens voyaient un inconvénient pour
 2 l'immeuble ^ à ce que: [ouvrir un appartement dans le quartier⁴⁰¹

L'ordre du jour est donc élaboré au cours de la réunion elle-même. Voici, pour donner une petite impression, l'extrait dans toute sa longueur :

R7/416-502 :

- 1 SY: on attend qui ↑
 2 RA: (xxx) . [euh
 3 PE: [Alphonse et Alex
 4 RA: Alphonse Alex
 5 PE: et le papier pour écrire
 6 GS: qu'est-ce qu'ils font: ^

R7/482-485 :

7 PE: le papier pour écrire la voilà
8 RD: (xxxxxxxxxxxxx)
9 PE: hm
10 RA: on fait comment (xxxxxxxx)
11 PE: (xxxxxxxx) personnel
12 XK: (xxxxxxxx)
13 RA: =march=
14 SY: =mouais=
15 RD: =non chais pas qui c'est qui (xxx) . Jacques II (xxxx)
16 EL: [c'est lui (qui prend des
17 JA: [moi je (x)]
18 notes⁰
19 JA: non non je prends pas de notes moi hein . jec . (xxxx)
20 PE: se racle la gorge . on est le vingt-huit c'est ça
21 SY: moi il faut que je me réentraîne à écrire
22 PAUSE 2,5s
23 RD: ben c'est les (x) hein quand même (xxx/xx)
24 PE: [zanzanz]⁰
25 JA: pshshsh
26 EL: tousse deux fois, la deuxième fois de façon artificielle
27 PAUSE 3s
28 AN: t est à toi⁰ le grand (jiof) là Rémi . le grand dico français allemand là
29 EL: (xx)
30 RI: non il doit être ac: Sonja je pense
31 AN: ah ouais . c'est bizarre
32 EL: Wörterbuch
33 Et-----
34 SY: alors moi je dic f . la liste euh
35 PAUSE 2,5s
36 RA: liste [OGM⁰] d'octobre
37 XK: (xx)
38 SY: hm (1,5s) la liste des travaux qu'il y a à faire dans l'immeuble (3s)
39 zarma⁰
40 nt--
41 PAUSE 2s
42 PE: je je je note hein hm
43 PAUSE 2,5s
44 SY: hm:
45 PAUSE 3s
46 EL: arrrrrrr
47 PAUSE 1,5s
48 JA: tu vas écrire sur la moquette
49 nt-----
50 SY: hmhm
51 nt---
52 CH: héhé
53 nt---
54 XK: ban
55 PAUSE 3s
56 PE: on fait un ordre du jour⁰ un truc comme ça non

57 AN: tain ton stylo il [pue (xxx)
58 la bouche pleine
59 RA: [il y a: les fêtes↑
60 SY: (xx) ça va:
61 AN: ça me [(xxxxx)
62 PE: [les fêtes ça veut dire euh: la fête à Christian↑
63 SY: ah ouais merde . ah non: . [raté . aie
64 XX: [(xx)
65 PE: [et les fêtes non-mixes↑
66 XX: [(xx . xx)
67 RA: euh ben:
68 AN: ça gêne↑ si je t'en [prends une autre
69 RA: [ouais f- fin moi je: ferais bien un point salle du bas
70 ou [euh ff
71 GS: [salle du bas=
72 RA: =les fêtes en général [ou euh
73 XX: [(xxxxx)
74 PE: ouais↑
75 RA: tu vois les fêtes quoi
76 *ronique-----*
77 PE: hm hm hm hm
78 *approve-----*
79 RA: et puis: Aslim↑ peut-être↑
80 RO: Slim↑ super bien hein
81 SY: ah ouais ouais . c'est quoi [déjà [ça
82 EL: [(xx) ordre du jour ça veut dire qu'on dit tout
83 explique à quelqu'un E (famille Rom)
84 RA: [Patrick Topalof et Slim
85 (EL) ce qu'on [veut dire↑ on l'écrit↑ [et après on voit dans quel ordre on veut
86 SY: [hein hein . ça veut dire quoi déjà↑
87 *ri-----*
88 XX: [(xxxx . xxx)
89 (EL) en parler (continue à parler de façon incompréhensible pendant environ
90 4s)

On remarquera dans cet extrait les composantes suivantes :

- constatation de la non-présence de deux membres du groupe (1-6) ;
- préliminaires et choix d'une personne pour la prise des notes :
 - recherche de papier (5, 7) ;
 - choix de la personne qui va prendre les notes ; proposition (16/18) qui est refusée (19), auto-sélection de Pénélope qui commence à écrire la date sur la feuille (20), excuse retardée de Sylvie (ligne 21) ;
- tentatives de focaliser l'attention, rappel à l'ordre (Sylvie qui demande *on attend qui* □ à la ligne 1 ; Elénie qui tousse de façon artificielle à la ligne 26) ;
- commentaires de site (28-32; 54) ;
- propositions pour l'ordre du jour (lignes 34, 59, 65, 69, 79), avec demandes de

précisions ou explications (lignes 36²⁶³, 62, 65, 72, 81, 86²⁶⁴) et précisions ou explications (38/39, 69) ;

- description pratique²⁶⁵ de son propre rôle par la personne qui prend les notes (lignes 42, 56) ;
- petites séquences de plaisanterie (lignes 36²⁶⁶, 48-53, 80/84²⁶⁷) ;
- « side sequence » (lignes 82-89) pendant laquelle Elénie explique le sens de « l'ordre du jour » à la famille sans papiers.

IV.3.3.6 Les rôles participatifs

[...] dans les réunions de travail analysées ici, avec leur caractère plutôt informel, se trouvent des restrictions en ce qui concerne les possibilités de participation des individus. L'ouverture officielle ainsi que la clôture d'une réunion, la production de césures, la terminaison et l'introduction des thèmes, les efforts d'une refocalisation commune d'une discussion ainsi qu'ensuite la formulation d'un résultat ne sont pas réalisés par tous les participants²⁶⁸. (Meier 1997 : 272)

Meier décrit ici le rôle d'une ou de plusieurs personnes à qui leur position élevée dans la « hiérarchie » du groupe permet de contrôler le développement thématique ou de décider du moment de la fin d'une discussion.

Dans les réunions à la Lutine, les rôles sont construits de façon locale²⁶⁹, puisqu'il s'agit d'un groupe non-hiérarchique ; Schmidt parle du « même rang situatif » qu'ont les participants des discussions de groupe qu'elle analyse, ce qui veut dire qu'il n'y a pas de « locuteurs/locutrices privilégié(e)s » (1988 : 37). L'introduction des thèmes est, comme je

²⁶³ Sous la forme d'un matériel du vuïu, cf. infra.

²⁶⁴ La réunion a été questionnée, mais pas par l'extérieur. Les membres font des remarques métadiscursives de ce type-là (cf. IV.3.3.2). La même constatation peut être faite

²⁶⁵ Cf. Kamekari/Niitovuori (1994).

²⁶⁶ Non seulement dans le vuïu, mais aussi dans les autres situations (cf. infra) que, comme la participation en

²⁶⁷ Jeu de mots de Raymond qui parle apparemment de Topalof et Sim (des comiques français).

²⁶⁸ « [...] auch in den hier untersuchten Arbeitsbesprechungen mit ihrem eher informellen Charakter finden sich Beschränkungen hinsichtlich der Beteiligungsmöglichkeiten der einzelnen TeilnehmerInnen. Das offizielle Eröffnen und Beenden einer Besprechung, das Erzeugen von Zäsuren, das Abschließen von laufenden und das Ankündigen von nächsten Themen, das Bemühen um die Refokussierung einer Diskussion sowie schließlich auch das Formulieren eines Ergebnisses werden nicht von allen Beteiligten realisiert ».

²⁶⁹ Le groupe analysé par Bierbach est, tout comme celui de la Lutine, un groupe social « naturel » qui utilise un mode d'interaction habituel pendant une réunion. Le facteur crucial qui lie les deux interactions est la « simetriá entre los participantes : no hay 'hablantes profesionales', la organización del debate , con sus papeles respectivos, por ej., se negocian « en el acto » y todos los que están presentes tienen, en principio, los mismos derechos de intervención y participación. (Habrá que estudiar en qué medida esta igualdad de principio se relativiza y se crean jerarquías en el curso de la interacción) » (Bierbach 1996 : 520).

Les réunions à la Lutine se déroulent sans modérateur, avec une exception qui ne dure que quelques minutes : il me semble intéressant de voir comment se développe cet essai de désigner une modératrice dans R4, car il montre qu'apparemment le groupe n'en a pas besoin. C'est Rémi qui propose²⁷⁰ :

1 RI: ouais pardon deux trucs différents en fait ça serait peut-être bien s'il y
 2 avait quelqu'un ou enfin en fait je préférerais quelqu'une²⁷¹ et tant qu'à
 3 faire si ça pouvait être toi puisque tu prends les notes qui coordonnes un
 4 peu la réu c'est juste une histoire d'efficacité ça me dirait bien donc
 5 savoir si (xx) aux autres gens
 [...]
 6 RI: ça veut dire qui dit qu'on passe ou [euh qui dise euh qui a qui a un peu
 7 RO: [(xxxxxx)]
 8 la parole s'il y a plusieurs personnes qui parlent

R4/122-142 :

Rémi propose Pénélope comme « coordinatrice » de la réunion parce que c'est aussi elle qui prend les notes cette fois-ci – ce qui impliquerait une prédestination du rôle de cette personne-là à remplir cette tâche. Effectivement, la personne qui prend les notes est la seule qui a l'ordre du jour devant les yeux, et qui prend l'initiative de plus au moins²⁷¹ structurer la réunion, surtout en ce qui concerne le développement thématique, c'est-à-dire la transition d'un point à l'autre. Ne prenons que quelques exemples :

²⁷⁰ Le groupe a beaucoup de points à traiter dans cette réunion ; c'est apparemment pour cela que Rémi pense avoir besoin d'une coordinatrice.

²⁷¹ Le degré de structuration dépend de la personne : Maryse a moins la tendance à structurer que Pénélope ou Alphonse.

- 1 PE: t'as encore des choses à dire^h [ou:
2 AL: [non non, non
3 PAUSE 2,5s
4 PE: personne^t

Introduction du prochain point à traiter (R4/1555) :

PE: alors les soirées^t et Albert

Clôture de la liste des points (R3/181) :

AL: c'est tout^t . ça fait tous les points^t–

Récapitulation de la réunion (R4/1019-1022) :

- 1 PE: vous voulez que je récapitule ce qu'on a dit euh qu'on dirait^t . pour voir
2 si on passe à d'autres points^h [fin les les questions auxquelles on
3 MR: [tousse
4 (a/aura?) pensè^h =

et R1/466 :

1 MR: je crois oui (1,5s) vous voul- je je relis là^t pour vous dire^t

Terminaison d'un point (R4/1394-1397) :

Cette structuration se limite pourtant au développement thématique ; il ne s'agit pas ici d'une organisation des tours de parole du genre de celle que propose Rémi. Apparemment il n'y a pas besoin d'un règlement comme celui-là : Pénélope ne distribue que cinq fois de suite (R4, 145/158/163/176/189) le droit de parole, et après quelques minutes elle « l'oublie », et personne ne le lui rappelle. L'échange se déroule alors sans modératrice.

En ce qui concerne les rôles de participation, Bales (cité par Meier 1997 : 150) constate qu'à partir de sept participants quelques personnes montrent une tendance à moins participer. Ceci est aussi le cas pour les réunions de la Lutine. Le fait que les personnes qui participent de manière active soient toujours les mêmes, et qu'elles prennent ainsi la plus grande part du temps de parole, est lié au phénomène des « experts » que j'ai déjà évoqué : ceux qui s'occupent d'un certain problème sont aussi ceux qui en discutent le plus pendant les réunions. Par contre, les séquences de détente permettent à tout le groupe de participer (cf. le chapitre VII).

IV.3.3.7 Le mode/le style/la modalité – le « ton »

Kerbrat-Orecchioni (1995 : 127-128) mentionne le « style » ou « ton » particuliers comme éléments pour catégoriser des types d'interaction ; ici sont caractéristiques par exemple des distinctions « consensuel » vs « conflictuel » et « sérieux » vs « ludique ». Le ton dans les réunions à la Lutine est, à la base, sérieux ; mais les passages ludiques sont néanmoins nombreux et seront donc décrits de manière détaillée – dans leur forme d'actions imaginaires – plus loin, car ils représentent des éléments de structuration de l'interaction. Il est rare que le style devienne conflictuel, la plupart du temps les réunions

se déroulent de manière consensuelle²⁷² ; dans mes données il ne se trouve pas de dispute dans l'interaction verbale, si on le définit comme Schwitalla :

Je définis un dialogue comme « dispute dans l'interaction verbale » quand au cours d'une explication sur quelque chose la réputation privée ou publique de l'interlocuteur n'est pas assez prise en compte selon ses attentes, de façon à ce que celui-là se défende contre l'atteinte à son image²⁷³. (Schwitalla 1987 : 108)

Je vais maintenant présenter ces deux aspects – le caractère consensuel et la modalité ludique – de plus près ; pour clore la description du « ton » des réunions, je parlerai ensuite brièvement des histoires fonctionnelles pendant les réunions.

IV.3.3.7.1 LE CARACTÈRE CONSENSUEL

Schwartzman parle de la réunion comme d'un cadre qui facilite la discussion, et qui facilite aussi la gestion de points conflictuels parce que

discussions of social relationships can always be framed as « business » – and therefore conflict is legitimated and framed as « business ». In this way, the social relationships acted out in the meeting are legitimated, and the conflict that may occur is also legitimated and framed as « for the group/organization/business. (Schwartzman 1989 : 128)

Pour résoudre des problèmes dans une organisation ou dans un groupe, il est nécessaire que les participants expriment leurs sentiments vis-à-vis des points en question et qu'ils définissent le mode de leur interaction. Il s'agit donc de « share themselves with each other » (Schwartzman 1989 : 133). Dans des réunions, on peut observer des discussions émotionnelles où le langage de réunion (« meeting speech ») est mélangé avec un langage thérapeutique (« therapeutic speech », et même avec un langage de confession (« confessional speech », *ibid.* : 134-135).

Si les réunions sont des lieux prédestinés pour gérer des conflits, ces conflits ne sont pas réglés de la même manière par tous les groupes dans toutes les situations²⁷⁴. Ainsi, Schank (1987) distingue les stratégies coopératives pour régler des conflits (l'utilisation de paraphrases, corrections, répétitions, précisions, questions, etc.) des stratégies non-coopératives (les exagérations, la non-compréhension intentionnelle, etc.). Le respect de la face de l'autre en est aussi un point important : les stratégies coopératives sont « au service d'une bonne communication » (Schank 1987 : 69) et respectent la face de l'autre pendant que les stratégies non-coopératives la menacent.

L'interaction verbale à la Lutine, comme j'espère le montrer dans ce travail, est

²⁷² Le style peut même être catégorisé comme « coopératif », ce qui est souligné entre autres, et là je ne cite que quelques critères donnés par Fiehler (1999 : 54-55) dans sa description de la « coopérativité » communicative, par le grand nombre de coénonciations (par exemple dans les actions imaginaires, cf. chapitre VII) ; par le « recipient design », c'est-à-dire la coupe des énoncés qui prend en compte les prédispositions de l'interlocuteur ; par l'aide à la recherche de formulations ; par la répétition d'énoncés ou de parties d'énoncés, etc.

²⁷³ « Als 'Streitgespräch' definiere ich also einen Dialog dann, wenn im Zuge einer Auseinandersetzung über etwas nach den Erwartungen eines Angesprochenen zu wenig Rücksicht auf sein privates oder öffentliches Ansehen genommen wird, so daß er sich gegen die Verletzung seines Images wehrt ».

marquée par un esprit de coopération. Dans mon corpus, il se trouve peu de discussions non-coopératives, dont seulement quelques-unes qui ont un caractère potentiellement conflictuel.

Pour la « réduction du conflit » (« Konfliktreduzierung »), Schwitalla (1987) étudie les phénomènes suivants qui peuvent y jouer un rôle ; ces phénomènes sont aussi valables pour *éviter* le conflit :

- des phénomènes paralinguistiques (intonation, rythme, volume, débit, etc.) – ce que j'appellerai le niveau prosodique
- le choix lexical (les « petits mots » qui servent à atténuer l'énoncé, les pronoms personnels, les métaphores, les reformulations, etc.) – le niveau lexical
- les actes de langage (les aveux, les excuses, les auto-reproches, les louanges, etc.) – le niveau pragmatique
- le changement de sujet et le changement de focus
- le changement de niveau, de style, de modalité, de destinataire

Le but est d'accorder les perspectives avec son/ses interlocuteur(s), de lui/leur montrer une prédisposition à coopérer, par exemple en changeant sa propre position, en acceptant ses/leurs points de vue, en augmentant sa/leur face positive, en se mettant dans la peau de l'autre ou en montrant sa propre consternation ou implication. Une « initiative ultime » (Schwitalla 1987 : 103) serait un changement de thème²⁷⁵.

Maintenant, j'aimerais analyser un extrait de réunion qui représente un « moment critique »²⁷⁶ dans l'interaction. Il s'agit d'une *plainte*²⁷⁷, et on y verra que les interlocuteurs font des efforts importants pour que la situation reste consensuelle²⁷⁸.

Le contexte de cet extrait²⁷⁹ est le suivant :

²⁷⁴ Que différents groupes aient différents styles pour maîtriser ou même éviter des situations potentiellement conflictuelles, cela a déjà été montré par Keim/Schwitalla (1989) et Schwitalla (1995) pour le traitement de conflits dans deux groupes de femmes à Mannheim. Leurs manières de traiter des thèmes tabous, de réguler des problèmes dans l'interaction, de critiquer des comportements d'autres membres du groupe, etc. sont révélatrices de leurs systèmes de valeurs respectifs. Le recueil de textes réunis par Schank/Schwitalla (1987) traite les conflits dans la conversation ; on y trouve entre autres un article de Schwitalla sur les moyens communicatifs pour la réduction de conflits. Kotthoff (1989) présente les différences culturelles dans le traitement du non-consensus, Spiegel (1995) étudie la dispute et ses expressions dans l'interaction verbale, Günthner (2000) reconstruit des activités de reproches dans l'interaction au quotidien ; en ce qui concerne le traitement de situations potentiellement conflictuelles, il faut aussi citer les travaux de Holly (1979) et de Goffman (1967, 1981) sur le « face-work ».

²⁷⁵ L'exemple suivant montre une tentative d'un changement de thème (Romain continue en effet de parler de la même chose après cet extrait) : RO: hmhm . 'fin bon je (changeons de thème?) je préfère pas en discuter non (R4/2335)

²⁷⁶ Expression empruntée à Kallmeyer (1979).

²⁷⁷ Une étude détaillée sur les plaintes et les reproches est proposée par Günthner (2002).

²⁷⁹ J'analyserai cet exemple sous un autre aspect dans V.2.9.

Dans le chaos qui règne après l'aménagement de plusieurs nouvelles personnes à la Lutine, le groupe Loziz, Véronique a laissé dormir une personne inconnue aux autres dans le salon, pendant plusieurs nuits, sans présenter la personne aux autres et sans leur demander leur avis. Ceci est clairement contre la norme²⁸⁰, et Rémi tient à exprimer son mécontentement.

²⁷⁸ Soulignons qu'il s'agit d'une situation extrêmement menaçante pour la face des personnes concernées : - la personne qui se plaint, qui critique un comportement de son interlocuteur comme la violation d'une règle - la personne à laquelle la plainte est adressée - les autres éventuels participants qui sont présents ; il n'y a pas de réactions des autres participants dans cet extrait. On peut imaginer que le fait de formuler une plainte prend une dimension différente selon si elle est formulée devant des « témoins » ou en tête-à-tête.

²⁸⁰ A la Lutine, toute décision passe par tout le monde ; même un petit détail comme une personne qui dort – peut-être même inaperçue par la plupart des habitants – dans le salon doit être approuvé par tout le monde, dans ce cas-là par le tableau blanc où l'on annonce la visite. Ici on a d'ailleurs un cas où la norme à la Lutine n'est pas différente de celle du « reste de la société ». Ceci s'explique par le fait que le groupe se sent vraiment « à la maison » dans le squatt, c'est un « chez soi » pour chacun et chacune, avec un caractère fortement familial.

1 RI: en fait moi je ... je vais vous raconter mon (xxxxxx) ... alors au début
2 puis en fait si si j'ai si je voulais une réunion ici c'est parce que j'étais
3 super^o énervé ce matin d'avoir constaté que ... le fait que Stéphanie que
4 je sais ... toujours pas qui c'est, ou quoi que ce soit^o avait dormi là^o sans
5 que sans que rien ait été dit ou quoi que j'ai fait
6 [hmm]
7 RI: =ouais attends je je je je l'ins parce que en fait je commence par être
8 énervé puis après hé hé ... et euhm ... et j'avais un peu l'impression l'...
9 être gêné / hésiter ...
10 que ... qu'il y avait un truc qui était en train de se mettre en place et ... qui
11 qui était forcément mise en place dans l'urgence au moment où
12 de plus en plus rapide, pure les
13 les gens avaient été expulsés et puis voilà quoi mais qui qui était en
14 rapide
15 train de se confirmer un peu de euh ... euh eh ben c'est un squat du
16 décalé/gros / scandé de
17 coup c'est un endroit à tout le monde^o où tout le monde fait ce qu'il
18 à peu près/quo
19 veut^o personne averti personne^o euh tout le monde fait ses petites trucs
20 dans son coin et tout et tout^o ... et ça ça m'a euh ça m'avait gonflé en fait
21 rapide
22 ce ce matin je voulais faire une réunion pour râler^o et puis^o après je
23 souvenant
24 suis redescendu pour petit déjeuner et tout le monde était en train de
25 faire le ménage et ça m'a fait super plaisir h ... et euh (3,2s) et du coup
26 ré
27 enfin chuis chuis chuis m'chuis plus du tout énervé MMSI je pense que
28 c'est c'était aussi le fait que (c'était un moment euh ... de?)
29 VE: =ouais c'est moi qui en ai pas parlé en fait parce que il s'est trouvé
30 que elle était chez Dominic^o ... et que elle pouvait pas rester chez
31 Dominic^o ... en fait à cause de ... (x) (à Fuy-en-Velay?)^o et qu'elle voulait
32 encore rester un jour à Lyon^o et je lui ai proposé donc de venir euh
33 (aussi) ... (fin bref?) et en fait elle a demandé à rester un jour de plus^o et
34 j'ai dit oui c'est vrai que j'en ai parlé enc-à à personne et que ce matin
35 dans la cuisine euh quand elle était là je me suis dit et quand vous êtes
36 arrivés j'ai fait cours je crois que j'ai oublié quelque chose he hé [héhéhé
37 souvant ré
38 RI: [héhéhé
39 (VE) voilà fin donc que c'est vrai ou =
40 (RI) hé ... trépier oui oui
41 RI: hmhm
42 VE: c'est vrai que (xxxx) (lundi soir?) euh (2,5s) tout ce j'en parle de euh ...
43 AVANT^o euh ... et vu que ça s'était passé la nuit la première fois euh on
44 est restés très très très tard et je pensais qu'elle allait partir du jour
45 RI: [ouais ouais ... non mais ... hmhm
46 même en fait elle est restée encore ... et euh c'est vrai que ... j'ai pas

Exemple R2/365-425 : personne avertit personne

49 (xxxx) la personne quoi (x)... hmhm ... donc je pense que ça c'est fin
50 si ça devait se reproduire^o ça se se reproduirait pas=
51 RI: =ouais ouais=
52 VE: =de cette façon=
53 RI: =hmhm= mais enfin voilà quoi [c'est que: c'est aussi parce que ben
54 VE: [voilà ... mais oui oui oui ... non non je
55 (RI) parce qu'il y avait euh tout d'un coup plein de bouleversements et que là
56 j'avais l'impression qu'il y avait un [truc qui:
57 VE: [oui oui oui
58 VE: [(xxxx)
59 RI: [mais euh ... à part ça autrement enfin vraiment euh tous les gens qui
60 sont là je suis mais chacun et chacune je suis vraiment content que
61 vous soyez là
62 PAUSE 9s (légers rires?)

La structure séquentielle de cette action de plainte est la suivante :

en vertu de la loi du droit d'auteur.

- la plainte de Rémi (1-30), avec un essai d'interruption par Véronique (6)
 - annonce métadiscursive de la plainte (1)
 - description de « l'état d'âme » – l'énervement – qui justifie la plainte (1-3)
 - reconstruction narrative de la situation qui a déclenché et puis atténué l'objet de la plainte (23-30) ; ceci en deux étapes : (A) déclencheur de la plainte (7-23), et (B) réparation du comportement qui a déclenché la plainte, introduite par *et puis* (23)
- auto-accusation (« Selbstbezeichnung », cf. Holly 1979 : 159) de Véronique : *ouais c'est moi* (31) avec une longue justification/explication ; à la fin de cette justification, rires des deux interactants (38/40) et aveu (« Eingeständnis », cf. Schwitalla 1987 : 126-129) de Véronique : *voilà fin: donc que: c'est vrai oui* (41)
- régulateurs de Rémi (43)
- continuation des justifications de Véronique (44-49), avec un essai d'interruption de Rémi (47)
- résolution de se corriger (« Besserungsvorsatz », cf. Holly 1979 : 150) de Véronique (49/50/52) : *si ça devait se reproduire □ ça se se reproduirait pas [...] de cette façon*
- régulateurs de Rémi (51, 53)
- justification de sa plainte par Rémi (53/55/56), accompagnée de régulateurs de Véronique (54, 57)
- louanges de Rémi (cf. « Loben, Anerkennen » Schwitalla 1987 : 136), (59-61)
- La manière *consensuelle* d'interagir des deux locuteurs se montre à différents niveaux :

Au niveau prosodique : Rémi commence sa plainte dans un ton généralement neutre ; seule l'intonation montante de *super* (3), *soit* (4) et *là* (4) montre un léger mécontentement qui approche un « ton de reproche » (« vorwurfsvolle Stimme », cf. Günthner 2000 : 128-151). Après l'essai d'interruption de Véronique (6), son débit se ralentit au début, il hésite, rit d'une manière gênée, et accélère ensuite le débit (surtout 11/13/15 et 21/23) pour terminer sa plainte le plus vite possible. Ensuite, il souligne ses émotions positives par un ton « souriant » (24/25) qui se développe en un petit rire (27). Véronique finit son auto-accusation comme Rémi, avec un ton « souriant » et un rire, que Rémi partage avec elle. Sa formulation de la règle faut que j'en parle de euh . AVANT (44/45) a un caractère prosodique d'assiduité, ainsi que ses régulateurs *ouiouioui* (54, 57) et les régulateurs de Rémi (42, 43, 47, 51). Le seul moment où l'on peut observer une prosodie « agressive » dans cet extrait se trouve dans le passage où Rémi décrit la mauvaise attitude qui l'a tant énervé (15-24), sur un ton dégaîné, scandé avec un rythme staccato. En formulant une liste (de six points !) et en utilisant des adverbes génériques : *tout le monde* (17, 19), *tous les gens*, mais aussi la particule d'extension : *et tout et tout* (21) – ce que Günthner (2000 : 103) appelle des « expressions hyperboliques » et ce que Pomerantz (1986)

décrit comme « extreme case formulations ». J'y reviendrai dans V.2.9. : ceci met en évidence le contraste avec son propre comportement, qui prend en considération les sentiments d'autrui. Idem pendant la plainte.

Au niveau pragmatique et structurel : Rémi combine critique et louange, c'est-à-dire 2. un acte potentiellement menaçant, une plainte, avec un acte flatteur, une déclaration solennelle d'amour. Il évite l'adresse directe Ce que Brown/Levinson (1987 : 195-211) appellent « impersonalize ». Il s'agit d'une « negative-politeness output strategy » (ibid. : 135). en utilisant des constructions au passif (sans que rien ait été dit (5), qui était forcément mis en place (11), où les gens avaient été expulsés (11/13) et des constructions impersonnelles (qu'il y avait un truc qui était en train de se mettre en place (10), qui était en train de se confirmer (13/15). On remarquera la formulation laborieuse (« Formulierungsaufwand ») de ces éléments, et le « hedging » extrême dans son énoncé : il se rend compte du potentiel menaçant de ce qu'il veut dire. Véronique accepte la plainte et la réfère à elle-même en s'auto-accusant (avec un premier essai à la ligne 6) de façon directe : ouais c'est moi (31) : elle prend toute la faute à son compte. Elle fournit des justifications en racontant son histoire dans un style parataxique (lignes 31-38 : et ... et ... et ... et), avec des constructions simples, truffées d'anacoluthes ; ce discours montre une « maladresse quasi démontrée » [...] fast demonstrierte Ungeschicklichkeit ». » (Holly 1979 : 128) qui souligne son embarras et son intention corrective, sa volonté de demander pardon. Son auto-citation ouais je crois j'ai oublié quelque chose (38) innocente et sa résolution de se corriger [...] ça se reproduirait pas [...] (49/50/52) sont d'autres indices d'un style qui rappelle celui d'un petit enfant. Les énoncés sont accompagnés par des régulateurs, des indices d'écoute et d'approbation des deux interactants.

Au niveau lexical : Rémi utilise des expressions fortement marquées au niveau 3. émotionnel : énervé (3, 8) gonflé (21), râler (23) avec une forme de comparaison, super (3) ; la plupart d'entre elles se situant à un registre familier, voire argotique. Il s'agit ici d'un « display of emotion Terme que Günthner utilise en se référant à Ochs/Schieffelin (cf. Günthner 2000 : 102). » à travers l'utilisation d'expressions « évaluatives ou bien connotées d'une manière négative » (Günthner 2000 : 102). Ces expressions évaluatives ne sont pas accompagnées d'une prosodie correspondante, mais formulées d'un ton neutre, ce qui atténue leur composante négative : en montrant ainsi son « état d'âme » passé sans prosodie agressive, en exposant ses sentiments Ceci se montre aussi dans la deixis personnelle : Rémi ne se cache pas derrière des « on » ou des « nous » ou même des formes passives : il utilise les pronoms moi et je, et cela sans exception. , Rémi minimise la distance Distance créée entre lui et les autres par sa plainte même. entre lui-même et ses interlocuteurs (cf. le « confessional speech » dont j'ai parlé supra).

IV.3.3.7.2 LA MODALITÉ LUDIQUE

Une caractéristique des réunions au travail selon Meier est la renonciation presque générale à des fictionalisations, à des « Frotzeleien »²⁸¹, à des constatations « joke-first²⁸² » (Schegloff 1987 : 212), au fait de thématiser l'état sentimental individuel, bref à tout

ce qui ferait passer la modalité de l'interaction du sérieux et impersonnel au ludique ou personnel. Cette affirmation ne me semble pas universelle, et de toutes façons ceci n'est pas le cas à la Lutine où, comme je vais le montrer à travers les actions imaginaires (chapitre VII), mais aussi à travers les plaisanteries, ces situations de détente structurent l'interaction. Les passages humoristiques « parsèment » quasiment la réunion, et les rires qui les accompagnent montrent qu'il s'agit de plaisanteries « ratifiées » ; voici quelques exemples :

Pendant l'établissement de l'ordre du jour (R2/55-69) :

1	RI:	on met un petit truc euh . début d'une situation nouvelle sous-titre
2		comment vivre ensemble
3	SA:	hihihihi
4		<i>rit</i> -----
5	RI:	ENfin des règles
6		<i>tuTES</i> rient---[-----
7	RI:	[(xx)(xx)
8	XX:	[(xx)
9	VE:	des LOIS
10	RI:	des lois
11	VE:	hm hm hm
12		<i>rit</i> -----
13	RO:	eh ben↑
14	VE:	hm hm hm[hm
15		<i>rit</i> -----

Les membres du groupe font ici référence à leur système de valeurs partagé : comme groupe anarchiste, ils se moquent ouvertement d'une société qui a besoin de règles et de lois.

Vers la fin d'une réunion, quand tous les points sont déjà traités (R2/1503-1521) :

²⁸¹ « Frotzelei » : une attaque à la face d'une personne qui est modalisée comme plaisanterie (cf. Schwitalla 1995) ; Günthner la définit comme « un petit genre entre reproche et jeu » (2000 : 155), comparable au « teasing », mais plus restreint dans ses formes et fonctions. Il s'agit d'une forme de critique atténuée par la plaisanterie, ambivalente entre le sérieux et le drôle. Les locuteurs signalent une distanciation de leur critique en employant d'« autres voix » (« fremde Stimmen ») et des exagérations hyperboliques aux niveaux lexical, prosodique, pragmatique, etc. Ainsi, ils marquent une distance vis-à-vis du contenu de leur critique en soulignant la modalité non-sérieuse dans la forme de l'énoncé : une technique pour critiquer sans que les interlocuteurs perdent leur face (cf. Günthner 2000 : 155-202).

²⁸² « Joke-first-Stellungnahmen » : terme établi par Schegloff (1987 :212) : il s'agit d'un malentendu volontaire sur l'énoncé précédent, marqué comme plaisanterie ; le commentaire sérieux ne vient qu'ensuite.

1 RO: ah puis il y a un truc qu'il faut qu'on parle aussi . mais qui est SUPER
2 important↑ . c'est quand on met des plus quatre à la suite↑
3 *rit*Es rient{-----
4 RO: [faut savoir si la couleur qui compte c'est la première couleur d'en
5 dessous ou celle qu'on dit au moment où on met le plus quatre=
6 GI: =euh c'est celle qu'on dit euh au moment où on met le plus quatre sinon
7 c'est celle du dessous qui (xxxxxxx) quci=

8 RO: =ah d'accord
9 GI: [moi je vois ça comme ça↑ hein=
10 GS: [(xxxxx)
11 RO: =ah: ouais
12 XX: hé hé
13 *rit*---
14 VE: hin hin hin [hin . hein:]:
15 *rit*-----
16 GS: [c'est quoi↑
17 AX: [c'est (leur jeu?) (xxxx)
18 VE: oui . [hm hm hm
19 *rit*-----

Romain introduit ici un point qui n'est pas un thème à traiter pendant une réunion : il s'agit des règles du jeu « Uno », auquel certains membres du groupe aiment à jouer le soir dans le salon. Faire passer ce thème pour un « point super important » est évidemment drôle et montre à quel point le groupe est prêt à se moquer de ses propres habitudes pendant une réunion ; le prochain exemple relève du même domaine :

1 RO: ah puis il y a un truc aussi hé [hé hé hé: . non non c'est une blague
2 *rit fort*-----
3 RI: [he he he he
4 *rit*-----
5 XX: [he he he he hm hm
6 *rit*-----
7 XX: [(xx)::
8 *protests*
9 VE: mphmhmhm
10 *rit*-----
11 RO: ouha ouha ouha ouha ouha . [merci . hhhhh
12 *rit fort*----- *rit*---
13 SA: [hin hinh hin hin
14 *rit*-----

R2/1784-1797 :

Ceci n'étonne pas si on reconsidère la relation égalitaire des participants, le fait qu'ils vivent ensemble. Cela permet de développer tout un *réservoir ludique* propre au groupe.

Pour finir cette description du ton consensuel et ludique dans les réunions, voici un

en vertu de la loi du droit d'auteur.

exemple qui souligne les deux points, c'est-à-dire où une plaisanterie sauve une situation qui aurait pu devenir critique.

Le contexte se présente comme suit : les membres de la Lutine et de Loziz viennent d'exprimer leurs idées sur la cohabitation ; est Rémi exprime qu'il serait content si les deux groupes n'étaient pas trop séparés :

1 RI: moi c'est évident que moins la séparation elle est nette et euh . plus je
2 suis content . voilà
3 PE: 'fin . moi la sépara- . la séparation elle est nette au niveau du mode de
4 vie par exemple
5 RI: [ouais . ouais ouais]=
6 GS: =et [voilà] quoi
7 PE: [et . au niveau de: de la sélection de gens] . 'fin du . du fait qu'on se
8 soit regroupés à un moment . non mais
9 RI: oui oui oui hihhih[hh
10 rit-----
11 RY: [(il y a Pierre qui est là?)=
12 PE: =le fait [qu'à un moment on se soit regroupés entre certaines personnes
13 RI: [(xxxx)
14 et puis (x[xxx(xx) . mais euh . mis à part ça moi j'aime vachement bien
15 RI: [hm]nhm
16 MR: [et puis ça marche (xxx)
17 les gens qui habitent en ba:s et puis euh . [j'ai vachement envie de les
18 RI: [oui oui (xxx)
19 voir et puis vachement envie euh quand j'ai pas de [beurre en haut
20 Xm: [incompréhens,
21 d'aller en chercher en ba:s et [puis
22 conversation parallèle-----
23 RO: [ah non] (xxxx)
24 très fort, indigné
25 [tout le monde crie et rit--- [-----
26 MR: [tu le
27 démerdes tu (xx) tu vas à Super U là hihihhi
28 rit---

R3/2698-2725 :

Pénélope tient à souligner que la séparation des deux groupes s'exprime déjà au niveau des modes de vie (cf. aussi II.2.1). Elle ne reste pourtant pas sur ce terrain abstrait, mais avance l'argument que la séparation s'exprime aussi au niveau personnel, c'est-à-dire en ce qui concerne *la sélection de gens* (7). Elle semble pourtant remarquer que cette affirmation pourrait représenter un acte potentiellement menaçant pour la face du groupe dont elle se distance à ce moment-là, et tente tout de suite de compenser cette affirmation critique en exprimant ses sentiments positifs vis-à-vis des *gens qui habitent en ba:s* (17), ce qui constitue un acte flatteur. Elle souligne cela avec une liste ternaire ²⁸³

qu'elle introduit par l'adverbe familier intensifiant *vachement* (17/19/21). Quand elle arrive au troisième point de sa liste, *vachement envie euh quand j'ai pas de beurre en haut d'aller en chercher en ba:s* (19/21), qui n'est d'ailleurs prosodiquement pas marqué comme ironique, plusieurs personnes réagissent, avec des rires et des cris. Seules les remarques de Romain (en partie) et de Maryse sont compréhensibles : il s'agit de rejets, marqués comme non-sérieux par la prosodie expressive de Romain (haussement local du ton de sa voix, intonation montante, expression d'une – fausse – indignation), et par la formulation hyperbolique avec des formes exhortatives²⁸⁴ *tu te dé:merdes (xxx) tu vas à: Super U* de Maryse qu'elle marque comme non-sérieuse avec son rire à la fin.

IV.3.3.7.3 LES HISTOIRES FONCTIONNELLES

De la même façon, le manque d'histoires racontées que Atkinson (1982 : 113) décrit comme une caractéristique d'interaction institutionnalisée, ne se montre pas dans les réunions à la Lutine. Les histoires racontées sont courtes, mais elles existent, comme par exemple dans R1 où Rémi retrace un incident avec le gardien (premier exemple) ou R2 où Alex raconte comment il a rencontré le voisin (deuxième exemple). Ces petites histoires sont des anecdotes que l'on peut classer comme des « histoires fonctionnelles », car intégrées et ayant une fonction dans l'action²⁸⁵.

- 1 RO: ouais mais moi je pense maintenant vaut mieux commencer à fermer les
2 portes ... parce que si le gardien revient euh:=
3 VE: =hm=
4 RI: -(x) mais parce qu'en plus voilà c'est faut comprendre qu'il y a un
5 gardien
6 RO: hm
7 RI: qui vient faire le ménage ... et euh il est quand même du genre à: à
8 rentrer dans les apparts si il les trouve ouverts ou euh il nous a taxé une
9 clef ... au moment de la du week-end de la Gryffe il y avait ... on avait
10 ouvert c'était l'appart ... en bas de (chez nous ... ou enfin l'appart?) où il y a
11 Amélie et Gilles et Ito maintenant ... et euh on avait laissé pendre la
12 clef à une ficelle pour pas (xxxx) arrivent (x) gens (xxxx) puissent
13 rentrer et sortir sans se faire chier ... [et le gardien (xxx) la clef]
14 VE: [et il a piqué la clef]
15 VE: putain
16 RI: il était rentré il (xxxx) tout ça
17 XX: (x)(xx)
18 abatement ou loin
19 RI: [et euh

R2/765-793 :

²⁸³ Cf. Müller (1991 : 118) qui parle des listes comme ressources d'une intensification emphatique d'affirmation et de négation, dans le sens et au-delà de l'« amplifcatio » classique.

²⁸⁴ Des indicatifs utilisés comme impératifs.

²⁸⁵ Pour la distinction « histoires fonctionnelles/non fonctionnelles » cf. Gülich (1980 : 335).

20 HE: il a (xxxxxxx) euh éhe[he
 21 nt-----
 22 XX: [hhh
 23 nt--
 24 RI: nonon: du tout mais après il est il a un peu quand même parlé à
 25 RomainT ouais mais vous dites que vous habitez mais vous avez que
 26 des matelas euh
 27 PAUSE 9s
 28 XX: hm
 29 PAUSE 5s
 30 GS: hhh le gardien dans toute sa splendeur
 31 nt--

R2/721-734 :

1 AX: il m'a croisé il m'a dit (x) qui a [fait une grosse crotte
 2 SA: [ouais
 3 au téléphone
 4 touTEs rient-----[-----
 5 AX: [chut (xxxxx . xxxx)
 6 SA: parle au téléphone, incompréhensible
 7 HE: mais il l'a dit quoi (x) il l'a dit (xxxx)T ou: ((xxx)
 8 AX: [eh ben il m'a dit que si c'est . si
 9 c'est nous qui avons un chien si on pouvait nettoyer tout ça parce que .
 10 (xxx) c'était surtout le soir quand il faisait nuit euh
 11 certainEs rient
 12 AX: si il rentrait un soir que:
 13 HE: hehe hehehe
 14 nt-----

R2/721-734 :

On remarque que la coopération (commentaires et questions des interlocuteurs, rires, etc.) est un facteur important dans ces petites histoires, qui, et ceci souligne l'atmosphère détendue des réunions, sont dans la plupart des cas des histoires avec des éléments comiques qui font rire le groupe.

Après ce tour d'horizon – ni exhaustif, ni complet, mais qui me semble suffisant pour comprendre la réunion à la Lutine comme type d'interaction – je vais maintenant essayer d'en tracer une synthèse.

IV.4 Synthèse – définition de la réunion à la Lutine

Je propose la définition suivante des réunions à la Lutine :

Une réunion est un rassemblement des membres de la Lutine en un lieu et un temps préétablis, de durée variable, avec une finalité interne (la manifestation et l'entretien d'un esprit de groupe) et externe (règlement des points prévus). Elle se déroule sans modérateur et sans rôles fixés à l'avance, de manière formelle en ce qui concerne la focalisation de l'attention, le développement thématique et les rituels d'ouverture et de clôture. En ce qui concerne l'organisation des tours de parole, les réunions fonctionnent de façon informelle, c'est-à-dire la plupart du temps sans régulateur. Même si le

en vertu de la loi du droit d'auteur.

déroulement d'une réunion impose certaines contraintes, la manière d'interagir s'apparente aux interactions quotidiennes (conversations, discussions à table, etc.). Il s'agit donc d'une forme de rassemblement *semi-officiel*, marqué par un style consensuel, coopératif, non-autoritaire, qui est sérieux à la base, mais où des passages ludiques sont autorisés et bienvenus.

On a vu que la réunion est un élément crucial pour la cohésion et l'expression de l'identité du groupe. L'institution et le maintien d'un tel forum exigent un degré de discipline qui n'est pas gratuit, et qui souligne que le groupe prend la vie collective très au sérieux. Surtout les moments où les interactants pensent qu'ils sont en train de parler de détails de la vie quotidienne qui ne sont pas intéressants pour des gens de l'extérieur peuvent être extrêmement riches pour l'analyse. J'aimerais clore ce chapitre avec un petit extrait, sans commentaire, qui souligne cet aspect-là et qui, de plus, fait référence à mon propre travail (13) :

1 JA: [i:xx)
2 EL: on peut faire le point Jeanne³⁰⁰ [vite fait . parce que . [elle a peut-être
pas
3 XX [hm=
4 JN: [(xxxxxx)
5 EL: envie de faire euh . [toute la réu
6 XX [toute la réu hi hi
7 nt-----
8 JA: 'tain pourtant ça a l'air vachement intéressant. je com[prends pas
9 [touTEs rient
10 (JA) pourquoi
11 GS: ça après les balais on va parler des
12 certainEs rient doucement
13 RA: et la réunion elle est en-elle est enregistrée pour euh

R7/1190-1200 :

Chapitre V : Auto-catégorisation, auto-représentation comme squatteurs

V.1 Introduction

Categories for actors as well as for actions are a central part of the descriptive apparatus through which members of a culture access their commonsense knowledge of social structures within their practical, local circumstance of action. (Bergmann 1998 : 287)

Pour rendre ce monde complexe plus disponible et explicable, les êtres humains utilisent, modifient et créent des catégories tous les jours – pour mettre un certain ordre dans leur environnement, pour mieux pouvoir gérer leurs impressions, ou, comme le formulent

Keim/Schütte (2001b : 6), pour « [...] ordonner les relations entre personnes en un réseau compréhensible ²⁸⁶ ». Baugnet (1998 : 66-67) explique les concepts du « découpage » et de la « segmentation » du monde de la manière suivante :

L'identité sociale se définit à partir des effets de la catégorisation sociale qui découpe pour un individu son environnement social de manière à faire apparaître son propre groupe et les autres [...]. Segmenter le monde en un nombre de catégories [...] ne nous aide pas seulement à simplifier le réel [...] [mais] aussi à spécifier qui nous sommes.

Ce mécanisme réducteur ou cette « économie cognitive » (Oakes 1996 : 96) et son rôle clef dans l'auto-définition de l'individu – en tant que membre d'une catégorie ou d'un groupe ²⁸⁷ – sont inhérents au processus de catégorisation, ainsi que le souligne aussi Kallmeyer (1989 : 31) :

Les membres de la société se catégorisent eux-mêmes et les autres, en utilisant un système de catégories et une quantité de standardisations (plus au moins ouvertes) des types qui sont disponibles (et qui sont sans cesse travaillés par les membres de cette société), dans le cadre de leur monde social, pour l'orientation dans l'environnement et pour l'auto-définition et l'hétéro-définition. ²⁸⁸

Regardons ces aspects de plus près, tout d'abord comme ils sont décrits en psychologie sociale, sur la base de la théorie de l'identité sociale. Partant de cette approche cognitive, nous passerons ensuite à l'approche communicative : l'analyse des catégories d'appartenance en ethnométhodologie et en analyse conversationnelle, puisque c'est l'accomplissement *in situ* des tâches de membres qui nous intéresse ici et que je vais ensuite décrire à l'aide d'exemples.

V.1.1 Le concept de catégorisation en psychologie sociale

Tajfel ²⁸⁹ (1972, cité par Baugnet 1998 : 67) définit la catégorisation comme désignant « les processus psychologiques qui tendent à ordonner l'environnement chez un individu en termes de catégories selon qu'elles sont semblables, équivalentes pour l'action ». Ceci a un effet simplificateur pour la gestion de la complexité du monde social, et contribue aussi à l'élaboration de l'auto-définition : pour Tajfel, la catégorisation constitue, à côté de ce qu'il appelle « self-enhancement » ²⁹⁰, un élément crucial de la conception et de la définition de soi-même, de sa propre identité comme membre d'une catégorie. Elle fournit une perception et une évaluation de notre propre catégorie sociale et de ses membres en

²⁸⁶ « [...] die Relationen zwischen Personen in überschaubare Zusammenhänge [zu] bringen ».

²⁸⁷ Je parlerai plus loin de la distinction entre les deux entités.

²⁸⁸ « *Gesellschaftsmitglieder kategorisieren sich selbst und andere unter Benutzung eines Systems von Kategorien und einer Menge von (mehr oder weniger offenen) Typisierungen, die im Rahmen ihrer sozialen Welt für die Orientierung in der Umwelt und für die Selbst- und Fremddefinition zur Verfügung stehen (und von den Gesellschaftsmitgliedern ständig bearbeitet werden)* ».

²⁸⁹ Tajfel développe la théorie de l'identité sociale avec son collègue Turner à l'université de Bristol à la fin des années 70 (cf. Hogg 1996 : 66-68) – une théorie complémentaire à celle de la catégorisation sociale.

relation avec d'autres catégories sociales. Suite à une perception subjective de chacun relative à son appartenance à une catégorie, nous avons tendance à exagérer les similarités entre des membres de notre propre catégorie et les différences entre ces derniers et les autres.

Tajfel évite le terme « groupe »²⁹¹ pour parler du processus de catégorisation, car une catégorisation peut avoir lieu sans même que les personnes qui ont été placées dans la même catégorie se connaissent, ni ne partagent des valeurs et des normes ou un but commun, etc. (pour une définition des Lutinistes comme « groupe », cf. II.5)²⁹². Par contre, la catégorisation peut avoir des *conséquences* pour la cohésion d'un groupe : comme elle implique des attentes concernant le comportement typique des membres, elle contribue à créer ce comportement, elle donne des « directives » aux membres (cf. les « category-bound activities » de Sacks, *infra*). Et, ne l'oublions pas, la catégorisation peut avoir des conséquences concernant le traitement du groupe par d'autres groupes : le comportement d'un juge, par exemple, changera vraisemblablement selon qu'il considérera les squatteurs comme des vauriens, des individus qui ne veulent pas travailler pour payer leur loyer, ou comme des jeunes gens qui veulent habiter ensemble pour poursuivre leurs projets artistiques, culturels, etc. pour le bien du quartier. On verra dans les exemples que les squatteurs s'en préoccupent ; en fait, le sujet (ou le groupe) peut se situer par rapport à une catégorie, il peut « l'utiliser ou non pour se définir, [s'en servir] ou non pour être reconnu par les autres » (Bagniet 1998 : 72).

Pour la théorie socio-psychologique, des groupes sociaux (ou mieux : des catégories sociales) sont représentés sous forme de prototypes que Hogg (1996 : 69) définit comme suit : « A prototype is a subjective representation of the defining attributes (beliefs, attitudes, behaviours, etc.) of a social category, which is actively constructed and is context-dependent²⁹³ ». Il ne faut pas s'imaginer un prototype comme l'incarnation de tous les attributs sur une check-list, mais plutôt soit comme un type idéal (une abstraction), soit comme un membre du groupe qui en est le plus exemplaire, qui réunit le mieux ce qui est considéré comme les attributs de ses membres²⁹⁴, et qui sert de référence dans les jugements portant sur les autres membres de la même catégorie. Ce processus, ainsi que la stéréotypisation, est lié à une dépersonnalisation de l'individu. Le

²⁹⁰ Directement lié au processus de catégorisation sociale, ce concept décrit un « rehaussement » de l'*endogroupe*, une valeur plus haute attribuée à celui-ci par rapport aux *exogroupes*, une évaluation positive de son propre groupe par rapport aux autres.

²⁹¹ Dans ce travail, je continue d'utiliser le terme « groupe » parce que j'analyse non seulement l'auto-catégorisation de squatteurs en général, mais celle d'un (« vrai ») groupe de squatteurs en particulier.

²⁹² Cf. Brubaker (2002 : 8-9) : « If by 'group' we mean a mutually interacting, mutually recognizing, mutually oriented, effectively communicating, bounded collectivity with a sense of solidarity, corporate identity, and capacity for concerted action, or even if we adopt a less exigent understanding of 'group', it should be clear that a category is not a group (Sacks 1995, I : 41, 401 [...]). It is at best a potential basis for group-formation or 'groupness' ».

²⁹³ C'est moi qui souligne.

²⁹⁴ Nous allons voir dans un des exemples comment le « squatteur dread-lockeux » représente un prototype (possible).

stéréotype se distingue pourtant du prototype au niveau d'une logique d'appartenance : tandis que le prototype est fondé sur une idée de degré d'appartenance, le stéréotype est fondé sur une idée dichotomique d'appartenance ou de non-appartenance (cf. Baugnet 1998 : 71).

Hogg, nous l'avons vu, parle de la sensibilité au contexte ²⁹⁵ qui joue un rôle important dans la catégorisation ; qualifier la construction d'une catégorie sociale d'« active » (comme le fait Hogg) ne me semble pourtant pas suffisant pour mon analyse : ce qui m'intéresse ici, c'est justement la construction *interactive* ²⁹⁶, le processus comme pratique discursive dans mes données. En d'autres mots : ce qui m'intéresse, c'est la catégorie, l'identité, comme produit d'un processus collectif, comme décrite par l'ethnométhodologie et par l'interactionnisme symbolique (cf. Gumperz 1982). C'est justement sur ce point là que l'analyse conversationnelle, qui parle aussi de catégorisation, se distingue de la psychologie sociale, cette dernière soulignant – trop pour nos besoins – le processus purement mental ²⁹⁷, quasiment automatisé ²⁹⁸, de la catégorisation. Ce modèle « tends to take discourse as realization of, and therefore as evidence of, underlying processes and structures of knowledge, which themselves derive from innate structures, and from perception and action » (Edwards 1991 : 517).

V.1.2 L'analyse conversationnelle et la catégorisation

En analyse conversationnelle par contre, on considère la catégorisation comme phénomène discursif plutôt que cognitif, c'est-à-dire qu'on ne s'intéresse pas *a priori* à la perception de certains groupes par d'autres groupes, mais à la façon dont les membres expriment leurs perceptions et leurs idées de/sur l'autre groupe. Et il faut même aller plus loin : ce qui nous intéresse, c'est la *construction* des catégorisations au cours du discours, car c'est bien en parlant ensemble que nous créons ces catégorisations. Sacks (2000a : 40) considère la catégorisation comme « some very central machinery of social organization ». Il introduit le concept « membership categorization devices » ²⁹⁹ (les

²⁹⁵ Le contexte ou la situation (termes souvent utilisés comme synonymes, et dont la définition varie selon les auteurs ; pour une discussion de ce problème cf. Deppermann/Spranz-Fogasy 2001) n'ont pas le même sens en psychologie sociale et en analyse conversationnelle : tandis qu'en psychologie sociale, des caractéristiques du parler sont attribuées aux circonstances dans lesquelles l'énoncé est produit (telles que les conditions spatiales et temporelles, la relation entre les locuteurs, le sujet), en analyse conversationnelle on considère le lien qui existe entre la situation, la forme et sa signification comme attribuable aussi à des éléments empratiques (selon Bühler), au savoir partagé des interlocuteurs en situation de face à face, etc.

²⁹⁶ Hogg (1996 : 68) admet que « there has been a general tendency [...] to treat self-categorization theory simply as part of social cognition » parce que « much of its research base is non-interactive individuals ».

²⁹⁷ Cf. Watson (1994 : 153) qui parle des « pièges du mentalisme ».

²⁹⁸ Cf. Antaki/Widdicombe (1998b : 11) qui critiquent l'entreprise cognitiviste parce qu'elle fait des « abstractions of categorization as an automatized, interactionally neutral feature of a brain in limbo ».

²⁹⁹ Plus précisément « MIR (Membership Inference-rich Representative) device » : « a great deal of the knowledge that members of a society have about the society is stored in terms of these categories » (Sacks 2000a : 40).

dispositifs de catégorisation des membres) : des collections de catégories ainsi que les règles d'utilisation servant à les appliquer à des ensembles de personnes.

Les catégories sont liées à des personnes ou des groupes et basées sur notre savoir partagé du quotidien. Elles sont composées de « which-type sets »³⁰⁰, un groupement (que Sacks nomme « une collection ») d'éléments du type genre, âge, religion, etc.³⁰¹ Quand nous avons « rangé » notre interlocuteur dans de telles catégories, nous avons l'impression de savoir comment interagir avec cette personne : « When you get some category as an answer to a 'which'-type question, you can feel that you know a great deal about the person, and can readily formulate topics of conversation based on the knowledge stored in terms of that category » (Sacks 2000a : 41). Sur la base de ces catégories, nous avons ainsi des attentes concernant nos propres comportements et ceux des autres, considérés comme « typiques » (cf. les « category-bound activities »³⁰²), Sacks 2000a : 175-181). Mais ce ne sont pas seulement les comportements qui sont déduits des catégories : celles-ci incluent aussi des droits, des devoirs, du savoir, des compétences, etc. On parle ici du fait que les catégories sont « inference-rich », c'est-à-dire

[...] that they don't just provide us with convenient labels, they are also conventionally associated with particular activities and other characteristics. Membership categories also are loci for the legitimate (i.e., conventional and warranted) imputation of motives, expectations and rights associated with that category and its members. (Widdicombe 1998 : 53)

Ces attributs (comportements, droits...) typiques liés aux catégories ne le sont pas d'une façon prédéterminée – ils aussi sont construits de manière interactive : ils sont confirmés, niés, ironisés, mis en question, on n'en attribue que quelques-uns, etc. Tout dépend du contexte³⁰³, c'est-à-dire du cadre, de l'activité dans laquelle se déroule la catégorisation, de la fonction et du but de la catégorisation, etc. Nous allons voir qu'une analyse détaillée (séquentielle) du contexte est nécessaire pour comprendre pourquoi, alors qu'ils sont entre eux, les Lutinistes vont, dans tel passage, s'auto-catégoriser comme des squatteurs barbares décidés à occuper jusqu'au petit appartement du voisin (cf. VI.3.2.1), et dans tel

³⁰⁰ « Which-type » parce que des questions concernant ces éléments peuvent être formulées ainsi : « Which, for some set, are you ? ». La réponse « None » n'est pas possible.

³⁰¹ Cf. Bonu/Mondada/Relieu (1994 : 137) : « Selon lui [=Sacks, S.K.], ce regroupement de catégories en collections n'est pas une propriété logique des catégories, mais une caractéristique du raisonnement pratique : les membres de la société considèrent que certaines catégories 'vont ensemble' ».

³⁰² Sacks introduit ce concept de la manière suivante : « One of the ways that a problematic occurrence is resolved, is by assigning to the doer of it, some category about which it can be said that the activity done, is 'bound' to that category, i.e. if you knew in the first place that he was a such-and such, it wouldn't be any problem as to why he did the thing he did » (Sacks 2000a : 179). Un exemple serait l'activité « border son enfant dans son lit », évoqué par la catégorie « mère », et vice versa.

³⁰³ Cf. Watson (1994 : 153) : « [Sacks] a de plus en plus mis l'accent sur les questions de contexte dans les activités de catégorisation. Il ne voyait pas les catégories comme des 'dépôts' de significations décontextualisés, ou comme des significations intégrées à une grille sémantique supra-contextuelle dont elles feraient partie indépendamment des occasions de leur emploi ».

autre comme des squatteurs responsables qui ont des projets importants pour leur maison (V.2.11.3). Hester (1994 : 239-240), pour donner sens à la catégorisation, décrit l'utilisation des ressources

[...] telles que le contexte, les catégories d'appartenance des participants et celle du sujet sur lequel porte la conversation [...]. Ces significations liées à l'occasion [...] ont à être constituées, à toutes fins pratiques, dans des circonstances particulières.

La catégorisation nous permet donc de classer les autres et nous-mêmes dans des groupes d'appartenance³⁰⁴. Dans notre répertoire de collections catégorielles se trouvent des entités aussi diverses que « l'adulte », « la Chinoise », « l'ouvrier », « la prostituée », « la sportive » (catégories lexicalisées), etc. Les activités et caractéristiques typiques qui accompagnent ces catégories ne sont pas toujours compatibles – il est possible que des activités typiques d'une catégorie rentrent en conflit avec celles d'une autre, mais qu'une personne fasse néanmoins partie des deux catégories (cf. di Luzio/Auer 1986 sur la constitution d'identité dans l'immigration). Dans ce cas-là, il faut des ré-interprétations, modifications, appropriations, bref du travail interactif pour construire et mettre en ordre une certaine identité sociale. Le même cas se présente dans des situations où la société connaît des changements profonds (cf. Auer/Hausendorf 2000 qui décrivent les effets de la réunification sur les processus de catégorisation en Allemagne). La tâche est compliquée par le fait que la catégorisation étant indexicale et insérée dans un contexte, « le 'même' terme catégoriel peut appartenir à différentes collections » (Hester 1994 : 228).

La catégorisation est toujours indexicale³⁰⁵, c'est-à-dire située et renvoyant sans cesse au contexte. Hogg (1996 : 69) explique que les catégorisations sont toutes « context-dependent », le système cognitif réagissant toujours à des stimuli et tendant à minimiser des différences intracatégorielles et à maximiser des différences intercatégorielles perçues. Elle est ensuite perspectiviste, c'est-à-dire qu'elle dépend de la pertinence locale dans l'interaction et de l'organisation des constellations catégorielles :

Ainsi la définition de soi-même peut se produire en réaction au regard de l'extérieur, donc en réaction à des définitions d'autrui ; dans ce cas, le focus du travail catégorisant est le travail à l'image de soi-même en réaction à des images positives ou négatives venant d'autrui³⁰⁶. (Keim/Schütte 2001b : 6)

L'individu a la possibilité de choisir un ensemble de catégories et de s'identifier avec, créant ainsi son identité catégorielle, son auto-image. D'habitude, ces catégories se réfèrent à des traits positifs – ou, pour mieux dire, à des traits jugés positifs par l'individu lui-même³⁰⁷.

³⁰⁴ « Ainsi, les personnes peuvent-elles internaliser ces catégories sociales pour se définir subjectivement et agir en conséquence » (Baugnet 1998 : 65).

³⁰⁵ Cf. Hester (1994 : 222) : « leur sens est un sens situé, dépendant d'un contexte ».

³⁰⁶ « So kann beispielsweise die Selbstdefinition in Reaktion auf den Blick von außen erfolgen, also in Reaktion auf Fremddefinitionen ; in diesem Fall steht die Arbeit am Selbstbild in Reaktion auf positive oder negative Fremdbilder im Fokus der Kategorisierungsarbeit ».

L'image du soi ou de l'autre se montre, mais surtout se constitue ou se renforce dans la conversation, par exemple à travers l'attribution de certains traits de caractère, la description de certains comportements, ou la comparaison et la confrontation de différents groupes. Les locuteurs ont plusieurs possibilités pour la présentation de ces images : en plus de la dénomination explicite de catégories, ils peuvent utiliser la narration, c'est-à-dire raconter une petite histoire ; ils peuvent jouer avec plusieurs registres, dialectes ou même langues³⁰⁸ ; ils peuvent construire des petites scènes, faire interagir des personnages en prenant leurs rôles, en les citant. Ils peuvent caractériser certains comportements comme « typiques », utiliser des stéréotypes et des clichés – cf. la typification selon Grosjean/Lacoste (1999 : 9) : « Les acteurs procèdent par 'typification' : ils appréhendent la réalité à travers des catégories générales qui orientent leurs interprétations et leurs attentes [...] ».

Il semble évident que l'identité sociale construite à travers ces images n'est pas une entité objective, ni même stable – Grosjean/Lacoste (1999 : 9) parlent de « savoirs approximatifs, seulement partiellement clairs, parfois même incohérents ou contradictoires ». Elle est construite de manière interactive sur la base du savoir commun partagé. L'existence d'un savoir partagé n'empêche pas une certaine hétérogénéité³⁰⁹ du groupe.

Drescher/Dausendschön-Gay (1995 : 86) constatent que les catégorisations ne sont pas des phénomènes à décrire uniquement au niveau segmental (lexèmes ou phrases), mais qu'elles nécessitent une analyse séquentielle des activités de dénomination locales – qui sont produites de manière interactive, « [...] rarement par un seul interactant³¹⁰ ». Les interactants peuvent « compléter » les catégories avec de nouveaux caractères (Wolf 1995 : 206), ils peuvent introduire des caractères supplémentaires et créer ainsi de (nouveaux) « types sociaux » complexes.

Soulignons encore une fois que la catégorisation sert à solidifier l'identité et l'unité interne d'un groupe et à se distancier d'autres groupes. Cela peut sembler étonnant

³⁰⁷ Il me semble qu'on néglige trop souvent de nuancer ce fait.

³⁰⁸ Ceci est un point central dans les études de Kallmeyer et de son équipe (1994, 1995) sur le comportement communicatif à Mannheim. Cette variation langagière est un phénomène qu'on ne trouve pas ou guère à la Lutine – ce qu'on peut évidemment attribuer au fait qu'à Lyon le dialecte ne joue pratiquement plus aucun rôle. Les quelques petits passages où un locuteur essaie d'imiter un accent régional, ne sont en rien systématiques et ne constituent pas de formes classables pour la description de catégories. C'est plutôt la prosodie, par exemple dans des citations, qui joue un certain rôle à la Lutine.

³⁰⁹ Cf. Grosjean/Lacoste (1999 : 35) : « Il n'y a pas, donnée à l'avance, une homogénéité a priori du groupe, un savoir égal des membres du collectif ; chacun est au contraire différent par sa place, son point de vue sur l'activité, son histoire [...] ». Précisons que « le savoir commun partagé » dont je parle ne couvre pas exactement « le savoir » dont parlent Grosjean/Lacoste. Le « savoir commun partagé » se réfère à une histoire commune, à des valeurs généralisées et des normes abstraites a priori partagées (même si elles peuvent diverger sur des points particuliers, concrets). Le savoir dont parlent Grosjean/Lacoste me semble plus concret et plus situationnel.

³¹⁰ « [...] oft nicht von einem Interaktanten allein [...] ».

quand on a affaire à une auto-catégorisation construite sur des stéréotypes³¹¹ – mais un groupe peut se complaire dans (l'idée qu'il a) des stéréotypes ou des catégorisations négatives qui lui sont attribués par l'extérieur :

[La] stratégie consiste à inverser la polarisation de l'endogroupe par rapport à l'exogroupe. Ce qui auparavant était jugé comme négatif est retourné en positif [...]. Ces formules peuvent constituer des leitmotifs, slogans souvent répétés par tous pour devenir un nouveau contenu relatif à la catégorie. Ces stratégies cognitives visent en quelque sorte à la restauration d'un équilibre cognitif cohérent avec une identité sociale positive et, sur le plan social, constituent des éléments qui peuvent participer à une certaine idéologisation du groupe. (Baugnet 1998 : 97)

Pour Baugnet, ces stratégies sont surtout appliquées par des groupes minoritaires, ou dominés face à un groupe dominant. Elles servent à acquérir une certaine visibilité sociale face au statut minoritaire – obtenue par la rupture avec le discours dominant et par la contradiction des schémas de référence du système établi (cf. Baugnet 1998 : 98).

Les Lutinistes aiment jouer avec ces images négatives attribuées par l'extérieur. Il n'est pas toujours facile de distinguer les moments où le groupe ne fait qu'ironiser sur les stéréotypes des autres et ceux où il les intègre dans son auto-image, où il se les approprie. Seule l'analyse séquentielle peut éclaircir cela, comme nous allons le voir dans les exemples.

Mentionnons un dernier point important pour les catégorisations : l'ensemble des catégories évoquées dépend de leur fonction dans le contexte de l'interaction et de ce qui y est pertinent – les catégorisations dans un rassemblement d'extrême droite ont une autre pertinence que dans une réunion de squatteurs – et en même temps ces catégorisations « [...] créent », de leur côté, « un certain système contextuel de pertinences »³¹² (Quasthoff 1998 : 49-50). Ne lier la catégorisation que d'une façon unilatérale au contexte s'est avéré trop simplificateur et ne donne pas de résultats satisfaisants ; il faut toujours prendre en compte la fonction et la pertinence de l'image que le groupe développe dans un certain contexte. C'est ce que postule Watson (1994 : 153) quand il parle de la séquentialisation comme dimension du contexte : « l'analyse séquentielle des énoncés [porte] sur le fait que ceux-ci forment le contexte tout en étant formés par lui ». Hester (1994 : 230) va encore plus loin : « D'un point de vue méthodologique, les catégorisations et leurs contextes s'élaborent mutuellement [...]. Le phénomène n'est pas les 'catégories' dans un 'contexte', mais plutôt les 'catégories-en-contexte' ».

Les buts des analyses suivantes sont de :

- a) Décrire la catégorie qui joue le rôle le plus important pour l'auto-définition des

³¹¹ Ainsi que je l'ai déjà souligné, le stéréotype n'est que rarement neutre, et j'ai proposé la catégorie comme entité non-marquée. Kesselheim (1998 : 133) distingue les deux concepts sur la base de leur caractère psychologique et donc relativement stable (stéréotype) ou conversationnel et donc interactivement construit (catégorie).

³¹² « [...] schaff[en] [...] ein bestimmtes kontextuelles Relevanzsystem ».

membres du groupe. Ceci consistera en une petite introduction des désignations « militant » (comme hyperonyme de « squatteur/squatteuse ») et « alternatif » (comme désignation mal appropriée), et ensuite en une analyse de la catégorie « squatteur/squatteuse ».

- b) Reconstruire la perpétuelle constitution interactive de la catégorie « squatteur/squatteuse », utilisée comme auto-référence ; montrer les différentes facettes de cette catégorie, c'est-à-dire l'auto-image et l'auto-représentation comme « squatteurs conquérants »³¹³, « squatteurs sages », « squatteurs méchants/rebelles », etc.
- c) Révéler le rapport entre l'auto-image, l'auto-représentation, la tâche communicative et le contexte. Car pour la construction d'une image, d'une identité, le groupe n'a pas besoin de faire une auto-catégorisation explicite, ou, comme l'expriment McKinlay/Dunnett (1998 : 50-51) :

Identity construction does not require a conversational context of explicit self-categorization and does not even require that fixed or unchallenged categories be in use. Instead, what conversational analysis offers is a means of exploring the flexibility and variability, associated with self characterizations, which typify everyday interaction.

La tâche consiste donc à « décrire, chaque fois que les membres font une catégorisation, comment ils la font, c'est-à-dire les méthodes qu'ils utilisent pour assurer la pertinence de la collection qui contient la catégorie » (Bonu/Mondada/Relieu 1994 : 133). Pour cela, je n'utilise que peu d'extraits des interviews que j'ai faites pendant mes études du terrain ; la plupart de mes exemples proviennent des réunions³¹⁴. Cela pour deux raisons : (1) ce qui m'intéresse dans ce travail, c'est la construction d'une identité de groupe dans l'interaction, au travers d'un style social qui se montre justement dans la communication interactive *dans* le groupe, et (2) l'auto-catégorisation et la construction d'une auto-image dans le groupe même me semblent plus « naturelles », plus spontanées, que celles faites dans des situations d'interview.

Je me propose d'étudier d'abord les passages d'auto-catégorisation du groupe, en analysant aussi les passages où le groupe tient à se différencier d'autres groupes de squatteurs. Puis je me pencherai sur un phénomène annexe, celui du travail volontaire et conscient sur l'image que le groupe offre à l'exogroupe, travail effectué dans des buts tactiques, soit pour convaincre et gagner à sa cause, soit pour amadouer des gens dont il est dépendant (la Courly, propriétaire de l'immeuble, avec laquelle la Lutine est en négociation).

V.2 Auto-catégorisation des squatteurs

Dans cette partie, je me propose d'étudier des passages de mon corpus où les Lutinistes
³¹³ expriment d'une manière ou d'une autre ce qu'ils sont, ce qu'ils croient être, ou ce qu'ils
Je n'utiliserai la forme masculine et la forme féminine que lorsque cela joue un rôle pour l'analyse.

³¹⁴ La plupart des travaux sur la catégorisation utilise des interviews, médiatisées ou non, pour l'analyse. Les travaux de *l'Institut für deutsche Sprache*, que j'ai déjà mentionnés, sont une exception.

voudraient être. J'examinerai aussi des passages où ils se soucient de la manière dont tel ou tel autre groupe les perçoit, ou risque de les percevoir.

V.2.1 Militant, alternatif ?

Avant de discuter de la catégorie « squatteur », j'aimerais introduire deux autres catégories qui jouent un rôle pour l'auto-désignation de ceux-ci : celle des « militants », car c'est ce terme qui lie les gens du milieu étudié. « Les militants » est une auto-catégorisation qui regroupe le milieu, qui inclut plusieurs sous-groupes et qui produit une délimitation (habituelle et communicative) vis-à-vis de l'extérieur qui ne milite pas. La deuxième catégorie est celle des « alternatifs », terme qui m'avait semblé approprié au groupe au début de mon étude de terrain, or il s'est vite avéré que les membres du groupe étudié ont des problèmes avec ce terme. J'ai choisi les deux exemples suivants comme première approche du milieu, pour montrer mes propres premiers pas dans le « terrain ».

Voici Suzanne³¹⁵ dans une des premières interviews que j'ai enregistrées :

1	SU:	et euh beaucoup de de problèmes ... même au niveau du féminisme à
2		l'intérieur des groupes alternatifs ... actuellement il y a quand même euh
3		un désir de remise en question à ce niveau-là dans le milieu alternatif
4		... mais euh ... entre les groupes militants eux-mêmes par exemple
5		entre les groupes écologistes et euh les groupes squatteurs et les
6		groupes antispécistes etcetera ... il n'y a pas forcément une grande
7		communication quoi ... pour moi c'est très euh ... le militantisme il
8		fonctionne encore en petites cases

INT. Suzanne :

Suzanne répond à ma question de savoir si la communication entre les différents groupes alternatifs (le terme « alternatif » est donc déjà évoqué) fonctionne de façon satisfaisante. Dans ce petit extrait, elle semble mélanger les termes « alternatif » et « militant ». Pour mieux faire comprendre que ce n'est pas toujours le cas, j'aimerais, avant d'entrer dans le détail, citer une autre phrase de Suzanne ; il s'agit d'un énoncé non enregistré. Pendant une soirée festive après l'interview, je lui demande comment je peux la présenter dans mon travail. Elle me donne tout d'abord une définition négative : *alors moi m'appelle surtout pas **alternative*** et ajoute juste après *j'suis une **militante** moi*. Suit une discussion où je lui demande, étonnée, la différence entre les deux termes. Elle m'explique que l'expression « alternatif » l'a déjà gênée pendant l'interview et que celle-ci désignerait des gens qui suivent une certaine mode, qui aiment une certaine musique et un certain style de vêtements. Le terme « militant », par contre, s'appliquerait à des personnes qui ont une activité politique.

Suzanne reprend et utilise dans l'interview, comme nous l'avons vu, le terme *alternatif* (2, 3) évoqué par moi, sans le commenter. Dans la même séquence, elle passe quand même au terme *militants* (4), et cela au moment de l'appliquer à des groupes concrets, de donner des exemples – entre autres les *squatteurs* (5) dont je reparlerai. Quand il s'agit

³¹⁵ Que j'interviewe dans son squatt de filles, elle-même est donc squatteuse.

de sa propre personne, elle réagit de façon sensible à la désignation qu'elle considère comme incorrecte. Il semble donc que le terme *alternatif* soit accepté dans des contextes vagues et/ou abstraits, mais pas approprié pour l'auto-catégorisation.

Sa fonction comme terme généralisant se montre dans le prochain exemple, dans lequel le locuteur fait une remarque métadiscursive en ce qui concerne l'utilisation du mot *alternatif*:

1 RI: fin comme comme comme il y a quand même une super tradition de de
2 de tas de trucs euh fffff on va dire *alternatifs* pour euh . pour aller vite

INT. Rémi :

Rémi utilise le terme « alternatif » pour *aller vite* (2), pour simplifier ses explications et arriver au point crucial de sa réponse à ma question de savoir si la Croix-Rousse³¹⁶ a une signification spéciale pour les squatteurs en général et pour lui en particulier. Le commentaire métadiscursif montre ici aussi une réticence à se catégoriser, soi et les siens, par ce terme.

Voyons maintenant la catégorie « squatteur/squatteuse » sous ses différentes facettes, et commençons avec un exemple qui nous montrera une possible manière d'attribuer des propriétés à cette catégorie.

V.2.2 je suis pas une vraie squatteuse

L'exemple suivant montre une auto-catégorisation marquée par l'ironie ; il s'agit d'une réaction à une définition négative d'un camarade qui partage un appartement squatté avec Pénélope, son copain Alphonse et d'autres personnes. Pénélope parle avec une amie des problèmes avec ce co-squatteur, Franck. C'est l'amie qui enregistre la conversation – détail important pour comprendre un passage dans la deuxième moitié de la conversation où Pénélope remarque qu'elle ne se rend plus compte que le magnétophone l'enregistre :

1 FE: ça va en fait je ne me rends pas trop compte que ce machin marche
2 maintenant [...] mais de toute manière je suis pas une vraie squatteuse
3 ironique-----
4 alors ... [hihihihi
5 ---- rrrr----
6 CA: [ahahahaha
7 rrrr-----

CONV 3 :

L'amie en question m'avait promis d'enregistrer des conversations avec ses copains et copines qui habitaient dans des squatts. En acceptant d'une manière ironique et en riant l'étiquette de *fausse squatteuse* que lui a attribuée Franck ou, plus précisément, de ne pas être une *vraie squatteuse*, (2), Pénélope suggère qu'aux yeux de son

³¹⁶ Quartier traditionnel des squatts à Lyon. Au début de mon étude, durant la phase où j'ai fait les interviews, je voulais étudier des squatts (au pluriel !) à la Croix-Rousse. C'est pour cela que j'ai posé des questions sur ce quartier-là et son importance pour les squatteurs dans les interviews.

co-squatteur, elle n'est pas la bonne personne à « interviewer ». Les mêmes indices – le rire et l'ironie – montrent que, à ses propres yeux, elle est tout au contraire la bonne personne ; cf. Hartung (1998 : 163) qui parle de la reprise de perspective (« Perspektivenübernahme ») ironique : une citation d'un autre point de vue à l'aide de laquelle le locuteur exprime son rejet de ce point de vue.

Quelques minutes avant, elle avait raconté l'histoire suivante :

1 PE: il disait . oui mais c'est que TOI tu vis pas en COLLECTIVITÉ toute manière
2 alors . ça ça a été le summum se racle la gorge summum c'est là dessus
3 que je suis partie en claquant la porte et en disant MERDE . en hurlant
4 MERDE parce que j'en pouvais VRAIMENT plus . respire il me dit
5 OUAIS toute manière Alphonse avant c'était un vrai squatteur ! c'était
6 avec hahahihhi . et maintenant toi t'es arrivée . alors TOI euh tu euh
7 nt-----
8 sais pas vivre en communauté³¹⁷ t'as aucun esprit communautaire ! t'es
9 pas une vraie squatteuse et . à cause de toi maintenant Alphonse c'est
10 nt-----
11 plus un vrai squatteur hihhi

Extrait de CONV 3 :

12 -----

Pour cet étude, je considérerai sans distance critique la conversation décrite par Pénélope : c'est le concept de vrai squatteur qui m'intéresse ici, et je ne considère pas comme douteux que Franck l'ait employé. Les reproches que le co-squatteur formule nous donnent une définition négative de ce que représente pour lui un vrai squatteur ou une vraie squatteuse. L'épithète « vrai(e) » suggère que pour lui existent aussi des « faux » squatteurs³¹⁷. Comme il ne peut pas nier le fait que Pénélope soit une squatteuse³¹⁸, il doit modifier la catégorie « squatteurs », en créer une nouvelle, la sous-catégorie des « vrais squatteurs » ou « vraies squatteuses » pour pouvoir exclure Pénélope du groupe dans lequel il se plaît, car elle ne *vi[t] pas en COLlectivité* (1), elle ne *sai[t] pas vivre en communauté* et *n'a[...] aucun esprit communautaire* (8). Frank dénie à Pénélope ces deux attitudes, liées à la catégorie, et l'exclut ainsi de la catégorie générique « squatteurs »³¹⁹. Pénélope n'accepte pas cette « disqualification », ce qui se

³¹⁷ Ce qu'il va effectivement formuler par la suite, comme nous allons le voir.

³¹⁸ Pour la simple raison qu'elle habite dans un squatt qu'elle-même a ouvert avec ses camarades. Cette caractéristique n'est que contingente, marginale pour la définition de la catégorie « squatteur » de Franck.

³¹⁹ Cf. Kesselheim (1998 : 139-140) qui montre comment des personnes interviewées justifient leur manque de solidarité vis-à-vis des membres de leur propre catégorie d'immigrants en développant deux sub-catégories, celle des immigrants européens et celle des immigrants américains, qui se distinguent par leur manière de vivre dans le pays d'accueil. Franck n'utilise pas tout à fait la même stratégie ici, car sa sub-catégorie « faux squatteur » ne représente pas autre chose que le refus fait à Pénélope de l'appartenance à la catégorie générique, tandis que les immigrants dans l'analyse de Kesselheim restent des immigrants, même s'il faut bien en distinguer différents groupes.

montre par le fait qu'elle se met à rire chaque fois qu'elle utilise l'épithète « vrai(e) » (lignes 9 et 11 ; et avec un léger retardement à la ligne 6 aussi).

Pour Franck, c'est donc le comportement vis-à-vis de ses cohabitants, la manière de vivre ensemble, qui définit un vrai squatteur, qui représente les caractéristiques importantes, primordiales du squatteur. Nous avons vu (cf. II.3.1) que la collectivité représente effectivement une des valeurs phares de l'auto-catégorisation des Lutinistes. L'extrait suivant (Pénélope cite Franck qui parle d'elle sans se rendre compte qu'elle entend. Encore une fois, je considérerai comme suffisamment fidèle le compte-rendu de Pénélope) nous montre comment il complète cette catégorie de façon plus détaillée :

1 PE: [...] Pénélope elle d'est la FAUSSE squatteuse (xxxxxxx?) il balançait

Extrait de CONV 3 :

2 des trucs dans ce style là . elle fait pas du tout attention aux autres elle
3 habite toute seule elle râle tout le temps pour le ménage et elle fait RIEN

Il précise ici ce qu'il entend par *avoir l'esprit communautaire* ; les reproches qu'il fait sont des reproches typiques que se font des co-locataires dans des « Wohngemeinschaften » (cf. Schüleïn 1980) sur le ménage et le fait que souvent les personnes qui se plaignent le plus sont celles qui en font le moins, sur la non-attention aux autres, etc. Seul le reproche *elle habite toute seule* (2/3) va au-delà de ça : dans un squatt plus que dans une autre co-location, le fait de s'investir dans la collectivité est considéré comme extrêmement important.

Le rire pendant l'imitation de Franck (dans le deuxième extrait), la distanciation ironique de Pénélope montrent qu'elle se sent touchée par les insultes, fait qu'elle exprime au niveau verbal par une sémantique (utilisation d'expressions familières comme *balancer, râler*) fortement marquée par l'émotion, et par la prosodie (rythme staccato, volume augmenté, rire). Ceci est souligné aussi par le fait qu'elle revienne à ce sujet à quelques minutes de distance, alors que le contexte a changé.

Après avoir parlé de « l'esprit communautaire », voyons dans le prochain paragraphe un deuxième élément qui joue un rôle pour la catégorie « squatteur/squatteuse » : celle-ci peut être complétée par des caractéristiques de l'apparence extérieure.

V.2.3 Catégorisation par l'apparence

Dans l'exemple suivant, Rémi parle du fait que la présence de *millions de squatteurs* (4) pendant le procès pourrait nuire au résultat de celui-ci :

- 1 RI: [(mais on sait?) mais c'est
 2 pas forcé que ça soit ... c'est . la rue Barodet³⁸⁸ par exemple
 3 apparemment l'avocat il . il Dupont³⁸⁹ et Dubois ils disaient que c'était
 4 pas forcément un bien s'il y avait des millions de squatteurs dans la
 5 [salle↓] . ce qu'avait fait Dubois par contre↑ . donc Dubois c'est le chef
 6 RO: [hm↓
 7 SA: [hm
 8 de l'Alpi . c'est que lui il avait demandé à des copains à lui↑ mais qui
 9 présentent bien tu vois genre cinquante ans costume↑=

R1/751-758 :

La catégorie « squatteur » est définie de manière négative ici, comme l'opposé de *qui présentent bien [...] genre cinquante ans costume* (9) : Un squatteur ne fait pas bon effet dans le contexte d'un tribunal parce qu'il est jeune et parce qu'il n'est pas habillé comme il faut. Derrière cette définition négative se cache évidemment plus que l'âge et les vêtements ; le costume et les cinquante ans sont le signe d'une situation posée dans la société, considérée comme positive par un tribunal de la République Française ; un squatteur représente juste le contraire.

Un peu plus loin dans la même réunion, la discussion sur ce point recommence :

- 1 RI: je pense ouais ouais . faudra voir [en fait
 2 SA: [d'inviter des gens bien: habillés ehm
 3 CL: bon après je sais pas si ça joue vraiment [euh
 4 SU: [mais c'est vrai que ça peut
 5 jouer en fait parce [que si la salle est pleine de=
 6 NI: [ouais
 7 MR: =squatteurs=
 8 SU: =de squatteurs euh [stéréotypes . . [et ben le juge il peut dire au
 9 MR: [dread lockeux et
 10 CL: [non mais c'est
 11 (SU) contraire je vais faire un procès exemplaire quci=

R1/776-786 :

Suzanne reprend l'argumentation de Rémi et donne cette fois-ci, aidée par Maryse, la définition positive de la catégorie opposée aux « cinquante ans/costume » : ce sont les *squatteurs stéréotypes* (8) *dread lockeux* (9). Il est intéressant de noter dans ce passage que pendant que Suzanne parle du stéréotype, celui-ci est complété parallèlement par Maryse, en parfaite coénonciation. Les *dread locks* (cf. Glossaire) fonctionnent comme un *pars pro toto* dans la description (cf. aussi II.3.2 et II.6.1.2). Cette coiffure est désignée comme emblématique parce que plus remarquable que, par exemple, les cheveux tondus courts qui sont au moins aussi répandus chez les squatteurs (cf. aussi II.6.1.2). Son évocation est surtout représentative d'un prototype (dans le sens de représentant exemplaire) de squatteurs : l'un des moins présentables, car les *dread locks* font « sale », évoquent en plus des vêtements sales et troués, de nombreux piercings, etc. C'est exactement cette image là que Maryse veut évoquer ici, en l'opposant aux « cinquante ans/costume ».

Les squatteurs ont aussi conscience que cette apparence, en les distinguant de

l'exogroupe, peut faire peur. Et leur attitude face à cette peur qu'ils inspirent est ambiguë, comme nous allons le voir dans l'interview de Rémi.

V.2.4 Le squatteur méchant et la peur des gens

Même lorsque les squatteurs veulent éviter de faire peur, ce n'est pas au prix de leur identité de rebelles. Ne pas faire peur sert à montrer justement qu'on peut remettre en question l'ordre social, donc être rebelles, sans pour autant être dangereux pour les gens, ceux du moins qui ne sont pas des ennemis. Mais s'affirmer, s'afficher comme rebelles, c'est aussi faire peur, jouer avec la peur des autres. On n'en sort pas.

L'auto-catégorisation comme « les squatteurs méchants » a deux fonctions : d'un côté, on se complaît dans cette réalisation d'un stéréotype (on verra cela aussi dans le chapitre VI) qui souligne le côté antiautoritaire, révolutionnaire, le fait qu'on ne veut pas s'intégrer dans cette société, le plaisir qu'on éprouve en choquant les braves citoyens – tout cela se fait d'une manière ludique, en utilisant des formules, des slogans, et souvent avec des rires ; l'expression en est souvent distordue, exagérée, dans un style qui « [...] ne montre pas seulement ce que quelque chose est ou comment on peut le catégoriser, mais aussi ce que quelque chose est et 'veut être' pour quelqu'un à un certain moment ³²⁰ » (Soeffner 1986 : 318).

Il me semble pourtant y trouver aussi un côté bien sérieux, qui souligne l'importance de se ressentir comme un groupe qui se distingue du reste de la société de façon positive, même ou surtout si cette distinction est perçue par cette société comme négative, ou comme Soeffner (1986 : 320) l'exprime dans son étude sur les punks : « D'un autre côté, cela arrive que des individus fassent beaucoup d'efforts pour être et pour sembler 'uniques' ou, dans le vocabulaire actuel, 'authentiques'. Alors ils sont [...] pour un observateur extérieur, les membres conformes d'un groupe de non-conformistes ³²¹ ».

1 RI: [...] il y a de toutes façons un truc euh un truc de peur des gens ... enfin
2 . les gens ont un peu peur des squatteurs quand même ... et c'est
3 aussi une image que les squatteurs plus ou moins consciemment ou
4 plus ou moins volontairement entretiennent aussi . fin ils s- ils s- ils se
5 débrouillent quand même bien d'une certaine façon et et malgré malgré

INT. Rémi :

³²⁰ « [...] zeigt nicht nur an, was etwas ist oder wohin es zugeordnet werden kann, sondern auch, was etwas für wen und zu welcher Zeit ist und 'sein will' ».

³²¹ « Andererseits können sich Individuen [...] mit großem Eifer darum bemühen, 'einzigartig' oder, im Vokabular der Aktualität, 'authentisch' zu sein und zu erscheinen. Dann sind sie [...] für einen Außenbeobachter die gruppenkonformen Mitglieder einer Gruppe von Nonkonformisten ».

6 le discours aussi sincère qu'ils peuvent avoir mais malgré tout il y a un
 7 certain nombre de marques qui font qu'ils se distinguent du reste de la
 8 de la population
 9 SA: hmhm . ouais
 10 RI: les vêtements et les cheveux par exemple ... des manières de parler (il
 11 continue en parlant de ce qu'il appelle l'argot spécial des squatteurs, un
 12 mélange des argots traditionnels et de l'argot des « rebeus de la
 13 banlieue »²⁴¹)

Ce petit passage de l'interview avec Rémi montre les deux facettes de l'image que les squatteurs veulent se donner et qui ne peuvent pas toujours très bien aller ensemble. Ce sont ici les « squatteurs méchants » et les « squatteurs sages » dont je reparlerai. Examinons d'abord l'image des squatteurs méchants :

Rémi introduit ici le mot *peur* (1). Il dessine l'image d'une influence réciproque : la *peur des gens* semble éveiller – inconsciemment et pas forcément volontairement – l'envie des squatteurs de leur faire peur. Ceci comme réaction au comportement des « gens », du *reste de la population* (7/8), l'exogroupe, une masse indéfinie dont le comportement est considéré comme borné. Les Lutinistes ne peuvent et ne veulent pas échapper à leur propre peau, malgré le *discours aussi sincère qu'ils peuvent avoir* (5/6) qui prétend vouloir – en gros – transmettre l'image des squatteurs sages. Leur « peau », c'est déjà leur *look (les vêtements et les cheveux par exemple, 10)*, et leurs *manières de parler* (10) : deux éléments qui jouent un rôle central dans l'auto-représentation, nous l'avons vu entre autres dans l'application du concept de la « Community of Practice » (II.6.2.3) à la Lutine ; ces deux éléments ne font qu'illustrer leur mode de vie, qui les marque comme non-conformes, qui les *distingue [...] du reste de la population* (7/8).

Rémi est persuadé que l'image du squatteur méchant est plus ou moins consciente et plus ou moins volontairement entretenue.

Voyons un exemple où elle sort de l'inconscient.

Le contexte se présente comme suit : Jeanne, une étudiante en vidéo et squatteuse dijonnaise, demande aux Lutinistes si elle peut tourner un petit film sur leur squatt. A un moment, elle considère comme opportun de prévenir les Lutinistes que les trois étudiants qui viendront filmer avec elle ne connaissent pas le milieu :

1 JN: euh ouais non mais ouais j'aurais juste une autre question²⁴² c'est euh .

R7/1388-1401 :

2 'fin les trois autres personnes avec qui je dois le faire euh connaissent
 3 pas du tout euh ... ben 'fin ici' ou plus ou moins les squatts en
 4 nt--
 5 général' (quoi
 6 EL: [c'est vrai on aura le droit de leur faire peur' (hi hi
 7 nt-----
 8 JN: [et euh [certains rient
 9 [certains rient
 10 JN: non non ça pas de problèmes
 11 nt-----
 12 CH: hi hi ha la cave (hh ch ch
 13 nt-----

Jeanne a des difficultés à formuler son énoncé quand elle doit donner un nom à l'entité que les gens ne connaissent pas ; elle la désigne d'abord comme lieu : *ben 'fi::n ici* (3) et ensuite comme faisant partie de et comme représentant un mode d'habitation, de vie : *les squatts en général* (3/5).

La petite plaisanterie d'Elénie, qui amuse bien ses camarades, passerait à mon avis inaperçue sans les informations ethnographiques et les réflexions ci-dessus. Jouer un peu avec des intrus, à leur faire un peu peur, est un phénomène que l'on peut retrouver dans n'importe quel groupe. Pourtant, la réaction à la question de Jeanne est révélatrice : avant même de savoir ce que Jeanne veut demander, Elénie suppose que des non-initiés sont forcément craintifs devant la Lutine. Les rires de plusieurs personnes et la réaction de Charles (12) montre que le groupe se plaît à s'imaginer dans un rôle de croquemitaine³²²

La peur qu'ont les gens des squatts n'est pas limitée à la Lutine ; voici un extrait d'une interview³²³ d'un squatteur dijonnais :

De toutes façons, la plupart des gens n'ont pas les clefs en main pour comprendre notre démarche, pétris qu'ils sont de clichés et de craintes. Je ne leur en veux pas, j'aimerais juste leur permettre de changer, et ça peut prendre du temps, je crois. Nos tracts et affiches sont là pour ça, pour que la mémé d'à côté ou le petit garçon d'en face viennent nous rencontrer, plutôt que de s'enfermer dans les peurs et préjugés. (Anonyme 2002 : 25)

Le squatteur dijonnais explique la peur des gens par leur manque de compréhension, leur aliénation par le système. Les expressions qu'il utilise pour décrire la situation sont fortes : les gens sont *pétris de clichés et de craintes*, tellement figés dans leurs attitudes que des rencontres sont devenues quasiment impossibles. Ils se sont construit leur propre prison de *peurs* et de *préjugés*, où ils *s'enferment* eux-mêmes. Les squatteurs, de leur côté, voudraient bien faire le pas, *leur permettre de changer*. On remarquera ici la condescendance, la certitude d'avoir raison, d'avoir *les clefs en main* pour comprendre mieux que les autres : le squatteur est un clairvoyant au milieu d'une population bornée.

Kallmeyer (2001 : 415) parle, à propos des migrants de la deuxième génération, du

³²² Il s'agit ici d'une « mini » action imaginaire (cf. chapitre VI).

³²³ L'interview est publiée dans le fanzine dijonnais *abstraction* (2002).

« style émancipateur » (« emanzipatorischer Stil »), utilisé entre autres comme « réaction à la discrimination »³²⁴ :

Les mondes sociaux importants pour l'expression du « style émancipateur » sont marqués par l'activité politique. Ils visent la construction d'une conscience et d'une présence politique visible, dans le sens d'une nouvelle conscience de soi des migrants de la deuxième génération, qui ne se considèrent pas comme étrangers, et qui revendiquent pour eux les droits normaux à être partie prenante de la vie sociale³²⁵.

Ce style utilise entre autres le « renversement des comportements de domination »³²⁶. Dans les cas étudiés par Kallmeyer, ce renversement se fait de façon ludique et provocatrice, mais ici nous avons un exemple de ce que peut donner le même phénomène quand il se produit de manière sérieuse et condescendante. On pourrait résumer le raisonnement par : « Les gens croient que nous ne sommes pas capables de rentrer dans leur monde. En réalité, ce sont eux qui sont incapables de rentrer dans le nôtre ».

Rémi, de son côté, parle aussi de tentatives d'approche du reste de la population :

1	RI:	[...] on essayait plutôt d'être justement aussi dans une démarche en tout
2		cas dans une volonté ensuite réussie ou pas mais d'approche de du
3		reste de la population ... qui essayait vraiment de casser cette image du
4		squatteur violent:: voyou:::

INT. Rémi :

Si le squatteur dijonnais compte sur les tracts et les affiches pour amadouer et convaincre *la mémé d'à côté*, Rémi, de façon sans doute plus réaliste, décrit une démarche qui vise à travailler sur l'image du groupe, plus qu'à asséner un discours jusqu'à ce que les autres le comprennent. Ce que l'on a ici, de façon plus nette qu'ailleurs, c'est l'utilisation de l'image du « squatteur sage » comme stratégie du « squatteur conquérant » (je vais entrer plus en détail dans la description de ces concepts ; cf. *infra*).

Passons maintenant à l'exemple suivant, où le groupe constate que le terme « normal » n'a pas, ne peut pas avoir, la même signification pour lui que pour l'institution, ici représentée par la Courly.

V.2.5 « Normal »

Examinons l'exemple suivant. Il s'agit du début de l'enregistrement de R1³²⁷. Le groupe veut préparer la première rencontre avec son avocat qui va le défendre pendant la séance

³²⁴ « Gegenwehr gegen Diskriminierung ».

³²⁵ « Die für die Ausprägung des 'emanzipatorischen Stils' wichtigen Sozialwelten sind durch politische Aktivitäten geprägt. Diese zielen auf Bewusstseinsbildung und politische Präsenz in der Öffentlichkeit im Sinne eines neuen Selbstbewusstseins von Migranten der zweiten Generation, die sich nicht als Ausländer betrachten und für sich die normalen Rechte einer Beteiligung am gesellschaftlichen Leben in Anspruch nehmen ».

³²⁶ « Umkehrung von Dominanzverhältnissen » (Kallmeyer 2002 : 418).

de tribunal qui va décider, dans tous les cas de figure, de l'expulsion, mais surtout du délai éventuel à y accorder. Juste avant notre extrait, Maryse a estimé « normal » que le groupe puisse rester dans le squatt. En conséquence, il n'y aurait qu'à demander cela au juge. Suit une discussion sur ce qui est « normal » du point de vue de la Courly (*eux*), l'exogroupe, et des Lutinistes (*on*), l'endogroupe :

- 1 RO: oui mais tu es- quand tu dis ça↑ tu te deman↑des mais tu t'appuies sur
 2 rien↑ du tout en demandant- . fin chuis pas contre↑ hein je dis que c'est
 3 bien de le demander↑ mais tu- ben c'est ça ça me paraît bizarre↑ de
 4 dire c'est NORMAL comme si euh c'était normal que tout le monde ait
 5 droit à un travail et tout ça mais . (enfin ça ça?) souffle la fumée de sa
 6 cigarette
 7 MR: se racle la gorge ben pas spécialement↑ au sens où euh pour l'instant
 8 on est on est on est chez eux↑ c'est quand même un↑ immeuble de la
 9 Courly↑ euh . que pour l'instant ça les dérange strictement pas parce
 10 qu'il y a personne qui l'achète et que c'est pas encore fait et rien du
 11 tout↑ et que . vu ce qu'on deman↑de ça serait quand même plus .
 12 LOGIQUE qu'ils nous laissent là en attendant↑ moi je veux dire même si
 13 on . fin ça va paraître plus NORMAL↑ . pour pas qu'il y ait ce rapport
 14 comme ça de force non vous pouvez pas rester be- si on reste et . je
 15 veux dire fin ça me paraît un peu plus euh
 16 RO: parce que . oui- [. (xx)
 17 MR: [parce que pour eux peut-être pas pour eux dans leur
 18 logique euh leur logique de . c'est à moi et personne y va (xx) tu paies
 19 pas un loyer pour ça↑ bon d'accord↑ mais euh par rapport à une

R1/3-21

20 convention des droits de logement↑ euh=

Le mot *normal* est utilisé trois fois (4, 4, 13), dont deux avec une forte accentuation. Romain reproche à Maryse d'utiliser le terme *normal* sans le définir, sans fournir les éléments nécessaires à la compréhension de ce concept flou dans le contexte. La difficulté vient des deux sens les plus courants de ce mot : d'une part, le sens de « correct, honnête », d'autre part celui de « ordinaire, qui correspond à une norme ». Ce dernier sens s'étend jusqu'à « à quoi l'on peut s'attendre, logique ». Le premier sens du mot n'est pas souvent utilisé par les Lutinistes, sans doute parce qu'il tend à faire référence à une conception absolue de l'éthique, conception qu'ils rejettent, fidèles à des principes matérialistes. Le deuxième sens est souvent utilisé comme repoussoir, pour caractériser le monde extérieur, la « norme » étouffante avec laquelle il est valorisant d'avoir le moins de choses possibles en commun.

Le sens dans lequel Maryse vient d'utiliser le mot au moment où commence l'extrait est sans doute un composé. D'une part, il désigne une normalité éthique absolue ; il est

³²⁷ Je dis bien « début de l'enregistrement » – il ne s'agit malheureusement pas du début de la réunion ; celle-ci est atypique en ce qui concerne le fait qu'elle se développe à partir d'une conversation à table après un repas ; c'est quand même une réunion prévue, annoncée, sauf que la discussion du premier point commence plus tôt que prévu, alors que le matériel pour l'enregistrement n'est pas encore prêt.

« normal » que les Lutinistes restent dans l'immeuble, c'est-à-dire que c'est légitime, et tout le monde devrait le comprendre, même le juge. D'autre part, elle se base sur certains des principes affichés de la société majoritaire, principes qui affirment qu'il est « normal » que chacun puisse avoir la possibilité de se loger. Elle utilise donc ici le mot « normal » avec un sens imprécis, qui pour une part relève d'une catégorie qui n'est pas la sienne, une « norme » qu'elle ne reconnaît pas même si elle peut s'en servir. Tout ceci explique qu'elle se perde un peu dans son explication.

Romain est d'accord avec Maryse sur la tactique à adopter : *fin chuis pas contre hein je dis que c'est bien de le demander* (2). Le fait de l'affirmer lui permet d'assurer les autres de sa combativité. Mais il faut aussi considérer le « hedging » dans cette phrase : comme il va clairement contredire Maryse, il doit introduire cette agression de la face de Maryse avec des amplificateurs, en lui donnant d'abord raison en général et en ne la critiquant qu'après. Car Romain semble avoir une idée plus nette de ce qu'il faut entendre par « normal » et des pièges que recèle l'utilisation de ce mot. Il se rend compte en particulier qu'il est probable que le « normal » du juge ne coïncide pas avec celui de Maryse. Il l'exprime avec la tournure antithétique *ça me paraît bizarre de dire c'est NORMAL* (3/4), puis il montre l'inopérance du concept de « normal » dans le double sens où l'emploie Maryse en comparant la situation du droit au logement avec celle du droit au travail. L'affirmation d'un « droit » comme celle d'une « normalité » n'entraînent aucune conséquence pratique. Le « normal » comme catégorie vide est souligné par les expressions génériques *tout le monde* (4) et *tout ça* (5).

Maryse se défend maintenant ; elle rappelle que le groupe est quand même *chez eux* (8), dans un *immeuble de la Courly* (8/9), même si elle admet que c'est la Courly qui a le pouvoir de décision. Mais, comme si elle se rendait compte de l'erreur qu'elle avait faite en utilisant le concept de « normal », elle y ajoute celui de « logique ». Cette fois-ci, c'est d'intérêt qu'elle parle, en disant qu'il serait *logique* (12) que la Courly, à qui la présence des squatteurs ne crée pas d'inconvénient, évite de se risquer sur le terrain du rapport de force. « Logique » est évidemment plus scientifique, plus neutre, bref plus défendable que « normal ». En prononçant son propre *LOGIQUE* (12) dans la même prosodie que le premier *NORMAL* (4) de Romain et que son propre *NORMAL* (13) qui suit, elle tente de les faire passer pour interchangeables, ou bien de faire passer le mot « logique » pour une simple précision de ce qu'elle entendait par « normal ». Tout se passe donc comme si, acculée par Romain, elle tenait à justifier son utilisation de « normal », tout en la sachant injustifiable.

Après avoir donc relégitimé le mot « normal », elle le réemploie, cette fois-ci dans le sens de « logique », en termes d'intérêt de la Courly. Elle est plus à l'aise avec cette acception du mot, et utilise à la suite le concept de *rapport [...] de force* (13/14), qui appartient davantage au langage des militants qu'à celui de la Courly. Elle cherche malgré tout à continuer à se placer du point de vue de « leur » logique, en les citant sous la forme du discours direct : *non vous pouvez pas rester* (14). Le résultat, c'est qu'elle se perd dans son argumentation, ce qui se voit aux anacoluthes, à la syntaxe confuse, à l'énoncé métadiscursif *je veux dire* (14), et à la construction personnelle *fin ça me paraît* (14/15) suivie d'un indice de retardement, un *eah* prolongé, à la fin.

Romain remarque la détresse de Maryse et commence une phrase qu'il termine tout

de suite par une auto-interruption, probablement parce qu'il se rend compte que Maryse, malgré sa confusion, a encore quelque chose à dire.

Maryse répète la conjonction *parce que* (17) de Romain pour mieux légitimer le fait qu'elle reprenne la parole, et formule de manière plus explicite le fait qu'elle est en train de parler de « leur » logique, en les citant encore une fois dans un discours direct : *c'est à moi et personne y va (xxx) tu paies pas un loyer pour ça* (18/19), à compléter par « et donc tu ne restes pas ». Il s'agit de ce que Maryse considère comme les idées de normes de la Courly et de la société capitaliste en générale. Elle les exprime de façon caricaturale, en soulignant le côté enfantin (« c'est mon jouet à moi ») et l'égoïsme irrationnel du raisonnement, c'est-à-dire de la norme de l'exogroupe.

Mais il y a une autre norme à côté de cette norme : ce qui rend intéressant l'énoncé de Maryse, c'est qu'il dévoile la double norme de la Courly. A la norme *c'est à moi et personne y va*, elle répond par un *bon d'accord* (19) prononcé de manière légèrement rabaisante ; mais cette norme contredit une autre norme, celle du *droit au logement*, pourtant lui aussi en bonne place dans le catalogue des idées de la société démocratique. En montrant qu'il y a « deux Courly », avec deux normes qui se contredisent, elle montre que la société qui constitue l'exogroupe a un double langage. Cela explique aussi la confusion du début de son énoncé, *pour eux peut-être pas pour eux [...]* (17) dans lequel elle parle sans doute de deux « eux » différents.

Romain l'interrompt maintenant de manière définitive, sachant que la référence au droit au logement ne mène à rien devant le tribunal, car il ne s'agit pas d'un droit au libre choix du logement ; les gens qui veulent en profiter sont obligés au mieux de prendre ce que l'état leur offre. Les Lutinistes savent bien que leurs idées de vie collective ne rentrent pas dans le schéma des offres de logements des habitations que l'état considère comme « normales », c'est-à-dire adaptées à des familles ou des célibataires. Argumenter comme le fait Maryse, en se référant à des catégories et des normes de la société, ne peut donc mener qu'à un échec³²⁸.

Examinons cette discussion sous l'angle de la comparaison entre les normes de l'endogroupe et celles de l'exogroupe. D'une part, il y a une affirmation qui est la même : celle de l'idéal d'un logement pour tous. Le résultat dans la pratique diffère pourtant totalement : alors que du côté de la Courly, cela aboutit au mieux à la proposition de reloger les Lutinistes individuellement ou en couples³²⁹, les Lutinistes quant à eux en viennent à squatter une maison vide et à la considérer comme la solution à leur exigence d'habitat collectif. On voit que le conflit se fait sur la légitimité de la propriété de la maison, entre la conception qui dit qu'une maison est à celui qui a payé pour l'avoir et celle qui dit

³²⁸ La proposition de loger les Lutinistes individuellement dans des petits appartements avait déjà été faite par la Courly – et rejetée par les Lutinistes.

³²⁹ Cf. Bouillon (2002) : « On est de manière globale dans une pensée de ménage, dans le sens administratif du terme, et les individus qui ne correspondent pas, pour différentes raisons, à cette forme d'organisation sociale, ne trouvent pas ou ne trouvent que très difficilement à se loger ». Elle précise que c'est entre autres le cas des gens qui souhaitent une forme de « vie collective ou communautaire » et « qui trouvent très très peu de résonance face à l'ensemble des institutions qui ne les reconnaissent pas comme un collectif. Donc on renvoie les gens à une individualité dans laquelle ils ne se reconnaissent pas. Le collectif n'existe pas ».

qu'une maison est à celui qui l'utilise.

Quelques instants plus tard, Maryse résume les exigences de la Lutine (elle est la personne qui prend les notes pendant cette réunion) avec assurance :

- 1 MR: [...] et puis euh donc euh peut-être déjà demander ça¹ . et puis
 2 demander¹ QUE quand c'est euh la quand la vente est euh en effet
 3 effectuée¹ qu'ils nous relogent . dans un truc où c'est comme ça comme
 4 *chante* *rythmique*-----
 5 ça comme ça¹ comme déjà on a dit à la maire¹ en disant ben voilà¹ un
 6 -----
 7 truc assez grand euh . pour euh sept ou huit perso:ñnes pour qu'on ait
 8 euh chacun chacune un endroit euh . (à nous dont un collectif aussi¹ .
 9 R: [hm
 10 bon ben je veux dire c'est pas extraordinairement- extraordinaire à
 11 trouver hein¹ euh=
 12 R: =et moi ça me paraît pas extraordinaire de demander les deux en même
 13 temps en fait=
 14 MR: =eh ben ouais moi non plus euh¹

R1/45-57 :

Maryse ne voit pas le groupe comme des quémandeurs qui doivent se contenter de ce qu'on leur offre ; au contraire, elle formule des exigences : d'abord, elle compte *déjà demander* (1) qu'on n'expulse le groupe qu'au moment de la vente de l'immeuble ; puis elle souligne prosodiquement, en intensifiant l'emphase, – elle accentue le *QUE*, elle « chante » (de manière agressive) le *qu'ils nous relogent* (3) et enfin elle scande le *comme ça comme ça comme ça* (3/5) – les critères exigés par le groupe pour son relogement. Maryse énumère ces critères effectivement comme une personne riche, très sûre d'elle-même, qui cherche une maison convenable : *un truc assez grand euh . pour euh sept ou huit perso:nnes pour qu'on ait euh chacun chacune un endroit euh . à nous dont un collectif aussi* (5-8), en n'oubliant pas la terminaison féminine politiquement correcte. Puis elle ajoute, toujours dans le même ton un peu hautain, qu'elle considère cela comme facile à réaliser. Rémi est du même avis, il trouve que le groupe pourrait *demander les deux* (12)³³⁰ .

Quelques instants après, Maryse revient à son idée que trouver un immeuble qui conviendrait au groupe est vraiment facile pour la Courly :

³³⁰ Rémi ne réalise apparemment pas que Maryse vient de dire la même chose.

- 1 MR: ouais mais de toute façon comme ils en ont je veux dire ils en ont quinze
 2 mille de lieux comme ça ils peuvent en proposer quinze mille hein .. à
 3 nous faire visiter et machin je veux dire vraiment un truc euh .. bien
 4 RI: [hmm] [hmm]
 5 clean on nous donne ça et fait pas chier quoi=
 6 RI: =mhmh=
 7 MR: =bon ça marchera jamais hein mais
 8 légèrement ironique-----
 9 RI: non
 10 CL: hhh
 11 nt-
 12 MR: [ça n'empêche qu'il faut quand même demander ça
 13 SA: [(x)]
 14 NI: [hahahahaha]
 15 nt-----
 16 RI: ouiou=

R1/112-127 :

Dans ce passage, on remarque surtout deux phénomènes intéressants : d'une part, l'utilisation d'un langage rude (*on nous donne ça et fait pas chier quoi*, 5), jeune (l'exagération *quinze mille de lieux comme ça*, 1/2 ; l'anglicisme *bien clean*,3/5) avec lequel Maryse souligne son appartenance à un groupe qui ne respecte pas les normes, ni les gens de la Courly, d'autre part, le rire des autres qui soutient les exigences de Maryse. Le rire vient du fait que tout le monde est conscient que *ça marchera jamais* (7) mais *qu'il faut quand même demander ça* (12).

Après avoir discuté d'autres choses, Maryse, dans sa fonction de celle qui prend les notes, résume ce qui a été dit à la fin de la réunion :

- 1 MR: alors on veut pas jouer aux miséreux miséreu tes que c'est bel et bien
 2 un choix .. d'habiter à plusieurs .. euh se racle la gorge demande ..
 3 la gueule .. demande d'un:: nouveau logement .. après que
 4 à un camion qui passe
 5 l'immeuble soit vendu .. certification claire gnanngnagna comme quoi
 6 c'est bien vendu .. euh avoir une attitude offensive en jouant sur le fait
 7 qu'il y a une constitution du droit au logement .. et que comme il y a ..
 8 pas euh .. merde quoi j'ai écrit quoi .. que comme on n'a pas avoir des
 9 trucs (2s) comme on n'a pas eu la possibilité d'avoir des trucs
 10 satisfaisants avec euh avec le privé quoi .. donc ça veut dire le- location
 11 ou chais pas trop quoi .. ça serait normal que la Courly accepte des
 12 conventions de logement raisonnables selon notre désir

R1/468-478 :

Maryse résume ici les notes qu'elle a prises durant la réunion. Il ne s'agit donc pas uniquement de son avis ou de ses idées, mais c'est elle qui a formulé les notes et c'est elle qui formule leur restitution. Je considère donc ce qu'elle dit ici comme venant d'elle, d'autant plus que je ne la considère pas ici comme un individu dont je ferais le portrait psychologique, mais bien comme membre du groupe que j'étudie.

Elle commence par affirmer ce qu'est et n'est pas le groupe, dans une perspective de communication, c'est-à-dire de l'image qu'il veut se donner face à la Courly : *alors on veut*

pas jouer aux miséreux miséreuses (1). Elle craint une catégorisation par l'extérieur, un rôle (cf. le verbe *jouer*) que la Courly attendrait des Lutinistes, et elle le refuse. Le *choix . d'habiter à plusieurs* (2) est aussi une affirmation de l'identité du groupe, puisque c'est une de ses spécificités fondatrices (cf. V.2.10.3). Puisqu'elle en est à affirmer l'identité du groupe, elle n'oublie pas, bien sûr, la féminisation qui en est une des marques (*miséreux miséreuses*).

C'est ce moment fort d'affirmation et de refus, ce moment de volonté de maîtrise de l'auto-image, ce moment enfin de rejet de l'identité de *miséreux miséreuses* qu'un camion choisit pour passer dans la rue, devant la fenêtre ouverte, et perturber l'atmosphère sonore dans laquelle Maryse fait entendre la voix du groupe. Il est donc logique que Maryse, en tant que porte-parole d'une si forte affirmation d'identité et de dignité, ordonne le silence à ce camion, et cela avec une grossièreté (*ta gueule*, 3) souveraine, qui montre son profond mépris.

Puis elle énonce les exigences du groupe évoquées au cours de la réunion, avec leurs justifications (le raisonnement est le suivant : il est fait mention dans la Constitution du droit au logement, mais le parc privé n'offre pas un éventail de choix suffisant pour que les Lutinistes y trouvent leur bonheur. Le parc public, si : la preuve en est l'immeuble même de la Lutine. Les pouvoirs publics doivent donc assumer les conséquences de leurs discours, et fournir aux Lutinistes un logement adapté). L'énoncé de ce raisonnement lui permet de se resservir du mot « normal » dans le sens de « logique », et de le faire suivre de près par le mot « raisonnable », qui qualifie ici la convention que le groupe propose, donc le groupe lui-même. Enfin, son intervention se termine par un royal *selon notre désir* (12).

Toute sa déclaration est donc une affirmation de l'identité du groupe, fort, sûr de lui, qui exige certes, mais qui n'exige, de son point de vue, que ce qui lui est dû, des choses « raisonnables », que la Courly serait bien mesquine de lui refuser.

Voyons maintenant un extrait de la même réunion où les Lutinistes s'amusent de cette insouciance qui fait partie de leur identité.

V.2.6 Le tribunal comme lieu de convivialité

Dans l'exemple suivant, le groupe rit de se voir rappeler sa spécificité. Il s'agit, au cours de R1, de la discussion que j'ai déjà évoquée sur l'opportunité de demander à des amis de venir à la séance de tribunal qui statuera sur l'expulsion de la Lutine.

1	RI:	[mais par contre c'est vrai
2		(xxx) s'il y a des gens qui: [pour qui ça peut être intéressant de venir
3	RO:	[hmhm
4	SU:	non puis ça ça solidifie le réseau euh . ben oui↑ le réseau squ[att]↑
5	SA:	[mais on
6		peut pas euh=
7	SU:	=ça crée du lien social↑ les procès
8	RO:	ha↑ [hahaha
9		rit-----
10	NI:	[hehehe . [hehehehehahahahaha hh hh hihihihih
11		ri-----

R1/740-748 :

A la réflexion de Rémi que cela pourrait être intéressant pour des gens de venir au « procès » contre la Lutine, Suzanne répond, sans la moindre nuance ironique au niveau prosodique, que *ça solidifie le réseau squatt* (4). Effectivement, les procès, au même titre que les manifestations, sont, outre des éléments dans la lutte politique, des lieux de rencontre, où le réseau est matérialisé par la présence de nombreuses personnes qui se connaissent, et prend un sens politique puisque c'est son existence qui permet de rassembler du monde en soutien.

Comme il n'y a pas de réaction des autres, Suzanne répète son énoncé en le modifiant : *ça crée du lien social* □ *les procès*, avec une intonation montante légèrement provocatrice, moyennant quoi les autres se rendent compte qu'il s'agit non pas d'une remarque banale, mais d'une plaisanterie. Il aura fallu pour cela qu'elle utilise une expression caricaturalement à la mode, « créer du lien social ». Ce dont rien Romain et Nicola, c'est encore une fois de la spécificité de leurs vies, leurs habitudes, leurs rituels sociaux, cette spécificité qui fait que les séances de tribunal, événements graves et inquiétants pour la plus grande partie de la population, sont pour leur milieu des lieux de rencontre. Ce dont ils rient aussi, c'est du fait que cette spécificité est tellement intégrée que la première fois que Suzanne l'a mentionnée, personne n'a remarqué son caractère de spécificité.

Plus précisément, il y a sans doute deux éléments de comique ici : d'une part, l'existence en soi de la distance qui sépare le groupe du reste du monde, d'autre part, la supériorité que peuvent ressentir les squatteurs du fait qu'un événement qui est pour les autres inquiétant ou au minimum sérieux est pour eux source de plaisir social.

Cette spécificité peut aussi servir à Rémi à expliquer des échecs du groupe, comme dans l'extrait suivant de son interview.

V.2.7 Problèmes d'intégration

1 RI: ils ils de plus en plus ils cherchaient les gens [...] l'analyse qu'on était
2 plusieurs à avoir c'est que .. eux ils ont des problèmes d'intégration dans
3 la société française ... et il y a un truc qu'ils supportent pas c'est de voir
4 que nous qui qui avons au départ euh les atouts pour être intégrés on
5 rejette cette intégration là .. et il y a un truc là qui les heurte carrément .
6 et euh ... et par exemple dans dans leur discours c'était vous vous êtes
7 des clochards et des trucs de ce genre-là

INT. Rémi :

Rémi parle ici d'événements qui se sont produits dans un squatt précédent. Un groupe d'adolescents d'origine maghrébine avait pris contact avec les squatteurs, les choses s'étaient bien passées au départ, puis avaient dégénéré en conflits. Les squatteurs sont bien entendu perturbés de voir que leur volonté de ne pas reproduire les schémas d'exclusion de la société majoritaire aboutit à des conflits. Le fait de ne pas réussir à gérer les problèmes mieux que l'exogroupe les pousse à chercher une explication, dont je ne discuterai pas la légitimité, mais dont un caractère est qu'elle se base sur la spécificité du groupe par rapport au reste de la société : c'est parce que le

groupe est ce qu'il est que les problèmes se sont posés. Si ces problèmes sont les mêmes qui peuvent se poser dans d'autres endroits, avec d'autres gens, les causes en sont forcément différentes. L'explication de Rémi lui permet encore une fois d'affirmer le caractère choisi du mode de vie des squatteurs, du renoncement à un certain statut social, en bref de se complaire dans le romantisme de la catégorie « clochards volontaires » (cf. les « déviants sociaux de Goffman dont je parle dans II.2).

Nous allons maintenant voir que la catégorie « squatteurs » est trop large pour les Lutinistes : ils tiennent à se distinguer de certains autres squatteurs.

V.2.8 La délimitation vis-à-vis d'autres squatteurs

Dans le passage que nous allons voir maintenant, c'est devant la Courly que Romain tient à faire une différence entre différents groupes de squatteurs. Mais ce qui est important ici, c'est bien que cette différence est significative pour lui, qu'il ne s'agit pas que de stratégie.

Dans R4, le groupe parle des stratégies à adopter vis-à-vis de la Courly. On voudrait bien garder la maison, et si possible légaliser l'occupation. On se demande si la menace de réoccuper un autre immeuble agira ou non dans le sens d'une décision positive de la part de la Courly. C'est à ce point là que Romain fait la réflexion suivante :

- 1 RO: non je voudrais juste euh . ben je me demandais juste si c'était euh
 2 enfin nous le mot qu'on emploie souvent parce que on s'y reconnaît que
 3 ça fait (il y a une pine?) tradition et tout c'est squa:tt squatteur et tout ça
 4 squatteuse ! . mais je me demande si c'est pas euh judicieux de le
 5 mettre de côté pendant ce genre de réunion ! =
 6 Xm: =hmhm
 7 RO: parce que ça nous met en ça nous fait euh si ça nous euh . ça nous
 8 place tout de suite en situation de marginalité . dans une situ- fin: des
 9 occupations de locaux vides il y en a PLEIN mais il y en a qu'une partie
 10 fin remarque les journaux maintenant ils commencent pas mal à parler
 11 de (xx) . mais à Lyon peut-être les squatteurs c'est euh les gens qui
 12 foutent la merde à la Croix-Rousse quoi ... [fin
 13 XX: [(xx)
 FIN DE LA FACE DE LA BANDE AUDIO
 [...]
 14 MC: puis on n'aura qu'à dire réoccuper de d'autres locaux fin si il faut éviter
 15 le mot qui a une connotation euh qui est . de population à négliger^ (xx)
 16 (2,5s) (xx)

R4/1513-1541 :

Dans cet extrait, malheureusement interrompu par la fin de la bande audio ³³¹, Romain soulève le problème de la connotation négative qu'ont, selon lui, des expressions comme « squatt, squatteur, squatteuse ». Il a peur que le groupe ne se fasse classer dans la même catégorie que *les gens qui foutent la merde à la Croix-Rousse* (11/12), et ne soit marginalisé. Cf. Goffman : « Instead of allowing an impression of their activity to arise as an incidental by-product of their activity, they can reorient their frame of reference and devote their efforts to the creation of desired impressions » (Goffman 1959 : 250).

³³¹ De telle façon qu'on ne sait pas exactement pendant combien de temps la discussion n'a pas été enregistrée (moi-même je n'étais pas présente à cette réunion).

Romain souligne le fait qu'il y a différentes sortes d'occupations (cf. aussi II.1.1), mais même si les médias parlent effectivement d'une façon plutôt bienveillante des squatteurs politiques à Lyon (cf. Bloch 1999, Collectif 1992), ce sont peut-être les squatteurs « destroy » – pour utiliser une expression des Lutinistes – qui se font le plus remarquer par la population lyonnaise, particulièrement croix-roussienne, justement parce qu'ils y *foutent la merde*, c'est-à-dire qu'ils squattent un lieu sans se soucier de leur image : leurs squatts se font remarquer par du bruit, des bagarres, etc. Nous allons voir plus loin que le fait d'essayer d'éviter de faire du bruit et de bien se comporter avec les voisins est un point essentiel dans l'image que veulent se donner les Lutinistes pour pouvoir être reconnus comme des « voisins normaux ».

Dans l'exemple, il s'agit de se distancier de cette image négative des *gens qui foutent la merde* (et pas uniquement face à la Courly : le mépris contenu dans l'expression ne laisse pas de doute à ce sujet), ne serait-ce qu'en évitant de verbaliser l'auto-catégorisation comme squatteur (= *mettre de côté [le mot qu'on emploie souvent parce qu'on s'y reconnaît, 2], 5*) dans un certain contexte (= *ce genre de réunion, 5*). Marc trouve la solution à ce problème, qui est un problème de dénomination, en proposant d'utiliser l'expression *réoccuper* (14) au lieu de *squatter*. Il s'agit d'une auto-catégorisation explicite, construite pour l'extérieur.

Est-elle en même temps une distanciation, un reniement d'appartenance à une catégorie qu'on utilise d'habitude (= *le mot qu'on emploie*) pour s'auto-définir ? Romain ne semble pas très à l'aise : son discours est marqué de nombreuses hésitations : plusieurs *eah*, des phrases et un mot interrompus. Il craint sans doute de soulever une vague d'indignation contre le reniement qu'il propose ; l'interruption de la bande ne nous permet pas de savoir si c'est ou non le cas, mais on voit que Marc tient compte de ce qu'a dit Romain, même s'il fait attention à ne pas se l'approprier (14) : *'fin si il faut éviter le mot*. N'oublions pas que pour les Lutinistes, la marginalisation n'est d'habitude pas forcément une chose à éviter, elle peut même être souhaitable (cf. II.1.1 où je parle de la marginalité positive et II.3.1 de marginalité comme choix). Ils auraient d'ailleurs du mal à ne pas se présenter comme occupants illégaux de la maison vis-à-vis de son propriétaire. Nier l'appartenance à la catégorie n'est donc pas possible ; la modifier en modifiant la désignation, si : la litote (car *réoccuper* est utilisé comme telle ici) est employée comme ce que Sacks appelle un « modifier » (cf. Sacks 2000a : *lecture 6*).

Un « modifier » est un élément qui fonctionne selon un mécanisme « Il est un X, mais on ne peut pas dire qu'il est YZ », le X étant la catégorie et YZ les caractéristiques que le locuteur attribue d'habitude à cette catégorie. Notre exemple n'est pas aussi net ; on pourrait le formuler comme suit : « Nous sommes X, mais quand nous parlons à telle personne, qui considère que les X sont YZ, nous ne devons pas nous appeler X ». C'est-à-dire qu'ici, le locuteur n'attribue pas lui-même à la catégorie X les caractéristiques YZ, mais il part du principe que l'auditeur les attribuera.

Les Lutinistes se trouvent ici devant un problème comparable à celui décrit par McKinlay/Dunnett (1998 : 40). Dans leur article « How Gun-owners Accomplish Being Deadly Average », ils décrivent la stratégie de deux membres d'un *gun club* américain de se présenter (dans une interview médiatisée) comme des citoyens « normaux ». Pour cela, ils doivent, entre autres, prendre des distances vis-à-vis d'autres propriétaires

d'armes qui ont une réputation négative :

Ted contrasts the « biggest proportion » of gun-owners with criminals and vigilantes. The actions of criminals can be understood to be unacceptable. [...] By contrasting gun-owners with vigilantes and criminals, the implication is that while the activities of the latter are unacceptable, the activities of the former are not. (McKinlay/Dunnett 1998 : 40)

Si c'est de l'image du groupe que Romain se soucie, nous allons voir que Rémi, dans l'extrait suivant, exprime ses craintes de voir le groupe se comporter réellement comme ces *autres* squatteurs, et rentrer ainsi dans une catégorie qui n'est pas la sienne.

V.2.9 personne avertit personne

Dans l'extrait suivant ³³², Rémi critique le comportement de ses co-squatteurs (on apprendra après ce passage qu'il critique surtout Véronique) au moment de l'emménagement des gens de Loziz à la Lutine. Dans le chaos qui règne après l'arrivée de plusieurs nouvelles personnes, Véronique a laissé dormir une personne inconnue aux autres dans le salon, pendant plusieurs nuits, sans la présenter et sans demander leur avis aux autres.

1	RI:	en fait moi je .. je vais vous raconter mon (xxxxxxx) .. alors au début ³³²
2		puis en fait ah si j'ai si je voulais une réunion toi c'est parce que j'étais
3		super ³³² énervé ce matin d'avoir constaté que .. le fait que Stéphanie que
4		je sais .. toujours pas qui c'est ou quoi que ce soit ³³² avait dormi là: ³³² sans
5		que: sans que rien ait été dit ou quoi que [ce soit
6	VE:	[hem=
7	RI:	=mais attends je je je je finis parce que en fait je commence par être
8		énervé puis après hé hé .. et euhm ... et j'avais un peu l'impression ³³² ...
9		<i>me gêné</i> <i>hésitant</i> ---
10		que: .. qu'il y avait un truc qui était en train de se mettre en place est .. qui
11		qui était forcément mis en place dans l'urgence au mo- au moment où
12		<i>de plus en plus rapide, puis très</i>
13		les gens avaient été expulsés et puis voilà quoi mais qui qui était en
14		<i>rapide</i> -----
15		train de se confirmer un peu des euh .. euh eh ben c'est un squatt du
16		----- <i>dédaigneux</i> <i>scandale de</i>
17		coup c'est un endroit à tout le monde ³³² où tout le monde fait ce qu'il
18		<i>façon rythmique</i> -----
19		vaut ³³² personne avertit personne ³³² ouh tout le monde fait ses petits trucs
20		-----
21		dans son coin et tout et tout ³³² .. et ça ça m'a: euh ça m'avait gonflé en fait
22		----- <i>rapide</i> -----
23		ce ce matin je voulais faire
24		-----

R2/365-386 :

De la ligne 1 à la ligne 5, Rémi parle du cas concret (Stéphanie) qui l'a tant énervé ; les lignes 15 à 21 contiennent une critique plus générale, la conclusion qu'il tire de ce qui s'est passé : Rémi craint qu'un modèle de comportement ne soit en train de s'établir,

³³² J'ai déjà analysé ce passage (dans un extrait plus court) sous un autre aspect, celui du traitement de situations potentiellement conflictuelles, dans IV.3.3.7.1.

conforme à une idée possible du squatt avec laquelle il n'est pas d'accord, qui le *gonfle*.

La liste à six éléments qu'il commence avec la constatation *c'est un squatt* (15) montre ce qui est pour lui (et pour le reste du groupe, cf. II.3.4.3) une option de squatt qu'il ne veut pas voir s'établir à la Lutine. Il s'agirait d'un squatt sans vie ni responsabilité collectives, qui serait en même temps individualiste (e) et ouvert à qui veut :

(a) *c'est un squatt* (15)

(b) *c'est un endroit à tout le monde* (17)

(c) *où tout le monde fait ce qu'il veut* (17/19)

(d) *personne avertit personne* (19)

(e) *tout le monde fait ses petits trucs dans son coin* (19/21)

(f) *et tout et tout* (21)

On remarquera que, en soi, l'utilisation abondante de l'adverbe générique *tout* (*tout le monde*, *tout et tout*), l'utilisation du mot passe-partout *trucs* (19) et de la double négation *personne avertit personne* (19), créent un effet globalisant et de dé-individualisation : la forme du message reflète très bien sa fonction, qui est de décrire un lieu qui n'appartiendrait plus à Rémi, non plus qu'à ses co-squatteurs. La liste à cinq éléments sert d'amplificateur rhétorique, reflète d'une manière phonostylistique (allitération par répétition du phonème /t/) l'énervement du locuteur et aboutit dans le quantificateur général qu'il utilise à défaut d'une expression plus précise : *et tout et tout*³³³ comme élément sommaire qui résume le reste.

V.2.10 Préparation de la réunion avec la Courly

Le corpus se composant de réunions intra-groupe et d'interviews, je ne suis pas en mesure d'analyser des situations d'interaction directe entre le groupe et l'extérieur. Pourtant, il y a bien des moments dans la discussion où les Lutinistes essaient de se préparer pour des rencontres, et où ils « travaillent » l'image qu'ils vont donner d'eux-mêmes, leur auto-représentation. Nous allons regarder maintenant de près la préparation d'une rencontre avec des représentants de la Courly, c'est-à-dire la première moitié de R4. Ce qui est intéressant ici, ce sont les efforts pour se montrer comme des squatteurs sages, responsables, tranquilles, avec des projets politiques importants pour eux-mêmes et pour la société, qui entrent en collision avec l'auto-catégorisation du « squatteur rebelle » qui ne se soumet pas à cette société. Soulignons que les squatteurs se trouvent dans une situation de dépendance vis-à-vis de la Courly ; situation qui débouche sur une stratégie que l'on pourrait décrire comme « devoir faire des concessions sans perdre ses principes », ou, comme l'exprime Rémi, *d'essayer de savoir vraiment à quoi ils sont prêts et à quoi nous on est prêts et eu:h d'essayer un un truc qui ressemble un mi- un minimum à une négociation* (R4/148-150).

Je vais étudier la nature des arguments et des idées des membres du groupe, sans

³³³ La « consonance acoustique », et le fait qu'elle est renforcée dans l'élément qui clot la liste (« general list completer »), est typique des listes ; cf. Müller (1991 : 115-120) qui décrit « la magie sonore » de listes « à l'italienne ».

les présenter dans leur intégralité (cf. Corpus, R4/73-1553), mais en choisissant les points qui me semblent intéressants pour l'auto-représentation des Lutinistes. Je cite des passages en entier, mais je me sers aussi de petits extraits du corpus que j'intègre dans le texte en indiquant chaque fois les références (R4/ligne).

V.2.10.1 quinze personnes comme ça dans le vague

Le groupe a réussi à entamer des négociations avec la Courly concernant une éventuelle légalisation, et l'humeur pendant la réunion (R4) n'est pas aussi assurée que ce à quoi on pourrait s'attendre – justement parce que le groupe est en train d'obtenir ce qu'il a toujours demandé, et se rend compte qu'il faut se présenter d'une certaine manière pour ne pas perdre cette chance³³⁴.

Pénélope suggère dans le prochain extrait une image que la Lutine pourrait éventuellement évoquer à des gens de l'extérieur, une image qu'il faut éviter dans tous les cas :

1 PE: = se racle la gorge moi je suis assez d'accord avec ce que tu dis¹ . mais
 2 euh en plus je pense c'est vachement important qu'ils voient les gens
 3 'fin . qu'ils se disent c'est pas quinze personnes comme ça dans le
 4 vague¹ c'est en plus cho- . euh 'fin je chais pas moi en en: essayant
 5 de me mettre à leur place¹ j' imagine qu'ils voient ici comme un lieu de
 6 passage où il y a plein de gens comme ça qui traînent et tout ça¹ et le
 7 *imitant une voix méprisante*-----
 8 fait . concrètement qu'ils voient dix personnes à un moment¹ qu'ils
 9 voient euh=
 10 MR: =hm=
 11 PE: =dix personnes [devant eux¹ ça leur montre peut-être qu'il y a dix
 12 MR: ((x))
 13 personnes qui se sentent concernées par un rendez-vous un lundi matin
 14 et qui y vont . et euh moi dans ce sens là je trouve ça a de l'importance
 15 qu'on y aille à plein¹=

R4/209-222 :

Pénélope se met dans la peau de « l'ennemi » (*en: essayant de me mettre à leur place, 4/5*) et essaie de regarder, de catégoriser son propre groupe avec les yeux de cet autre. Elle suppose que les gens de la Courly considèrent les Lutinistes sur la base des caractéristiques suivantes :

- (1) squatteurs = inorganisés, sans plan (*quinze personnes comme ça dans le vague, 3/4*), ceci étant lié à :
- (2) squatt = non pas réellement lieu d'habitation, mais *lieu de passage où il y a plein de gens (5/6)*

J'ai parlé dans II.1.1 de la notion de « squatt » et de ses différentes réalisations. Ce que Pénélope décrit comme stéréotype ici désigne plutôt ce que la brochure ministérielle

³³⁴ « It is apparent that care will be great in situations where important consequences for the performer will occur as a result of his conduct. The job interview is a clear example » (Goffman 1959 : 225).

(1999 : 5) appelle un « habitat de fortune » et ce que j'ai attribué à l'imaginaire collectif (exprimé dans le discours du commissaire) comme image du squatt. Pourtant, surtout pendant des moments de « migration », les squatts, même politiques, sont, du moins à première vue, assez « chaotiques », entassant parfois beaucoup de monde dont personne ne sait s'ils habitent là ou pas : ceci arrive surtout au début d'une occupation, quand les squatteurs ne sont pas encore bien installés et passent leurs nuits à plusieurs (avec des invités, pour renforcer le groupe) dans une chambre, en prévision du risque d'une expulsion violente.

C'est l'absence d'ameublement tout au début de l'occupation, combiné avec un entassement de matelas, qui choque d'ailleurs le gardien³³⁵ au tout début de la deuxième Lutine – quand Romain le rencontre, il se plaint de la manière suivante : *ouais mais vous dites que vous habitez mais vous avez que des matelas euh* (Rémi qui cite le gardien, R2/788). Pour lui, n'avoir que des matelas, ce n'est pas « habiter » : des personnes sans meubles ne peuvent pas rentrer dans sa catégorie « d'habitants » d'un immeuble – pour lui, les Lutinistes ne font que s'entasser et passer dans la maison ; ils ne forment ni un groupe, ni une famille. Du fait qu'ils ne sont pas des habitants, le gardien conclut qu'il n'est pas nécessaire de les traiter comme tels : il ne respecte pas leur sphère privée, entre dans les appartements, dérobe même une clef – ce qui lui vaut la catégorisation de Gisèle : *hhh le gardien dans toute sa splendeur* (R2/793).

Le matelas semble jouer un certain rôle dans l'image d'un squatt ; dans une de mes premières interviews, avec Bob et Zoë du *Crève Lune*³³⁶, je fais des louanges sur le joli décor du local et j'obtiens comme réponse que pour beaucoup de gens, n'avoir que des matelas par terre *c'est l'image ouais c'est l'image* (INT. BO&ZO) de ce qui est typique d'un squatt. Les deux continuent leur discours comme suit :

- 1 BO: squatter [...] ça impose pas spécialement d'avoir euh
2 ZO: la crasse et les chiens qui vont avec

INT. Bob & Zoë :

Encore une fois, l'image du squatt évoquée ici est celle de ce que la brochure ministérielle (1999 : 5) appelle un « habitat de fortune ». Les fameux *matelas*, ainsi que *la crasse* et *les chiens* (2) sont les trois éléments suffisant à évoquer une image caricaturale de ces habitations de fortune ou des *gens qui foutent la merde à la Croix-Rousse* dont j'ai parlé plus haut.

Bob commence une phrase que Zoë termine en coénonciation ; il prépare une catégorisation négative qu'elle complète avec les accessoires nécessaires, en interprétant sa marque d'hésitation *euh* (1) comme l'indice qu'il est à la recherche d'un mot. Ils se distancient ainsi ensemble de l'image négative qui, même pour eux, existe pourtant : *ça impose pas spécialement* (1) fonctionne ici comme « modifier », dans le sens de « ce

³³⁵ La présence du gardien s'explique par le fait que, à ce moment-là, il y a encore des locataires au quatrième étage – peut-être aussi est-ce le propriétaire qui l'envoie regarder ce qui se passe dans la maison.

³³⁶ Cf. II.3.2. où j'ai précisé qu'il s'agit d'un squatt avec un décor exceptionnel.

n'est pas forcément toujours comme ça, comme notre cas le prouve ». Avec sa formule *qui vont avec*, Zoë lie des attributs typiques à la catégorie : notamment *la crasse* et *les chiens*³³⁷.

Bob et Zoë se distancient ensemble de l'image négative qui, même pour eux, existe : *ça impose pas spécialement* fonctionne ici comme « modifier », dans le sens de « ce n'est pas forcément toujours comme ça, comme notre cas le prouve », ou « on peut être squatteurs sans la crasse et les chiens », car ces attributs sont, pour eux, à la périphérie de ce qui caractérise un squatteur, ils ne sont pas centraux.

(3) squatteurs = « fainéants » (*qui traînent et tout ça*, 6)

Le stéréotype « les squatteurs fainéants qui ne font que traîner pendant toute la journée » est lié à une réalité : effectivement, la plupart des habitants de la Lutine sont RMIstes ou chômeurs (cf. II.2.2) et ne gagnent donc pas leur vie avec du travail payé. Et qui dit RMIste ou chômeur dit personne qui « ne fait rien », « traîne », « se lève tard », etc.

Quand Pénélope emploie le verbe *traîner* ici, surtout en combinaison avec le quantificateur *et tout ça*, elle suppose qu'elle n'a pas à détailler et à préciser son image : avec ces bribes ou « formes de référence minimale » (Sacks/Schegloff 1979), elle vient d'exprimer tout un concept, tout un mode de vie. Les Lutinistes ne se plaisent pas forcément dans ce supposé mode de vie. Contrairement aux punks dont Soeffner décrit la mise en scène « d'une pièce qui pourrait porter le titre 'alcoolisme juvénile' ou 'longue beuverie'³³⁸ » (Soeffner 1986 : 332) pour provoquer le reste du monde et dont le message est qu'ils n'en ont pas, les Lutinistes ne veulent d'habitude pas passer comme des provocateurs sans buts ni idées. Attention, cela ne veut pas dire qu'ils ne se complaisent pas de temps en temps dans telle ou telle petite provocation – ne serait-ce que dans la façon de s'habiller selon la « mode anar³³⁹ ». Mais, et ceci est important, le groupe ne veut ni se considérer comme des gens qui ne font que traîner, ni comme une accumulation de personnes qui ne forment pas un groupe.

Il me semble intéressant de rapprocher ce discours de Pénélope du discours de Rémi dans l'exemple *personne avertit personne*. On peut remarquer les points communs suivants :

les quinze personnes comme ça dans le vague de Pénélope correspondent aux points où tout le monde fait ce qu'il veut (17/19) et tout le monde fait ses petits trucs dans son coin (19/21) de Rémi ;

³³⁷ Citons ici un extrait de l'interview d'un squatteur dijonnais dans le n° 3-4 de *Abstraction* (2001) : « Une voisine nous a traité de 'nantis' parce qu'on a des téléphones portables, l'eau et l'électricité. Les 'vrais squatteurs' doivent-ils vivre dans la merde ? » Cette voisine a sans doute l'eau et l'électricité, peut-être un téléphone portable, et ne se considère sans doute pas comme une « nantie » pour autant. Mais la possession de ce confort ne correspond pas à ce qu'elle attend de la catégorie « squatteur ».

³³⁸ « ein Stück, das den Titel 'Jugendalkoholismus' oder ' Dauergelage' tragen könnte ».

³³⁹ Sur la « mode anar » et le « terrorisme du look » dans le milieu, qu'elle considère comme aussi opprimant que dans des « milieux top model/Elle » cf. Lola 1998 : 131-137, et II.6.1.2.

· *le lieu de passage où il y a plein de gens n'est rien d'autre que l'endroit à tout le monde où personne avertit personne.*

Tandis que Rémi critiquait un fonctionnement dont il craignait la mise en place, et dont il croyait remarquer les premiers signes, Pénélope craint une catégorisation stéréotype par l'extérieur. Le discours de Rémi est tenu dans un moment de grands changements pour la Lutine (le groupe Loziz est en train de s'installer), changements qu'il craint de ne pas maîtriser ; celui de Pénélope intervient à un moment où les fonctionnements à l'intérieur du groupe sont plus stables, et elle n'a pas à se préoccuper des mêmes dangers. Mais dans un cas comme dans l'autre, le fonctionnement de type « habitat précaire » fonctionne comme une catégorie repoussoir. Dans un cas il faut éviter de tomber dedans, dans l'autre il faut s'en démarquer face à l'extérieur. Dans les deux cas, hors plaisanterie ou fanfaronnade, laLutine tient à être un lieu dont les habitants sont responsables, et maîtres de leur cadre de vie.

V.2.10.2 Le groupe entier = le groupe chaotique ?

Le premier point discuté à propos de la rencontre avec les responsables de la Courly est la question de savoir si le groupe doit s'y rendre en totalité ou y envoyer des représentants. Il y a un consensus sur le fait que *être beaucoup* (R4/115) est important ; la plupart des personnes présentes pensent même que la meilleure solution serait d'y aller à *plein* (R4/89, 221,222), voire que tout le groupe y soit. Nicola l'exprime ainsi :

1	NI:	=moi je pense que c'est assez important que tout le monde ben que tous
2		tout le tout tout tous et toutes ³⁴⁰ qu'il=
3	XX:	=(xx)=
4	NI:	=peut aller à la qu'il peut y aller [†] mais que il faut s'organiser pour pour
5		donner la parole à: deux personnes e.t.=
6	PE:	=hm=
7	NI:	=comme ça tout le monde est
8	PE:	hm=
9	NI:	=je crois [†] que c'est assez important que la Courly même s'ils s'en
10		fichent apparemment ouh voient [que: qui on est quoi
11	XX:	[tousse

R4/164-174 :

La Courly doit se rendre compte du fait que la Lutine est un groupe, un collectif, dans lequel chaque membre compte ; et même si cette institution est sans doute plus habituée à recevoir des représentants que des groupes au complet (et même si elle *se fiche* (9/10) des individus dans chaque groupe), elle doit être confrontée avec le groupe Lutine dans son intégralité³⁴⁰. Pour Nicola, cela fait partie de l'auto-représentation : il est important que la Courly *voit qui en est quoi* (10).

³⁴⁰ Une situation, que l'on retrouve d'ailleurs sous des formes plus ou moins similaires dans nombre d'actions de groupes anti-autoritaires, me semble à mettre en lien avec le problème discuté ici : lors d'une manifestation contre MacDonald's, pendant laquelle les manifestants font un pique-nique juste devant la terrasse de celui-ci au centre-ville de Lyon, le chef du restaurant se présente et demande à parler avec « le responsable » de cette action, celui qui la « dirige », et se trouve ridiculisé par la foule qui répond : « ben, c'est nous, les responsables ».

Rémi trouve, par contre, que *en fait le seul intérêt d'y aller à plusieurs c'est qu'ils voient qu'on est plusieurs mais toutes façons ils le savent* (R4/146-147), ne considérant pas comme nécessaire le fait de se montrer comme groupe entier et propose, si le groupe y va à plusieurs, de choisir auparavant *une personne ou deux personnes maximum qui parlent* (R4/153).

Derrière cette proposition se cache la peur de ne pas être capables de se présenter comme groupe cohérent, bien discipliné, dans lequel tout le monde est d'accord sur certains points. Maryse l'a déjà suggéré auparavant :

- 1 MR: ben ouais c'est par rapport à ça en fait que je viens pas ... c'est euh
2 juste que si on y va à quinze euh il faut vraiment une putain de réunion=
3 VE: =hthh=
4 ni--
5 MR: =euch où [on soit qu'on soit vraiment super d'accord et qu'on soit pas
6 VE: [moi (xxxxxx)
7 euh comme comme quand on [va à l'Alpil euh même si on prévoit un
8 VE: [(xxxxxx)
9 petit peu avant des petites notes tu sais euh=

R4/99-107 :

Effectivement, si le groupe ne se met pas d'accord à l'avance, chaque individu risque de donner son avis personnel et de se lancer dans des discussions interminables pendant la rencontre, chose embarrassante qui s'est déjà produite pendant d'autres réunions avec l'ALPIL.

Maryse se déclare à la fois d'accord avec la proposition de Rémi et avec celle de Nicola, à l'aide de l'énoncé métadiscursif suivant :

- 1 MR: ben euh je suis assez d'accord avec ce que dit Nicola d'être beaucoup
2 . en même temps je suis assez d'accord ce que dit Rémi c'est-à-dire
3 que s'il y a deux trois personnes qui qui parlent ça serait bien . mais
4 alors si c'est deux trois personnes qui parlent ça serait bien que ça soit
5 que des filles je trouve . mais bonx ... hm ... si évidemment il y a des
6 *dire résigné*
7 filles qui se sentent mais ça serait bien ça changerait . c'est tout
très doucement

R4/176-183 :

Maryse ajoute ici une composante politique importante, suggérant de montrer les bases féministes du groupe devant les représentants de la Courly. Ceci n'est pas discuté tout de suite, mais un peu plus tard (R4/495-522). J'analyserai l'extrait en question dans VI.2.4, mais en ce qui concerne l'auto-représentation il y a un constat à faire ici : personne ne réagit à la proposition de Maryse. Alphonse n'évoquera à nouveau le sujet que plus tard et attaquera Maryse, qui se défendra sans que personne ne vienne à son secours. Démontrer l'antisexisme du groupe vis-à-vis de la Courly, en tout cas de la façon dont Maryse veut le faire, ne semble donc pas une préoccupation importante.

Romain n'est pas persuadé de la nécessité de choisir des représentants à l'avance, il compte sur le fait qu'il suffit au groupe de se mettre d'accord sur certains comportements à mettre en œuvre pendant la rencontre, puisque pendant les réunions à la Lutine

l'organisation des tours de parole se passe bien.

1 RO: =et après ça fin ça dépend [(xxx) arriver mais moi je trouve que c'est
2 MR: [trousse
3 c'est super dommage que on y aille à huit par exemple et qu'il y en ait
4 que deux qui parlent moi ça me semble euh il suffit de savoir à l'avance
5 qu'on va pas se couper la parole toutes les trois minutes et puis voilà et
6 puis . on est quand même euh . fin t'as on le fait pas tout le temps
7 parce qu'on des fois on s'emporte et tout ça¹ mais quand on le veut
8 vraiment on est capable de le faire pendant une réunion de pas se de
9 pas se marcher sur les pieds et tout ça (2,5s) moi je trouverais absurde
10 de:=

R4/199-207:

Pour Romain, ce n'est donc pas l'unité du groupe qui doit en priorité être montrée, mais cette sorte de savoir-vivre qui fait qu'on parvient à parler ensemble sans *se couper la parole toutes les trois minutes* (5). L'important est d'être capable de se montrer civilisés, gens de bonne compagnie.

V.2.10.3 on n'est pas juste des...

Voyons maintenant trois extraits de cette même réunion (R4). Dans les deux premiers, le groupe se prépare présenter à la Courly un discours qui lui tient à cœur, celui de son choix d'un mode d'habitation, de l'originalité et de l'utilité sociale d'un tel projet. Dans le troisième, c'est au contraire une proposition de reniement trop grave qui va susciter une réaction.

1 RO: il y a aussi ouais que on a besoin d'espace pour vivre
2 PAUSE 3s
3 PE: ouais
4 PAUSE 2s
5 RO: mais en fait si on parle des activités¹ c'est surtout pour dire que: ... qu'on
6 a besoin des locaux d'en bas¹ puis qu'on a un projet commun aussi
7 qu'on est pas juste des . fin on:
8 XI: (x)=
9 AL: =ouais=
10 RO: =(xxxx)
11 AL: qu'il suffit pas de nous reloger indépendamment les uns des autres

R4/886-903

12 RO: hm
13 AL: (xxxx)
14 MR: on a CHOISI de vivre ensemble
15 *ironique, style citation-----*
16 PE: ben . ça il faut peut-être insister sur le fait de l'habitat collectif . fin:=
17 MR: =ouais
18 PE: le fait qu'on veuille ce mode d'habitat et pas un autre . se racle la gorge

Dans cet exemple, plusieurs personnes construisent ensemble une auto-catégorisation.

Pour, d'une part, justifier que c'est bien dans cet immeuble que les Lutinistes veulent vivre, et d'autre part souligner le caractère sérieux du groupe, Romain suggère de mentionner l'espace dont le groupe a besoin pour vivre (en plus de l'espace pour les activités collectives). Selon lui, il faut souligner l'importance du projet commun, et là les mots lui manquent : *on est pas juste de:s 'fin on: (7)*. Il ne complète pas la catégorie, mais Alphonse semble comprendre et acquiesce ; après un murmure non-compréhensible de Romain, il complète la phrase de celui-ci, puisqu'il commence la sienne non pas comme proposition indépendante, mais comme subordonnée. Il ne s'agit pas d'une coénonciation, parce que la coupe morphosyntaxique n'est pas parfaite, mais d'une manifestation de co-production. Les deux propositions s'accordent aussi au niveau sémantique : le *on est pas juste de:s* de Romain correspond parfaitement avec le *il suffit pas de nous* d'Alphonse, puisque si quelque chose ou quelqu'un est plus que *juste X*, il est plus difficile de « fournir ce qui est nécessaire à..., de satisfaire à (qqch.) » (Nouveau Petit Robert 1994 : *suffire*). Ce que Alphonse formule comme demande est aussi une paraphrase et une spécification du *besoin d'espace pour vivre (1)* de Romain : la spécification consiste en *pas nous reloger indépendamment (= vivre ensemble, 14, comme Maryse le dit par la suite)*.

Maryse fournit la quintessence des deux propositions en précisant que l'habitat collectif est un *choix* fait par le groupe. Nous pouvons nous demander pourquoi elle utilise pour dire cela une prosodie ironique, comme si elle citait quelqu'un d'autre. Pour l'expliquer, une analyse séquentielle n'est pas suffisante ; il me faut recourir aux informations ethnographiques que je possède par ailleurs : Maryse cite une explication courante, déjà souvent répétée pratiquement mot pour mot, pour justifier le besoin d'un espace assez grand pour tout le groupe. Elle ironise ce qu'elle dit parce que si c'est une évidence pour l'endogroupe, c'est une chose qu'il faut toujours répéter à des gens de l'extérieur, un propos tellement usé qu'il est quasiment vidé de son sens. C'est aussi dans ce sens qu'il faut comprendre les phrases non-terminées de Romain et d'Alphonse : même s'ils n'arrivent pas à formuler exactement ce qu'ils veulent dire, tous savent exactement de quoi il s'agit. Le thème du collectif, de son besoin d'être ensemble, de la différence que cela constitue par rapport à d'autres locataires, est assez récurrent dans les conversations et les argumentations pour que tout le monde soit capable de compléter.

Pénélope habille le tout de mots soutenus : *habitat collectif (16)* et *mode d'habitat (18)* sont justement les expressions à utiliser devant les représentants de la Courly, des expressions qu'utilise le Ministère de l'Emploi et de la Solidarité dans sa brochure déjà citée.

Nous avons ici quatre membres de la Lutine qui développent ensemble l'auto-catégorisation comme squatteurs sages, qui ont des valeurs, des buts et qui savent les défendre – pour bien montrer qu'ils ne sont pas « juste des... ».

Même s'il s'agit ici de la construction d'une image à destination d'autrui (la Courly), le groupe est bien en train de se construire une identité dans laquelle il se reconnaît.

Un autre exemple du même type se trouve un peu plus tard dans la réunion :

1 MR: ben ouais ben chais pas . si elle pose . euh ça comme question lui dire
 2 aussi que: . c'est une sorte d'habitat nouveau:↑ qu'il nous semble
 3 important d'habiter ensemble
 4 RO: hmhm
 5 MR: de chacun chacune (x) d'avoir son espace mais euh d'avoir un espace
 6 collectif c'est important pour nous pour vivre autrement:↑ euh . c'est un
 7 choix quoi

R4/1330-1336 :

Cette fois-ci, la modalité de l'énoncé de Maryse est tout à fait différente. Elle parle sans ironie, avec une prosodie sérieuse et un choix lexical qui reflètent le contenu de sa remarque. Comme Pénélope dans l'exemple précédant, elle utilise l'expression soutenue *habitat* (2), mais avec l'épithète *nouveau*. Ceci est une auto-catégorisation dirigée vers, formulée pour l'extérieur : cette sorte d'habitat est *nouvelle* pour l'exogroupe, pas pour les Lutinistes. La reformulation *vivre autrement* (6) est, au contraire, exprimée dans une perspective endogroupe, ainsi que la féminisation politiquement correcte dans *chacun chacune* (5) : les deux principes constituent une distanciation vis-à-vis du monde extérieur. A la suite de ces propos, elle prononce son *c'est un choix quoi* (6/7) sans ironie, puisqu'il s'agit d'une répétition sincère d'un des principes fondamentaux du groupe : la liberté de choisir son mode de vie et son habitat.

1 PE: =et sinon elle va nous demander quelles sont nos situations sociales ↑
 2 peut-être ... il y a [que toi qui es salarié mais on le mentionne pas ↑ fin on
 3 XX: [hm
 4 fait quoi=
 [...]]
 5 PE: alors salarié . et . après euh . on dit quoi ↑ euh (xx) chômage ↑
 6 RO: hm
 7 PE: et étudiants ↑
 8 GS: RMIstes=
 9 RI: =en [recherche d'emploi
 10 GS: [(xxx)
 11 NI: hahahaha[hahahahaha
 12 nt-----
 13 RO: [(en plus?)
 14 RO: tu dis [en recherche
 15 MR: [tu dis il y a [des mineurs de 15 ans en fugue aussi
 16 NI: [hehehehe
 17 nt-----
 18 RI: (xxxx) obsédé (xxxx) [xxxxxxxxxxxxxxxxxxxx (xxx)
 19 NI: [boah (il y a pas/il aime pas?) ahahaha
 20 nt-----
 21 MR: [(xxx)
 22 RY: (xxx)=
 23 NI: =hehehehe hm
 24 nt-----

R4/964-1004 :

L'auto-catégorisation selon la situation sociale se déroule au début d'une manière tout à fait sérieuse : on liste les différents cas, en commençant par le seul salarié³⁴¹, et

par les gens au chômage. Pénélope mentionne les étudiants³⁴² puisqu'elle en fait partie, Gisèle les RMIstes pour la même raison. Puis Rémi reformule le (xx) *chômage* (5) de Pénélope en utilisant l'euphémisme *en recherche d'emploi* (9). Cette expression atténuée sert à jeter une lumière nouvelle sur les personnes en question, car au lieu de se retrouver dans la catégorie « chômeur » avec tous les préjugés qui en découlent (« de toutes façons ils ne veulent pas travailler »), elle situe les personnages dans une catégorie dont les enjeux sont socialement mieux acceptés, celle des « chercheurs d'emploi ». Cette expression suggère une personne active, qui veut changer sa position sociale. Devant des représentants de la Communauté Urbaine de Lyon, cela fait évidemment meilleure impression que les *gens qui traînent* de l'exemple *quinze personnes comme ça dans le vague* (V.2.11.1).

Cette mauvaise foi fait rire Nicola (11) et pousse Maryse à la remarque *tu dis il y a des mineurs en fugue aussi* (15). L'idée d'une solidarité avec des mineurs en fugue est une de ces idées que les Lutinistes défendent en théorie sans avoir jamais eu l'occasion de la mettre en pratique ; il s'agit d'une forme de fantasme. Dans le même temps, Maryse est bien consciente que cette solidarité ferait partie des choses extrêmement mal vues par la Courly et le monde extérieur en général. Sa remarque, prosodiquement non marquée, part dans la direction opposée de celle de Rémi : tandis que lui essaie de donner une bonne image des Lutinistes vis-à-vis de la Courly en catégorisant les membres au chômage comme « chercheurs d'emploi », Maryse fait son travail pour l'auto-catégorisation comme « squatteurs rebelles », en contre-point de Rémi.

Le plus probable, c'est que Maryse trouve que Rémi va vraiment trop loin, dans la concession aux valeurs de la Courly en proposant sérieusement l'expression *en recherche d'emploi*, et que sa réaction montre sa désapprobation en préservant la face de Rémi, sans même remettre en cause la proposition.

V.2.11 hasta la victoria / tout dépend de ton attitude

Dans le prochain exemple sont réunis deux aspects centraux pour l'auto-catégorisation des Lutinistes en tant que squatteurs ; notamment :

- (a) Les « squatteurs sages » : ce que les Lutinistes considèrent comme une bonne image à donner vis-à-vis des voisins, c'est-à-dire discrétion, calme, absence de bruit
- (b) Les « squatteurs conquérants » : la fierté d'être des rebelles et le jeu avec l'image d'un squatteur qui se jette sur toute occasion pour profiter d'un espace à occuper (cf. aussi *on ira chez vous*, VI.3.2.1)

On remarquera dans l'extrait que les deux nuances de l'image du squatteur sont évoquées, ou mieux, incarnées, par différentes personnes. Ce qui me semble intéressant

³⁴¹ Cf. ligne 2 : Pénélope a peur que cela ait des conséquences négatives pour les négociations sur le loyer, car la proposition des Lutinistes était de payer dix pour cent de leurs revenus (cf. R4/950), et demande aux autres si on cache l'existence de ce salarié.

³⁴² Soulignons qu'elle n'utilise pas la forme féminine ici. Je n'ai pas d'explication pour ce faux-pas politique (Pénélope est féministe convaincue).

dans cette séquence, c'est que les membres du groupe ne sont pas tous sur la même longueur d'onde, mais que ce fait n'est évoqué par personne, et ne mène pas à un conflit, une contradiction ou un problème quelconque : les deux facettes de l'image se complètent.

Mais voyons l'exemple, dont le contexte est le suivant : Alphonse a le projet de squatter un appartement proche de la Lutine, dans la même rue, parce qu'il a besoin de calme pour finir sa formation. Apparemment, il en a déjà parlé avec quelques personnes, et il a peur que son projet puisse avoir des conséquences pour la Lutine :

1 AL: hm . ben euh . euh euh j'avais envie de prendre un peu de
2 d'indépendance puis euh un peu plus de place et euh donc . comme il y
3 a un appart qui est ouve- qui est . vide depuis un moment en face dans
4 (xx) à côté ^ . qui est visible de depuis ce côté de l'immeuble . fshh et
5 bien et qu'apparemment c'est (xx) donc je: je voulais essayer de
6 l'ouvrir ^ . pour y habiter ^ . parce que je ça m'aidera à vivre un moment
7 puis à faire mes . à faire mon boulot là mes cours euh ^ fin voilà ma
8 formation ... euh mais ^ du coup euh quand j'en parlais l'autre jour euh il
9 s'avérait que ça pouvait concerner l'immeuble parce que ça pouvait
10 [on arrive à la page
11 peut-être . faire des nuisances euh . fin . le quartier pouvait peut-être
12 considérer que c'était l'immeuble qui faisait une euh une colonisation: et
13 que ça pouvait peut-être nuire . fshh . auprès de la Courty euh à notre
14 image des de gens sages et tout . [ben voilà
15 SY: [bof (on va pas faire?)
16 AL: mais moi je voulais le faire le plus discrètement possible que pour de
17 l'habitat ça c'est clair et net . c'était justement
18 [...]^^
19 SY: [c'était justement pour le [calme . que je voulais ça
20 AX: [(xxx) ^
21 ben vas-y
22 très doucement
23 [...]^^
24 PASSAGE INCOMPREHENSIBLE 15s; plusieurs voix qui murmurent
25 PE: [x] equal: les gens (xxxxxxxx) ^
26 SY: moi ts-je pense pas que ça nuise euh . à l'image de la Lutine et euh .
27 pour moi si la rue elle est squattée eh ben: puvvt . c'est [euh . c'est .
28 GS: [(comme tu
29 nt-----
30 (SY) c'est l'objectif tu vois ^] . ce que je veux dire
31 (GS) veux? . bien fait (xxx)
32 nt-----
33 JA: [hasta la victoria
34 GS: moi j'y vois pas d'inconvénients non plus
35 JA: moi non plus pas d'inconvénients
36 RA: euh . si t'as besoin d'un coup de main euh je veux bien [t'aider
37 CH: [hhhhh
38 nt---

R7/2144-2250 :

36 JA: s'il te reste une pièce je veux bien
 37 RO: ~~veux moi aussi~~ hih
 38 ~~ah-~~

39 ~~remain~~ c'est
 40 SY:] il est [temps euh Alphonse
 41 CH:](xx)
 42 ~~ah-~~
 43 AL:]euh s'il est temps d'y
 44 ~~ah-~~
 45 aller vite?
 46 RA:] ouais [xx] le [xx] .]hin hin [xx]
 47 ~~ah-~~
 48 AL:]non mais euh . ouais sinon évidemment s'il y a
 49 des gens qui avaient réservé depuis longtemps euh et sans que je le
 50 sache¹¹ euh
 51 SY: ~~veux euh / si deux collé¹² guess la tu vois euh~~
 52 ~~voilà-~~
 53 EL:]m]m]m
 54 ~~ah-~~
 55 AL:]le ah-ix ont pas réservé depuis longtemps¹³ hein
 56 RO: non mais d'imaginer il manquera plus euh ça que à la Lutine on dit
 57 oh non non tu vas pas ouvrir un squat dans notre quartier¹⁴ non
 58 ~~ah-~~
 59 SY:]ouais¹⁵ non mais fois je [trouve ça complètement euh] . hors je
 60 [s'occupe] ment
 61 AL:]ben ouais mais
 62 (SY)]mais
 63 (AL) que ça me donne
 64 CH: hein . ça dépend comment [c'est fait] aussi
 65 AL:]ça me donne un petit devoir d'être [pas?]
 66 discret et de pas se faire de conséquences mais euh . le la seule
 67 conséquence que j'ai vue du coup en y pensant¹⁶ c'est euh . il y a des
 68 gens . qui éventuellement sont dans cet immeuble en question et mont
 69 vu . la¹⁷ . fin qui peuvent faire le lion¹⁸ et des gens qui mont vu . euh
 70 depuis leur fenêtre dans cet immeuble et qui vont me voir dans leur
 71 cage [d'escalier
 72 SY:]si alors qu'ils te [voient
 73 EL:](a) tout dépend de ton [attitude¹⁹ . si tu me le ton
 74 SY:]qu'est-ce que ça te fait²⁰

74 (EL) sound system [jusqu'à trois [heures du matin d'accord] mais si tu le tiens
 75 GB:]ou
 76 (SY) est-ce qu'est-ce [que ça fait qu'ils te voient
 77 AL:]mais

78 (EL) tranquille [ça va le faire
 79 JA:]ben . (xx)
 80 SY: euh peut donner l'envie aux gens aussi d'ouvrir euh [pour leurs [propres
 81 AL:]alors
 82 JA:]moi c'est
 83 (SY) moyens?
 84 (AL) pour pouvoir bosser dans le calme donc euh voilà
 85 JA: ben il y a quelqu'un qui est contre²¹ à
 86 PAUSE 2s
 87 EL: ~~ouais~~

88 PAUSE 2s

89 SY:]ben aller

90 AL:]ça fait du logement en plus de toutes façons²² puisque quand je suis pas chez [moi euh je laisse mon appart euh . aux [gens (donc voilà?)

91 Xf:](xx)

92 JA:](xxx)

93 SY: it's okay

Paraphrasons ce qui se passe dans cet extrait, et résumons ensuite les différentes réactions à la question que pose Alphonse :

Alphonse commence à présenter son projet de squatter un appartement, avec des réserves, réserves qui lui ont apparemment déjà été faites ; il a du mal à les formuler (anacoluthes, allongement de syllabes, pauses oralisées) :

ça pouvait peut-être faire . des nuisances (11)

- *le quartier pouvait peut-être considérer que c'était l'immeuble³⁴³ qui faisait une euh une colonisation: (11/12)*
- *ça pouvait peut-être nuire . fshl . auprès de la Courly eu:h à notre image de: de gens sages et tout (13/14)*

Alex l'encourage doucement et avec une légère indifférence (*ben vas-y*, 20) ; Sylvie affirme, sans prosodie ironique, que squatter toute la rue est justement le but du groupe (*ben: pvvvt . c'est eu:h . c'est . c'est l'objectif tu vois . ce que je veux dire*, 24/27). Gisèle est approbatrice (*bien fait*, 28), ainsi que Jacques, avec plus d'enthousiasme (*hasta la victoria*, 30), qui se rapproche du point de vue de Sylvie – les deux représentant l'image des « squatteurs conquérants ». J'y reviendrai.

Suit un petit passage où Gisèle et Jacques expriment leur approbation de façon explicite, mais formulée négativement (*pas d'inconvénients*, 31, 32) et où Raymond propose son aide (33) – ce qui fait rire Charles parce qu'il soupçonne des arrières-pensées derrière cette proposition ; arrières-pensées formulées explicitement par la suite (36) : sa phrase elliptique *si il te reste une pièce je veux bien* [l'utiliser] est tout de suite comprise par Romain qui s'y accroche (*ouais moi aussi hhh*, 37), et par d'autres personnes dans le groupe, qui expriment cette compréhension en riant. Ceci reflète également l'image des « squatteurs conquérants ».

Alphonse, Raymond et Sylvie plaisantent un peu à propos de la possibilité que d'autres personnes aient réservé l'appartement à squatter (40-54).

Rémi souligne qu'une interdiction de squatter de la part des Lutinistes serait paradoxale (*non mais t'imagines il manquerait plus que ça [...]*, 55/56), et Sylvie confirme avec véhémence (*je trouve ça complètement eu:h hors jeux*, 58). Charles se montre plus prudent : *ben . ça dépend comment c'est fait aussi* (63).

Alphonse a toujours des réticences et promet d'être discret (64-70), ce qui provoque de nouveau des exclamations indignées de Sylvie (*et alors qu'ils te voient*, 71 ; [...] *qu'est-ce que ça fait qu'ils te voient*, 73/76) et des explications de Elénie qui trouve que *tout dépend de [s]on attitude* et qui l'encourage à être tranquille (72/74/78) – qui tient à l'image de « squatteurs sages ». J'y reviendrai.

La discussion se termine avec Sylvie qui reste rebelle et qui espère que cela va encourager d'autres gens à occuper – elle utilise le mot « ouvrir » du jargon squatteur (j'en ai déjà parlé en II.1.2) – d'autres locaux (81/83).

Jacques coupe court au débat en demandant *ben il y a quelqu'un qui est contre là* (85), sans recevoir de réponse – de toutes façons, cette question peut être considérée de rhétorique, une manière de clore le sujet après la discussion qui a eu lieu. Alphonse promet ensuite de laisser son futur appartement aux autres dans les moments où il n'y sera pas (90/91) – proposition qui est d'ailleurs tout à fait conforme aux normes du groupe où il n'arrive quasiment jamais qu'une chambre non-occupée (pendant des vacances ou tout autre absence) soit laissée vide. Les opinions des interactants se résument comme suit :

³⁴³ . Métonymie : l'immeuble représente le groupe des Lutinistes. Sylvie et Jacques voudraient que toute la rue soit squattée, et ce dans un but

politique ; ils voudraient donc aussi que cette occupation soit visible

- Rémi, Alex et Raymond estiment que les membres de la Lutine n'ont pas à déterminer ce qu'Alphonse a le droit de faire ou non
- Charles et Elénie voudraient qu'Alphonse ne fasse pas n'importe quoi, se donnent un droit de regard sur la manière dont il gèrera son habitation

Pour pouvoir analyser les deux nuances de la catégorie « squatteur », le « squatteur sage » et « le squatteur conquérant » dans cet exemple, il convient, comme je l'ai déjà dit, de regarder quels rôles sont intégrés³⁴⁴, et d'en déduire les deux images :

- Le « squatteur sage », incarné ici par Alphonse, Charles et Elénie : le squatteur très prudent, très conscient de l'avis des autres, qu'il s'agisse des voisins ou de ses co-squatteurs.
- Le « squatteur conquérant », incarné ici par Sylvie et Jacques, mais aussi Rémi, Jacques et Romain : le squatteur persuadé de la cause, sans compromis. L'avis des voisins lui est égal, un peu de provocation bienvenue.

Comment ces deux aspects de l'image sont-ils développés dans le discours ?

- La fourniture d'explications, de justifications (et éventuellement d'excuses) pour ses actes et ses plans, et ceci toujours en se souciant de l'opinion des autres. Le soucis de satisfaire les deux côtés, c'est-à-dire l'endogroupe en justifiant son acte, et l'exogroupe en limitant les possibles dégâts et nuisances d'une occupation :
 - pour l'endogroupe, c'est-à-dire ses co-squatteurs, Alphonse fournit une longue explication concernant son besoin de calme parce qu'il doit travailler pour réussir dans sa formation ; il souligne en outre que l'appartement ne sera ouvert qu'à usage d'habitation, c'est-à-dire qu'aucune « activité » ne risquera de perturber les voisins. Son discours est lent et prudent, il anticipe les critiques (du moins, celles qui pourraient être faites sur le moment : il semble que des critiques lui aient déjà été faites : *mais du coup euh quand j'en parlais l'autre jour euh il s'avérait que...*, 8/9). Son discours est marqué par un « hedging » extrême (pauses, nombreuses pauses oralisées, trois fois l'adverbe atténuant *peut-être*, *anacoluthes*, etc.). Enfin, à la fin de l'extrait, il souligne l'intérêt collectif de sa démarche individuelle : *ça fait du logement en plus* (90) ;
 - face à l'exogroupe (et là le discours qui nous intéresse n'est plus seulement celui d'Alphonse, mais aussi celui d'Elénie et de Charles), il s'agit avant tout de ne pas inquiéter et de ne pas déranger. Cependant, attention : il serait erroné de croire qu'il s'agit ici d'attention aux autres pour eux-mêmes (sans quoi le groupe n'aurait aucune raison de donner son avis sur les futures relations de voisinage d'Alphonse). C'est bien plus de gestion de l'image du groupe à des fins tactiques qu'il est question. Alphonse précise le contenu exact des inquiétudes : *ça pouvait*

³⁴⁴ Même si certaines personnes ont certaines tendances vis-à-vis certains rôles, le côté individuel n'est pas ce qui nous intéresse ici. A priori, chaque Lutaliste peut incarner et construire les différents discours des différents types de squatteurs.

peut-être nuire . fshl . *auprès de la Courly eu:h à notre image de: de gens sages* (13/14). Encore une fois, le groupe se soucie donc de la catégorisation qui peut être faite par l'extérieur, et cherche consciemment à l'influencer dans le sens positif. À cette fin, l'attention est portée sur deux points :

- ne pas faire peur aux gens : *le quartier pouvait peut-être considérer que c'était l'immeuble qui faisait une colonisation* : le monde est vu ici d'une manière dichotomique (*nous* – l'immeuble, c'est-à-dire les Lutinistes vs *eux*, le quartier, c'est-à-dire les autres vus comme un tout. Les deux parties sont représentées par des métonymies). Si les Lutinistes squattaient d'autres locaux dans le quartier, cela pourrait avoir un effet négatif, car les autres pourraient considérer cela comme une invasion, une menace d'extension des occupations à l'infini ;
- ne pas faire de bruit ; les mots clefs ici sont : *le plus discrètement possible* (16), *justement pour le calme* (18), *être discret* (64/65), *si tu mets ton sound system jusqu'à trois heures du matin* (72/74), *si tu te tiens tranquille* (74/78). Comme je le redirai à propos du prochain exemple *le bruit*, les Lutinistes se soucient perpétuellement du bruit. Il est donc logique que le « squatteur sage » soit avant tout silencieux.
- l'utilisation de mots ou tournures clefs comme *hasta la victoria* (30) qui, empruntés à la culture révolutionnaire, font référence au savoir partagé du groupe et fonctionnent comme des « formes de référence minimale » (Sacks/Schegloff 1979) ;
- des formulations hyperboliques, des exagérations comme *si la rue elle est squattée eh ben: [...] c'est l'objectif* (24/27). Il s'agit ici de ce que Kallmeyer (2002 : 419) appelle la « démonstration de normalité depuis sa propre perspective »³⁴⁵, où est pratiquée, « [...] sur le mode de l'évidence [...] une forme détendue de la conscience de soi »³⁴⁶ : Sylvie est une squatteuse, une squatteuse militante, et elle fait partie d'un groupe de squatteurs militants. L'évidence est telle que le mot « objectif » est introduit par un article défini et singulier, puisqu'il est évidemment l'objectif par excellence du groupe ;
- des rappels au bon sens : *non mais t'imagines il manquerait plus que ça que: à la Lutine on dise oh non non tu vas pas ouvrir un squatt dans notre quartier* (55/56), qui revient en définitive au même que l'exagération sus-mentionnée : « Nous sommes des squatteurs, nous sommes donc pour l'ouverture de nouveaux squatts ». Il s'agit ici du phénomène que Sacks décrit ainsi :

The fact that categories are conventionally associated with activities, attributes, motives and so on makes them a powerful cultural resource in warranting, explaining and justifying behaviour. That is, whatever is known about the category can be invoked as being relevant to the person to whom the label is applied and provides a set of inferential resources by which to interpret and account for past or present conduct, or to inform predictions about likely future behaviour (Sacks 1979, 1992, cité par Widdicombe 1998 : 53);

³⁴⁵ « [...] des phrases combatives comme *et alors qu'ils te voient* (71), combinées avec des phrases combatives comme *et alors qu'ils te voient* (71), combinées avec des

questions du même genre (*qu'est-ce que ça te fait qu'ils te voient*, 73/76) qui constituent des actes menaçants pour la face des non-conquérants ;

· l'expression d'idées utopiques, dans une modalité sérieuse (*ça peut donner l'envie aux gens aussi d'ouvrir eu:h par leurs propres moyens* (80/83), ou marquée (souvent prosodiquement) comme plaisanterie.

Résumons-nous : dans cet exemple cohabitent, sans conflit alors même qu'il y a une décision à prendre (le groupe doit-il ou non tolérer qu'Alphonse squatte un appartement dans la même rue), deux visions opposées de l'image à donner : celle du « squatteur sage » et celle du « squatteur conquérant ». Le premier se soucie de rassurer les voisins et de ne pas créer de nuisances, le deuxième se soucie de faire avancer la cause et d'ouvrir de nouveaux squatts. L'absence de conflit est à attribuer au fait que, si ce sont ici tel et tel membre du groupe qui portent respectivement telle et telle image, le groupe en tant que tel se reconnaît au final dans chacune de ces deux images.

V.2.12 Le bruit

Quand il s'agit de l'image à donner à l'extérieur, la preuve indiscutable d'une bonne conduite est l'absence de bruit :

1	GS:	hh vous inquiétez pas on les connaît euh hh hm[hm
2		nt----- nt-----
3	Xf:	[hi] [hi]
4		nt-----
5	XX:	[héhéhé (xxx fou?)
6		nt-----
7	GS:	hh ils sont gentils ils font pas de bruit↑ [.. ils [(xx) pas (xx)
8		nt-----
9	Xf:	[hnhnm]
10		nt-----

R2/697-706 :

Quand Loziz arrive dans l'immeuble, de nouveaux appartements sont ouverts pour loger tout le monde. Or il reste le locataire du quatrième étage. Il est donc décidé en réunion d'aller le voir, pour lui expliquer la situation, afin qu'il ne s'inquiète pas, ou le moins possible. La discussion sur ce qu'il faudra lui dire donne lieu à plusieurs passages de plaisanteries, comme dans l'exemple *on ira chez vous* que j'étudierai dans VII.3.2.1. L'humeur est déjà à la plaisanterie quand Gisèle prend la parole, et elle imagine ce que la délégation pourrait dire. Les deux points rassurants, mais ironiques, sont :

- 1) *on les connaît* (1), et
- 2) *ils sont gentils, ils font pas de bruit* (7)
 - *ad 1*) On comprend ce premier critère, et on en comprend aussi l'ironie : si les Molno ne sont déjà pas rassurés par les habitants qu'ils connaissent, le fait de voir leurs amis s'installer aussi peut être assez inquiétant.
 - *ad 2*) Pour rassurer un voisin sur la personnalité de nouveaux squatteurs, un

critère compte par-dessus tout : *ils font pas de bruit*. Le fait d'utiliser ce critère, et de l'utiliser comme seul critère, pour justifier le *ils sont gentils*, fait rire Gisèle. C'est sans doute que l'on sait (on l'a dit plus tôt dans la réunion) que Monsieur et Madame Molno sont particulièrement sensibles au bruit. Mais c'est aussi sans doute qu'il s'agit d'un critère qui revient toujours quand les squatteurs s'inquiètent de se faire bien voir par le monde extérieur : les concerts dans de petites salles mal insonorisées, les fêtes bruyantes, et les réactions du voisinage dans ces cas-là font partie de leurs expériences communes. Le bruit qu'ils produisent semble être pour eux, de façon évidente, la principale nuisance qu'ils risquent d'imposer au voisinage. Le fait de l'utiliser ici comme preuve définitive de la gentillesse des nouveaux arrivants constitue malgré tout une exagération de ce cliché de la culture commune, et c'est cette exagération qui fait rire Gisèle.

V.2.13 Les voisins normaux

Une réunion plus tard, le besoin d'un appartement de plus se fait sentir. Il faudrait cette fois ouvrir l'appartement situé sur le même pallier que celui où habitent Monsieur et Madame Molno. Cette fois encore, le problème se pose de ne pas les inquiéter. Pénélope propose de faire appel à leur compréhension du problème du logement, mais surtout de les rassurer sur ce qu'on est :

1 PE: [chais pas . moi je me verrais bien aller chez
2 lui] et puis lui dire euh voilà il y a une personne qui a pas de maison. Il
3 est-ce que ça vous gêne que ce soit en face de chez vous . même si
4 euh . enfin en en considérant que ça fait pas de bruit qu'on est des
5 voisins normaux et que . et que on se le dit quand il y a des
6 problèmes et tout ça quoi

R3/1955-1959 :

Encore une fois, dans le but de rassurer Monsieur et Madame Molno, c'est le bruit qui est évoqué comme seul exemple concret de nuisance dont le groupe promettra l'absence. Et le fait de ne pas faire de bruit fait des nouvelles personnes *des voisins normaux* (5). Et comme avec des voisins normaux, on peut parler tranquillement s'il y a des problèmes. C'est-à-dire qu'il faut aussi convaincre les époux Molno qu'il est possible de parler avec les Lutinistes. C'est ici la peur que peuvent susciter les squatteurs qui est évoquée.

La représentation que se fait Pénélope de l'image qu'a l'exogroupe des squatteurs est donc celle d'une image essentiellement basée sur les nuisances sonores, mais aussi sur la violence éventuelle. En même temps, les Lutinistes, en tant que « squatteurs responsables », ne font pas de bruit, et sont bien sûr capables d'entendre des reproches sans réaction violente, voire d'en tenir compte. Ils sont donc, de ce que Pénélope se représente comme étant le point de vue des voisins, des *voisins normaux*.

V.2.14 Calomnies médiatiques

Dans cet extrait de son interview, Suzanne me parle de l'absence de contacts entre les

squatteurs et les autres :

- 1 SU: et le désir de découvrir d'autres choses que leur traintrain et ce que leur
 2 propose la société pour après faire la démarche de venirE dans le lieu .
 3 en sachant que euh l'image euh divulgué par les médias des squatteurs
 4 etcelera est euh pas forcément très positifE
 5 SA: hmhm
 6 SU: que en plus euh le lookE de certaines personnes dans ces lieux-là n'est
 7 pas forcément très engageant non plus

INT. Suzanne :

D'après Suzanne, les squatteurs auraient une mauvaise image dans les médias ³⁴⁷, et des *looks* (6) qui font peur. Les gens de l'exogroupe, le reste du monde en quelque sorte, vivent dans un *traintrain* (1), leur existence est morne et ennuyeuse. Mais ce qui les empêche de venir voir les squatteurs, c'est encore une fois la peur. On retrouve ici un élément qui revient relativement souvent dans les discours des squatteurs, à savoir que les gens ordinaires devraient tous devenir squatteurs, ou au moins se passionner pour cette (ces) cause(s), en tout cas si les choses se passaient comme elles devraient se passer. Ce qui les en empêche c'est une falsification de l'image des squatteurs. Cette falsification est due soit à des maladresses des squatteurs eux-mêmes (*le look de certaines personnes (...) pas très engageant, 6/7*), soit à une démarche extérieure (*l'image euh divulguée par les médias, 3*), plus ou moins due à l'incompréhension, plus ou moins à de la malhonnêteté, à de la manipulation. Le spectre, classique en politique, surtout chez les extrémistes, du complot, n'est pas loin : le pouvoir, et les médias à sa botte, falsifieraient l'image des squatteurs pour empêcher la population de se rendre compte du potentiel de libération dont ils sont porteurs.

V.4 Conclusion

Le savoir partagé du groupe qu'est la Lutine inclut la manière de construire ensemble des auto-représentations et des auto-catégorisations. Ces catégories et ces images, à la Lutine comme ailleurs, servent à simplifier en le divisant l'environnement des gens qui les utilisent. Elles donnent des pistes sur les manières d'interagir avec leurs membres. Elles permettent aussi d'expliquer, voire de justifier, certains comportements, manières d'agir ou de penser (« Untel dit ceci parce qu'il est cela »). La construction d'une auto-catégorisation, comme je l'ai précisé plus haut, n'est pas forcément explicite, anisi qu'on le constate dans la plupart de mes exemples où l'expression « squatteur » n'apparaît même pas. Les membres n'ont pas besoin de lexicaliser la catégorie pour construire ensemble leur auto-image, pour exprimer leur identité.

L'auto-catégorisation donne en outre des lignes de conduite, comme ne pas faire de bruit, se présenter comme groupe discipliné, organisé, avec des projets politiques, mais aussi comme être offensif, radical, rebelle : dans le cas de la Lutine, nous avons vu que l'auto-catégorisation est complexe, qu'elle inclut des caractéristiques qui se contredisent

³⁴⁷ C'est faux à mon avis, cf. Bloch 1999, Collectif 1992. Ce qui compte ici, c'est pourtant la façon dont Suzanne ressent les choses, dans sa perspective de membre.

(le « squatteur sage » et le « squatteur qui fait peur ») ou qui se complètent parfois (« le squatteur sage » et le « squatteur conquérant »). Ceci, loin d'être un handicap, permet de choisir en fonction du contexte laquelle des caractéristiques va être privilégiée à tel moment. L'exemple *hasta la victoria/tout dépend de ton attitude* (V.2.11) nous a montré que différents membres du groupe peuvent incarner différents personnages à un même moment dans cette construction collective de l'image du groupe.

L'*auto-catégorisation* est construite de façon à différencier nettement l'endogroupe de l'exogroupe, en exacerbant les spécificités du groupe. Les différences avec les groupes les plus proches (ici, d'autres squatteurs) sont souvent thématiques. Les spécificités intégrées à l'auto-catégorisation sont la plupart du temps perçues de façon positive par les membres du groupe, même si elles le sont de façon négative par l'exogroupe : il s'agit alors d'un renversement de perspective qui fait partie intégrante de la construction de l'auto-catégorie, comme on l'a vu dans le cas des *mineurs en fugue* (V.2.10.3).

Le groupe de la Lutine tient aussi à maîtriser l'image qu'il donne à l'extérieur. Cette *auto-représentation* est travaillée dans des buts tactiques. Il s'agit par exemple de se faire bien voir, ou bien de se montrer fermes, ou sérieux, que ce soit pour obtenir quelque chose de gens qui ont du pouvoir sur le groupe (la Courly), pour être pris au sérieux par des gens avec lesquels on devra traiter (l'ASLIM ; je n'ai pas présenté d'exemple pour cela), ou pour convaincre, faire passer un discours politique (les voisins).

Les catégorisations, l'auto-catégorisation et l'auto-représentation sont construites collectivement, au cours de l'interactions communicative. Les catégories sont nommées ou non, et on leur attribue des caractéristiques, qui sont par la suite sans cesse remises en question, complétées, précisées, changées.

Après m'être intéressée dans le prochain chapitre au *politiquement correct*, qui joue un rôle primordial pour notre groupe, je présenterai une forme spécifique de l'auto-catégorisation, qui passe par l'auto-stylisation humoristique et qui nous montrera d'autres facettes de l'image que le groupe aime se donner et quelquefois donner aux autres.

Chapitre VI : Le politiquement correct au féminin

VI.1 Introduction

Comme nous l'avons vu, la Lutine est, *a priori*, un lieu antisexiste, situé dans un milieu alternatif également, *a priori*, antisexiste. Ce féminisme théorique est un concept que l'on essaie de mettre en pratique dans le milieu, et dans le groupe. L'orientation féministe s'intègre dans l'orientation générale contre toutes les formes de hiérarchisation ou de domination dans le milieu.

Cela n'est pas toujours couronné de succès, comme le montre par exemple la citation suivante, trouvée dans *et ta sœur ?*³⁴⁸ L'auteure, Clémentine, écrit dans son article

« Non, c'est non ! » à propos d'un ami qui lui a fait une remarque contre la non-mixité (cf. glossaire) : « Cet ami fait parti du milieu dit 'libertaire', 'alternatif'. Il pense sans doute avoir déjà entamé une réflexion sur le sexisme. Mais il ne le vit pas, en tout cas pas du même côté que moi, une fille » (Clémentine 1998 : 13). Pucciarelli a aussi une opinion assez négative concernant ce sujet :

En effet, même si le milieu libertaire est fortement empreint de féminisme et d'antisexisme, il est facile de constater que les femmes y sont moins nombreuses que les hommes, mais qu'en plus elles parlent moins pendant les réunions, ou qu'on les laisse moins parler. Ce décalage entre femmes et hommes représente une de ces multiples questions qui sont débattues dans ce milieu et qui conduisent à des véritables joutes entre, par exemple, « les copines qui voulaient créer un lieu non-mixte au sein de ce squat social qu'était Prolote » et les autres. Cette question et celle de l'antispécisme [...] restent ouvertes et décisives pour ce mouvement [...] parce qu'elles touchent directement ce que nous sommes dans le quotidien et remettent en cause notre comportement vis-à-vis de l'autre et notre rapport à la consommation. (Pucciarelli 1999 : 167)

Une perception de la lutte comme déjà gagnée (du côté des femmes) au niveau théorique mais dont la victoire reste à être appliquée au niveau pratique se montre dans ce que raconte Romain, qui, lui, se réfère aux problèmes de l'interaction verbale entre hommes et femmes :

- 1 RO: dans les discussions mixtes quand jamais ça se passe quand ça se
- INT. Romain :*
- 2 passe mal . au point de vue euh des garçons ou de l'opposition entre les
- 3 garçons et les filles c'est aussi euh beaucoup à cause des garçons et
- 4 dans ce cas là c'est là que ça devient important que nous ^ les garçons
- 5 on soit au courant de ce qui se passe et euh
- 6 SA: hmhm
- 7 RO: et pourquoi ça se passe mal parce que nous des fois on n'en a pas
- 8 conscience fin si on y réfléchit pas ^ euh et c'est pour ça que . la
- 9 Menstrucuse³⁴⁸ est intéressante parce que par exemple il y a l'article de
- 10 Corinne dedans qui parle des discussions mixtes³⁴⁹ et que moi j'ai lu
- 11 avec vraiment beaucoup d'intérêt et qui m'a marqué

On voit ici que Romain est prêt à reconnaître que l'interaction mixte peut être problématique, et que les problèmes *sont beaucoup à cause des garçons* (3) : on remarquera qu'il n'utilise pas la forme auto-référentielle « nous » ici, mais qu'il parle des garçons comme n'en faisant pas partie. Puis il modifie la relation interlocutive et s'inclut par le pronom personnel « nous » : *ça devient important que nous □ les garçons on soit au courant de ce qui se passe* (4/5) : il faut donc une prise de conscience dans la pensée des garçons, qui doivent faire un effort actif pour améliorer leur comportement. A des moments, *ça se passe mal* parce que *nous des fois on n'en a pas conscience fin si on y réfléchit pas* (7/8) : dans sa quasi-excuse – nous, les garçons, on ne le fait pas exprès, on ne s'en rend pas compte, au fond on est des gentils – Romain s'inclut par le pronom

³⁴⁸ Le seul numéro de cette revue du collectif féministe lyonnais a paru en 1998.

personnel dans le groupe des « malfaiteurs » qui veulent bien évoluer dans leurs comportements. Cela avec l'aide des femmes et leur travail de mise en question des relations de domination, par exemple dans leur revue *La Menstrueuse*. Ici aussi on voit un décalage entre théorie/bonne volonté et pratique.

Jean, qui n'habite pas à la Lutine et qui ne participe pas aux réunions, mais qui est très actif dans le milieu militant à Lyon et qui connaît bien les Lutinistes, me répond à la question de savoir s'il existe une certaine pression (sans préciser à quel genre de pression je pense ; on vient de parler des idées antispécistes et de leur acceptation dans le milieu, le féminisme n'a pas été évoqué avant) de groupe dans le milieu qu'il n'est pas sûr qu'il n'y ait pas de mécanismes d'exclusion *si t'es pas en conformité avec les règles sociales du groupe*, mais qu'à son avis cela ne serait pas une bonne chose parce que ça génère de la peur. *il n'y a qu'à voir à la Lutine sur les questions de féminisme il y a . les garçons sentent une pression très forte* (INT. Jean). Effectivement, une assez grande pression de groupe existe concernant certaines normes et valeurs et leur application au quotidien ; à part le féminisme, et peut-être plus concrètement observable, le végétarisme est un de ces éléments³⁴⁹.

Après ces points de vue pessimistes, écoutons aussi Rémi qui, en avouant qu'il est un des rares optimistes concernant cette question dans le milieu, nous trace un autre tableau :

- 1 RI: je suis un des rares à être super optimiste de ce côté et je crois vraiment
2 même si on est super loin de la perfection ou quoi que ce soit les
3 rapports sont quand même différents
4 SA: hmhm ↑ par exemple ↑
5 RI: eh bien . eh bien par exemple vraiment ↑ c'est qui est ce qui ce qui revient
6 souvent dans . dans les discussions c'est justement le rapport à
7 l'intérieur d'une discussion
8 SA: hmhm
9 RI: c'est-à-dire que globalement euh dans fin dans dans n'importe quel
10 milieu ↑ effectivement euh les mecs ont ont une pratique de la parole qui
11 est radicalement différente de celle des filles ↑ ... et que j'ai l'impression
12 qu'à la Mauvaise Pente ↑ et sans doute déjà au Prolote ↑ il y a un effort
13 qui est fait là-dessus et que cet effort n'est pas complètement nul [...]
14 quand même globalement euh le discours qu'il peut y avoir dans le
15 milieu est la plupart du temps super euh culpabilisé euh ouais on est
16 méprisant, citant
17 que des merdes on y arrive pas euh on a beau avoir des beaux discours
18
19 euh et à mon avis c'est loin d'être complètement vrai
[...]
20 RI: d'autre part il y a quand même plein de filles dans le milieu qui font aussi
21 l'effort elles-mêmes ↑ d'arriver à s'imposer plus
22 SA: hmhm
23 RI: que c'est pas euh les mecs qui deviennent gentils ↑ ou que c'est pas
24 uniquement ça ↑ [...]

INT. Rémi :

³⁴⁹ Le végétarisme est plus concrètement observable parce qu'il s'exprime bien sûr dans l'interdiction d'amener ou de manger de la viande dans les pièces collectives à la Lutine.

Il semble donc intéressant de voir comment l'antisexisme, voire le féminisme, théoriques se manifestent concrètement dans l'interaction verbale. Les valeurs et les normes d'un groupe se retrouvent dans son style, l'auto-image du groupe s'y reflète. Il me semble évident que l'on ne peut pas s'attendre à une transcription « iconique » théorique – pratique, qui représenterait le style féministe « pur » prévoyant de ne jamais interrompre une femme, de toujours féminiser, etc. J'ai pourtant dit que pour qu'un comportement communicatif soit définissable comme style, il doit y avoir des phénomènes récurrents dans la manière de s'exprimer, des comportements énonciatifs qui se ressemblent dans leur forme. C'est un de ces phénomènes-là que je vais analyser *infra* : la féminisation grammaticale.

Je me rends bien compte qu'une analyse de l'interaction homme-femme, de l'organisation des tours de parole, de la distribution du temps de parole, des tâches dans la communication (qui introduit les thèmes, qui pose les questions, etc.), de « l'insécurité linguistique » (cf. Bierbach 2002³⁵⁰ : 334) auraient pu être à leur place ici, surtout parce qu'on peut déplorer un manque d'études sur ces phénomènes-là – constatation faite par Bierbach (*ibid.* : 338) – dans des contextes sociaux différents et avec des données « authentiques ». J'y ai renoncé pour les raisons suivantes :

Premièrement, on [ne peut] interpréter des différences stylistiques, de façon adéquate, que dans le contexte des comportements communicatifs [...] et deuxièmement, on [doit] les interpréter de manière différente selon la culture ou la subculture. [...] Le nombre seul de ce phénomène interactionnel [=des interruptions, S.K.] n'en dit pas assez. Sa signification résulte de la combinaison avec d'autres caractéristiques du parler dans ce contexte³⁵¹. (Kotthoff 1991 : 134)

- en ce qui concerne l'analyse quantitative : le nombre de participants aux réunions varie extrêmement d'une occasion à l'autre, et la participation des interactants varie extrêmement selon le thème
- en ce qui concerne l'analyse qualitative : à part les quatre extraits que je présenterai dans le prochain paragraphe, je n'ai pas pu trouver assez de situations clefs concernant l'interaction homme-femme (des énoncés métadiscursifs, des interruptions « dures » avec sanction, etc.). Décrire ou « prouver » que cette interaction se passe apparemment – la plupart du temps – de façon égalitaire, ou au moins sans asymétrie due au genre, me semble une tâche difficile qui serait le sujet d'une thèse à part. Peut-être serait-ce plus faisable avec une approche contrastive, c'est-à-dire avec d'autres données d'autres groupes, mais, comme le déplore Bierbach (*ibid.* : 337), il existe toujours très peu d'études françaises sur ce thème-là.
- J'ai donc renoncé à ce genre d'analyses, non sans regrets. Je tiens quand même à

³⁵⁰ Bierbach donne ici un aperçu des travaux sur le comportement langagier selon le genre en France.

³⁵¹ « *Stilunterschiede [können] erstens nur im Kontext der kommunikativen Verhaltensweisen angemessen interpretiert werden [...] und [können] zweitens kulturell und subkulturell verschieden interpretiert werden. [...] Das Zählen dieses interaktionellen Phänomens [=Unterbrechungen, S.K.] allein sagt aber wenig aus. Seine Bedeutung ergibt sich im Zusammenhang mit anderen Merkmalen des Sprechens in dem Kontext* ».

ce petit chapitre parce que les questions féministes représentent un élément tellement important pour le groupe analysé qu'il est indispensable de leur consacrer au moins une petite partie de l'analyse. Je propose donc d'abord – comme petit aperçu – les quelques situations dans lesquelles des questions concernant l'interaction entre homme et femmes sont touchées. Ensuite, je me pencherai sur la féminisation grammaticale.

VI.2 La sensibilisation aux questions féministes

A part la féminisation que je décrirai *infra*, j'ai trouvé quatre situations dans l'interaction qui montrent la sensibilisation des interactants aux questions féministes ou aux problèmes perceptibles dans l'interaction entre hommes et femmes. Le premier exemple relève du domaine des tours de parole, le deuxième³⁵² concerne le rôle de coordinatrice dans la réunion, le troisième montre une interprétation de problèmes dans l'interaction comme *histoire politique*, le quatrième est un moment critique dans l'application d'une idée féministe et représente la situation que je ressens comme la plus tendue dans mon corpus.

VI.2.1 pardon

Cet exemple me paraît assez probant en ce qui concerne la sensibilisation, je dirais même l'hyper-sensibilisation concernant l'organisation des tours de parole, surtout entre hommes et femmes, dans le groupe. Dans mon corpus, ce passage-là est le seul à être tellement clair, mais dans l'interaction au quotidien j'ai souvent remarqué le même phénomène.

- 1 MR: [...] hein . mais euh pff (2s) (surtout?) dur hm . 'fin l'alcool ai|dant ça n'a
R4/1773-1782 :
- 2 XX: [hm
- 3 rien arrangé mais bon on s'en fout de l'alcool (xx)
- 4 RI: 'fin:
- 5 NI: euh je:=
- 6 RI: =pardon
- 7 NI: c'est [toi]
- 8 RI: [vas-y . vas-y
- 9 NI: [non hm . je crois que . moi j'étais pas à la soirée] mais (xxxxxxx) ..
- 10 MR: [vas-y (x) (Nicola?)

Quand Maryse a fini son tour de parole (3), c'est Rémi qui s'auto-sélectionne comme locuteur suivant (4) en ne prononçant que l'ouvreur 'fin: prolongé, et dans la petite pause qui suit, Nicola commence une phrase : eu:h je: (5). Il n'est pas possible de décider si Nicola interrompt Rémi, si celui-là n'avait rien à ajouter à son ouvrier, mais la suite

³⁵² J'ai déjà cité ce passage dans IV.3.3.6.

marque bien que Nicola interprète son énoncé comme interruption : elle répond à l'excuse de Rémi (6) que le droit de parole était à lui : *c'est toi* (7). D'un point de vue chronologique, il n'y a pas de doute que le tour est effectivement à Rémi puisqu'il le commence plus tôt que Nicola – et si il y a interruption, elle vient d'elle. Pourtant, c'est Rémi qui s'excuse, parce qu'il a apparemment peur d'avoir interrompu une femme.

Quand Nicola veut lui rendre le droit de parole (7), il l'encourage à continuer (*vas-y . vas-y*, 8), ce qu'elle fait. Maryse l'encourage avec les mêmes mots – on a donc ici deux personnes qui tiennent à ce que ça soit à Nicola, et non pas à Rémi, de parler.

VI.2.2 je préférerais quelqu'une

Comme je l'ai déjà dit dans IV.3.3.6, Rémi préfère que ce soit *quelqu'une* (2), donc une femme, qui coordonne la réunion, pour des raisons politiques. Proposer un homme pour un rôle si important en ce qui concerne l'organisation des tours de parole serait impensable :

- | | | |
|---|-----|--|
| 1 | RI: | ouais pardon deux trucs différents en fait ça serait peut-être bien s'il y |
| 2 | | avait quelqu'un ou enfin en fait je préférerais quelqu'une et tant qu'à |
| 3 | | faire si ça pouvait être toi puisque tu prends les notes qui coordonnes un |
| 4 | | peu la réu c'est juste une histoire d'efficacité ça me dirait bien donc |
| 5 | | savoir si (xx) aux autres gens |

R4/122-126 :

VI.2.3 une histoire de domination claire

Dans le prochain exemple nous trouvons un métadiscours de Maryse sur l'interaction homme-femme, suite à une situation conflictuelle qu'elle caractérise comme directement liée à des questions de rôles genrés dans l'interaction. Il s'agit de son interprétation d'une dispute entre Albert, un ami de quelques Lutinistes, et Pénélope, pendant une fête à la Lutine. Maryse donne son interprétation de cette scène dans R4, où le groupe parle des conséquences à tirer de cet incident.

1 MR: [...] ce qui s'est passé avec Pénélope et Albert euh . mardi dernier .
 2 c'était grave aussi . c'était une histoire aussi euh vraiment euh de que
 3 Albert laissait pas du tout la parole à Pénélope . [euh de que ... que ça
 4 PE: ((ça allait jusqu'aux?))
 5 doucement-----
 6 (MR) allait jusqu'aux insultes etcetera . mais bon . avant que ça aille
 7 (PE) insultes
 8 -----
 9 MR: jusqu'aux insultes euh déjà . avant . Pénélope essayait de parler avec
 10 Albert c'était impossible il laissait pas p- hmmm passer euh une seule
 11 phrase euh sans que . il prenne le dessus et cetera . il y avait aussi une
 12 histoire euh de domination claire euh dans cette histoire entre Pénélope
 13 et Albert euh . qui était assez dure . et que je pense que pour les gens
 14 qui étaient là euh . comme moi et cetera je trouvais ça super difficile .
 15 et que j'avais pas envie de dire à Pénélope et Albert euh . écoutez vous
 16 faites chier vous gâchez la soirée . euh . euh vous prenez vraiment trop
 17 de place . euh cassez-vous allez discuter (xx) dans une pièce à côté .
 18 rit légèrement
 19 parce que c'était aussi une histoire politique 'fin: chais pas .
 20 . 'fin ouais la domination euh qui euh qui euh moi je connais aussi
 21 quelquefois . euh dans certaines situations . et que je j'avais envie euh
 22 de prendre parti par rapport à ça . de pouvoir aider Pénélope qui était
 23 vraiment dans la merde parce que Albert était vraiment euh du euh ... 'fin
 17 euh pfff à gerber . quoi . [...]

R4/1734-1754 :

Maryse considère le conflit entre Albert et Pénélope *aussi* comme *une histoire politique* (12) : en plus d'autres facteurs qu'elle ne nomme pas, c'est l'expression de la *domination* (5, 13) qui la gêne dans le comportement d'Albert.

Le mot « domination » joue un rôle clef dans la discussion politique au sein du groupe ; nous l'avons déjà rencontré (cf. II.3.1) dans le tract de la bourse aux vêtements : « [Le refus de] la domination masculine, [...], du couple hétérosexuel comme forme obligatoire de l'affection et de la sexualité ». Nous allons le retrouver dans la définition de la non-mixité (cf. Glossaire) : « Le choix de la non-mixité est un choix politique [...]. Nous avons envie de pouvoir dans un temps ou un espace donné, suspendre la domination du genre masculin pour mieux en prendre conscience et apprendre à la combattre »³⁵³. En utilisant cette expression pour décrire le comportement d'Albert et en le désignant comme une *histoire politique*, Maryse utilise un style politisé, féministe³⁵⁴ ; elle exprime ainsi les idées et les valeurs du groupe. Albert, comme on le voit dans la suite de la discussion, est rangé dans une catégorie de personnes – c'est-à-dire ceux qui veulent *dominer*, et qui ne se rendent même pas compte de leurs comportements dominants – que l'on ne veut plus rencontrer à la Lutine.

Comment s'affiche cette domination dans l'interaction entre Albert et Pénélope ?

³⁵³ La domination des hommes sur les femmes n'est pas le seul exemple de domination critiquée par le groupe ; on peut nommer ici la domination des êtres humains sur les animaux, la domination des Blancs sur les « autres », des adultes sur les enfants, etc.

³⁵⁴ Cf. Bierbach (2002 : 335) qui nomme « la construction de dominance et de contrôle » comme centre d'intérêt dans les études sur langage et genre.

Maryse parle du fait qu'il *laissait pas du tout la parole à Pénélope* (3) et qu'il *laissait pas p-hmmm passer euh une seule phrase sans que . il prenne le dessus et cetera* □ (3/4). Le fait que *ça allait jusqu'aux insultes* (3/6, 4/7), remarque faite par Pénélope, n'est pas ce qui gêne le plus Maryse : elle intègre la remarque dans son discours, mais restreint son importance en se refocalisant sur le moment qui précède les insultes, *mais bon . avant que ça aille jusqu'aux insultes euh déjà . avant* (6/9), donc le moment où Albert dominait « juste » en ne laissant pas la parole à Pénélope : ceci est clairement ressenti comme faisant partie d'un comportement dominant lié aux rôles genrés ; les insultes sont certes inacceptables, mais elles ne jouent pas de rôle dans une définition d'une interaction inégalitaire entre hommes et femmes ³⁵⁵.

Les interruptions et le partage de la parole sont pourtant considérés comme élément indicateur d'un style agressif et comme faisant souvent partie d'un style typiquement masculin (cf. Monnet 1997 : 19) ; ceci est pourtant un des points les plus controversés dans la recherche sur l'interaction verbale entre hommes et femmes (cf. Bierbach 2002 : 336) ; je ne veux pas entrer en détail dans cette discussion ici, car ce qui nous intéresse dans cet exemple, c'est le point de vue de Maryse dans sa perspective de membre : un partage de parole inégalitaire affiché d'une manière si agressive qu'elle n'est pas acceptable.

VI.2.4 à ce moment-là faut vraiment te proposer

Voyons une situation critique dans laquelle le point de vue féministe joue un rôle. Le contexte de cet exemple (qui se compose de trois extraits) se présente comme suit : le groupe parle de la préparation d'une réunion avec la Courly (propriétaire de l'immeuble), pour négocier un contrat de loyer. Maryse a précisé tout au début qu'elle ne serait probablement pas disponible pour cette réunion. Les Lutinistes hésitent : vaut-il mieux y envoyer une délégation, ou le groupe complet doit-il s'y présenter ?

- | | | |
|----|----------|--|
| 1 | MR: | ben euh je suis assez d'accord avec ce que dit Nicola d'être beaucoup↑ |
| 2 | | . en même temps je suis assez d'accord ce que dit Rémi↑ c'est-à-dire |
| 3 | | que s'il y a deux trois personnes qui qui parlent ça serait bien↑ . mais |
| 4 | | alors si c'est deux trois personnes qui parlent ça serait bien que ça soit |
| 5 | | que des filles je trouve . mais bon↓ ... hm ... si évidemment il y a des |
| 6 | | <i>rte résigné</i> |
| 7 | | filles qui se sentent↑ mais ça serait bien↑ ça changerait↑ . c'est tout |
| 8 | | <i>très doucement</i> |
| 9 | PAUSE 9s | |
| 10 | MR: | hhhhm |
| 11 | | <i>rte jaune</i> |
| 12 | RD: | (xx) je . moi je veux bien dire quelque chose hein↑= |
| 13 | PE: | =ben vas-y |

R4/176-188 :

La proposition de Maryse montre d'un côté, au niveau contenu, un féminisme

³⁵⁵ Il y a certes une différence entre les *mots* d'insulte pour des hommes et pour des femmes, et une discussion là-dessus. Mais je parle ici de *l'activité* d'insulter dans le discours, qui est également inacceptable dans l'interaction mixte et dans l'interaction non-mixte.

« radical » – elle ne propose pas de faire parler des hommes et des femmes à égalité, mais *que des filles* (5), il s'agit là de « discrimination positive » – d'un autre côté celui-là est trahi par la formulation de l'énoncé ; elle atténue ses arguments en utilisant le conditionnel (trois fois *ça serait bien*, 3, 4, 7, *ça changerait*, 7), en ajoutant en parenthèse *je trouve*³⁵⁶ derrière sa proposition et le conclusif *c'est tout* à la fin. La prosodie montre un haut degré d'« engagement émotif » (« emotive Involviertheit », cf. Selting 1994) avec les intonations montantes, rythmiques (7) et une insécurité résignée (le conclusif qui est presque inaudible, le rire jaune à la ligne 10).

Personne ne réagit à cette proposition, une pause excessivement longue de 9 secondes crée une atmosphère tendue, ce qui est souligné par l'énoncé de Romain (12) qui se sent obligé de demander explicitement de prendre la parole (et qui par la suite refocalise la discussion sur la question d'envoyer une délégation à la réunion ou non). Ceci, comme nous l'avons vu dans IV.3.3.4, est exceptionnel pour l'organisation des tours de parole, et souligne qu'il y a apparemment un problème dans l'interaction : une proposition faite dans le vide, un silence embarrassé.

Une réaction explicite (qui nous donnera une piste pour savoir d'où exactement vient le problème) n'arrive que quelques minutes plus tard. Le groupe a continué à échanger des arguments sur le pour et le contre d'envoyer une délégation, et a opté pour une solution « mixte » : tout le monde ira à la réunion, mais trois personnes seront les porte-paroles. Après une pause de 13 secondes qui marque la fin de la discussion, Alphonse se focalise à nouveau³⁵⁷ sur la proposition de Maryse :

³⁵⁶ L'utilisation de telles *verba sentiendi* a souvent été considérée comme typique d'un style féminin et à attribuer à un manque de capacité de s'imposer (cf. Bierbach 2002 : 336). La discussion sur ce phénomène dans la linguistique féministe n'est pas close. Ce qui semble pourtant sûr est le fait qu'il s'agit d'un élément d'un discours peu assuré, qu'on le trouve dans l'énoncé d'une femme ou dans celui d'un homme.

³⁵⁷ Je n'ai pas d'explication pour l'action retardée d'Alphonse, sauf qu'apparemment il tient tellement à ce point qu'il ne peut pas le laisser dans le non-dit.

- 1 PAUSE 13s
 2 AL: (x) sinon on passe par dessus le:: l'histoire 'fin: si on: rentre tous . euh
 3 qu'il y ait que des filles mais euh 'fin moi je trouve qu'il y a des de des
 4 trucs euh . je trouve ça bizarre d'entendre une décision comme ça parce
 5 que en fait . la la condition: première c'est qu'il y ait des filles qui se
 6 proposent pour que ce soit possible on peut [pas dire euh (xxxxx)]
 7 MR: [oui mais (x) non non mais
 8 (MR) c'était une histoire politique comme ça que je pense trouver
 9 importante]=
 10 AL: =ah ouais^ [mais
 11 MR: [après^ euh ça n'empêche que: j'ai . c'était juste comme
 12 ça^ quoi prendre position par rapport à ça je trouve que ça changerait et
 13 cetera mais évidemment il y aura pas que des filles qui parleront^
 14 AL: ah nonnon mais ça me: c'est même pas que ça me dérange c'est que je
 15 veux dire .. là je suis en train de me dire mais euh oh euh comme ça va
 16 pas être euh for- ça va pas forcément être euh les filles qui vont
 17 prendre la parole^ .. on euh ça va être encore un truc^ euh nous euh .
 18 on [laisserait pas la parole aux filles mais ce qu'il y a c'est qu'il faut qu'il
 19 MR: hm
 20 y ait euh 'fin: à ce (moment-là faut vraiment le prop[oser là c'est
 21 XX: [(xxx) [(xx)
 22 vraiment exactement le moment où=
 23 MR: =c'est ce que j'ai dit^ ouais=
 24 AL: =y'a pas d' (xxx) pour que ce soit les filles^ et il faut il en faut^ donc euh
 25 MR: non mais laisse tomber
 26 AL: Tin bon
 27 PAUSE 2s
 28 MR: je disais n'importe quoi

R4/493-524 :

- 29 PAUSE 7,5s
 30 MR: (x)(xx)
 31 RC: [non mais moi s'il y a personne^ je veux bien^ quoi mais hmhm ah
 32 rit légèrement

La suggestion d'Alphonse de passer *par dessus le:: l'histoire [...] qu'il y ait que des filles (2/3)* est un acte menaçant pour la face de Maryse³⁵⁸, mais aussi pour sa propre face, car il est en train de rejeter une proposition féministe, et il reprend un sujet qui a déjà créé un problème dans l'interaction. Il a donc d'énormes difficultés de formulation, son énoncé est rempli d'anacoluthes, de marqueurs de reformulation (*'fin* aux lignes 2 et 3),

³⁵⁸ Il ne s'adresse pas directement à Maryse, mais il est clair qu'elle est la destinataire de ce reproche ; cf. la plainte de Rémi que j'ai analysée dans IV.3.3.7.1. Tandis que la discussion entre Rémi et Véronique était consensuelle, nous avons ici une situation antagonique.

de petites pauses (2,4,5), de pauses oralisées (2,3,4,6) et de prolongements de sons (2,3,5,6). Alphonse justifie sa proposition sur un niveau personnel – *je trouve qu'il y a des trucs* (3/4) et *je trouve ça bizarre*³⁵⁹ (3) – et sur un niveau abstrait : *la condition première c'est* (5) et *on peut pas dire* (6). En utilisant ces constructions³⁶⁰ généralisantes, impersonnelles, il formule une règle, une norme : pour qu'il y ait une délégation de filles, il faut que des filles se proposent pour en faire partie.

Maryse, qui a compris que la formulation indirecte *on peut pas dire* se réfère à elle, se défend : elle interrompt Alphonse avec la construction partiellement approbative *oui mais* (7)³⁶¹ qu'elle transforme tout de suite en négatif : *non non mais* (7). Elle avance l'argument qu'il s'agit d'une *histoire politique*³⁶² (8) qu'elle trouve importante ; avec la référence au caractère politique de sa proposition, elle renvoie aussi à une norme, qui plus est une norme de base.

Alphonse enchaîne immédiatement et essaye, lui aussi avec une construction *ouais mais* (9), de prendre la parole, mais Maryse gagne la lutte pour le droit de parole et commence une deuxième justification de sa proposition. Cette fois-ci elle se perd dans son argumentation : après son *c'était juste comme ça* (11/12) par lequel elle renonce à un sens quelconque de sa proposition, elle retrouve le vocabulaire politique en utilisant l'expression *prendre position par rapport à ça* (12). Elle continue au niveau personnel (*je trouve*, 12) et contredit finalement sa propre proposition : *évidemment il y aura pas que des filles qui parleront* (13).

Alphonse souligne (ici encore avec d'énormes difficultés de formulation) maintenant qu'il ne voulait pas attaquer l'idée politique derrière les propos de Maryse, mais la pratique politique, le comportement, ou mieux : non-comportement de Maryse. Il fait des commentaires métadiscursifs – *c'est que je veux dire* (14/15), *là je suis en train de me dire* (15), et exprime ainsi ses idées qui sont en train de se développer : il est sûr que *ça va être encore un truc* (17) où les filles reprocheraient aux garçons de s'imposer. Avec le pronom personnel *nous* (17) il montre que lui, faisant partie du groupe des hommes, se sent à tort suspecté d'un hypothétique comportement incorrect ; en se référant à d'autres incidents comparables (*ça va être encore un truc*), il se stylise comme victime. En citant le

³⁵⁹ Alphonse dit qu'il *trouve ça bizarre d'entendre une décision comme ça* (3). Le groupe n'a pourtant pas pris de décision concernant la proposition de Maryse ; après la pause embarrassée du premier passage, il n'en a même plus parlé. Je suppose qu'Alphonse voulait dire « proposition » au lieu de « décision » ici, mais cela n'est qu'une supposition : il a pu aussi considérer que le silence qui a suivi la proposition valait acceptation.

³⁶⁰ Cf. Günthner (2000 : 95-97) qui décrit des constructions avec « man kann doch nicht ... » (on ne peut pourtant pas ...) dans les plaintes.

³⁶¹ Maryse coopère formellement en confirmant d'abord ce que dit Alphonse (*oui*), puis restreint cette confirmation (*mais*). Kotthoff décrit ce « partial agreement » qui sert de point de départ pour des énoncés non-consensuels comme suit : « Partial agreements can help to develop the main point of disagreement, provided there is such a main point. Strong agreement on minor points can be understood as a prestep to further disagreement on that point, on minor points, or on the main point. This is the typical way of topical development in a dispute » (Kotthoff 1993 : 208).

³⁶² Cf. aussi l'exemple dans VI.2.3.

contenu du reproche « typique » des filles – *on laisserait pas la parole aux filles* (18) – il montre qu'il est bien conscient du problème politique qui est derrière les propos de Maryse. La fin de son discours est une attaque directe à la face de Maryse : *à ce moment-là faut vraiment te proposer là c'e::est vraiment exactement le moment où* (20/22). L'utilisation du verbe de modalité *il faut*, de l'adresse directe avec le pronom personnel *te* et des deux adverbes renforçants *vraiment* et *exactement* soulignent le caractère agressif de son énoncé.

Maryse reste sans défense ; sa réponse *c'est ce que j'ai dit* □ *ouais* (23) est un exemple d'une argumentation perturbée (cf. Schank 1987 : 36) : on ne comprend pas à quelle partie de l'énoncé d'Alphonse elle se réfère, et de plus elle trahit ainsi ses propres propos (« Verdrehung », Schank 1987 : 37), qui n'avaient rien en commun avec ceux d'Alphonse.

Après qu'Alphonse ait répété son argument (24), Maryse abandonne sa cause avec un *non mais laisse tomber* (25) résigné : elle refuse d'une manière démonstrative de poursuivre sa participation (cf. « demonstrative Verweigerung », Kallmeyer 1979 : 72-73), elle bloque l'interaction. Après un marqueur conclusif d'Alphonse (26) et une pause, elle ajoute *je disais n'importe quoi* (28). Le fait que cette renonciation à ses propres propos vienne juste après son refus de continuer la discussion, et un manque d'explication de la part de Maryse semblent indiquer qu'il s'agit ici de nouveau d'un blocage démonstratif de l'interaction.

Après une longue pause de 7,5 secondes, Romain refocalise l'attention sur le fait que lui-même voudrait faire partie des porte-paroles.

Plus tard dans la réunion, on revient encore une fois sur ce point, cette fois-ci sans Maryse :

1	AX:	ben je veux bien s'il y a personne mais sinon je . l'in . je trouve ça serait
2		bien qu'il y ait euh . que ça soient pas toujours les mêmes
3	FE:	hm
4	AX:	comme envoyer une (xx) . pourquoi pas s'il y a des gens qui parlent
5		rarement qui se sentent euh ... si c'est clair ce qu'on a en dire ^h . (xx) .
6		l'in si
7	MR:	toussa
8	RY:	moi je veux bien parler aussi ... mais si on est que euh (x) Romain euh
9		moi et Alex ^t euh [. que des gens que des mecs ^h euh (xxx)
10		murmure
11	RO:	[mais moi je . (x)
12	GS:	bon moi je veux bien parler

R4/1063-1073 :

Dans cet extrait, la question d'une possible domination est abordée sous un angle différent : Alex, qui est un des plus actifs dans le groupe, veut bien faire partie de la délégation, mais il trouverait bien *que ça soient pas toujours les mêmes* (2). Il craint une inégalité dans la distribution des rôles dans le groupe, qui s'exprime dans le fait qu'il y a *des gens qui parlent rarement* (4/5) : une domination de ceux qui savent bien parler, s'exprimer sur ceux qui ne l'osent pas.

C'est Rémy qui refocalise sur les filles : il ne formule pas sa phrase jusqu'au bout,

mais il est clair qu'il n'est pas content du fait que dans la délégation il n'y ait *que des mecs* (9) : ceci représenterait l'autre extrême de ce que Maryse avait proposé. Et enfin une femme, Gisèle, se propose (12).

Qu'est-ce que ces extraits nous apprennent sur la sensibilisation aux questions féministes dans le groupe ?

On a vu dans l'interview avec Jean (cf. *supra*) que les garçons à la Lutine sentent, selon lui, une pression très forte à propos de questions féministes. Notre exemple confirme que c'est effectivement le cas, au moins en ce qui concerne Alphonse. Il se stylise comme victime de reproches sans fondement des filles, montre que lui-même est de bonne volonté pour agir d'une manière politiquement correcte, mais que les filles, de leur côté, ne font pas le nécessaire pour mettre leur théorie en pratique. Il n'attaque pas l'idée politique de Maryse, mais Maryse elle-même qui n'est pas prête à porter ses idées féministes sur un plan concret. En utilisant le pronom personnel *nous*, il parle en tant que représentant des garçons.

Maryse, de son côté, fait une proposition radicalement féministe et n'arrive ni à la défendre jusqu'au bout, ni à l'appliquer dans la pratique. Pourtant, cette « discrimination positive » est considérée comme un moyen tout à fait légitime par le groupe³⁶³. Comme aucune fille ne se propose, pas même Maryse³⁶⁴, il semble difficile de mettre en pratique même une position théorique modérée qui consisterait en une parité au sein du groupe de porte-paroles. Ceci représente effectivement une situation embarrassante pour tout le groupe, ce qui explique les silences et les pauses dans les extraits, et ce qui mène à la situation conflictuelle entre Alphonse et Maryse : le problème politique crée des problèmes dans l'interaction.

Le fait que la même proposition féministe est abordée trois fois dans la réunion montre qu'il s'agit d'un problème important pour le groupe. N'oublions pas que la délégation parlera, portera le point de vue du groupe : on touche donc directement au droit de parole ici, un problème sur lequel le groupe a déjà réfléchi. Quand il s'avère que la délégation risque de ne se composer que de garçons, solution qui serait gravement en opposition avec les idées de base du groupe, c'est Gisèle qui sauve la situation.

L'exemple nous montre que la sensibilisation est là, mais que l'application des idées féministes pose toujours problème.

Voyons maintenant comment se présente la situation concernant la féminisation grammaticale.

VI.3 La féminisation grammaticale

Dans le milieu alternatif, la féminisation grammaticale ou bien les tentatives de

³⁶³ On peut se demander pourquoi personne ne la soutient. Peut-être est-ce parce que les gens savent que pour parler dans les réunions avec la Courly, mieux vaut des « grandes gueules », et que les hommes arrivent mieux à jouer ce rôle.

³⁶⁴ J'ai déjà souligné que Maryse précise au début de la réunion qu'elle ne sera pas disponible pour la réunion avec la Courly. Elle n'avance pourtant pas cet argument quand Alphonse lui reproche de ne pas se proposer.

suppression du masculin neutre représentent un élément de base de la lutte pour la libération des femmes au niveau linguistique/verbal : dans les milieux féministes, donc a priori à la Lutine, il n'y a plus discussion sur ce point-là. Est-ce que cela signifie qu'elle est acquise ? D'après mes impressions et mes expériences, la féminisation grammaticale est appliquée de manière soignée dans toutes les productions écrites du groupe, c'est-à-dire les tracts, les affiches, les brochures, etc. Ceci n'a apparemment pas toujours été aussi facile ou évident que maintenant ; en 1997, quand je l'interviewe, Elénie se plaint de la façon suivante :

1 EL: la féminisation des tracts et des textes pose toujours problème . il y a
2 toujours des mecs qui vont remettre ça en question .. vraiment pénible
3 parce que on a toujours l'impression que c'est un problème de fond
4 qu'ils arrivent pas à résoudre dans leurs têtes alors il y a plein de
5 garçons qui vont te soutenir que la féminisation en français est super
6 lourde elle est pas pratique etcetera et pour moi c'est pas une
7 justification rationnelle c'est juste une habitude à prendre quoi de de tout
8 mettre au masculin je trouve ça aussi lourd et aussi pénible

INT. Elénie :

Il existait pourtant déjà en 1997 un consensus théorique dans le groupe (et dans le milieu) sur le fait que la féminisation grammaticale était la forme politiquement correcte, à utiliser – ce qui n'empêchait apparemment pas de la condamner comme peu pratique, surtout du côté des garçons. Ceci a évolué entre-temps ; une évolution qui doit beaucoup au travail du groupe des filles, très actif à cette époque-là. Il me semble aussi intéressant de remarquer ici qu'il y avait un certain décalage entre la perception d'Elénie (comme membre de la communauté, de l'endogroupe) et la mienne (comme nouvelle arrivante dans un milieu différent, comme observatrice) que l'on peut décrire comme idéaliste ou naïve – je voyais la Lutine comme paradis féministe – surtout que moi-même je n'étais pas encore en position de regarder dans les coulisses, je ne voyais que les résultats des discussions, les tracts effectivement féminisés, tandis qu'Elénie devait se battre pour ces résultats et était lasse de cette lutte. Elle admet pourtant, plus tard dans l'interview, que quand même ça [la féminisation] *passé de plus en plus* (INT. Elénie).

Appliquer la norme à l'oral est évidemment « moins facile » qu'à l'écrit ; il faudrait que cette manière de toujours ajouter la forme féminine rentre dans *l'habitus*. Dans tous les cas, elle perturbe le débit normal du discours³⁶⁵ – fait dont Elénie parle et qu'elle n'accepte pas comme explication du refus de la féminisation.

Dans les réunions de la Lutine³⁶⁶, l'application de la féminisation grammaticale est loin d'être fréquente ou régulière. On trouve trente-deux exemples de féminisation (dans vingt-neuf énoncés) marquée dans les six réunions. Ceci semble d'abord un nombre très réduit, en moyenne quatre fois par réunion. Une comparaison systématique avec d'autres

³⁶⁵ J'en ai moi-même fait l'expérience, aggravée par le fait que ma langue maternelle n'est pas le français.

³⁶⁶ Je ne prends en considération ni la réunion non-mixte des hommes (MECS), ni la discussion sur les poils, puisqu'elles sont trop marquées, quasiment méta-structurées par le sujet anti-sexisme/féminisme. Les autres réunions montrent, à mon avis, mieux l'utilisation de la féminisation grammaticale de tous les jours.

corpus me semble difficile parce que, à ma connaissance, il n'existe pas d'enregistrement comparable aux niveaux cadre, participants, etc. Il me semble pourtant, et j'ose dire cela sur la base de mes expériences au quotidien, que la petite quantité de féminisations grammaticales dans les réunions à la Lutine est toujours nettement supérieure à celle qu'on trouverait dans n'importe quel autre groupe non marqué politiquement, mais comparable au niveau âge et relation intime entre les membres.

Comme le nombre et la longueur des tours de parole des interactants pendant les réunions varient d'une personne à l'autre, et qu'en plus les participants ne sont pas toujours tous présents, une analyse quantitative n'est pas vraiment fiable. Il est quand même frappant que Maryse, féministe radicale, prononce dix des trente-deux féminisations, un nombre donc très élevé ; elle est suivie par Rémi avec cinq occurrences.

L'important n'est pourtant pas de regarder qui utilise des féminisations grammaticales, mais dans quelles situations quels termes sont utilisés, et quelles formes – on verra qu'il s'agit dans la plupart des cas de formes récurrentes – sont féminisées, et de montrer si les locuteurs les utilisent d'une manière « aisée » ou avec des marqueurs d'hésitation.

J'ai recensé les formés féminisées suivantes (là où je mentionne aussi la forme masculine, les deux formes sont utilisées) :

- un ou une remplaçante
- un successeur [...] ou une successeuse
- le président ou la présidente
- chacun et chacune (trois fois)
- chacun chacune (cinq fois)
- chacun [...] chacune
- chacun sa chambre et chacune
- tous et toutes (six fois)
- toutes et tous
- les uns et les unes
- les uns sur les autres les unes sur les autres
- quelqu'un [...] quelqu'une (trois fois)
- quelqu'un [...] ou quelqu'une
- une gente
- un ou une
- un autre ou une autre
- des copains et des copines
- tes copains ou tes copines
- squa:tt squatteu:r et tout ça squatteuse

Toutes les formes (sauf *une gente* et un exemple de *quelqu'une*) sont génériques et se réfèrent à l'endogroupe. La plupart d'entre elles connaissent une très grande fréquence (*les uns/les unes, chacun/chacune, quelqu'un/quelqu'une, tous/toutes*, etc.) : ce sont des articles, des pronoms définis ou indéfinis³⁶⁷. Toutes les formes sauf deux (*une gente*, *une remplaçante*³⁶⁸) sont accompagnées de la forme masculine correspondante, ajoutée sans ou avec connecteur (*et* ou *ou*). Il y a une tendance claire à mettre la forme masculine devant la forme féminine – je n'ai trouvé que deux exemples où cela n'est pas le cas.

J'ai classé les exemples selon leur fonction dans le contexte, pour montrer qu'il y a des circonstances qui facilitent et/ou nécessitent leur emploi, pour différentes raisons. Le classement que j'ai fait est certes un classement « artificiel », ce qui se montre déjà dans le fait que je n'ai pas pu classer tous les exemples : il reste une classe « autres ». Je ne voudrais pas qu'on comprenne mes classes comme catégories : je ne veux que montrer des *tendances* dans des contextes.

Le fait que ce ne sont que des *tendances* montre encore une fois le décalage entre théorie et pratique – le but d'intégrer définitivement la féminisation dans le répertoire du groupe est loin d'être atteint :

Désignation officielle, institutionnelle : dans les quatre exemples suivants sont désignés des postes ou des fonctions officiels de personnes dans le groupe : *remplaçant(e), successeur/euse, président(e), squatteu:r/squatteuse*.

- Dans Ex.1 et Ex.2, il s'agit d'une fonction à l'intérieur du groupe, pour le groupe : quand une des personnes signataires du bail³⁶⁹ part, il faut trouver une personne qui la remplace.
- Dans Ex.3, on a une fonction qui sert à représenter le groupe vis-à-vis de l'extérieur : le groupe s'est officiellement constitué en association, et doit en conséquence avoir une personne qui assume la présidence ; dans notre cas, il s'agit d'une femme.
- Dans Ex.4, que j'ai déjà analysé dans V.2.8, il s'agit aussi de la fonction de représenter le groupe vis-à-vis de l'extérieur, sous la forme d'une auto-catégorisation modifiée.

Il s'agit de quatre exemples de R7, une réunion où le groupe parle de la gestion du bail pour la maison, et des personnes qui signeront ce contrat. On peut donc supposer que les locuteurs formulent des contrats dans leurs têtes, des contrats « politiquement corrects ».

³⁶⁷ Il est d'ailleurs intéressant que des travaux portant sur la féminisation (cf. entre autres Labrosse 1996 et Yaguello 1978) ne parlent pas de ces « petits mots » qui ont une fonction primordiale dans le discours ; leur intérêt porte plus vers la féminisation des noms des métiers ou celle des adjectifs.

³⁶⁸ *La remplaçante* est accompagnée de l'article féminin et du masculin.

³⁶⁹ Le groupe se trouve dans la phase « préparation du bail », et « stratégies à adopter ».

1 RA: on avait pas dit[↑] que: une personne qui: qui partait s'engageait à
2 trouver un:↑ . un ou une remplaçante↑

Ex.2 : R7/3602-3604

1 AL: oui mais que que: . collectivement on s'engage à ce que le . euh à
2 trouver fin à ce que l'immeuble trouve un successeur à une personne
3 qui parte↑ ou une successeuse↑ . euh:h . ça moi je suis pas du tout

Ex.1 : R7/3532-3533

4 contre↑ hein qu'on s'y

Ex.3 : R7/3826

1 CH: c'est: c'est toujours euh le président ou la présidente[^] qui est euh

Ex.4 : R4/1513-1517

1 RO: non: je voudrais juste euh . ben je me demandais juste si c'était euh
2 enfin nous le mot qu'on emploie souvent parce que on s'y reconnaît que
3 ça fait (il y a une pire?) tradition et tout c'est squatt:tt squatteur: et tout
4 ça aquatteuse↑ . mais je me demande si c'est pas euh judicieux de le
5 mettre de côté pendant ce genre de réunion[^]=

On remarque dans chaque exemple des marqueurs d'hésitation du locuteur (il s'agit d'hommes dans les quatre cas) au moment d'utiliser la forme féminine :

- Dans le premier exemple, l'article indéfini masculin est prolongé, suivi d'une petite pause et répété avant que le locuteur n'introduise l'article féminin. Le mot qui suit est mis dans sa forme féminine, le masculin n'apparaît pas.
- Dans le deuxième exemple, le locuteur n'ajoute la forme féminine qu'après avoir déjà complété sa phrase au masculin (comme « afterthought »).
- Dans le troisième exemple, c'est la pause oralisée allongée (eu:h) qui exprime l'hésitation.
- Dans le quatrième exemple, le locuteur veut introduire un mot (ce qu'il annonce de manière métadiscursive : *le mot qu'on emploie souvent* (2) et ne se rend compte qu'après qu'il va en fait introduire une liste de mots ; cette liste a d'abord trois éléments : *squatt – squatteu:r – et tout ça*³⁷⁰ : il marque une hésitation sur le deuxième élément et ne trouve, pour clore la liste, que la particule d'extension *et tout ça*. Il n'ajoute qu'après la forme féminine manquante.

Les hésitations montrent que les locuteurs ont des difficultés avec les formes féminines, mais qu'ils font un effort conscient pour les utiliser.

³⁷⁰ Müller (1991 : 112-115) souligne qu'il existe une tendance à la formulation de listes ternaires, qui seraient perçues comme avec l'espace collectif dans la maison. Cinq exemples se trouvent dans R3, un dans R1 et des listes « complètes », par les locuteurs. Le troisième élément de ces listes est souvent un quantificateur, comme ici *le et tout un dans R4*. Parlons d'abord des exemples de R3 : il s'agit d'une réunion ou les deux ça de Romain.

groupes doivent attribuer des chambres à tout le monde et décider de la manière de gérer la vie collective par rapport à la vie personnelle/individuelle. Pour marquer ce côté « bilatéral » de la vie dans un squatt, il semble raisonnable de souligner le côté individuel en parlant des personnes individuellement, donc en ajoutant la forme féminine, pour être politiquement correct et pour n'exclure personne. De plus, pendant R3, parce qu'il s'agit du début de la cohabitation Lutine/Loziz, règne une certaine prudence, ce qui explique également l'effort qui est fait :

1 RO: [et euh [effectivement am- quand
2 on habitait chacun et chacune de notre côté on avait euh on avait des
3 manières de fonctionner différentes . ou pas forcément pas exactement
4 les

Ex.6 : R3/1082-1085

1 MR: [...] euh depuis le début qu'on est ensemble euh [chais pas?] oalobro
2 euh quatre-vingt dix sept on fonctionne euh . toutes façons avec un
3 espace collectif et puis euh chacun chacune avec ses chambres . et je
4 trouve ça

Ex.7 : R3/1020-1030

1 RO: euh non mais c'est juste un point de vue personnel mais c'est pas
2 personnellement moi c'est euh à propos de Olivier mais après je sais
3 pas ce qu'il fait exactement . avant de: juste avant les vacances . là .
4 il nous avait dit qu'il voudrait bien passer quelques jours par semaine à
5 Lyon . et qu'éventuellement il aimerait bien venir ici . est donc ça me
6 dirait bien de . que . il y ait des endroits collectifs . séparés ou
7 machin (xxxxx) habiter . et qu'il y ait aussi un endroit . en fait qu'il y ait
8 plusieurs endroits (xxxxx) chacun sa chambre et chacune . qu'il y ait
9 des endroits collectifs . qu'il y ait des end- des pièces une ou plusieurs
10 pièces où on puisse mettre des gens de passage euh: mais vraiment de
11 passage comme ça quoi . fin après peut-être c'est chacun à voir euh

Ex.8 : R3/2827-2829

1 MR: à chaque fois on s'est donné rendez-vous (xxxxxxxx) . et ouais on se
2 laisse une semaine histoire de: de voir euh les apparts machin et que
3 chacun et chacune s'installe un peu puis [xxxx] alors

Ex.9 : R3/1708-1713

1 PE: ouais . c'est ça . ent: en imaginant que: . une personne qui passe . elle
2 Xm: [cousse
3 a toujours une chambre (à peu près?) . fin . de quelqu'un qui est pas là
4] . ou quelqu'une

Ex.5 : R3/981-983

5 EL: [ouais

Ici aussi, on trouve des marqueurs d'hésitation – chez Romain (prolongement de la terminaison masculine dans Ex.5, « afterthought » dans Ex.7). Maryse « compense » sa pause oralisée dans Ex.6 en énumérant les deux formes sans connecteur (*chacun*

chacune) – une forme qu'elle utilisera encore trois fois dans les exemples qui suivent. Cette forme économique sans connecteur est assez récurrente dans le milieu (elle n'est pas idiosyncratique), mais il est quand même étonnant qu'elle ne soit utilisée ici que par une personne – et cela pas d'une manière consistante, comme on peut le remarquer dans Ex.8. Pénélope, dans Ex.9, n'ajoute la forme féminine qu'après avoir fini sa phrase, après une micro-pause.

Dans les exemples suivants de R1 et R4, un des facteurs qui favorisent la féminisation est le fait que la gestion de l'espace est ici présentée à l'extérieur, comme « catalogue » des demandes à faire vis-à-vis de la maire ; il va de soi que le caractère libertaire doit être souligné ici, de la même façon que dans les tracts écrits qui portent les idées des Lutinistes « dans le monde », idées d'une vie « autre », ce que Maryse souligne dans Ex.10 avec les expressions *une sorte d'habitat nouveau*(2) et *pour vivre autrement* (6) :

- 1 MR: ben ouais ben chais pas . si elle pose . euh ça comme question lui dire
2 aussi que: . c'est une sorte d'habitat nouveau: l' qu'il nous semble
3 important d'habiter ensem: ble
4 RO: hmhm
5 MR: de chacun chacune (x) d'avoir son espace mais euh d'avoir un espace
6 collectif c'est important pour nous pour vivre autrement: l' euh . c'est un
7 choix

Ex.11 : R1/49-52

- 1 MR: [...] comme déjà on a dit à la maire l' en disant ben voilà l' un truc
2 assez grand euh . pour euh sept ou huit perso: l' mes pour qu'on ait euh
3 chacun chacune un endroit euh . à nous dont un collectif aussi: l' bon
4 bon

Ex. 10 : R4/1330-1336

Dans les deux exemples, Maryse emploie, comme elle le fait souvent, la forme *chacun chacune* sans connecteur, et sans marqueur d'hésitation.

Des moments de prise de décision : dans Ex.12 et Ex.13, la féminisation fait partie d'une formule toute faite : [être] *tous et toutes d'accord*. Pour prendre des décisions, il faut s'adresser à tout le monde ; ceci est fait souvent par la question si *tout le monde est d'accord* ou, comme ici, si *toutes et tous/tous et toutes sont d'accord*. Il est impossible de dire si le fait que Maryse, une femme, utilise la forme féminine d'abord, et Rémi, un homme, la forme masculine, a une quelconque signification.

- 1 MR: ça on était tous et toutes d'accord euh à: l'époque donc je pense que
2 ça a pas beaucoup changé²⁰ hein

Ex.13 : R4/2178-2179

- 1 RI: (x) euh qui a été euh soulevé mais est-ce que euh on est . est-ce que .
2 et on serait tous et toutes d'accord pour dire que: Albert on le voit plus
3 ici

Ex.12 : R1/102

Dans Ex.14, il est question de décider si on change ou non de nom de l'immeuble. Cet exemple relève du même domaine que les deux premiers : *avoir tous et toutes envie* de quelque chose est indispensable pour prendre une décision :

1 MR: =(xxxx) dans la tête par rapport (xxx) même au niveau de juge que des
2 avocats que des huissiers ou que: des commissaires etcetera . et fin
3 chais pas (xx) que comme on est en assosse et que (xxxxx) sera fait et
4 puis voilà quoi . je trouverais ça mieux de garder le nom la Lutine pour
5 euh faire les démarches euh . si euh les démarches eff- effectivement
6 se font et qu'on a tous et toutes envie quoi

Ex.14 : R3/1291-1298

Dans les exemples 15 à 17, qui se trouvent tous dans R4, le groupe parle de la délégation à envoyer à la réunion avec la Courly, dans Ex.18 d'une délégation à envoyer à l'ASLIM ; il faut décider qui et combien de personnes y vont. On a vu plus haut dans ce chapitre qu'il s'agit d'une question qui touche aux bases de l'auto-perception comme groupe féministe ; l'envoi de représentants est directement lié à la question du droit de parole, et nous avons vu que le groupe y est très sensible. Romain, dans l'exemple 18, parle explicitement de l'interaction verbale dans le groupe : *on arrive bien à parler sans se parler les uns sur les autres [...]* (4/5) veut dire que les Lutinistes ne se coupent pas la parole, qu'ils arrivent à mener une discussion disciplinée, etc.

Tous les exemples montrent des marqueurs d'hésitation³⁷¹ :

³⁷¹ Que je ne décrirai plus en détail, car les phénomènes se répètent.

1 Rf: et euh et non du coup il y avait un deuxième truc c'était aussi sur la oui
2 c'était euh en fait le seul intérêt d'y aller à plusieurs c'est qu'ils voient
3 qu'on est plusieurs mais toutes façons ils le savent^, et euh l'intérêt
4 d'avoir une ren- un rendez-vous c'est d'essayer de savoir vraiment à
5 quoi ils sont prêts et à quoi nous on est prêts^ et euh d'essayer un
6 truc qui ressemble un mi- un minimum à une négociation mais ça c'est
7 un truc qui est pas possible si on est quinze à parler en même temps ça
8 veut dire qu'à mon avis si on y va à si si on y va à tous ou presque tous
9 et toutes euh il faut qu'on se décide avant sur une personne ou deux
10 personnes maximum qui parlent

Ex.16 : R4/164-165

1 Nf: moi je pense que c'est assez important que tout le monde bon que tous
2 tout le tout tout tous et toutes qu'il=

Ex.17 : R4/232-235

1 Al: on va^ parce que . fin toutes façons il y a toujours de l'improvisation
2 puleque: la personne qui est en face euh c'est elle qui fait let qui fait
3 (xxx) est donc faut savoir quel but on a exactement et qu'à chaque fois
4 que quelqu'un intervient . quelqu'une ce . ça aille vers ça fin parce que
5 le

Ex.18 : R7/3018-3023

1 Rf: [et moi sinon je pense que si on a un rendez-vous avec
2 l'Aslim^ . euh c'est bien qu'il y ait vraiment le plus de personnes possible
3 parce que: . c'est quand même assez euh on arrive parce qu'on se
4 connait et qu'on a appris à le discuter . on arrive bien à parler sans se
5 parler les uns sur les autres^ . les unes sur les autres . et du coup ça
6 peut bien se passer et il peut y avoir plein de trucs qui fusent euh

Ex.15 : R4/145-153

Dans une discussion sur les rapports homme-femme : il me semble évident que dans une discussion où on touche des points sensibles dans les rapports entre hommes et femmes, l'emploi de la forme féminine est particulièrement à propos ; il s'agit d'extraits de la discussion sur le comportement dominant d'Albert dont j'ai parlé plus haut dans ce chapitre. Dans les trois exemples, c'est Maryse qui ajoute la composante féministe dans la discussion :

1 Mf: ben ça peut faire penser aussi à chais pas des soirées euh . que:
2 chacun **chacune** un peu a pu vivre dans des concerts ou des machines
3 des [trucs
4 Xf: [hm

Ex.19 : R4/1725-1727

1 MR: [je trouve pas .
 2 c'est le m- c'est le même genre que quand t'acceptes euh=
 3 RO: =ouais mais [moi
 4 MR: [des comportements (alors que c'est?) les copains ou les
 5 copines

Ex.21 : R4/2522-2524

1 MR: et c'est 'fin c'est c'est c'est difficile parce que effectivement euh .
 2 chacun chacune pourra euh . se sentir concerné par rapport à ce qui
 3 va se passer; et euh à tel moment enfin tu vois c'est toujours un peu
 4 difficile de (2s) mais

Ex.20 : R4/2330-2334

Pour formuler des « déclarations d'amour » au groupe : Dans Ex.22 et Ex.23, Rémi et Romain expriment leurs sentiments vis-à-vis du groupe et s'adressent directement à leurs interlocuteurs et interlocutrices :

1 RI: mais euh .. à part ça autrement enfin vraiment euh tous les gens qui
 2 sont là je suis mais chacun et chacune je suis vraiment content que
 3 vous soyez là

Ex.23 : R3/966-968

1 RO: et puis moi sinon ça me fait euh . ça me fait bien plaisir . qu'il y ait des
 2 gens qui viennent . d'autant plus plaisir si on s'entasse pas les uns et
 3 les unes sur les autres

Autres :Ex.24 : R3/1645-1648

1 EL: bon moi je pensais euh se racle fr gorge à une gento euh de passage
 2 qu'on: (xxxxxT) c'est euh Angela: c'est une amie euh . de Nicola qui est

Ex.22 : R2/423-424

L'utilisation de « gens » au singulier et dans une forme féminisée prouve un sentiment de grande liberté dans le langage ; Elénie est féministe radicale, mais n'utilise pas très souvent la féminisation. Son raclement de gorge (marqueur d'hésitation) montre que cette forme n'est pas tout à fait courante ou spontanée.

C'est la même Elénie qui joue un rôle dans Ex.25 :

1 SY: [tu vois il y a quel- il y a
 2 [...]
 3 (SY) quelqu'un qui est content au moins de te voir . au moins une personne
 4 qui est [contente

Ex.25 : R7/514-523

5 XX: [ah non [mais
 6 AL: [c'est pas quelqu'un↑
 7 SY: c'est:=
 8 EL: =quelqu'u::ne ha ha [ha::
 9 rit-----
 10 AL: [c'est Elénie

Avant ce passage, Elénie salue Alphonse (qui arrive en retard à la réunion) d'une manière joviale. Sylvie remarque qu'il y a *quelqu'un qui est content au moins* (1/3) de voir Alphonse ; elle reformule sa constatation par *au moins une personne* (3) – mais cela ne suffit pas à Alphonse qui la corrige avec les mots *c'est pas quelqu'un* □ (6). Comme on peut le remarquer par la suite, il veut dire que ce n'est pas n'importe qui, pas « juste une personne », mais que *c'est Elénie* (10). Elénie, de son côté, interprète son énoncé de la ligne 6 comme le reproche fait à Sylvie de ne pas avoir utilisé la forme féminine correcte, et la fournit à la ligne 8, en coénonciation avec Sylvie et Alphonse. Elle souligne son emploi correct en prolongeant la syllabe et en riant.

Dans le prochain exemple, c'est encore une fois Maryse qui parle, et on remarquera qu'elle fait d'énormes efforts de formulation pour utiliser les formes féminines :

1 MR: [...] faisait trop de bruit avec la musique euh ... ça les empêchait pas de
 2 jouer↑ . que: dès qu'il y en a un ou une qui baissait le son il y en a un
 3 autre il y en a un autre ou une autre qui remontait↑ . le le son↑ qui du
 4 po↑ste enfin ou

Ex.27 : R7/3338

1 RI: en plus ils ont une grande salle ou en peut bien tous et toutes tenir

Dans l'exemple 28, c'est moi-même qui parle :

Ex.28 : R2/442-443

1 SA: sinon avec euh en ce qui concerne les gens qui euh enfin
 2 (xxxxxxxxxxxx) j'ai des copains et des copines qui vont arriver ici↑ qui
 3 vont passer quelque

Ex.26 : R4/1574-1576

Dans le prochain exemple (que j'ai déjà cité dans IV.3.3.1 et dans VI.2.2, Rémi utilise la forme féminine non pas dans un sens générique, mais pour bien souligner qu'il parle effectivement d'une femme :

1 RI: =ousis pardon deux trucs différents en fait ça serait peut-être bien s'il y

Ex.29 : R4/122-124

2 avait quelqu'un ou enfin en fait je préférerais quelqu'une et tant qu'à
 3 faire si ça pouvait être toi puisque tu prends les notes qui coordonnent un
 4 peu la réu

VI.3 En guise de conclusion

J'espère avoir montré dans ce petit aperçu qu'il y a bien une sensibilisation à l'utilisation politiquement correcte des formes féminisées dans le groupe, surtout dans des contextes où le groupe est en train de travailler son auto-définition, l'image qu'il se fait de lui-même, son identité comme groupe « conscient ³⁷² ». Ce sont les moments où l'on parle de l'habitat collectif, donc du mode de vie alternatif, ou de problèmes dans l'interaction conflictuelle (la crise entre Pénélope et Albert) que le groupe a définis comme liés à un comportement dominant, mais aussi des moments de prise de décision, c'est-à-dire de positionnement vis-à-vis d'un certain point, et plus généralement des moments où l'on veut mentionner tous les membres du groupe en utilisant les formes masculines et féminines des pronoms définis ou indéfinis. Il y a donc une tendance d'affichage de la sensibilisation concernant la féminisation dans ces contextes. Mais, et nous avons vu cela dans les exemples classés comme « autres », la féminisation est aussi utilisée dans des contextes qui ne sont pas marqués d'une façon ou d'une autre. Il semble y avoir aussi des tendances idiosyncratiques : certaines personnes féminisent plus souvent ou plus radicalement que d'autres.

Les marqueurs d'hésitation qui accompagnent quasiment toujours la féminisation montrent les difficultés à mettre ce principe théorique en pratique.

Nous avons vu que la féminisation n'est pas le seul élément lié à l'arrière-plan féministe qui s'affiche dans l'interaction verbale du groupe. Comme je l'ai déjà précisé, il serait intéressant de mieux travailler cet aspect, avec un corpus élargi. J'ai quand même pu présenter quelques exemples qui me semblent révélateurs de la gestion de l'interaction entre hommes et femmes à la Lutine. Celle-ci reflète le principe de base du groupe, celui de la coopération, et va quelquefois jusqu'à une hyper-sensibilisation en ce qui concerne le respect du droit à la parole (cf. l'exemple *pardon*) et la gestion des tâches dans l'interaction (cf. *je préférerais quelqu'une*).

Nous avons constaté qu'il y a quand même des moments où non seulement l'interaction entre hommes et femmes s'avère difficile, mais où des principes féministes et leur mise en pratique posent problème (cf. *à ce moment-là faut vraiment te proposer*) ou sont mis à l'épreuve (cf. *une histoire euh de domination claire*). Ici on peut donc tirer la même conclusion que pour la féminisation grammaticale : le travail théorique est fait, la prise de conscience et la sensibilisation concernant la question sont bien avancées, mais la mise en pratique pose quelquefois problème.

³⁷² J'utilise ici un terme courant dans le milieu.

Chapitre VII : La mise en scène des actions imaginaires

VII.1 Introduction

Pour décrire le style social d'un groupe, il s'est avéré très utile de regarder de près comment les participants plaisantent, quelle sont leurs pratiques humoristiques – pensons au recueil de textes dans Kotthoff 1996a, 1996c et 1998³⁷³, à Schütte 1991³⁷⁴ ou à Norrick 1994, pour ne mentionner que quelques exemples. La modalité non-sérieuse³⁷⁵ est un élément clef dans l'interaction communicative d'un groupe, un trait caractéristique qui peut nous instruire du monde social, des valeurs et des systèmes de référence des interactants. Les plaisanteries illustrent « l'empreinte socio-stylistique du comportement communicatif comme expression de l'identité sociale »³⁷⁶ (Kallmeyer 1995b : 12).

Dans I.6.2, j'ai prévu de « décrire le style dans sa fonction de signalisation de l'appartenance à un groupe, dans le groupe même (signalisation interne des membres d'un groupe) et dans sa fonction de définition et de stabilisation de l'identité du groupe ». Les plaisanteries sont un excellent moyen pour y parvenir : qui ne s'est pas encore senti exclu d'un groupe parce qu'il ne comprenait pas les plaisanteries, parce qu'il ne suivait pas les indices de contextualisation, parce qu'il ne connaissait pas les mots clefs ? Ceci s'explique par le fait que « nous n'agissons, parlons, interagissons pas simplement : nous mettons en scène nos actes, notre parler, nos interactions, en les munissant – pour nous et pour les autres – d'instructions d'interprétation et de réalisation³⁷⁷ » (Soeffner 1989b : 150).

Il existe des mécanismes développés à l'intérieur du groupe qui servent d'instructions pour la compréhension de ces moments humoristiques ; des mécanismes que l'on peut décrire à l'aide d'une analyse conversationnelle ethnographique. Je me suis donc intéressée aux moments humoristiques, aux rires, aux plaisanteries, dans mes données, en cherchant des « phénomènes récurrents dans la manière de s'exprimer, des comportements énonciatifs qui se ressemblent dans leur forme » (cf. I.6.2).

³⁷³ Voir le chapitre V de cet ouvrage pour un aperçu des travaux (socio-) linguistiques sur la communication humoristique.

³⁷⁴ Sur les plaisanteries entre des musiciens d'un orchestre.

³⁷⁵ Ainsi que, par exemple, la gestion de situations conflictuelles.

³⁷⁶ « die soziostilistische Prägung des kommunikativen Verhaltens als Ausdruck der sozialen Identität ».

³⁷⁷ « Denn wir handeln, sprechen, interagieren nicht einfach : wir inszenieren unser Handeln, Sprechen, Interagieren, indem wir es für uns und andere mit Deutungs- und Regieanweisungen versehen ».

Entre autres formes, j'ai trouvé des passages de mise en scène ludique des Lutinistes qui me semblent assez complexes et révélateurs pour tenter de les décrire en détail, et même pour leur donner un nom : je les ai baptisés des « actions imaginaires ». Nous allons y rencontrer des sortes d'auto-représentations qui ne sont pas forcément consistantes en elles-mêmes, mais qui reflètent assez bien certains aspects de l'auto-image du groupe, des éléments clefs de sa construction en tant que groupe avec son propre système de normes et de valeurs. Cela confirme ce que dit Luhmann (1975 : 112) quand il postule que chaque organisation doit développer son identité de façon idéalisée, et n'en communiquer que des bribes à l'extérieur :

Au cours de sa propre mise en scène, une organisation – ainsi que d'ailleurs chaque actant – se perd nécessairement dans certaines difficultés et paradoxes, qui ne sont solubles qu'en réduisant la mise en scène à une partie de la réalité, en ne rendant accessibles que quelques pièces de sa maison. De la même façon que les symboles et les attentes sont à généraliser pour les fonctions internes des systèmes formels, il faut des idéalizations pour l'interaction externe³⁷⁸ .

Je dirai que l'idéalisation dont parle Luhmann ne se fait pas seulement pour l'interaction externe, mais aussi pour l'interaction à l'intérieur du groupe, justement pour se confirmer mutuellement quelques réalités par trop complexes sous une lumière idéalisée et ainsi bien claire et certaine. « Envelopper » cette mise en scène d'une modalité non-sérieuse est typique des Lutinistes.

VII.2 Formes et fonctions des actions imaginaires

Avant de parler des formes et fonctions des actions imaginaires, j'aimerais présenter un exemple que je n'analyserai que plus tard, mais qui aidera à comprendre les explications qui suivent :

³⁷⁸ « Bei ihrer Selbstdarstellung verwickelt sich eine Organisation – wie übrigens jeder Handelnde – notwendig in gewisse Schwierigkeiten und Paradoxien, die nur dadurch lösbar sind, daß man die Darstellung auf einen Teil der Wirklichkeit beschränkt, daß man nur einige Räume seines Hauses zugänglich macht. Wie für die internen Funktionen der formalen Systeme Symbole und Erwartungen generalisiert werden müssen, so sind im externen Verkehr Idealisierungen erforderlich ». C'est Luhmann qui souligne.

1 MR: =mais euh (1,5s) du coup veir euh si euh le nouveau logement euh
2 qu'on le nouveau logement qu'on demande de ... si il y aurait moyen de euh
3 si on a repéré un autre truc justement d'en parler? je sais pas si on peut
4 en parler ou pas [...] si ça appartient pas à la Courty? ben ça n'empêche
5 RI: hm
6 qu'on peut demander un nouveau logement à la Courty seulement?
7 RI: ça je pense l'avocat il s'en foutent⁹⁰ ... que dans
8 (xxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxx)
9 MR: ben lui demander si on peut? en parler ou pas?
10 RI: hmhm
11 MR: autant en profiter? si on a un procès euh de (3,5s) chais pas?
12 RD: ben moi je vous avertis quand ça sera à moi de parler? je dirai que
13 je réfute euh le tribunal? ... que je reconnais pas à ces hommes
14 RI: à la justice bourgeoise?
15 RD: le droit de me juger? ni de me dire où je dois habiter?
16 SU: c'est vrai que tu vas dire ça?
17 RD: ben je vais me lever comme ça je vais dire?
18 se fève
19 SU: t'es en train [de (x)]
20 RD: [MESSIEURS VOS MAINS SONT TACHÉES DU ROUGE
21 très fort, en déclament-----
22 DES SANGS DU SANG DE VOS VICTIMES
23 -----
24 /Aves féminins-----
25 MR: [mais bien sûr
26 ironique-----
27 SU: t'auras toujours (xxx)? (xxx) ha ha ha
28 râ-----
29 RD: ah non non non
30 MR: je t'imaginer bien tremblant les jambes tremblantes les [genoux qui font
31 SA: [hi hi hi hi hi
32 râ-----
33 clac clac clac clac clac ... devant la barre en disant euh euh euh
34 euh [benjouhouhou
35 faiblement terrorisés
36 RD: [je leur dirai toutes les déclarations des anarchistes qui ont été
37 condamnés là vite je vais tous apprendre [les passages par coeur
38 fait le geste de ramasser quelque chose
39 RI: [KKKK KKK KKK KKK KKK
40 NI: éhé d'accord [aha ha ha ha ha ha ha ha ha ouhou hou hou hou
41 râ-----

les mains tachées (R1/656-714)

42 RO: [(xxxxxxxxxxxxxxxxxx)]
 43 hou
 44 ---
 45 MR: hem hem hem hem
 46 *se racle la gorge de manière exagérée*
 47 NI: moi je peux mettre la musique de des anarchistes [. si vous voulez↑
 48 XX: [(x)]
 49 [aha ha ha ha ha ha ha [ouhou hou
 50 *rit*-----
 51 SA: [en plus
 52 MR: [(en fonde?) avec son walkman à fond les
 53 patates
 54 SA: hm[hmh
 55 *rit*-----
 56 SU: [hmh
 57 *rit*-----
 58 RO: après (faut voir/faudra?) . oui on a . par exemple↑ est-ce que mais ce
 59 qu'il y a c'est que le vingt juillet toutes manières ça va arriver assez vite .
 60 *rit*-----
 61 mais est-ce que on demande à des gens qu'on connaît de venir ou pas

Les actions imaginaires sont, comme leur nom l'indique, des actions que le groupe ne réalise(ra) pas, dont les interactants se contentent de *parler*³⁷⁹ sans avoir même l'intention de les réaliser. Ces actions ont un caractère irréalisable, il s'agit de plaisanteries, de projets utopiques « sérieux ». Ce sont des séquences qui, comme j'ai pu le constater dans les interactions communicatives quotidiennes, jouent un rôle important dans la vie collective du groupe.

On en trouve aussi quelques exemples dans les réunions. L'emploi de cette forme communicative pendant les réunions est un indice de leur côté informel (cf. IV.3.3.1) et de leur aspect consensuel. Il y a même des moments, comme me l'a confirmé un membre du groupe, où cela prend des proportions pénibles pour certains, où le caractère sérieux de la réunion est mis en danger parce que le groupe se perd dans ces actions imaginaires³⁸⁰

Ces actions imaginaires sont des séquences de plaisanterie, de petites mises en scène non sérieuses, qui reflètent le point de vue politique et idéologique du groupe d'une manière exagérée et déformée. Ce sont des « joint productions »³⁸¹, des productions

³⁷⁹ Schwitalla (1987 : 148-149) parle brièvement de la représentation de scènes ou actes irréels, « juste imaginés » ou comiques, produisant un changement de style dans une situation. Ces phénomènes peuvent être des outils pour atténuer des conflits.

³⁸⁰ Ceci n'est pas le cas dans les réunions que j'ai enregistrées ; néanmoins, il y a un cas (*grève des poubelles*) où l'action imaginaire est terminée par un rappel à l'ordre.

³⁸¹ « Joint production » : un des concepts centraux de l'analyse conversationnelle que Schwitalla (1993 : 68) définit de la manière suivante : « la production commune de l'étape de l'interaction verbale et de sa signification communicative » (« die gemeinsame Hervorbringung des jeweiligen Standes sprachlicher Interaktion und seiner kommunikativen Bedeutung »). Tannen (1989 : 12) paraphrase la notion de « joint production » de la manière suivante : « Not only is the audience a co-author, but the speaker is also a co-listener ».

collaboratives, de situations qui, en s'appuyant sur le comique et/ou la caricature, servent en même temps à renforcer la solidarité à l'intérieur du groupe et à se moquer du « reste du monde ». Christmann (1996) analyse un phénomène comparable dans son article *L'action de « se moquer » comme satire conversationnelle. Comment des écologistes militants se moquent de « Monsieur-Dupont-le-consommateur»*³⁸² ; comparable aux actions imaginaires en ce qui concerne sa fonction et, en partie, son mode d'interaction. Contrairement aux faits que je vais décrire ici, il ne s'agit pas chez Christmann d'actions qui sont construites de manière interactive et « vécues » de manière verbale, mais de satires conversationnelles. Les séquences qu'elle étudie sont caractérisées par l'abstraction qu'elles font du concret, par une représentation qu'elle appelle « neutre » (c'est-à-dire sans formulation ou marquage de position vis-à-vis de ce qui est dit) et un fort marquage de distance, traits qui ne se trouvent pas, comme je vais le démontrer, dans mes exemples.

Les parallèles entre les deux types d'activités sont quand même frappants : la démonstration de supériorité du groupe, la distanciation d'avec le reste du monde, « le rire d'accueil » (terme utilisé, par opposition au « rire d'exclusion », par Dupréel 1928 : 228³⁸³) qui renforce la cohésion du groupe. Dans les deux cas, il s'agit d'un groupe avec un arrière-plan politique, de gauche, en dehors de la société de « monsieur-Dupont-le-consommateur », dont il se moque en utilisant des stéréotypes. Cette forme communicative est intéressante « [...] parce que les thèmes abordés sont traités en riant, même – et c'est ce qui est frappant – s'ils sont tout à fait sérieux du point de vue écologiste et au fond pourraient susciter l'indignation »³⁸⁴. (Christmann : 1996 : 49).

En plus d'une consolidation du groupe et d'une distanciation d'avec le monde extérieur, les actions imaginaires prennent, au niveau de la structuration et de la fonctionnalité de la conversation, la fonction d'une « pause oralisée », ou mieux d'un *intermezzo*, marqué par le changement de la modalité de l'interaction. Dans ces séquences, le groupe prend ses distances par rapport à sa propre idéologie, se détache (et se repose) de son propre rôle, se moque de ses propres idées : c'est une parenthèse dans le déroulement de la réunion.

Une troisième fonction des actions imaginaires est de détendre l'atmosphère³⁸⁵ et/ou d'introduire ainsi des sujets potentiellement conflictuels qui peuvent ensuite être traités de manière beaucoup plus légère³⁸⁶. Cela explique le fait que les actions imaginaires soient essentiellement produites dans les contextes suivants :

³⁸² *Die Aktivität des « Sich-Mokierens » als konversationelle Satire. Wie sich Umweltschützer/innen über den « Otto-Normalverbraucher » mokieren.*

³⁸³ Pour Dupréel, le rire est un phénomène de groupe. Tandis que le rire d'accueil renforce la cohésion du groupe, le rire d'exclusion sert à la distanciation, à l'exclusion de celui ou du groupe duquel on se moque ; ce dernier a d'ailleurs aussi « l'effet secondaire » de renforcer l'esprit de groupe.

³⁸⁴ « [...] weil die besprochenen Themen hier lachend behandelt werden, obwohl sie – und das ist bemerkenswert – unter Umweltschutzgesichtspunkten durchaus ernst sind und im Grunde ebenso Anlaß für eine Entrüstung [...] hätten geben können ».

- à des moments où la discussion est arrivée à un point mort, où elle tourne en rond
- à la fin d'une discussion
- à la fin d'une réunion.

Les actions imaginaires, comme la plupart des moments détendus, c'est-à-dire des moments de rires, de plaisanteries, etc., offrent au groupe entier ou au moins à la plupart des membres la possibilité de participer, ne serait-ce que par les réactions des participants ; comme nous l'avons vu, ceci n'est pas le cas pendant le reste des réunions. L'action imaginaire sert donc, à travers sa construction polyphonique, à l'intégration de celles et ceux des participants qui sont d'habitude plutôt passifs (quatrième fonction)³⁸⁷. Ce sont d'ailleurs souvent les mêmes membres du groupe qui introduisent ces actions ; il s'agit d'une fonction assurée par certains qui jouent soit le rôle de « clown » (comme Romain), soit celui de « rebelle ou bonne conscience anarchiste » (comme Sylvie).

La coopération du groupe joue un rôle important dans ces séquences. Coopération désigne ici non seulement l'insertion d'éléments dans l'histoire fictive, mais surtout des activités de soutien, de ratification, qui accompagnent la présentation (« darstellungsbegleitende Unterstützungshandlungen »), l'écoute active dans le sens de la production de signaux d'écoute, de particules de feed-back, de rires, de questions, etc.³⁸⁸. Pour Dannerer (1999 : 152), la coopération conversationnelle se montre par les activités langagières suivantes – dont on trouve maints exemples dans les actions imaginaires :

la répétition d'énoncés ou de parties d'énoncés (à condition qu'il ne s'agisse pas d'exclamation, mais de répétition sur un ton calme) ; une répétition en forme d'exclamation peut être tout à fait coopérative dans certains cas. Imaginons une réunion en entreprise où un employé fait le rapport

³⁸⁵ Cf. Pizzini (1996 : 202) : « Dans un groupe de travail ou un groupe de gens qui ont une occupation sérieuse, une plaisanterie peut être un moment de détente pendant l'activité en cours, et peut ainsi contribuer au consensus ». (« In einer Arbeitsgruppe oder einer Gruppe von Leuten, die mit einer ernsthaften Aufgabe befasst sind, kann ein Witz oder Scherz einen Moment kollektiver Erholung von der aufgenommenen Tätigkeit darstellen und so dazu beitragen, Gruppenkonsens herzustellen »).

³⁸⁶ Cf. Bergmann (1998 : 288) : « Moral activities frequently are mitigated, covered, and neutralized or are positioned within a nonserious humorous or ironic frame ».

³⁸⁷ Cf. Pizzini (1996 : 202) : « 'L'humour est une forme de comportement communicatif qui demande plus de participation que d'autres formes de comportement de groupe' (Coser) et dévoile ainsi le réseau relationnel dans la structure sociale spécifique, et ces mécanismes de conservation ». (« 'Humor ist eine Form kommunikativen Verhaltens, die mehr aktive Teilnahme erfordert als andere Formen von Gruppenverhalten' (Coser), und enthüllt dadurch das Beziehungsnetzwerk in der speziellen sozialen Struktur und dessen Erhaltungsmechanismen ».) Le rire permet ainsi aux uns et aux autres d'exister dans l'interaction tant sur le plan psychologique que sur le plan sociologique.

³⁸⁸ Norrick (1994), dans un article sur des anecdotes humoristiques, des plaisanteries et l'engagement des interlocuteurs, montre que ces derniers produisent régulièrement des rajouts pour soutenir la chute.

sur les derniers chiffres : « En tout, on a augmenté notre production de 2,5% ». Le chef s'exclame : « 2,5% ! Mais c'est formidable ! »)

- l'essai de compléter le tour de parole d'un autre locuteur (ce que j'appellerai « coénonciation », cf. infra), ou de le poursuivre dans le même sens 2.
- la tentative de préciser le contenu de l'énoncé d'un autre locuteur 3.
- le fait de tirer des conclusions de l'énoncé de l'autre 4.
- des questions non introduites, non atténuées, auxquelles on répond tout de suite. 5.

De telles manifestations de coopération, surtout l'accomplissement du tour de parole d'un autre locuteur, demandent ce que Pelose (1987 : 178) appelle « precision timing », et pour le réussir, deux facteurs sont favorables : la « topic familiarity » et la « relationship intimacy ». Ces deux facteurs sont présents à la Lutine où les membres ne possèdent pas seulement une histoire interactive commune et un savoir partagé, mais habitent aussi ensemble, ce qui favorise forcément des relations intimes.

Les contributions coopératives sont placées dans la conversation de manière à ce que « les évaluations et les points de vue [soient] produits de façon visiblement collective »³⁸⁹. Elles sont, comme je vais le montrer dans les exemples, fortement marquées par l'émotion, en ce qui concerne le contenu aussi bien qu'en ce qui concerne leur prosodie. Ainsi elles expriment « [...] un grand investissement, une grande proximité sociale et relationnelle »³⁹⁰ (Schwitalla 1993 : 83) et le sentiment de solidarité et de collectivité dans le groupe. Je parlerai ici d'une « synchronisation affective » de la participation émotionnelle « [...] dans laquelle se manifeste la validité intersubjective des normes et valeurs, ce qui soutient encore la construction interactive d'une identité morale collective »³⁹¹ (Drescher 1997 : 305).

La spécificité des actions imaginaires dans ce groupe (car ce phénomène n'est pas limité à la Lutine, comme je l'ai souvent observé) est la manière qu'il a de « [créer des] frontières par la création de contrastes »³⁹² et « le choix de modèles pour son propre comportement et [...] le choix de modèles concurrents à ces modèles-là »³⁹³ (Kallmeyer 1995a : 9). Ces « Leitbilder » ou modèles sont formés selon l'auto-représentation politique et sociale du groupe et soulignent, par le recours au savoir partagé, la congruence des systèmes de valeur, voire les systèmes de référence (Goffman 1975 : 165) des participants. Ceci se montre aussi à travers l'intertextualité qui peut jouer un rôle dans les

³⁸⁹ « [dass die] gemeinsame[n] Wertungen und Sichtweisen auch hörbar gemeinsam hervorgebracht werden ». Schwitalla (1993 :82) décrit ce phénomène dans son analyse de la démonstration de l'effet de collectivité dans le discours d'accompagnement.

³⁹⁰ « [...] grosses Engagement, grosse soziale/beziehungsmässige Nähe ».

³⁹¹ « [...] affektive(n) Synchronisation [...], in der sich die intersubjektive Gültigkeit von Normen und Werten manifestiert, was wiederum die interaktive Konstruktion einer kollektiven moralischen Identität unterstützt ».

³⁹² « Abgrenzung durch Kontrastierung ».

³⁹³ « Leitbilder für das eigene Verhalten sowie [...] mit ihnen konkurrierende(n) Leitbilder ».

actions imaginaires : le choix des textes cités, auxquels on fait allusion, n'est évidemment pas innocent. Kotthoff (1996b : 148), se référant à Bachtin, souligne l'importance de l'intertextualité dans des histoires humoristiques qui « [...] sont souvent intertextuelles. Des conversations antérieures y surgissent et influencent leur forme, fonction et signification. Elles peuvent être mises en scène comme un petit drame »³⁹⁴. Georgakopoulou (1999 :130), qui analyse des narrations dans un groupe de jeunes filles, constate « a bricolage-type of discourse that invokes a multitude of voices and texts » dans la construction collective de narration entre ces amies. Les références sont, dans la plupart des cas, des citations courtes. Ces textes partagés représentent, pour elle, des normes et valeurs partagées et portent du capital linguistique et symbolique (dans le sens bourdieusien) pour le groupe. Ils représentent donc « the complex product of a history of conversations and interactional moments [...] experienced individually and collectively over time » (Jacoby/Ochs 1995 : 178).

Les points de vue qui sont traités ne sont pas seulement importants pour la vision du monde et l'auto-définition du groupe, mais aussi pour la pérennité de ce dernier.

L'introduction d'une action imaginaire marque un changement de modalité³⁹⁵ : les interlocuteurs (c'est-à-dire le locuteur et les auditeurs) passent du réel à l'éventuel, à la fictionalisation. Bergmann³⁹⁶ (1994a : 187) décrit ce phénomène comme reposant sur l'accord tacite des interlocuteurs :

Le discours fictionnel repose au contraire sur l'accord (le plus souvent tacite) entre locuteur et auditeur de suspendre momentanément la maxime de vérité et de déplacer provisoirement l'accent de réalité qui caractérise la conversation.

Comment les interlocuteurs se mettent-ils d'accord sur le changement de modalité, comment le remarquent-ils, quels en sont les indices de contextualisation ? Car dans la plupart des cas, les fictionalisations ne sont pas introduites de façon métadiscursive³⁹⁷, mais « font irruption soudainement dans le déroulement de la conversation » (Bergmann 1994a : 188). Nous allons voir dans les exemples qui suivent que le changement de modalité n'est même pas toujours marqué prosodiquement ; les débuts des actions imaginaires sont formulés de façon neutre. « La rupture de modalité [...] est vécue comme un brusque changement du cadre de référence et constitue par là même un événement humoristique pour les auditeurs » (Bergmann 1994a : 191).

³⁹⁴ [...] sind oft intertextuell. Vorangegangene Gespräche tauchen in ihnen wieder auf und beeinflussen ihre Form, Funktion und Bedeutung. Sie können wie ein kleines Drama inszeniert werden ».

³⁹⁵ Ou un changement du « keying » dans la terminologie de Hymes (1974b). Le keying ou la modalité de l'interaction représentent un sous-groupe des procédés d'encadrement qui règlent la référence à la réalité et la cohérence. Dans la plaisanterie, la référence à la réalité est évidemment assouplie – ce qui demande un plus grand travail d'interférence des interactants.

³⁹⁶ Dans son article intitulé « Authentification et fictionalisation dans les conversations quotidiennes » (1994), où il décrit entre autres les mécanismes utilisés pour le développement de « productions imaginaires » dans la conversation.

³⁹⁷ Même mon premier exemple n'en fait pas exception : le locuteur annonce de façon métadiscursive ce qu'il va faire, mais il ne le marque pas comme fictionalisation.

C'est justement le côté humoristique, ludique, des actions imaginaires qui est important pour la cohésion du groupe. Pour Wulf/Zirfas (2001 : 341), le ludique dans la mise en scène collective sert à consolider le groupe, car il réduit la nécessité de réflexion sur le statut théorique et l'origine de la communauté ; réflexions dangereuses puisqu'elles peuvent évoquer des sentiments d'altérité et des problèmes de contingence. Kotthoff (1996b : 145) exprime ce fait de la manière suivante : « Le groupe peut s'assurer en plaisantant des modes de pensée et du climat émotionnel partagés, sans être obligé de les expliciter³⁹⁸ ».

Après avoir présenté ces caractéristiques des actions imaginaires, je voudrais encore les comparer aux rituels comme ils sont définis par Wulf (2001a : 7-8) :

Les rituels sont des modèles institutionnels dans lesquels le savoir collectivement partagé et les pratiques de comportement collectivement partagées sont mis en scène, et dans lesquels une auto-représentation et une auto-interprétation de l'ordre institutionnel ou commun sont confirmées. Leur arrangement scénique contient des moments de reproduction, de construction et d'innovation³⁹⁹.

Le critère qui distingue les deux formes de mise en scène est leur degré d'institutionnalisation, puisque les actions imaginaires ont un caractère plus spontané que les rituels, et elles sont beaucoup moins figées. Mais elles sont devenues une façon de plaisanter que les membres du groupe reconnaissent, en interprétant les indices de contextualisation qui les accompagnent. Beaucoup d'éléments rapprochent, par contre, le rituel et les actions imaginaires : le savoir et les pratiques collectivement partagés qui sont mis en scène ; leur fonction, c'est-à-dire leur importance pour l'auto-représentation et l'auto-interprétation pour la collectivité, et leur arrangement scénique qui combine des composants reproductifs (dans le cas des actions imaginaires : l'intertextualité), constructifs (la construction sociale), et innovateurs (par exemple des jeux de mots basés sur le savoir partagé).

Nous allons maintenant étudier des extraits de réunions. Pour la plupart des exemples, je combine la description et l'analyse ; pour quelques-uns, j'ajoute une liste des points importants à la fin. Le premier exemple réunit les deux modes de présentation et sert de prototype, ou mieux : de référence, pour les autres.

VII.3 Analyses

J'ai trouvé plusieurs sortes d'actions imaginaires dans mon corpus : (1) l'auto-exaltation (2) l'auto-stylisation comme « méchant squatteur », et (3) l'appropriation et la transformation caricaturale aboutissant à la ridiculisation des normes et valeurs des autres

³⁹⁸ « Die Gruppe kann sich scherzend geteilter Denkweisen und Gefühlslagen versichern, ohne diese explizieren zu müssen ».

³⁹⁹ « *Rituale sind institutionelle Muster, in denen kollektiv geteiltes Wissen und kollektiv geteilte Handlungspraxen inszeniert werden und in denen eine Selbstdarstellung und Selbstinterpretation der institutionellen bzw. gemeinschaftlichen Ordnung bestätigt wird. Ihr szenisches Arrangement enthält Momente der Reproduktion, Konstruktion und Innovation* ».

(du « reste de la société »). Il s'agit d'une typisation selon les exemples repérés, pas d'une catégorisation exhaustive des actions imaginaires – pour cela, il faudrait compiler plus d'exemples, et dans différents corpus. Les frontières entre les différentes sortes d'actions imaginaires sont floues. J'ai quand même essayé d'y introduire une certaine logique qui repose surtout sur des critères de contenu, c'est-à-dire sur le type d'auto-image créé dans chaque exemple.

VII.3.1 Auto-exaltation ou : Jouer son rôle de révolutionnaire

Dans cette première variété de l'action imaginaire, c'est la représentation hyperbolique du groupe (= *nous*) comme acteur collectif fictif sur un mode exagéré qui joue le rôle principal, dans le sens d'une « auto-caricature » comme révolutionnaire : c'est l'image à laquelle les Lutinistes tiennent et dans laquelle ils se plaisent. ***les mains tachées*** est mon exemple « prototypique » des actions imaginaires, le premier que j'ai trouvé dans le corpus et celui qui m'a donné l'idée de le regarder comme une activité, une forme communicative spécifique. Comme prototype, il est celui qui réunit le mieux ce que je viens de décrire et ce que je considère comme les attributs des actions imaginaires. C'est pour cela que sa description et son analyse sont plus étendues que celles des autres extraits. Le deuxième exemple, ***légumes pourris***, n'est pas tiré d'une réunion, mais d'une conversation entre amis à la Lutine – ceci aussi pour montrer que les actions imaginaires sont une activité communicative récurrente, et que les références (politiques) communes se retrouvent de la même manière dans différentes situations communicatives. Il se distingue aussi des autres exemples par la présence et la participation d'un ami qui n'habite pas à la Lutine, mais qui, faisant partie du milieu alternatif lyonnais, partage les références et le savoir communs du groupe. Troisième point exceptionnel : la séquence représente des actes subis, pas une « action active » à proprement parler.

VII.3.1.1 *les mains tachées*

Contexte : La réunion d'où est tiré l'exemple suivant sert à préparer l'entretien avec l'avocat du groupe en vue de la convocation pour l'action en référé Courly – Lutine. Lors de cette audience, le juge décidera si l'expulsion de l'immeuble doit être immédiate ou s'il accorde un délai. Le groupe vient de discuter pendant un long moment du comportement à avoir devant le tribunal. Comme personne n'a la moindre idée de la manière dont se déroule une telle audience⁴⁰⁰, le groupe reste plutôt perplexe. La discussion semble tourner en rond. Finalement, c'est après la relecture des notes, et quand Rémi et Maryse discutent encore de la possibilité de demander un nouveau logement pendant « le procès », que Romain déclenche l'action imaginaire⁴⁰¹ :

⁴⁰⁰ Ou alors un « tel procès », pour employer l'expression dont se servent à tort les participants à la réunion.

⁴⁰¹ Le début de l'action imaginaire est marqué en gras.

1 MR: mais euh (1,5s) du coup voir euh si euh le nouveau logement euh
2 qu'on le nouveau logement qu'on demande . si il y aurait moyen de euh
3 si on a repéré un autre truc justement d'en parler je sais pas si on peut
4 en parler ou pas [. si ça appartient pas à la Courly] ben ça n'empêche
5 RI: hm
6 qu'on peut demander un nouveau logement à la Courly seulement
7 RI: ça je pense l'avocat ils s'en foutent²⁸ .. que dans
8 (xxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxx)
9 MR: ben lui demander si on peut en parler ou pas
10 RI: hmhm
11 MR: autant en profiter si on a un procès euh de (2,5s) chais pas
12 RO: ben moi je vous avertis quand ça sera à moi de parler je dirai que
13 je réfute euh le tribunal .. que je reconnais pas à ces hommes
14 RI: à la justice bourgeoise
15 RO: le droit de me juger ni de me dire où je dois habiter
16 SU: c'est vrai que tu vas dire ça
17 RO: ben je vais me lever comme ça je vais dire
18 se lève
19 SU: t'es en train [de (xx)
20 RO: [MESSIEURS VOS MAINS SONT TACHÉES DU ROUGE
21 très fort, en déclamant-----
22 DES SANGS DU SANG DE VOS VICTIMES
23 -----
24 *Rires féminins*-----|-----
25 MR: [mais bien sûr
26 ironique-----
27 SU: l'auras toujours (xx) (xx) ha ha ha
28 rit-----
29 RO: ah nonnonnon
30 MR: je t'imagines bien tremblant les jambes tremblantes les [genoux qui font
31 SA: [hi hi hi hi hi
32 rit-----
33 clac clac clac clac clac . devant la barre en disant euh euh euh
34 euh [bonjourhohouhour
35 faussement tremblée
36 RO: [je leur dirai toutes les déclarations des anarchistes qui ont été

les mains tachées (R1/656-714)

37		condamnés là vite je vais tous apprendre [les passages par cœur
38		<i>fait le geste de ramasser quelque chose</i>
39	Rl:	[(xxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxx)]
40	Nl:	éhé d'accord [aha ha ha ha ha ha ha ha ha ha ouhou hou hou hou
41		<i>rit-</i> -----
42	RO:	[(xxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxx)]
43		hou
44		---
45	MR:	hem hem hem hem
46		<i>se racle la gorge de manière exagérée</i>
47	Nl:	moi je peux mettre la musique de des anarchistes [si vous voulez]
48	XX:	[(x)]
49		[aha ha ha ha ha ha ha ha [ouhou hou
50		<i>rit-</i> -----
51	SA:	[en plus
52	MR:	[(en fonde?) avec son walkman à fond les
53		palates
54	SA:	hm hnhm
55		<i>rit-</i> ----
56	SU:	hnhmhm
57		<i>rit-</i> ----
58	RO:	après (faut voir/faudra?) . oui on a . par exemple [est-ce que mais ce
59		qu'il y a c'est que le vingt juillet toutes manières ça va arriver assez vite .
60		<i>rit-</i>
61		mais est-ce que on demande à des gens qu'on connaît de venir ou pas

Romain commence son action imaginaire avec l'énoncé métadiscursif *ben moi je vous avertis* (12), neutre prosodiquement ; une formule qui semble annoncer un discours sérieux. Il formule son énoncé comme un vrai projet, au futur de l'indicatif (*quand ça sera à moi [...] je dirai*, 12) – il n'utilise pas le conditionnel (**si c'était à moi [...] je dirais*) comme pour formuler des propos hypothétiques. Romain souligne ce sérieux par la suite avec les déclarations *que je réfute euh le tribunal* (12/13) et *que je reconnais pas à ce:s hommes* (13), des tournures que j'assimile au registre contestataire. Ici il lui manque apparemment le mot clé pour désigner l'ennemi, il utilise donc le quantificateur péjoratif *ce:s hommes* comme formule de remplacement (ce qui explique l'allongement du pronom démonstratif).

Rémi semble interpréter la manière hésitante de s'exprimer de son interlocuteur comme indice de la recherche d'un meilleur terme et propose en parfaite coupe morphosyntaxique (coénonciation)⁴⁰² l'expression (à) *la justice bourgeoise* (14). En proposant ce terme spécialisé (en parataxe) pour remplacer l'expression passe-partout de Romain, il rentre tout de suite dans son jeu : le « recognition point » (Jefferson 1979 : 81) est situé très tôt. Cela n'étonne guère dans ce groupe où tout le monde est « du même bord », où existe une conviction commune⁴⁰³ : les tournures clefs *réfute euh le tribunal* et

⁴⁰² Jeanneret (1999 : 2) définit la coénonciation comme suit : « le terme [...] désigne une forme de solidarité entre deux unités produites par deux locuteurs différents qui leur donne l'apparence d'avoir été produites par un seul locuteur », et (2001 : 81) : « [...] un événement langagier que l'on dira, dans une définition schématique, être constitué de deux tours de parole dont le second est la continuation syntaxique du premier ».

⁴⁰³ « Gleichgesinnte », terme utilisé par Christmann 1996 : 62.

ne reconnais pas à ce:s hommes donnent l'information minimum nécessaire à l'interprétation en évoquant des éléments du savoir partagé du groupe. Christmann (1996 : 62), pour expliquer les réactions immédiates dans son groupe d'écologistes, parle de « [...] l'arrière-plan du savoir spécialisé écologique et de l'idéologie commune [...] »⁴⁰⁴. Il en va de même pour les Lutinistes qui utilisent leur culture anarchiste.

Le terme « bourgeois(e) », extrêmement stylisé, n'est jamais utilisé de façon sérieuse dans la vie quotidienne du groupe pour catégoriser « les autres », « la société » ; il ne sert d'adjectif que pour décrire des immeubles ou des quartiers qui sont ainsi qualifiés comme *bourgeois*⁴⁰⁵. Il s'agit ici de vocabulaire anachronique de la lutte des classes du 19e siècle, conservé par une certaine gauche orthodoxe, et considéré par la mouvance politique des Lutinistes⁴⁰⁶ comme ne s'adaptant plus aux besoins lexicaux de la lutte libertaire de nos jours.

Romain, de son côté, termine de façon impassible sa phrase (qui est maintenant aussi celle de Rémi). Ce n'est qu'au moment de la question sceptique provocatrice de Suzanne, *c'est vrai que tu vas dire ça* □ (16), que Romain arrive au point culminant de sa représentation. Suzanne taquine son interlocuteur d'une façon appelée « a challenge » (un défi) par Georgakopoulou (1999 : 131), et qui est « [...] non-serious and ultimately lead[s] to collusion ». La fonction des défis est de trouver « common ground, retrieve insider knowledge and access to ingroup discourses [...], and, as a result, enhance group cohesion ». Romain répond à ce défi et continue en soulignant de manière prosodique (il élève la voix et scande mot à mot en séparant chaque mot avec un rythme grave) et gestuelle (en annonçant qu'il va se *lever comme ça* (17), il se lève effectivement, ce qui souligne le pathos de ses mots) l'aspect théâtral de son énoncé. Du côté lexical, il se trouve comme Rémi au 19e siècle : il cite, presque littéralement, l'anarchiste Emile Henri⁴⁰⁷. Le fait qu'il commette une erreur grammaticale au milieu⁴⁰⁸ de sa déclamation ne fait qu'augmenter le succès comique, et tout le groupe éclate de rire.

⁴⁰⁴ « [...] Hintergrund des gemeinsamen ökologischen Sachwissens *und* einer gemeinsamen Ideologie [...] ». C'est Christmann qui souligne.

⁴⁰⁵ Raymond l'utilise en R7/402 : (*c'est les bourgeois qui habitent ici*) quand il voit la belle tapisserie dans la chambre de Rémi et Sabine. La chambre est effectivement rénovée, avec nouvelle tapisserie et moquette, ce qui peut être considéré comme un luxe dans une maison abandonnée. Alphonse se demande un peu plus tard si la frise a été ajoutée par Rémi et Sabine, ce qui est nié avec véhémence par Rémi (R7/544 et 548) ; ceci effectivement parce qu'une frise ne rentrerait pas dans les goûts d'un squatteur et est considérée comme « kitsch », voire « bourgeoise ».

⁴⁰⁶ Précisons qu'il reste des groupes qui utilisent ce terme tout à fait sérieusement, même aussi proches de la Lutine que la Fédération Anarchiste.

⁴⁰⁷ En fait, Romain mélange ici les mots du juge et ceux de l'anarchiste Henri, lors de l'interrogatoire pendant son procès en 1894 ; le dialogue original se déroule de la manière suivante : (D= demande du juge, R= réponse de l'accusé Henri) : D: *Ecoutez ; je crois qu'il y a un aveu qui coûte à votre fierté. Vaillant a avoué qu'il avait touché 100 Francs d'un cambrioleur ; vous, vous ne voulez pas reconnaître que vous avez tendu cette main pour recevoir l'argent du vol, cette main que nous voyons aujourd'hui couverte de sang.* R: *Mes mains sont couvertes de sang, comme votre robe rouge l'est elle-même! D'ailleurs, je n'ai pas à vous répondre.* D: *Vous êtes un accusé et mon devoir est de vous interroger.* R: *Je ne reconnais pas votre justice!* (Maitron 1992 : 94)

Après sa confirmation sceptique *mais bien sûr* (25), prononcé de manière ironique, Maryse détourne le scénario, et en change des éléments. Très plastique, en utilisant des moyens métaphoriques et onomatopéiques ⁴⁰⁹, elle développe l'image d'un accusé contrit, terrorisé, et imite l'angoisse de celui-ci en discours direct (*euh euh euh euh bonjouhouhouhour*, 33/34). Elle reste dans le jeu et le décor créés par Romain, mais change les caractéristiques du personnage principal, en contrastant la prosodie de son propre discours direct avec celle de la citation qu'a faite Romain.

Romain nomme maintenant ses sources, *les déclarations des anarchistes* (36), et promet de les apprendre par cœur ; promesse qui, bien sûr, rentre dans le cadre de l'action imaginaire. Il utilise un énoncé métadiscursif pour se défendre (*je leur dirai*, 36) et « sort » ainsi pour un petit moment de la scène fictive. Son scénario est soutenu par Maryse qui se racle la gorge de manière désapprobatrice (45), en imitant un juge fictif ⁴¹⁰, et par Nicola qui, après un rire exaltant, propose de donner un fond musical anarchiste à la scène (*moi je peux mettre la musique de des anarchistes . si vous voulez* □, 47). Maryse complète la performance en s'imaginant Nicola dans la salle avec *son walkman à fond les patates* (52/53) – un tableau dans lequel l'imagination emprunte un élément à une réalité triviale (et située dans un autre siècle – dans celui de Henri, le walkman n'existait pas encore).

Après un autre rire collectif, Romain, l'initiateur et le personnage principal ⁴¹¹ de l'action imaginaire, enchaîne avec un discours sérieux (58), reprend donc une autre modalité d'interaction et change de sujet par rapport à la discussion précédente.

Au niveau sémantique et prosodique, Romain se situe dans une tradition révolutionnaire. L'intertextualité, la citation de Henri, ajoute un côté authentique à sa déclamation. Ainsi, il augmente l'importance du « procès » (une simple audience en référé) et donc du groupe.

Il utilise des *modi* très expressifs, au niveau verbal (formules et citations pathétiques) et prosodique, avec un crescendo jusqu'à un point culminant. Ainsi souligne-t-il de façon hyperbolique l'aspect ludique de son énoncé. Maryse entre dans son jeu, mais en créant un autre scénario. Elle ridiculise Romain, en employant une prosodie fortement marquée d'une ironie tranchante, métaphorique et agrémentée d'onomatopées.

Cette petite scène au tribunal sert au groupe à conforter son image, celle dans laquelle il se plaît, à ses propres yeux. Le traitement ironique, badin de cette image

⁴⁰⁸ Corrigée par une réparation auto-effectuée.

⁴⁰⁹ Les genoux qui font *clac clac clac* sont manifestement empruntés à la tradition des dessins animés ; en français standard ce sont les dents, pas les genoux, qui claquent.

⁴¹⁰ En se mettant dans le rôle du juge et en feignant de partager son point de vue, elle effectue un changement de perspective (« Perspektivenwechsel »).

⁴¹¹ Le vocabulaire du domaine théâtral est voulu ici. Turner (cité par Wulf 2001) parle de « drame social » quand il décrit la construction performative (dans le rituel) de communautés. Goffman (1959, 1967, mais surtout 1974 chap.V : *The Theatrical Frame*, etc.) utilise des expressions comme « stage », « performance », « audience », « set », etc.

montre que les Lutinistes ne seraient pas capables d'un tel comportement, que toutefois ils admirent. Le groupe essaie de compenser cette « incapacité » en utilisant une distance ironique. Kotthoff (1996b : 146) décrit l'importance pour la cohésion du groupe⁴¹² de cette distance ironique combinée avec la plaisanterie :

Des représentations dans lesquelles on se confronte de manière humoristique avec le monde conservateur, mettent en scène de façon implicite ou explicite une identité propre progressiste. Ces mises en scène sont souvent marquées par l'auto-ironie⁴¹³.

Résumons les points importants dans cette action imaginaire :

- Même si une personne réunit les rôles d'initiateur et de personnage principal, d'autres membres du groupe participent (ici de manière active) à la construction de l'action imaginaire, et rentrent dans le jeu du premier locuteur. Ce sont entre autres des personnes qui sont plutôt silencieuses pendant le reste de la réunion (comme Nicola).
- Les participants montrent qu'ils ont des références (ici entre autres historiques) communes, qu'ils partagent un savoir collectif. Ils ont besoin d'indices de contextualisation minimaux (le point de référence est situé très tôt) pour cadrer l'action.
- L'enjeu de l'intervention de Maryse est important pour la construction de l'action imaginaire, même si, à première vue, on pourrait la considérer comme rabat-joie. Comme nous l'avons vu, c'est son défi qui mène la performance à son point culminant.
- Les « Leitbilder » évoqués appartiennent au spectre socio-politique du groupe, ils reflètent le point de vue, les idéaux des Lutinistes : si c'est la légende dorée anarchiste qui est citée ici, ce n'est pas un hasard.
- L'action imaginaire fait rire le groupe (ou au moins une grande partie des participants) et remplit ainsi sa fonction d'interrompre pour un instant le déroulement sérieux de la réunion, sa fonction de détendre le groupe et de créer un petit *intermezzo* qui sert à retrouver une certaine légèreté et même un certain esprit de groupe de gens qui s'aiment bien, qui arrivent à se divertir ensemble, etc.
- Au niveau grammatical, c'est l'utilisation de l'indicatif, plutôt que du conditionnel (ceci est le cas dans toutes les actions imaginaires, avec une seule exception) qui donne une couleur « authentique » au scénario.
- La présence d'une coénonciation (lignes 13-15) montre que le mécanisme de la construction collective de l'action imaginaire fonctionne parfaitement.

Voyons maintenant le deuxième exemple.

VII.3.1.2 Légumes pourris

⁴¹² Elle parle même de la plaisanterie comme facteur (re)constituant du groupe (cf. Kotthoff 1996 : 146).

⁴¹³ « *Darbietungen, in denen man sich auf humoristische Weise mit der konservativen Welt konfrontiert, inszenieren implizit oder explizit eine eigene progressive Identität. Dieser Inszenierung wohnt oft auch Selbstironie inne* ».

Contexte : L'exemple suivant est un extrait d'une conversation entre amis. Sont présents trois Lutinistes : Marc, Romain et Rémi ; le petit frère des deux derniers, Raphaël, qui leur rend visite, Pierre de l'ALPIL et moi-même. Si Pierre travaille au moment de l'enregistrement dans une association plutôt institutionnelle, il a auparavant habité avec des membres de la Lutine dans d'autres squatts. Il faut donc le considérer comme proche de ce réseau squatt. Romain et Raphaël viennent d'entrer dans la chambre, et après quelques préliminaires (des compliments, du « small-talk » sur les derniers films au cinéma), Romain pose la question *est-ce qu'on va aller en prison* à Pierre. Pour comprendre cela, il faut savoir que Pierre, à cause de son travail à l'ALPIL, est en meilleure position pour savoir si les Lutinistes doivent craindre une expulsion ou pas.

1 RO: bon alors Pierre↑ . est-ce qu'on va aller en prison
 2 RI: ehehehehehe
 3 ri-----
 4 PI: (xoux)
 5 RO: hhhh[hh
 6 ri-----
 7 RI: [pardon-
 8 Xro: (alors?) (xo)
 9 PI: [vous allez en prison avec un concert↑ où il y aura un trou pour
 10 le . où il y aura [un trou pour la: la cou et deux pour les poignets
 11 Xro: [(xoux)
 12 RO: et les gens nous jeteront des légumes pourris hihhi
 13 ri-----
 14 PI: oui pourris
 15 MC: ça va peut-être [(xox)
 16 PI: [comme ceux qui ont défoncé la [vitrine des . la maison
 17 MC: [hihihi
 18 ri-----
 19 de l'écologie les mêm[es↑
 20 MC: [hh hhh
 21 ri-----
 22 RO: ah merde
 23 PI: même les [(xox)
 24 RI: [merde la trois qu'ils vont nous lancer des légumes pourris .
 25 ri-----
 26 enfin des vieux légumes en fait
 27 PI: hês pourris ... et on vous mettra en place de Grève pendant quelques
 28 [jours
 29 MC: [ehhh
 30 ri-----
 31 RO: ça existe pas la place de Grève à Lyon . hhh[hhhhhh
 32 ri-----
 33 RI: [hh ha]haha
 34 ri-----
 35 PI: [hahahahahehe
 36 ri-----
 37 [quelqu'un applaudit?
 38 MC: [hehehehhhhhhhh
 39 ri-----
 40 PAUSE Sa
 41 PI: non vous irez pas en prison
 42 RO: ah ouf non parce qu'alors moi je suis super stressé

légumes pourris (CONV 1/484-539)

43 PI: sauf si vous vous faites expulser . manu militari et que ça tourne mal
 44 RQ: ah [oui
 45 PI: [et vous . vous vous . vous vous mett- vous prenez à l'écart un un filc
 46 et vous le (x(xx) avec des tuyaux des tournevis des choses comme ça ↑
 47 RI: [krhhh
 48 ni---
 49 . là évidemment ↑
 50 RI: qu'on le balance par la fenêtre là ↑ qu'on l'achève à coups de matraque
 51 dans la cour ↑
 52 PI: voilà . là effectivement ça risque de: . ils risquent de vous en vouloir
 53 RI: hmhm
 54 RQ: enfin bon on n'est pas comme ça nous
 55 RI: ((nonnon?))
 58 RL: ((x) avec des bonnes jumelles tu peux regarder la télé d'ici

ad 1) La question que Romain pose à Pierre au début de cet extrait (1) est prosodiquement marquée par la bonne humeur, la jovialité comme si il lui demandait **bon alors Pierre □ est-ce qu'on va aller au cinéma*. Le décalage entre cette prosodie et le sens de l'énoncé indique qu'il s'agit d'une question non-sérieuse, hyperbolique, et signale que le locuteur se trouve dans un mode humoristique. Comme dans l'exemple précédent où il cite Henri, Romain augmente ici l'importance du groupe en suggérant le danger hypothétique d'une peine de prison⁴¹⁴. Rémi accueille cette exagération avec un rire. Après quelques secondes de rires et de murmures incompréhensibles, Pierre répond à la question de Romain en donnant une suite à l'action imaginaire.

Comme je l'ai déjà dit dans l'introduction aux exemples, celui-ci se distingue des autres sur trois points, parmi lesquels le fait que dans le scénario qui sera décrit par Pierre les Lutinistes ont un rôle passif, ils ne peuvent pas agir, mais ils subissent. Cette action imaginaire « non-active », ou mieux : cette narration co-construite qui décrit une situation imaginaire, montre quand même les caractéristiques clefs des actions imaginaires : les participants se réjouissent dans la mise en scène d'une auto-image dans laquelle ils se plaisent, en faisant référence à des « Leitbilder » qui leur sont chers⁴¹⁵ ; ils construisent ensemble cette auto-image ; ils rient ensemble. Mais regardons cela de plus près.

Pierre répond à la question de Romain avec la confirmation *vous allez en prison* (9), formulée au présent de l'indicatif ; il rentre donc dans le jeu de Romain, et il va même plus loin : il affirme (au futur de l'indicatif) qu'ils auront un carcan autour du cou, qu'il décrit en détail (9/10). Romain, à son tour, rallonge la phrase de Pierre en y ajoutant en coénonciation⁴¹⁶ *et les gens nous jeteront des légumes pourris hihhi* (12). Son rire montre qu'il se plaît dans cette image de condamné méprisé par la foule, d'ennemi de la

⁴¹⁴ Les audiences contre des squatteurs où l'on décide du délai de leur expulsion se déroulent devant des cours civiles ; il ne s'agit pas de délits pénaux.

⁴¹⁵ Dans ce cas : les martyres persécutés pour la bonne cause.

⁴¹⁶ Il s'agit d'une forme de coénonciation différente de celle de l'exemple précédent. Tandis que là, on avait affaire à une contribution par parataxe ou « une coénonciation en réparation » (Jeanneret 1999 : 189), ici il s'agit d'une « coénonciation par attachement ».

masse. Pierre le soutient en répétant avec insistance le terme *pourris* (14). Il continue en se référant au savoir partagé du groupe : *comme ceux qui ont défoncé la vitrine de: de la maison de l'écologie les mêmes* □⁴¹⁷ (16/19). Les autres comprennent et répondent par le rire (Marc, 20), et par de feintes réactions d'inquiétude, de légère panique : Romain émet un *ah merde* (22), sans la prosodie d'une véritable inquiétude, et Rémi va jusqu'à formuler la fausse question *merde tu crois qu'ils vont nous lancer des légumes pourris* (24), en riant. Ensuite il se corrige et remplace le terme *pourris* par *vieux* : *enfin des vieux légumes en fait* (26). Tous les deux jouent mal leur rôle de futurs condamnés, mais ils le jouent.

Pierre insiste sur les légumes *pourris* (27) et surenchérit en y ajoutant l'adverbe superlatif *très*. Il poursuit son histoire moyenâgeuse en y mettant un autre ingrédient authentique (27/28) : la place de Grève, c'est-à-dire la place où avaient lieu les exécutions publiques, à Paris. On remarquera un certain parallèle avec l'exemple précédent : la référence historique, l'affection romantique pour le bon vieux temps idéalisé, son héroïsme, un regard dichotomique sur le monde (d'un côté « la société », de l'autre côté « nous »).

ad 2) Arrive le moment du défi de Romain : il sort de l'histoire, de la fiction, pour préciser que Pierre a commis une erreur⁴¹⁸, puisqu'il n'a y pas de place de Grève à Lyon (31). Cela lui vaut un rire collectif et des applaudissements. La fin de la séquence imaginaire semble être atteinte, car après une longue pause, Pierre corrige sa première réponse à la question initiale de Romain : *non vous irez pas en prison* (41). Cependant, ce dernier reprend le jeu de la panique en simulant le soulagement : *ah ouf non parce qu'alors moi je suis super stressé* (42).

ad 3) L'insistance de Romain, qui apparemment ne veut pas arrêter le jeu, mène Pierre à la deuxième action imaginaire. Il prolonge la phrase qu'il avait déjà terminée, en y ajoutant une phrase subordonnée restrictive *sauf si vous vous faites expulser manu militari et que ça tourne mal* (43). Il fait allusion à une forme d'expulsion assez improbable pour notre groupe : comme je l'ai expliqué dans le chapitre ethnographique, les Lutinistes ne sont pas prêts à se battre avec la police quand l'expulsion ne peut être évité⁴¹⁹, même s'ils s'y préparent mentalement, en attendant le pire des forces de l'ordre. Cet entraînement mental et moral peut prendre des formes d'action imaginaire, comme dans le petit scénario que font naître Pierre et Rémi :

⁴¹⁷ Il se réfère ici à un incident qui s'est produit quelque temps auparavant à la Croix-Rousse : lors d'un débat sur l'antispécisme, des militants qui avaient des griefs contre l'intervenant sont entrés dans la Maison de l'Écologie, ont lancé des fruits et légumes pourris et ont cassé la vitrine du local.

⁴¹⁸ Etant donné le caractère imaginaire du scénario, il ne s'agit pas d'une « vraie » faute.

⁴¹⁹ La première maison de Loziz a été expulsée dans le calme, la première Lutine quittée quelques jours avant l'expulsion.

- 43 PI: sauf si vous vous faites expulser . manu militari et que ça tourne mal
 44 RO: ah [oui
 45 PI: [et vous . vous vous . vous vous mett- vous prenez à l'écart un un flic
 46 et vous le (x[ox] avec des tuyaux des tournevis des choses comme ça ↑
 47 RI: [krhhh
 48 rît—
 49 . là évidemment↑
 50 RI: qu'on le balance par la fenêtre là↑ qu'on l'achève à coups de matraque
 51 dans la cour[^]
 52 PI: voilà . là effectivement ça risque de: . ils risquent de vous en vouloir

En décrivant les détails d'un affrontement possible avec la police, Pierre reste toujours dans l'indicatif. En mentionnant les tuyaux (46), il a recours au savoir interne du groupe : dans la cour de l'immeuble, il se trouve effectivement des gros fils électriques qui ressemblent à des tuyaux en caoutchouc, entreposés là pour pouvoir se défendre contre des « intrus » au cas où (c'est Rémi qui en fournit la désignation d'expert à la ligne 50 : il s'agit de « matraques »⁴²⁰) ; dans la cour sont également placés des outils, dont des tournevis. Rémi a d'autres idées pour le policier ; par la deixis locale (*la fenêtre là, dans la cour*, 50/51), il ajoute un brin de réalisme, de probable, à la mise en scène. Il accroche sa phrase à la phrase de Pierre de la ligne 43 (*et que ça tourne mal ... qu'on le balance ... qu'on l'achève*) – dans une coupe morphosyntaxique adaptée, donc en coénonciation.

Après la ratification de Pierre (*voilà*, 52) et un rire de Rémi, Romain termine l'action imaginaire en assurant *enfin bon on n'est pas comme ça nous* (54). Ceci est dit avec la même persuasion nonchalante, avec la même prosodie « hypocrite » que le *nonnon* (55) de Rémi. Tous les deux expriment ainsi que ce qu'ils nient est en fait quelque chose dont ils tireraient une certaine fierté s'ils le faisaient. La prosodie « hypocrite » sert à laisser l'interlocuteur dans le doute, à laisser entendre que ce qui vient d'être dit n'est pas toute la vérité. Il s'agit d'une assertion déguisée, une antiphrase ironique (cf. Fromilhague 1995 : 104). Avec cette figure de style, Romain et Rémi restent dans l'action imaginaire, en se représentant toujours comme des héros secrets.

Ce dernier point est justement ce qui me semble le plus important dans cet extrait : le fait de rêver d'abord d'une situation où les Lutinistes seraient dans la position de victimes, de méconnus, pour ensuite s'imaginer leur vengeance. Que les deux scénarios soient situés dans deux époques différentes n'y change rien : les pratiques du Moyen Age sont choisies pour leur pittoresque, puisqu'un carcan et des légumes pourris sont plus concrets que, par exemple, des articles méprisants de journaux. Et puis l'idée d'une foule enragée augmente le sentiment de la valeur propre des Lutinistes, qui peuvent se sentir comme des martyrs de la cause.

La construction collective (imaginaire) de batailles contre les « flics », est un des sports favori des Lutinistes. La fonction de ce divertissement est claire : c'est le renforcement du sentiment de groupe qui se produit quand on se réunit contre un ennemi

⁴²⁰ Ces tronçons de fil électrique sont gardés que pendant une certaine période dans la cour, période durant laquelle le groupe a des problèmes avec une personne qui envoie des menaces. Comme ce sont des problèmes personnels, je n'en parlerai pas ici. Les Lutinistes ont également peur d'une expulsion pendant laquelle la police pourrait les agresser physiquement.

commun, et surtout, par l'exagération de leur force et de leur extrémisme, un ancrage politique clair et positif.

L'exemple partage les caractéristiques suivantes avec le premier : la signalisation des références communes, un défi, l'évocation des « Leitbilder » communs, le rire collectif, la coénonciation et l'utilisation de l'indicatif.

VII.3.2 Auto-stylisation ou : Nous sommes les squatteurs méchants

Les extraits qui suivent montrent une auto-stylisation comme squatteurs qui ne reculent devant rien pour aboutir à leurs fins. J'ai présenté les trois possibilités de produire une stylisation que décrit Spiegel (1997 : 291-294) dans I.6.3 ; il s'agit soit de « la reproduction de modèles de textes disponibles », phénomène que l'on rencontrera dans **madame Debazeille**⁴²¹, soit de « la reproduction de modèles de pensée disponibles » (par des stéréotypes et des topoï), comme dans **on ira chez vous**, soit de « la reproduction de modèles d'idées » qui joue un rôle dans toutes les actions imaginaires.

Ce sont des actions imaginaires de ce type là qui se produisent le plus souvent dans le groupe, et il ne s'agit souvent « que » de remarques dérisoires accompagnées de rires comme dans le premier exemple. Des plaisanteries et des actions imaginaires autour du thème « squatt » comme dans **on ira chez vous** sont très nombreuses dans la vie quotidienne du groupe. Le deuxième exemple, **madame Debazeille**⁴²², montre, comme la deuxième partie de **légumes pourris**⁴²³, la vengeance imaginaire qui frappe un « ennemi » des Lutinistes, type discursif également courant pour l'interaction du groupe. Dans l'exemple **grève des poubelles** sont mélangés des éléments politiquement corrects (soutenir une grève) et d'autres qui sont pour le groupe normalement inacceptables, car nuisibles aux voisins (jeter ses ordures *devant chez les autres*) ; il s'agit d'un exemple pendant lequel les participants commencent, pendant quelques instants, une discussion sérieuse avant de retomber dans l'imaginaire. C'est le seul exemple dans mes données qui se termine par une demande de retour à l'ordre.

VII.3.2.1 *on ira chez vous*

Contexte : Le groupe se demande comment rassurer le voisin (Monsieur Molno) qui habite le même immeuble (cf. I.2.1) et qui loue de manière légale son appartement. Apparemment, il a un peu peur des squatteurs. Comment le persuader du fait que personne ne veut le déranger, même si le groupe a le projet d'ouvrir jusqu'à l'appartement vide en face du sien ? Gisèle constate qu'il serait mieux de ne pas trop le tenir au courant de leurs activités pour éviter de l'inquiéter.

⁴²¹ Spiegel parle de l'utilisation de modèles de textes socialement conventionnalisés comme « le parler de l'expert », « le parler du démocrate », etc. Dans notre cas, le modèle de texte reproduit est celui d'un texte écrit, d'une carte de vœux.

⁴²² Je n'ai pas changé son nom puisqu'il s'agit d'un personnage public.

⁴²³ Pour des raisons de classification, **légumes pourris** aurait dû avoir sa place dans ce paragraphe, mais j'ai préféré, pour une meilleure compréhension de l'exemple et de son contexte, ne pas le couper en deux parties.

1 GS: peut-être même pas la peine de dire tout ça (xxx) . enfin: faut se méfier
2 quoi ça peut l'inciter euh [(xxx) d'est . c'est con mais euh . dire euh

on ira chez vous (R2/668-692)

3 AX: [hm
4 hhhinh on sait pas ce qui va se passer par la suite
5 nt-----
6 euh huhuhu[haha hehehehe hhh éhé monsieur hein[^]
7 nt-----
8 [tu TEs rient-----
9 HE: si vraiment on n'a pas d'autre place on ira emménager chez vous[^]
10 SA: hmhm=
11 nt-----
12 GS: =hinh hinh[hinh hinh hinh
13 nt-----
14 RI: [(xxxxxxx) hin hin
15 nt-----
16 SA: [hihi
17 nt-----
18 GS: [he he
18 nt-----
20 VE: hm
21 nt-----
22 PAUSE 1,5s
23 GS: non c'est pas forcément lui en dire trop[^] mais juste présenter les
24 nouvele^{ts} occupants des nouvele:les de l'appart qui: (va s'agrandir?)

Dans ce court exemple, la partie verbale de l'action imaginaire consiste en deux tours de parole dans lesquels Gisèle et Pénélope s'adressent de manière fictive, en discours direct, au voisin. Elles construisent cette séquence ensemble, en coénonciation, en synchronisant leurs énoncés au niveau morphosyntaxique. Cette contribution est saluée des rires de plusieurs interlocuteurs.

L'énoncé de Gisèle est déjà parsemé de rire à la ligne 4, et à la ligne 6 il se transforme en un rire qui invite les autres à rire avec elle : « speaker himself indicates that laughter is appropriate, by himself laughing, and recipient thereupon laughs » (Jefferson 1979 : 80). Et effectivement, le groupe fait chorus et l'accompagne encore quand elle s'adresse au voisin avec un *éhé monsieur hein* □ (6), imitant un adolescent mal éduqué.

Selon Brünner (1991 : 7), choisir un discours direct au lieu d'un discours indirect en rapportant des bribes de conversation ou des histoires à quelqu'un, attribue à ce qui est raconté un caractère de mise en scène, et prend l'interlocuteur actuel à témoin. Même si dans notre cas, Gisèle n'évoque pas des choses déjà dites, mais un dialogue imaginé, le mécanisme décrit par Brünner est applicable ici : le discours direct transforme son discours en scénario, et comme il s'agit d'un discours fictif, ses interlocuteurs ne sont pas pris à témoin, mais invités à ajouter leurs idées pour la continuation de la mise en scène. C'est Hélène qui propose une suite à l'apostrophe légèrement grossière de Gisèle, un énoncé aussi peu poli que ce début, qui met le voisin devant un fait accompli (9). Il y a une solidarité manifeste entre les deux unités produites par Gisèle et Hélène, « qui leur donne l'apparence d'avoir été produites par un seul locuteur » (cf. définition de

« coénonciation » *supra*).

Dans la conversation imaginée avec le voisin, les participants jouent avec l'image *présumée* que le voisin (représentant de la société) a dans la tête comme stéréotype du squatteur. Ils présentent cette image de façon hyperbolique : il s'agit ici de la crainte de pouvoir perdre même son propre appartement parce que des squatteurs n'ont pas de scrupules quand ils ont choisi un lieu à habiter⁴²⁴.

Le groupe se moque de cette typisation (cf. « la reproduction de modèles de pensée » de Spiegel, décrite dans I.6.3) et exagère le stéréotype jusqu'au grotesque, en le vivant et en agissant de manière imaginaire. Il accepte de cette façon le rôle de l'« outsider » social (distanciation par contraste), l'admet par cette performance et se complaît dans cette image. Ce type d'action imaginaire joue un grand rôle pour le sentiment de groupe et de collectivité, car on touche ici des aspects de base du système de valeur des Lutinistes.

La même idée, c'est-à-dire d'aller squatter chez le voisin, se présente sous une autre forme, cette fois-ci sans plaisanterie, plus tard dans la même réunion, quand Rémi raconte comment ils ont « ouvert » les premiers appartements dans l'immeuble. Gisèle s' imagine tout de suite que les voisins ont dû avoir peur d'une effraction de leur propre appartement⁴²⁵ :

- | | | |
|----|-----|--|
| 1 | RI: | mais euh ce que ce qui ressortait de l'entretien entre: l'assistante et |
| 2 | | Pierre ? c'était euh . euh ces ces pauvres époux Molino ? ils sont |
| 3 | | terrorisés (5s) puisque apparemment ? quand on a ouvert les deux |
| 4 | | apparts d'au-dessus on avait bien calculé on était sûrs qu'ils étaient pas |
| 5 | | dans l'immeuble et apparemment ils étaient chez eux et on a fait un |
| 6 | | BRUIT mais un BRUIT euh= |
| 7 | GS: | =haiaiaï (mais ils ont dû FLIPPER ils ont dû croire que= |
| 8 | RI: | [hallucinant |
| 9 | RI: | =hmhm= |
| 10 | GS: | =que vous alliez chez eux après: ou chais pas quoi= |

R2/1254-1266 :

- | | | |
|----|-----|---|
| 11 | RI: | =ben je pense qu'ils ont dû croire des trucs comme ça . (x[xx) |
| 12 | GS: | [ou que ou |
| 13 | | que vous vous trompiez d'appartement euh (xx) aller chez eux euh= |

Je cite ce passage pour souligner que les actions imaginaires ne surgissent pas du néant ; elles sont toujours basées sur la réalité quotidienne des participants, sur une chose ayant une importance plus ou moins fondamentale pour les interlocuteurs, que cette réalité ou cette chose apparaisse d'une manière concrète comme ici dans le

⁴²⁴ Crainte évidemment non fondée, car l'idéologie des squatts (politiques) est d'investir des maisons ou des appartements vides.

⁴²⁵ Est-ce que ce passage est d'une façon ou d'une autre la suite de *on ira chez vous* ? La question se pose d'autant plus que c'est encore Gisèle qui parle. Même s'il n'y a pas lieu de s'y attarder, c'est une question que je me suis posée et à laquelle je n'ai pas trouvé de réponse satisfaisante.

discours collectif ou non.

VII.3.2.2 madame Debazeille

Contexte : Romain raconte que la maire du septième arrondissement, donc de l'arrondissement dans lequel se trouve La Lutine, Mme Debazeille, est à l'hôpital. Mme Debazeille avait promis depuis longtemps de s'employer à la légalisation de la Lutine ; jusqu'à ce moment-là, elle n'a pourtant pas soutenu ce projet. Cela et le fait qu'elle soit une élue⁴²⁶, de droite qui plus est, explique l'hostilité du groupe vis-à-vis de Mme Debazeille.

1 RO: [madame Debazeille la maire du septième est à
2 l'hôpital]↑ . un petit truc
3 AX: et [alors]↑
4 RI: [c'est vrai]↑
5 GI: hm hm [hm hm
6 rit-----
7 AX: [hm hm
8 rit----
9 RO: [on peut lui envoyer des fleurs si on veut hhhh
10 rit---
11 AX: (xxx) avec tous nos remerciements
12 XI: (xx)
13 GS: hm hm
14 rit----
15 AX: voilà on était expulsé [on a été expulsé
16 GS: [ha
17 rit
18 GI: ou alors un petit mot gentil etcé]téra
19 RI: [(guili guili guili guili?)
20 GI: voilà pour vous .. avec nos sincères salutations et un grand merci
21 ironique
22 XX: (x)
23 PAUSE 3s.
24 GI: puis derrière ha ha ha ho ho
25 rit à haute voix

madame Debazeille (R2/1423-1460)

⁴²⁶ N'oublions pas que nous sommes dans un milieu anarchiste.

26	GS:	hmhm[hmhmhm=
27		rit-----
28	RO:	[hhh
29		rit--
30	Gl:	=pyerk yerk yerk yerk (xxxxx)
31		rit de manière théâtrale
32	AX:	là-dessus une fleur brodée avec un pied de biche et une corde
33	Gl:	[hm hm hm hm hm
34		rit-----
35	RO:	[hhhh
36		rit--
37	FAUSE	20s
38	AX:	qui a envie de voir Mclno↑

L'annonce *madame Debazeille la maire du septième est à l'hôpital (1/2)* ne suscite au premier moment que des questions peu intéressées et des rires amusés. Romain propose de lui envoyer des fleurs (9) – un geste tout à fait conforme à l'usage social, mais marqué ici de manière ironique, par le contexte, vu les sentiments du groupe vis-à-vis d'elle, ainsi que par la prosodie (ce qui se remarque dans le rire à la fin de son énoncé). Soulignons que Romain formule cette proposition à l'indicatif.

Alex poursuit l'idée de Romain en formulant le texte d'une carte qui pourrait accompagner les fleurs. Il commence avec une formule standardisée, *avec tous nos remerciements* (11), qui ne s'utilise pourtant pas pour une carte de vœux à une malade. Son énoncé n'est pas marqué d'une intonation ironique. Il ajoute, au lieu du nom de l'expéditeur, la phrase *voilà [...] on a été expulsés* (15), comme accusation contre la maire – qui n'y est pour rien, car Alex parle de l'expulsion de Loziz⁴²⁷ qui a eu lieu à la Croix-Rousse et non pas dans le septième ; ceci n'a pourtant pas d'importance pour le groupe, car les maires sont considérés comme des représentants du pouvoir hostile, et donc tous à « mettre dans le même sac ». Gisèle accompagne ces propos avec des rires brefs.

Gilles propose une autre formulation, et s'adresse finalement directement à la maire : *voilà pour vous [...] (20)*. Son *grand merci* (20) est fortement ironique. La suite de ses idées sur le sujet se perd malheureusement dans son propre rire que les autres partagent – il s'agit, comme dans l'exemple précédent, d'un rire qui invite les autres à participer, dans la seule attente d'une idée amusante.

Alex fournit ensuite le point culminant de l'action imaginaire. Il complète la lettre à la maire avec *une fleur brodée, un pied de biche et une corde* (32). Ce mélange curieux symbolise une sorte de sceau, d'armoiries du groupe : la fleur brodée comme concession au dessin usuel des cartes de vœux et le pied de biche et la corde dans la tradition de symboles comme le marteau et la faucille ou le calumet de paix et la mitrailleuse⁴²⁸. Le

⁴²⁷ Ou d'une éventuelle expulsion de la Lutine que rien n'annonce pourtant dans un futur proche.

⁴²⁸ Symbole de la « coalition » entre les Black Panthers et les Yippies, 1969. Les Yippies étaient des Hippies politiquement engagés du « Youth International Party », une organisation protestataire (cf. Kemper 2001 : 345).

pied de biche est l'outil le plus important, l'« arme » de la lutte des squatteurs.⁴²⁹ La corde est sans doute le symbole du sort qu'il faut réserver aux « oppresseurs » dans la bonne tradition anarchiste⁴³⁰. La corde pourrait aussi constituer une invitation au suicide pour la maire (« prenez cette corde et pendez-vous »).

Ici plusieurs personnes, entre autres Gilles qui d'habitude ne participe pas (ou très peu) activement aux moments sérieux des réunions, coopèrent pour développer ensemble l'action imaginaire qui, cette fois-ci, n'a pas le caractère scénique des premiers exemples. Son contenu est la composition ou bien la description de la carte de vœux à la maire.

L'hostilité envers le monde « ennemi » extérieur est atténuée par la « vengeance » fictive collectivement construite. Une action réelle n'est plus nécessaire, l'imagination et surtout la construction *collective* de cette action imaginaire suffisent pour renforcer le sentiment de groupe, de collectivité, ne serait-ce que par l'emploi du pronom personnel *on* (9, 15) et du pronom possessif *nos* (11, 20). La caricature de l'usage social d'envoyer des vœux à des notables malades exprime comme en passant une critique de cet usage, ressenti comme hypocrite.

L'exemple se distingue par une coopération entre les participants, par la participation active d'une personne qui est plutôt passive pendant le reste du temps, par l'évocation de références communes, par le rire collectif et par l'utilisation de l'indicatif.

VII.3.2.3 la grève des poubelles

Contexte : Le groupe est en train de parler du ménage de la cage d'escalier, ce qui peut être la raison pour laquelle Sylvie pense à un autre élément de l'hygiène quotidienne, les déchets. Elle évoque la « grève des poubelles », c'est-à-dire celle des éboueurs, qui dure depuis quelques jours, et elle demande au groupe de se pencher sur la question de ce qu'il y a à faire. Dans le groupe, c'est par des slogans comme *soutien à ... !* (9, 10) qu'on souligne rituellement ce qui est perçu comme étant le « vrai » rôle du groupe.

⁴²⁹ Le pied de biche sert à ouvrir des portes et/ou des fenêtres de maisons ou appartements vides.

⁴³⁰ « Si tu veux être heureux, nom de Dieu, pends ton propriétaire ! » (*La chanson du Père Duchesne*, fin XIXe siècle).

1 SY: ah ouais , alors , il y a un autre truc¹ , c'est la grève des poubelles est-
2 ce qu'on on² : jette les poubelles à la déchetterie³ ou on les laisse
3 [xxx]
4 JA: s'entasser et on fout le ouaille
5 MK: [non on les
6 SY: on les laisse⁴ , on fout le ouaille=
7 MK: ouai
8 tout le monde parle en un éme temps-- [-----]-----
9 XX: [soutien à la grève
10 SY: [soutien à la grève]⁵ .
11 zanna
12 RA: on met toutes les poubelles
13 RI: [faudrait
14 MK: [hi]hi
15 nt--
16 AX: [on en rajoute]⁶
17 RI: non faudrait commencer à récup des cartons à les mettre dedans et à
18 les poser sur euh pas sur le trottoir parce que ça empêche les gens de
19 [passer devant l'école⁷ mais plutôt euh si il y a [des places entre les
20 MK: [oui c'est vrai
21 les voitures
22 SY: [ouais mais , tu vas pas
23 laisser devant non c'est crade⁸ quoi
24 GS: [ouchhoho
25 nt-----
26 RI: [ouho c'est com]me plein de [gens
27 [une ou deux autres personnes parlent de façon incompréhensible
28 JA: [mais non]⁹ c'est bien que si tout le monde
29 fait ça¹⁰ c'est bien visible et puis nous euh [ça nous fait pas
30 SY: [ouais¹¹ mais euh sur le
31 trot]toir d'en face]¹²
32 XI: [tousser
33 AX: sinon est-ce qu'on peut euh=
34 =lou/Ecoute [-----
35 GS: [hahahaha devant chez les [autres hmhm hm
36 nt-----
37 RI: [tousser]¹³
38 AX: genre euh [je veux bien juste finir la point par exemple et puis
39 GS: [hmhmhm
40 nt-----
41 SY: hm
42 AX: passer [au point [d'après¹⁴ (xxx)
43 XX: [hm
44 SY: [ouais excusez-moi excusez-moi

la grève des poubelles (R7/2442-2488)

45 XX:

[hm

C'est Sylvie qui introduit le thème « grève des poubelles ». Elle propose deux attitudes et comportements qui y sont adaptés: : *on jette les poubelles à la déchetterie* (2)(la solution « propre ») ou *on les laisse s'entasser et on fout le ouaille* (2/4). La première solution est celle d'un citoyen responsable, qui règle les problèmes lui-même et qui n'attend pas de manière passive qu'ils soient réglés par l'État. La deuxième solution serait un soutien à la grève : ce n'est pas seulement l'attente passive (*on les laisse s'entasser*), mais c'est aussi *foutre le ouaille*. Ce qu'elle entend par « foutre le ouaille » (expression argotique qui veut dire « semer le désordre ») n'est pas claire – peut-être mettre des ordures autour des poubelles, renverser les poubelles, etc. – il s'agit en tout cas d'une activité qui dépasse le simple rajout d'ordures.

Comme personne ne réagit, elle répète la deuxième proposition (6) – celle qui

demanderait le moins d'effort. Maika⁴³¹ approuve avec enthousiasme (7), et cela fait rire tout le groupe. Ceci brise la glace : une personne scande *soutien à la grève*⁴³² (9); Sylvie répète avec la même intonation⁴³³ (10), comme on le ferait pendant une manifestation. Raymond et Alex surenchérissent : *on met toutes les poubelles/on en rajoute*⁴³⁴ (12, 16). Ces propositions sont formulées à l'indicatif, et cela indique – à première vue paradoxalement – qu'il ne s'agit pas de propositions sérieuses, contrairement à celle que Rémi exprime au conditionnel juste après : *faudrait commencer à récup des cartons* (17). Tandis que Raymond et Alex restent dans l'action imaginaire, Rémi réfléchit réellement à ce que le groupe peut faire, ce qui se montre par le mode qu'il emploie, mais aussi par la longueur et le contenu de son tour de parole pendant lequel il formule de façon posée l'idée qui lui vient, en prenant en compte les passants et la réalité quotidienne (les voitures garées devant la maison, le trottoir étroit, etc.) – prévenances qui contrastent avec l'aspect asocial mis en avant dans l'action imaginaire.

C'est Sylvie qui coupe l'élan de Rémi en s'indignant : *tu vas pas laisser devant: non c'est crade* □ (22/23). Il s'agit d'une fausse irritation ici, quand on la juge par ce qu'elle avait dit au début de l'exemple, et perçue comme telle par Gisèle qui rit. Rémi et Jacques la prennent au sérieux et donnent des réponses adaptées, Rémi en précisant que cela sera sale aussi chez les autres (26), et Jacques en faisant un petit discours sur la manière dont fonctionne un soutien à la grève (28/29). Tout ce petit passage, depuis la longue intervention de Rémi, marque un retour au mode de discussion sérieux (même la fausse indignation de Sylvie et le rire de Gisèle en font tout à fait partie).

Le groupe retombe pourtant dans l'action imaginaire quand Sylvie propose de mettre les poubelles *sur le trottoir d'en face* (30/31), ce qui lui gagne le rire (légèrement retardé) des autres, et une paraphrase en écho de Gisèle : *hahaha devant chez les autres* (35). Dans la paraphrase, Gisèle concrétise ce que Sylvie vient de dire et met le doigt sur le fait que des libertés qu'on prend peuvent toucher le bien-être des autres. Son énoncé est accompagné de ses propres rires et de ceux de Rémi.

Alex met fin à l'hilarité générale en demandant (il s'agit de son deuxième essai après la ligne 33) qu'on continue avec les points de l'ordre du jour (38). Sylvie, en tant que « coupable » de l'introduction d'un thème hors sujet et d'une action imaginaire, s'excuse

⁴³¹ Maika est l'aînée de la famille sans papiers qui habite à la Lutine.

⁴³² Avoir l'idée de soutenir une *grève des poubelles* est, à mon avis, une idée qui viendrait aussi difficilement à l'esprit d'un citoyen lambda (je ne trouve pas de meilleur terme) qu'un soutien à une grève de bus. Ce sont des grèves dont on peut comprendre la motivation, mais qui créent tellement d'inconvénients pour la vie quotidienne que la population ne les endure la plupart du temps qu'avec agacement.

⁴³³ Elle ajoute l'exclamation arabe *zarma*, et ce n'est pas la première fois pendant cette réunion. Sylvie est la seule personne dans le groupe qui utilise abondamment le parler jeune (et donc souvent influencé par l'arabe), de façon quelque fois arbitraire.

⁴³⁴ Cette escalade n'est pas la première que nous rencontrons dans la description des actions imaginaires (cf. le *très pourris* de Pierre dans *légumes pourris*, pourtant moins prononcé que l'exemple ici). Ajouter une couche à ce que développent les interlocuteurs est un excellent moyen de construction collective d'une action ou histoire imaginée.

après du groupe (44) – l’intonation de ses excuses ne montre pas si elle est sincèrement désolée ou si elle n’est pas en train de traiter Alex de rabat-joie.

Soulignons les points importants de cet exemple :

- L’action imaginaire tourne cette fois-ci autour d’un autre thème du monde des squatteurs : le soutien à une cause politique, avec des allusions à une manifestation (*soutien à la grève*).
- Il y a une interruption de l’action imaginaire par Rémi, qui se met à faire des propositions sérieuses, ce qui initie une courte discussion. Le changement de mode de l’interaction est indiqué par un changement de mode grammatical (indicatif □ conditionnel). Nous avons déjà rencontré ce phénomène dans *légumes pourris* .
- La coopération se manifeste ici, entre autres, par la répétition d’un énoncé (*soutien à la grève*), une surenchère (*on met toutes les poubelles; on en rajoute □*) et la précision du contenu de l’énoncé d’un interlocuteur (*hahaha devant chez les autres*).
- L’action imaginaire est interrompue par Alex, qui y avait participé à un moment, mais qui veut revenir à l’ordre du jour.
- Le petit côté méchant, le malin plaisir qu’on a déjà rencontré dans *madame Debazeille* se dirige contre les voisins ici – des gens qu’on a l’habitude de prendre en compte. Le *politiquement correct* qui guide normalement l’interaction ⁴³⁵ (entre autres verbale) du groupe peut être mis de côté dans ces moments d’action imaginaire, qui ne représentent donc pas seulement des *intermezzos* dans le déroulement sérieux de la réunion, mais qui peuvent aussi offrir un « moment de repos du politiquement correct ».

Ceci nous mène directement aux prochains exemples.

VII.3.3 Appropriation et ridiculisation des normes de la société

Ce sous-groupe d’actions imaginaires renforce comme les autres le sentiment de groupe, mais cette fois-ci ni par l’auto-exaltation, ni par l’auto-stylisation du groupe, mais par la caricature des valeurs, normes et règles de comportement dominantes dans la société. Celles-ci sont poussées à l’absurde par appropriation puis déformation. Ce type d’action imaginaire se distingue des premiers par le fait que les actions imaginées sont des actions qu’on ne *souhaiterait* pas réaliser, qui vont à l’encontre des normes et des idées politiques du groupe, en trouvant des « solutions » à un problème qui sont les solutions de la société dont on veut se distancier, solutions considérées comme simplistes et oppressives, ne prenant pas l’individu en compte ou encore appliquant des principes capitalistes. C’est pour cette raison-là que le mode conditionnel y est employé.

Nous allons voir que les exemples sont plus courts et moins sophistiqués que ceux du paragraphe précédent ; ils ne partagent pas toutes les caractéristiques de ceux-là, surtout au niveau de la forme, la fonction restant la même.

⁴³⁵ Le fait que ces efforts pour interagir de façon politiquement correcte ne réussissent pas toujours semble évident. L’analyse de cet exemple et d’autres de *l’inspection du travail* sont les points les plus intéressants de l’analyse de l’interaction verbale à la Lutine (cf. chapitre VI).

Contexte : L'exemple suivant est un extrait d'une discussion sur le gardien de l'immeuble et son fils qui continuent à passer plus ou moins régulièrement pour nettoyer la cage d'escalier. Le fait qu'une personne extérieure (un jeune de surcroît⁴³⁶) fasse le ménage, donc du travail pénible, dans l'immeuble, est gênant car contraire aux principes du groupe. De plus, il semble que le travail ne soit pas bien fait.

1 JA: mais il nettoie rien
 2 SY: ben nous on [nettoie hein ^
 3 RA: [ben c'est son son fils qui nettoie
 4 JA: hm
 5 RA: son fils il va venir les dimanches ^ il me disait par exemple . fin: il c'est
 6 encore un peu les vendredis ^ là . parce que c'est les vendredis qu'il
 7 passe là . et il va: venir le dimanche
 8 JA: mais il est venu ces derniers temps ^ là nettoyer là ^
 9 RA: ouais . vendredi
 10 JA: heinhein
 11 AX: on pourrait le balancer à l'inspection du travail
 12 JA: grrmpff
 13 nt-----
 14 EL: [hmmmpff hi hi hi
 15 nt-----
 16 GH: [hm hm hm . comment se com[porter avec (xxx)
 17 nt-----
 18 SY: [non mais il y a moyen de négocier avec
 19 le fils . un dimanche on capte le fils est . on fait on va faire un double
 20 des clefs ^ .

inspection du travail (R7/809-827)

Cet exemple montre qu'une action imaginaire peut n'être constituée que d'un seul énoncé verbal (11) et des rires qui le suivent.

Le principe « tout ce qui est illégal⁴³⁷ devrait être dénoncé à la police » est contraire au catalogue des normes des Lutinistes. Avec la remarque *on pourrait le balancer à l'inspection du travail* (11) comme proposition imaginaire d'action, Alex caricature le citoyen trop zélé qui ne trouve pas d'autre solution à un problème qui ne le concerne d'ailleurs pas que de porter plainte pour « travail au noir » contre son voisin. Dans la pensée majoritaire, l'idée de dénonciation est aussi connotée négativement ; en fait, la dénonciation est une sorte d'extrême de ce que les Lutinistes peuvent reprocher à la société. Le reproche se fait finalement quand même sur la base de valeurs qui sont celles de cette société : les Lutinistes ne sont ni contre le travail des mineurs⁴³⁸, ni contre le travail au noir⁴³⁹.

⁴³⁶ Cf. Raymond R6/1107-1009 : *de voir le gamin de dix-sept ans qui faisait notre ménage que nous on fait une sieste. c'était ça me faisait chier quoi ... vraiment.*

⁴³⁷ Le concierge commet un délit en faisant travailler son fils sans le déclarer.

⁴³⁸ Il sont majoritairement pour l'abolition du statut de l'enfance parce qu'elle est considérée comme réductrice de droits d'une manière générale ; s'ils ne considèrent pas le travail comme un privilège (cf. II.2.2 et II.3.1), ils ne considèrent pas non plus que les critères d'âge doivent y jouer un quelconque rôle.

Alex provoque des rires du groupe, pas de l'indignation. Le groupe a tout de suite compris et jugé son propos comme humoristique – même si celui-là est prononcé avec une prosodie complètement neutre, pas marquée. Des mises en scène d'indignation sont, dans le cadre des actions imaginaires, non préférées⁴⁴⁰ ou plutôt elles ne sont tout simplement pas possibles dans ce cadre, car des réactions indignées montreraient la non-compréhension des interlocuteurs et ainsi l'échec de l'action imaginaire⁴⁴¹. Les membres de la Lutine se plaisent, comme on l'a déjà vu dans l'exemple précédent, de temps en temps dans ce « politiquement incorrect » en imaginant des actions qui sont diamétralement contraires à leurs propres valeurs et à leur propre idéologie.

L'évocation de comportements non conformes à la vision du monde des Lutinistes, et les rires qui suivent, renforcent l'image antipathique de la société extérieure au groupe, et la barrière mentale avec laquelle le groupe s'en protège. Le prochain exemple relève du même domaine.

VII.3.3.2 *balayer*

Contexte : Le groupe parle de l'entretien de l'immeuble. Raymond dit que cela le *fait chier* qu'un *gamin de dix-sept ans* fasse le ménage. Pour mettre fin à cette situation, on se dit que peut-être les habitants eux-mêmes pourraient balayer la cage d'escalier (soulignons que les Lutinistes ne sont pas gênés à cause de la saleté, mais du fait que c'est ce *gamin* qui s'en occupe).

1 RA: ben . qui veut balayer↑

balayer (R6/1208-1226)

⁴³⁹ Sauf s'il mène à l'exploitation (de sans-papiers, par exemple).

⁴⁴⁰ Je ne dirais pas, comme Christmann (1996 : 75) le constate pour ses groupes d'écologistes, que des mises en scène d'indignation sont non préférées en général dans les conversations à la Lutine, mais que c'est le cas dans le cadre des actions imaginaires.

⁴⁴¹ Le prochain exemple semble contredire ce principe, car il s'y trouve effectivement de l'indignation – toutefois, elle ne sera pas réelle, mais *feinte*. Nous verrons cela plus en détail.

2 GS: balais hhh h[hinhinhin
 3 nt-----
 4 NI: [hahahahhi (il va se réveiller?) hihihhi
 5 nt-----
 6 RO: non voilà ce qu'on pourrait dire c'est que tout l'immeuble pourrait
 7 euh . débloquent un salaire↑ pour quelqu'un de l'immeuble qui
 8 s'occuperait de la cage d'escalier
 9 NI: cho:hohch
 10 nt-----
 11 GS: [hhi il est con
 12 nt-----
 13 RA: 'tain mais alors . dehors↑
 14 RO: héhé . ben: chuis comme ça hh(xox)
 15 nt-----
 16 RA: (xxxxxxxxxxxx) c'est qui l'exploitateur
 17 XX: ouais (xx)
 18 GS: mais sinon ça existe euh . il y a dans plein de locataires d'immeubles
 19 euh c'est c'est locataires qui s'o- qui s'occupent de l'entretien

La question rhétorique de Raymond, *qui veut balayer* □ (1), lui est renvoyée par Gisèle qui lui suggère en riant de le faire lui-même (2), et par un rire prolongé de Nicola (4). Romain propose, de façon prosodiquement non marquée, mais formulée au conditionnel, que le groupe paie un de ses membres pour faire ce travail (6-8). Ceci est évidemment scandaleux, car un des principes auxquels tient le groupe, souvent répété, est de fonctionner le plus possible « en dehors des rapports marchands » ; personne dans le groupe n'accepterait ni de faire ce travail en se faisant payer par les autres, ni de donner de l'argent à un membre du groupe pour, finalement, en faire son employé. Les réactions à cette proposition sont différentes ; d'un côté, on a le rire de Nicola et de Gisèle (qui traite Romain – gentiment – de *con*, 11), qui s'amuse de ce que Romain vient de dire. D'un autre côté, on a la fausse indignation de Raymond (13) qui se montre « révolté » par l'énoncé de Romain et répond de façon politiquement correcte en l'invitant à quitter la pièce et en le traitant d'*exploitateur* (il est très possible qu'il se trompe volontairement en utilisant ce dérivé qui n'existe pas et qui souligne sa fausse indignation). Romain, par contre, se stylise comme « méchant » en utilisant avec fierté la fausse assurance *ben: chuis comme ça hhh* (14), en riant (on se rappellera de l'antiphrase ironique dans *légumes pourris* : *on n'est pas comme ça nous*).

Plus tard dans la discussion, le point est encore une fois soulevé, cette fois-ci de façon sérieuse⁴⁴², parce que Mohamed⁴⁴³ propose de s'occuper de la cage d'escalier. Après une courte discussion⁴⁴⁴, on décide que trois personnes vont la nettoyer un jour avant que le fils du gardien ne vienne le faire, pour lui *couper l'herbe sous le pré*⁴⁴⁵

⁴⁴² J'ai déjà mentionné ce genre de schéma dans *on ira chez vous* .

⁴⁴³ Le père de la famille sans papiers.

⁴⁴⁴ Entre Gary, Sylvie, Jacques, Pénélope et Raymond.

⁴⁴⁵ Expression corrigée de *couper l'herbe sous le pied* par Alphonse, R7/2524.

(Raymond R7/2510-2512), en se disant que si le travail est déjà fait et les escaliers propres, le fils du gardien ne va pas se mettre à les nettoyer. C'est Alphonse qui remarque *mais il va le faire quand même* □ *hein parce qu'il estime qu'il: c'est euh: . propre ou pas je veux dire il* □ *vient pas en sachant si c'est sale* □ *hein il vient: . parce qu'il faut le faire* (R7/2523-2526). Ici se heurtent deux conceptions de travail : le travail qu'il faut faire parce qu'on est payé pour, même si le travail n'a pas de sens, comme de nettoyer la cage d'escalier qui vient d'être nettoyée (= fils du gardien comme représentant du monde salarié), et le travail qu'il faut faire parce qu'il y a une nécessité de le faire, comme de nettoyer parce que quelque chose est sale (= gens de la Lutine).

VII.3.3.3 des petites cartes

Contexte : Pendant la deuxième réunion après l'emménagement de Loziz, les participants parlent du mode de leur futur cohabitation. Pénélope propose des réunions communes des *gens d'en bas et d'en haut* (R3/2209), c'est-à-dire du premier et du troisième étage, ou au moins des moments à passer ensemble :

1	FE:	[et euh . à la limite définir un moment où on peut se retrouver
2		dans un lieu collectif euh . que ce soit en haut ou en bas pour euh .
3		autre chose que pour discuter on peut manger ensemble ou des
4		choses comme ça
5	RO:	ben ça ça dépend de si on s'invite ou pas
6	FE:	ouais . [si on s'aime pas on s'invitera [pas
7	GS:	[xxxx)
8	RO:	[hhhhhh[hhh
9		nt-----
10	Xf:	[xx)xxx)
11	RY:	[xxxx) des petites
12		lettres deux jours à l'avance l' mignon
13	FE:	des cartes tu veux dire
14	RY:	des petites cartes
15	Xf:	(xxxx)x(
16	RY:	[le collectif Loziz

des petites cartes (R3/2213-2235)

17	PE:	hm hm
18	RY:	invite cordialement
19	EL:	hmhm hm
20		nt-----
21	RY:	[ses voisins du de [l'étage euh (d'en dessous?)
22	Xf:	[(Véronique?) (xx)
23	PE:	moi chuis pour (xxxx) parce qu'on voit le crayon Part Dieu: et c'est pas
24		très beau alors=

Dans cet exemple, le groupe se moque de la complication des rapports entre les gens de l'exogroupe, en l'exagérant. A la Lutine, la porte de l'appartement collectif⁴⁴⁶ est,

⁴⁴⁶ Au moment de R3, l'appartement collectif de Loziz n'est pas encore définitivement installé.

par un système de clefs cachées, ouverte aux membres des deux sous-groupes, et à beaucoup d'autres amis qui n'y habitent pas. Manger ensemble est la norme : on s'auto-invite, on invite au dernier moment, on apporte des choses à manger et à boire sans prévenir, etc.

Après l'intervention de Pénélope, qui propose ce qui est déjà bien établi à la Lutine (1-4), Romain déclenche une action imaginaire en évoquant la possibilité qu'il n'y ait pas d'invitation réciproque (5), ce qui supposerait que ces invitations seraient nécessaires. Pénélope est d'accord et ajoute catégoriquement *si on s'aime pas on s'invitera pas* (6), ce qui fait rire Romain et inspire à Rémy toute une série de tours de parole entrecoupés (11/12, 14, 16, 18, 21) ; soutenue par des signaux d'écoute (*hm □ hm*) et des petits rires de Pénélope et Elenie (17, 19). Les *petites lettres* dont il se moque (en les traitant de *mignon*, 12) sont corrigées en *cartes* par Pénélope (13) ; un défi souligné par la formulation métadiscursive *tu veux dire*. Rémy accepte la correction et formule, petit à petit, le texte sur la carte d'invitation.

Avec ce dernier exemple, qui sans doute n'est pas le plus spectaculaire, j'aimerais pourtant souligner que le groupe est capable de ridiculiser les normes et valeurs de la société avec des moyens très subtiles, et que le politique réside dans les plus petits détails de la vie privée, quotidienne.

VII.3.4 Des actions imaginaires ou... ?

A la fin de ce chapitre, j'aimerais présenter deux extraits de la **Discussion sur les poils** qui ne représentent pas des actions imaginaires proprement dites, c'est-à-dire des actions dans lesquelles les participants jouent des rôles, rôles actifs comme dans la plupart des exemples, ou passifs, en subissant une action de la société, comme dans **légumes pourris**, mais des formes proches de celles-ci. Pour prouver qu'il s'agit d'un type « à part » de plaisanterie dans l'imaginaire, et pour des analyses plus détaillées, il faudrait évidemment plus d'exemples ; je ne propose donc ici qu'une première description. **et elle ne s'épila plus** rentre, avec des restrictions, dans ma définition des actions imaginaires. **la poupée qui pète** n'y rentre pas, mais je n'ai pas trouvé de désignation satisfaisante pour ce type de plaisanterie. Je présente néanmoins l'extrait et une courte analyse, pour montrer une zone limite des actions imaginaires.

VII.3.4.1 *et elle ne s'épila plus*

Contexte : Je viens de raconter l'histoire d'une amie qui avait arrêté de s'épiler parce que son petit copain voulait voir, pour une fois, comment se présentent des jambes féminines poilues. Finalement, elle s'est décidée à en finir définitivement avec l'épilation.

1 EL: c'est une histoire qui finit bien ! hihihihi
 2 nt-----
 3 SA: [hchhmhmhmhmhm
 4 nre gêné-----
 5 LA: ah ouais t'sais ça fait vraiment un truc happy end et [tout le film et t'sais
 6 nt-----
 7 EL: [ahahihihihihihihihihini
 8 nt-----
 9 SA: [hihi
 10 nt--
 11 SU: [ahaha
 12 nt----
 13 EL: et elle ne s'épila [plus
 14 imite la voix d'une conteuse
 15 LA: [ehhehehehe
 16 nt-----
 17 SA: [hahahahahah
 18 nt-----
 19 SU: [hehehe
 20 nt----
 21 LA: ils eurent beaucoup de poils [aha tu vois
 22 nt--
 23 EL: [ouhahahah
 24 nt-----
 25 PAUSE 5s
 26 TH: personne n'a vu un briquet noir

et elle ne s'épila plus (POILS/819-844)

Elénie est ravie de la fin de l'histoire que je viens de raconter (1). Laure est tout à fait enthousiaste et fait un lien avec des scénarios montrés dans des films avec des *happy end(s)* (5). Son rire, qui accompagne ce qu'elle dit, invite les autres à se joindre à elle. Elenie, en s'inspirant de l'énoncé de Laure, change de médium (de « film » à « conte de fées ») et glisse dans le rôle d'une conteuse (13). Elle imite une voix grave, mystérieuse et utilise le passé simple pour résumer mon histoire, ce qui fait rire ses interlocutrices. Laure la finit de manière définitive en imitant la dernière phrase d'un conte de fées classique, en l'adaptant au contexte : *ils eurent beaucoup de poils* (21, cf. « et ils eurent beaucoup d'enfants »), ce qui provoque de nouveaux rires.

Pourquoi est-ce que je cite cet exemple dans ce chapitre ? Il est sans doute imaginaire, mais où est l'action ?

La réponse à la première question est que dans cet extrait il y a des références à des valeurs communes, il y a une co-construction, il y a des rires collectifs et il y a la construction d'un scénario imaginaire. La réponse à la deuxième question est plus difficile. Il me semble que le fait de se glisser dans le rôle d'une conteuse et de s'imaginer raconter un conte présente bien une action ; soulignons que les deux femmes ne racontent pas une histoire, il ne s'agit pas d'une narration. Il s'agit juste de la fin classique d'un conte, transformée par l'action imaginaire des femmes. Ce qu'elles imaginent est une rébellion des femmes, une transformation des valeurs de la société patriarcale : au lieu de se faire belles (selon la norme sociale dominante, c'est-à-dire en s'épilant), et d'avoir des enfants, les femmes transforment ce qui est considéré comme laid (leurs poils) en atouts (avoir

beaucoup de poils, en plus en couple avec un homme – *ils eurent beaucoup de poils* – est considéré comme *happy end*). En même temps, ce qui les bloque (beaucoup d'enfants) dans leur épanouissement est transformé en poils qui ne gênent plus. Et dans cette société qu'elles viennent d'inventer, les conteuses qu'elles seront devenues pourront terminer ainsi leur histoire.

Ce *happy end* n'est finalement que leur propre histoire, leurs propres actions (elles ne s'épilent effectivement plus) qui sont transformées dans l'imaginaire des contes de fées.

VII.3.4.2 la poupée qui pète

Contexte : Toujours pendant la discussion sur les poils, les femmes critiquent le fait que le moment de l'épilation soit généralement caché au monde, ce qui aurait comme résultat que des jambes féminines sans poils seraient considérées comme « normales », naturelles. Les poupées, qui ont des magnifiques cheveux mais qui sinon sont complètement imberbes, reflèteraient cette manière de falsifier les choses. Les femmes se demandent si des poupées avec poils existent ou non.

1 SU: alors maintenant ils font des poupées qui pissent[↑] qui chient[^]
2 [. qui rôtent ... bientôt t'as la poupée qui pète[↑] [. houhouhou non[↑]
3 nt-----
4 SA: [hahahahahahaha [hahaha
5 nt-----
6 XI: [houhouhili
7 nt-----
8 mais c'est vrai[↑] hein[^] [. et je me demande[^] si j'ai pas vu ça . une qui
9 nt-----
10 SA: [hmm
11 XI: [hilihi
12 nt--
13 avait des poils . faut que je regarde
14 (/en ai jamais vues?)=
15 c'est pour apprendre à à la petite fille d'⁴⁷⁰utiliser de la cire[↑] et les
16 poils repous[↑]sent[↑]
17 SU: [aha[hahahaha[haha
18 nt-----
19 SA: [hilihili
20 nt----
21 LA: [ehenehe
22 nt-----
23 EL: [donc du coup[^] à la fin . sa poupée s'épile[↑]
24 [comme ça elle a appris que [elle aussi euh
25 LA: [ahahaha [he:h:h hhh haha ouais ouais hehehehe
26 rire épulsé nt-----
27 (xxx) he
28 EL: ils seraient capables de l'imaginer

la poupée qui pète (POILS 1330-1362)

Suzanne fait une liste de poupées qui ont des fonctions corporelles (1/2), en utilisant un langage grossier (*pisser, chier* au lieu de « faire pipi/caca », mieux assorti aux poupées), et s'imagine, interrompue par son propre rire et celui des autres, de nouvelles sortes de poupées qui pètent. Après l'auto-interrogation de Suzanne qui se demande si elle en a déjà vu une avec des poils (7/12), et une réponse négative d'une des interlocutrices (13), Elénie ignore complètement ces deux énoncés et maintient avec assurance que *c'est pour apprendre à la petite fille d'utiliser de la cire* (14), comme si cette poupée avec poils existait réellement. Cette poupée, qui maintenant existe pour elle, elle la perfectionne, ajoutant aux poils la faculté de repousser. C'est à ce moment qu'elle entre dans le domaine de l'imaginaire. Elle est toujours soutenue par le rire des autres. La petite fille générique déjà évoquée s'individualise, devient le personnage d'une histoire, même si cette histoire est tellement courte qu'on en est déjà à la fin. Le passage à l'imaginaire est marqué par le changement de temps : le présent générique devient imparfait, puis passé composé. Et sa poupée, celle de la petite fille de l'histoire, s'épile

toute seule. Puis on arrive à une conclusion très raisonnable : la poupée de science-fiction est un jouet éducatif ; *comme ça elle* (la petite fille) *a appris que elle aussi euh* (23) doit s'épiler. Enfin, Elénie constate qu'*ils seraient capables de l'imaginer* (28). Ce propos souligne l'impression d'avoir affaire à un complot dirigé par « ils », allusion déjà faite à la ligne 14 (*c'est pour [...] suggère l'intention de quelqu'un*).

Il s'agit bien ici de décrire un objet imaginaire, puis à partir de cet objet de raconter la conclusion d'une histoire. Toutefois, à la différence des actions imaginaires examinées jusqu'à maintenant, les personnages de cette histoire ne sont pas les participantes à la discussion. Pourtant, comme dans les actions imaginaires proprement dites, la société, ses valeurs et son fonctionnement, sont caricaturés. Ici, ce sont d'abord l'éducation des filles à leur rôle, puis la société de consommation et les jouets qui lui appartiennent, qui sont visés.

Comme dans l'exemple précédent, ce ne sont pas les participantes à la discussion qui agissent ; elles font agir. Il ne s'agit pourtant que d'un petit bout d'une narration, pas d'une narration ; il ne s'agit pas non plus du type d'interaction que Christmann (1996) appelle « se moquer ». Peut-être pourrait-on utiliser la désignation « doing feminist in and through bits of conversational narratives », calquée sur le titre de l'article de Georgakopoulou ⁴⁴⁷ déjà cité.

VII.4 Résumé

Les actions imaginaires montrent le traitement conscient par le groupe de ses propres valeurs et normes de comportement. Il parvient à se distancer de celles-ci de manière ludique tout en les confirmant et en les consolidant.

Les « Leitbilder » ou modèles communs sont surtout évoqués et ratifiés dans l'auto-exaltation et l'auto-stylisation. Les membres font allusion au savoir partagé du groupe et soulignent ainsi leur familiarité avec les sujets et les interprétations correspondantes, ainsi que le caractère intime de leurs relations. La coopération, la construction collective de ces petits scénarios « demonstrate how through subtle, dynamic, and ongoing collusion in narrative ⁴⁴⁸ construction, participants also construct their positioning as social actors and engage in acts of identity ⁴⁴⁹ » (Georgakopoulou 1999 : 128).

Le phénomène des actions imaginaires montre un moyen de la constitution de la réalité (par l'imaginaire) qui a une énorme importance pour la cohésion du groupe, soit qu'il s'auto-catégorise ⁴⁵⁰, soit qu'il utilise, transforme, et ridiculise les normes de la société, soit qu'il se mette dans la peau de « l'ennemi » et qu'il se regarde par les yeux de

⁴⁴⁷ « Doing youth in and through conversational narratives ».

⁴⁴⁸ J'ajouterais « or scenic » ici.

⁴⁴⁹ Dans le sens où l'utilisent Le Page/Tabouret-Keller (1985).

⁴⁵⁰ Par exaltation ou stylisation.

celui-ci.

Les actions imaginaires sont un élément crucial pour la construction et le maintien de l'identité de groupe, dans le sens de Chabrol (1990, cité par Charaudeau 1995 : 88) une « identité collective avec des nous⁴⁵¹ (groupe de référence positive) et contre les autres (groupes de référence négative) ».

L'action imaginaire est un « pattern of behavior » (Heritage 1995 : 399), c'est-à-dire un comportement langagier (une unité formellement récurrente) lié à l'accomplissement d'une tâche communicative : l'assertion ludique de la cohésion et l'identité du groupe par référence à ce qui est, dans les moments sérieux, crucial pour l'auto-définition de celui-ci.

« By framing their storytelling activities as playful and creative, the groups recreate and re-enjoy common experiences » (Georgakopoulou 1999 :133). Soulignons que rire ensemble, en se caricaturant et en caricaturant le monde alentour, est crucial pour ce groupe, et qu'une des expressions de cette joie de ne pas prendre au sérieux sont les actions imaginaires.

⁴⁵¹ C'est Charaudeau qui souligne.

VIII Conclusion

Squatter, c'est des fantasmes de gamin aussi, c'est des trucs d'île déserte. Le squat, c'est l'île déserte. Le coup de pied de biche, c'est quand la coque du rafiot touche la plage de sable fin et que maintenant c'est ça, c'est ton univers. Tu as une gigantesque promesse de vivre en squat : c'est l'île déserte, c'est le microcosme dans le sens quasi grec, c'est le fait que tu crées un monde qui enfin va être le tien. C'est une promesse qui est vachement belle et vachement haute, et justement la radicalité du discours la place extrêmement haute. Forcément, après tu as un décalage entre ce que tu arrives à vivre toi et puis ce à quoi tu rêves... (Extrait d'une interview avec Yann, ancien squatteur lyonnais, cité dans Guyard 2002 :4)

J'ai choisi cet extrait d'une interview du squatteur Yann pour le début de cette conclusion parce qu'il habille de mots poétiques l'idée que les squatts sont des entités, des communautés à part : il parle d'« univers », de « microcosme », et même d'« île déserte ». J'espère avoir montré dans cette étude que les Lutinistes ont développé un mode de vie et une manière de communiquer qui justifie pleinement d'utiliser ces expressions pour désigner leur collectif. Yann comprend l'« île déserte » comme chance, comme possibilité de création d'un nouveau monde fondé sur ses propres idées et valeurs. Les Lutinistes se sont organisés et travaillent pour remplir cette tâche, pour fonctionner selon leurs idées politiques communes, au quotidien. Cela s'accompagne de l'élaboration d'un style communicatif qui reflète ces idées.

Mais on peut aussi comprendre l'île déserte comme lieu où s'enfuir du monde, où s'enfermer dans un monde à soi. Nous avons vu que les squatteurs ont des tendances à

se distancier de la société, que ce soit par leur style vestimentaire, leur manière de se moquer et de ridiculiser les normes et valeurs « des autres », ou dans leur légère condescendance vis-à-vis des gens qui ne militent pas. D'un autre côté, il y a bel et bien une bonne volonté de justement s'ouvrir au reste du monde ; cette dernière est pourtant souvent liée à un missionarisme, à des tentatives de convaincre, de rallier à leur cause. Peut-être est-ce pour cela que leur auto-représentation oscille entre des images de squatteurs sages et de squatteurs rebelles, ou même méchants, comme je l'ai montré dans le chapitre IV.

Yann parle d'un rêve, d'une promesse, et aussi d'un décalage entre ce qu'on voudrait faire et ce qu'on parvient à faire. Nous avons vu que ce décalage entre idées et pratiques se montre de temps en temps dans l'interaction à la Lutine.

Après ces quelques réflexions, le moment est venu de tirer un bilan de mes analyses, et de revenir sur les trois points que j'avais envisagés comme axes de recherche au début de cette étude.

Le premier point postulait que la réunion comme genre, comme modèle ou type d'interaction singulière, joue un rôle crucial pour développer les idées des Lutinistes, pour élaborer des manières de se comporter, pour renforcer la cohésion de groupe.

Comme je l'ai souligné dans le chapitre III, il n'existe que peu de travaux qui s'intéressent à l'interaction verbale dans des réunions, qui l'analysent en tant que phénomène, et non comme outil pour décrire d'autres phénomènes. On ne trouve quasiment pas de travaux sur les réunions hors du monde du travail. Mon analyse se propose d'occuper cette place jusqu'alors laissée vacante.

Dans le chapitre IV, j'ai montré que les réunions des Lutinistes se situent sur un continuum entre formel et informel, avec des contraintes pour le cadre, l'organisation thématique, l'organisation des tours de parole et la structure. Une focalisation de l'attention est également nécessaire. Tout cela demande un certain effort, du temps et un certain degré de discipline. Le caractère contraignant de cette forme de rassemblement montre que le groupe prend la vie collective très au sérieux, qu'il ne s'agit pas « juste » d'habiter ensemble, mais bien de travailler politiquement ensemble, et ici le politique réside aussi dans la vie quotidienne, personnelle. Car dans les réunions, comme nous l'avons vu, les Lutinistes ne discutent pas seulement de leurs stratégies vis-à-vis de la Courly, mais aussi des problèmes que peuvent poser la vie collective et la gestion de ce genre d'habitat. En même temps, les réunions sont un lieu où les habitants et habitantes peuvent échanger des points de vue et exprimer des sentiments. La combinaison de deux principes, de vivre sans hiérarchies et d'avoir la volonté ferme de former un collectif, mène à une forme d'organisation des réunions qui me semble singulière : d'un côté, il importe de se discipliner (prise de notes, ordre du jour, etc.), d'un autre côté il faut aussi avoir du plaisir ensemble (abondance des moments ludiques, mise en scène des actions imaginaires, etc.). Le style qu'affichent les Lutinistes dans les réunions, que l'on peut caractériser comme consensuel et humoristique, mais aussi sérieux et ouvert au besoin à la controverse, y est adapté.

Au début de mes recherches, je n'avais choisi d'enregistrer des réunions qu'à défaut d'autres possibilités de collecter mon matériel. Je suis maintenant persuadée que ce qui

était une contrainte s'est avéré profitable : c'est dans la réunion qu'une partie importante de ce qui définit le groupe comme tel, que l'identité même du groupe est développée, comme j'ai pu le montrer dans le chapitre sur l'auto-catégorisation et l'auto-représentation ; dans la réunion se concentrent et sont visibles les normes communicatives, les attentes et les idéologies, bref le budget communicatif du groupe.

En deuxième point, j'avais postulé que l'interaction verbale dans ce groupe est marquée par un haut degré de coopération, de consensus, et un grand respect de la face de l'autre.

Parlons d'abord de la coopération. Celle-ci se montre à tous les niveaux de l'analyse, que ce soit dans des micro-phénomènes dans la structure séquentielle, dans la construction collective de l'auto-image ou dans le fait que les réunions fonctionnent sans modérateur ou personne qui les dirige.

Comme micro-phénomènes, nous remarquons surtout le grand nombre de coénonciations, d'accomplissements du tour de parole d'un autre locuteur ; ceci n'étonne guère quand on sait que les facteurs favorables à ce phénomène sont une histoire interactive commune, un savoir partagé, et une relation intime. J'aimerais quand même souligner que leur quantité me paraît exceptionnelle et constitue pour moi le signe d'un haut degré de coopérativité.

Un autre point important concernant la coopération est la manière dont les interactants se font comprendre mutuellement dans quelle modalité d'interaction ils se trouvent ; nous avons vu comment l'intertextualité, l'évocation de certains « Leitbilder », la référence à l'histoire interactive commune fonctionnent comme des indices de contextualisation, par exemple lors de la mise en scène des actions imaginaires.

La tendance au consensus est visible premièrement dans la rareté des situations conflictuelles. Ceci ne veut pas dire que les interactants soient toujours d'accord, qu'il n'y ait pas de discussions avec des positions antagonistes, mais qu'on ne trouve à presque aucun moment (avec une exception que je décris dans le chapitre VI) de moments critiques ou ouvertement conflictuels dans mon corpus. Ceci est dû à un travail interactif que fournissent les interlocuteurs pour que l'interaction reste consensuelle, en utilisant des « Frotzeleien » et d'autres plaisanteries pour détendre l'atmosphère ou en faisant un effort dans leurs formulations, etc. Le respect de la face de l'autre y joue naturellement un rôle important, et est directement lié aux théories politiques du groupe, ce qui nous mène au troisième centre d'intérêt formulé au début de cette thèse.

Les idées politiques des Lutinistes se reflètent dans l'interaction verbale, que ce soit leur refus de la domination, le féminisme, leur conception des rapports interindividuels, la conviction que « le personnel est politique », ou l'idée d'être différents du reste du monde. Un décalage entre théorie et pratique se fait pourtant parfois sentir.

Le refus de la domination sous toutes ses formes (des hommes sur les femmes, des adultes sur les enfants, etc.) et le rejet de toute hiérarchie, nous l'avons vu dans le chapitre ethnographique, est un des principes de base des Lutinistes. Ce principe trouve son reflet dans l'interaction ; ainsi, j'ai montré quelques exemples qui me semblent typiques de la gestion de l'interaction entre hommes et femmes à la Lutine. Au travers une hypersensibilisation concernant le respect du droit à la parole, qui se manifeste entre

autres par des auto-interruptions, et concernant la gestion des tâches dans l'interaction, on remarque une volonté parfois agissante de débarrasser l'interaction verbale des rapports de force.

Un autre aspect de lutte contre la domination et de féminisme mis en pratique dans la communication est la féminisation grammaticale dont j'ai analysé maints exemples dans le chapitre VI. Il existe dans le groupe une sensibilisation à l'utilisation de ces formes politiquement correctes, qui se manifeste surtout (mais pas exclusivement) dans des contextes spécifiques que j'ai décrits comme des moments de prise de décision, d'élaboration de l'auto-image, de discussions sur l'habitat collectif ou sur des problèmes dans l'interaction entre hommes et femmes, bref dans des situations où le groupe travaille son identité politique ou prend position. Concernant la féminisation grammaticale, on constate un clivage entre désir et réalité : les Lutinistes montrent une sensibilisation à la question, mais n'appliquent pas d'une manière consistante leurs idées théoriques dans la pratique. Comme je l'ai précisé dans le chapitre VI, il me semble évident que l'on ne peut pas s'attendre à une transcription « iconique » de la théorie dans la pratique. Un exemple où des idées féministes créent un moment critique dans l'interaction souligne bien ce fait-là.

L'idée d'être différents du reste du monde apparaît surtout dans l'auto-catégorisation. Celle-là est construite de façon à différencier nettement l'endogroupe de l'exogroupe, avec parfois un renversement de perspective dans le sens d'une catégorisation selon des spécificités perçues comme négatives par l'exogroupe et transformées en positives par les Lutinistes. Ceci n'étonne guère quand on regarde les buts politiques et le mode de vie alternatif du squatt, et encore moins quand on considère les attentes de la société vis-à-vis des squatteurs – attentes auxquelles ceux-ci réagissent parfois par une attitude de bravade, de rébellion.

L'auto-représentation est marquée par un désir de maîtriser l'image que le groupe donne à l'extérieur ; elle a des buts tactiques. Les Lutinistes utilisent à cette fin tout un spectre d'images-ressources : le squatteur sage, le squatteur rebelle, le squatteur méchant ou le squatteur qui fait peur. Ces images sont construites collectivement entre autres pendant les réunions. Pourtant, le groupe ne fait pas semblant quand il se présente ou comporte de telle manière ou de telle autre : tous ces aspects lui appartiennent, aussi contradictoires qu'ils puissent paraître. L'auto-catégorisation et l'auto-représentation sont complexes, incluent des éléments parfois complémentaires, parfois contradictoires.

Ajoutons un dernier point d'intérêt que je n'avais pas prévu au début de ce travail.

Lors d'analyses que je comptais faire sur la manière de plaisanter des Lutinistes, j'ai trouvé des passages complexes et fascinants qui me semblaient assez révélateurs pour les étudier en détail : je leur ai donné le nom d'actions imaginaires. Il s'agit d'un petit genre communicatif où la mise en scène ludique, l'auto-stylisation et la confirmation d'une auto-image sous une lumière idéalisée jouent un rôle. Les actions ont un caractère irréalisable et sont présentées comme de petites mises en scène qui reflètent le point de vue politique et idéologique des Lutinistes d'une manière exagérée et déformée. La coopération, la construction collective de ces séquences servent à renforcer l'identité et la solidarité du groupe, souvent en se moquant du reste du monde. Ainsi, ils font office de

démonstration de la supériorité des Lutinistes, et de moyen de distanciation d'avec les autres, ce qui a pour effet un renforcement de la cohésion du groupe. Une autre fonction est leur caractère de pause, d'*intermezzo* pendant lequel les Lutinistes peuvent se reposer de leur propre rôle, du politiquement correct : il s'agit d'une parenthèse dans le déroulement de la réunion. Le passage à une modalité non-sérieuse, qui se fait dans la plupart des exemples d'une façon plus ou moins abrupte, souligne cet aspect.

Les actions imaginaires, comme d'autres moments de détente, offrent la possibilité de participer à des membres du groupe qui normalement parlent peu ou ne parlent pas ; à travers leur construction polyphonique, elles servent donc à l'intégration. Comme je l'ai déjà dit, la manifestation de coopération est un des traits les plus importants de ces passages ludiques. Elle se montre à travers l'insertion d'éléments dans l'histoire fictive, et des activités de soutien et de ratification, comme le rire, la production de signaux d'écoute, de particules de feed-back, de questions, etc. Ces contributions coopératives sont placées de manière spontanée, de façon à ce que les images, les valeurs ou les points de vue représentés soient visiblement produits collectivement.

J'ai souvent observé le même phénomène, sans pouvoir lui donner un nom, dans l'interaction verbale autour de moi, et j'ose dire que la spécificité des actions imaginaires réside dans le choix des modèles ou des « Leitbilder » et, s'il y a intertextualité, des textes qui y sont évoqués et cités. Ainsi le recours au savoir partagé, la congruence des systèmes de valeur, des systèmes de références sont soulignés d'une façon directe dans l'interaction verbale. Je distingue entre différents types d'actions imaginaires : l'auto-exaltation dans une image positive dans laquelle le groupe se complaît, l'auto-stylisation dans une image négative, et l'appropriation et la ridiculisation des normes de la société. Il s'agit d'un classement selon les exemples trouvés dans mon corpus, la liste serait sûrement à élargir.

Avant de clore cette conclusion avec des remarques sur de possibles perspectives de poursuite de ce travail, j'aimerais brièvement revenir sur le choix de mes outils d'analyse, ma méthode.

La méthode herméneutique qu'est la sociostylistique m'a permis de développer des thèses au fur et à mesure de mes analyses ; ainsi s'est fait, par exemple, la « découverte » des actions imaginaires dont j'ignorais l'existence au début de mon travail. Faire un portrait sociostylistique m'a de plus donné la possibilité de me pencher sur des phénomènes aussi divers – mais entre lesquels j'espère avoir montré un lien – que l'auto-catégorisation, la féminisation grammaticale, la réunion comme type d'interaction, etc. Mon but était de faire un tour d'horizon et de présenter la manière de communiquer des Lutinistes, et cela sous des aspects divers, pour montrer comment leurs idées et valeurs sociopolitiques influencent leur interaction verbale.

Plusieurs pistes me semblent ouvertes pour une possible continuation de ce travail.

Premièrement, je n'ai utilisé que des fragments de mon corpus. Certains enregistrements n'ont trouvé que peu de résonance dans cette étude, comme la sixième réunion ou la discussion sur les poils ; une réunion n'y est pas du tout utilisée (la réunion non-mixte hommes). Mes données me semblent particulièrement riches, et recueillies dans un contexte social difficile d'accès. Comme je l'ai déjà dit, le monde des militants et

militantes me semble particulièrement fascinant et fait partie d'une subculture qui n'est pas assez prise en compte par la linguistique.

Voyons deuxièmement les possibles voies d'investigation qui s'ouvrent avec mes données. Tout d'abord, des études comparatives, sur différents niveaux, s'imposent. Ne donnons que trois exemples : les actions imaginaires et leur expression dans d'autres groupes, pour confirmer ou infirmer ma thèse selon laquelle le trait qui distingue les actions imaginaires de différents groupes est l'évocation des « Leitbilder » et le choix des références, ou peut-être pour trouver d'autres éléments qui devraient être pris en compte. Une deuxième question qui gagnerait à une perspective comparative serait l'analyse de la réunion comme type d'interaction dans différents groupes non-hiérarchisés, leurs manières d'accomplir les tâches communicatives, et les possibles problèmes dans l'interaction liés à l'absence d'une structure hiérarchique. Un troisième exemple serait évidemment l'étude de l'interaction verbale dans d'autres squatts.

Une possibilité d'élargir la voie d'investigation serait de collectionner plus de données avec les Lutinistes. Un des points les plus intéressants serait d'observer le groupe en interaction avec l'extérieur, de voir par exemple comment les différentes facettes de l'auto-image y sont portées.

Mais le corpus comme tel donne encore de nombreuses possibilités de recherche. N'évoquons que les questions liées aux rôles des différentes personnes dans le groupe, à la prise de décision – comment se déroule-t-elle dans un groupe non-hiérarchique et non-démocratique ? – ou à la comparaison des réunions mixtes avec les deux interactions non-mixtes, qui pourrait s'effectuer sur différents niveaux.

Mais qu'en pensent les Lutinistes ? Laissons-leur une dernière fois la parole :

1 GI: voilà . donc euh voilà[^] quoi
2 RO: (xxxxxxx) (2,5a) (xxxx)
3 VE: c'est fi- ça conti[nue d'enregistrer là[^] t'as arrêté[^]
4 RI: [(xxxxx)
5 NI: oui encore
6 VE: [(xxx)
7 RI: [euh non non c'est parce que les fins de réunions c'est su- . c'est ça fait
8 partie des trucs les plus [intéressants aussi il par[ait
9 VE: [ah [ah ouais[^]
10 AX: ah ouais
11 VE: même [si ça a aucun rapport avec (xxx[^])
12 RI: [(xxxxxx)
13 RA: ouais ouais . faudrait falsifier la bande
14 VE: ah ouais[^]
15 RA: euh virgule euh
16 *toutes nent-|-----*
17 RA: [euh point virgule euh
18 RA: n'empêche qu'en sociologie il y a: il y en a qui font ça ils . ils ont: . ils ont
19 la liste des bandes[^] . des conversations[^] . et euh . ils ont des euh: sur
20 ordinateurs ils repèrent[^] . les les virgules les les ponctuations et les
21 trucs comme ça
22 GS: mais [euh
23 RA: [ils mettent la bande[^] ils passent par l'ordinateur et après ils disent
24 quel nombre de virgules il y a eu: le nombre de: [. de séquences
25 RI: [(xxxxxx)
26 coupées et cela[^] et ils en tirent une analyse . euh une analyse de
27 fond quoi
28 GS: inhin|hinhin
29 *nt-----*
30 RA: [c'est assez surprenant
31 *nt-----*

R6/1635-1664 :

IX Bibliographie

- AEBISCHER, Verena/FOREL, Claire A. (1983) : *Parlers masculins, parlers féminins ?* Neuchâtel/Paris : Delachaux et Niestlé.
- AMMON, Ulrich/DITTMAR, Norbert/MATTHEIER, Klaus J. (éds.) (1988) : *Sociolinguistics/Soziolinguistik*. Band 2. Berlin/New York : de Gruyter.
- ANTAKI, Charles/WIDDICOMBE, Sue (éds.)(1998a) : *Identities in Talk*. London : Sage.
- ANTAKI, Charles/WIDDICOMBE, Sue (1998b) : « Identity as an Achievement and as a Tool ». In : Antaki, Charles/Widdicombe, Sue (éds.) : *Identities in Talk*. London : Sage, pp.1-14.
- ATKINSON, J. Maxwell (1982) : « Understanding formality : the categorization and production of 'formal' interaction ». In : *The British Journal of Sociology*, vol.33, no. 1, pp. 86-118.
- ATKINSON, J. Maxwell/ HERITAGE, John (éds.)(1984) : *Structures of Social Action : Studies in Conversational Analysis*. Cambridge : Cambridge University Press.
- ATKINSON, J. Maxwell/HERITAGE, John (1984) : « Introduction ». In : Atkinson, J. Maxwell/Heritage, John (éds.) : *Structures of Social Action : Studies in Conversational Analysis*. Cambridge : Cambridge University Press, pp. 1-15.
- ANDROUTSOPOULOS, Jannis/SCHOLZ, Arno (éds.)(1998) : *Jugendsprache – langue des jeunes – youth language*. Frankfurt am Main : Lang.
- ANONYME (2002) : « Le pamplemousse 28 rue du midi, Dijon ». In : *abstraction*, 3_4 ⁴⁵²

, pp. 24-28.

AUER, Peter (1999) : *Sprachliche Interaktion. Eine Einführung anhand von 22 Klassikern*. Tübingen : Niemeyer.

AUER, Peter (1989) : « Natürlichkeit und Stil ». In : Hinnenkamp, Volker/Selting, Margret (éds.) : *Stil und Stilisierung. Arbeiten zur interpretativen Soziolinguistik*. Tübingen : Niemeyer, pp. 27-59.

AUER, Peter/HAUSENDORF, Heiko (2000) : *Kommunikation in gesellschaftlichen Umbruchsituationen. Mikroanalytische Aspekte des sprachlichen und gesellschaftlichen Wandels in den Neuen Bundesländern*. Tübingen : Niemeyer.

AUER, Peter/DI LUZIO, Aldo (éds.)(1992) : *The Contextualization of Language*. Amsterdam/Philadelphia : Benjamins.

BACHTIN, Michail (1969) : *Literatur und Karneval*. München : Hanser.

BALES, Robert.F./STRODTBECK, Fred L. (1954) : « Phases in group problem solving ». In : *Journal of Abnormal and Social Psychology*, 46, pp. 485-495.

BANGE, Pierre (1992) : *Analyse conversationnelle et théorie de l'action*. Paris : Didier.

BARAB, Sasha (2000) : « Communities of practice ».
<http://inkido.indiana.edu/research/copftr.html>, le 27/04/2002.

BAUGNET, Lucy (1998) : *L'identité sociale*. Paris : Dunod.

BAUMAN, Richard/SHERZER, Joel (éds.)(1974) : *Explorations in the Ethnography of Speaking*. London : Cambridge University Press.

BAUSCH, Karl-Heinz (éd.)(1982) : *Mehrsprachigkeit in der Stadtregion. Jahrbuch 1981 des IdS*. Düsseldorf : Paedagogischer Verlag Schwann.

BECKER, Howard S./MCCALL, Michael M. (1990) : *Symbolic Interaction and Cultural Studies*. Chicago/London : The University of Chicago Press.

BEEBE, Steven A./MASTERSON, John T. (1997) : *Communicating in small groups : Principles and Practices*. New York : Longman.

BERGMANN, Jörg R. (1998) : « Introduction : Morality in Discourse ». In : *Research on Language and Social Interaction*, 31, 3&4, pp. 279-294.

BERGMANN, Jörg R. (1994a) : « Authentification et fictionalisation dans les conversations quotidiennes ». In : Trognon, Alain/Dausendschön-Gay, Ulrich/Krafft, Ulrich/Riboni, Christiane (éds.) : *La construction interactive du quotidien*. Nancy : Presses Universitaires de Nancy, pp. 179-201.

BERGMANN, Jörg R. (1994b) : « Ethnomethodologische Konversationsanalyse ». In : Fritz, Gerd/Hundsnurscher, Franz (éds.) : *Handbuch der Dialoganalyse*. Tübingen : Max Niemeyer, pp. 3-16.

BERGMANN, Jörg R. (1987) : *Klatsch. Zur Sozialform der diskreten Indiskretion*. Berlin/New York : de Gruyter.

BERNSTEIN, Basil (1971) : *Class, codes and control. Volume 1 : Theoretical studies towards a sociology of language*. London : RKP.

BIERBACH, CHRISTINE (2002) : « Geschlechtsspezifischer Sprachgebrauch ». In :

⁴⁵² Il s'agit d'un numéro double d'un fanzine dijonnais.

-
- Kolboom, Ingo/Kotschi, Thomas/Reichel, Edward (éds.) : *Handbuch Französisch : Sprache – Literatur – Kultur – Gesellschaft : für Studium, Lehre, Praxis*. Berlin : Schmidt, pp.331-340.
- BIERBACH, Christine (1996) : « 'O sea, tenemos que plantearnos algo ...' Observaciones acerca de una cultura del debate en una organización popular de barrio ». In : Kotschi, Thomas/Oesterreicher, Wulf/Zimmermann, Klaus (éds.) : *El español hablado y la cultura oral en España e Hispanoamérica*. Frankfurt am Main : Vervuert ; Madrid : Iberoamericana, pp. 515-547.
- BILMES, J. (1988) : « The concept of preference in conversation analysis ». In : *Language in Society*, 17, pp. 161-181.
- BLANCHE-BENVENISTE, Claire/JEANJEAN, Colette (1987) : *Le français parlé. Transcription et édition*. Paris : Didier Erudition.
- BLOCH, Sophie (1999) : « Sans droit ni titre, mais avec obstination ». In : *Lyon Figaro*, 4 février, p. 5.
- BLOM, Jan P./GUMPERZ, John J. (1972) : « Social meaning in Linguistic Structures : Code-Switching in Norway ». In : Gumperz, John J./Hymes, Dell (éds.) : *Directions in sociolinguistics. The ethnography of Communication*. New York : Holt, Rinehart&Winston, pp. 407-434.
- BODEN, Deirdre (1994) : *The business of talk. Organizations in action*. Cambridge : Polity Press.
- BONU, Bruno/MONDADA, Lorenza/RELIEU, Marc (1994) : « Catégorisation : l'approche de H. Sacks ». In : Fradin, Bernard/Quéré, Louis/Widmer, Jean (éds.) : *L'enquête sur les catégories : de Durkheim à Sacks*. Paris : Editions de l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales, pp. 129-148.
- BOOS, Margarete (1996) : *Entscheidungsfindung in Gruppen. Eine Prozeßanalyse*. Bern/Göttingen/Toronto/Seattle : Hans Huber.
- BOURDIEU, Pierre (1982) : *Ce que parler veut dire. L'économie des échanges linguistiques*. Paris : Fayard.
- BRINKER, Klaus/ANTOS, Gerd/SAGER, Sven F./HEINEMANN, Wolfgang (éds.)(2001) : *Text- und Gesprächslinguistik. Ein internationales Handbuch zeitgenössischer Forschung. 2. Halbband 'Gesprächslinguistik'*. Berlin : de Gruyter.
- BRINKER, Klaus/SAGER, Sven F. (1996) : *Linguistische Gesprächsanalyse. Eine Einführung*. Berlin : Erich Schmidt.
- BROCK, Alexander/HARTUNG, Martin (éds.)(1998) : *Neuere Entwicklungen in der Gesprächsforschung. Vorträge der 3. Arbeitstagung des Pragmatischen Kolloquiums Freiburg*. Tübingen : Gunter Narr.
- BROWN, Penelope (1998) : « How and Why Women are more polite. Some Evidence from a Mayan Community ». In : Coates, Jennifer (éd.) : *Language and Gender : A Reader*. Oxford/Malden : Blackwell, pp. 81-99.
- BROWN, Penelope/LEVINSON, Stephen (1987) : *Politeness : Some universals in language usage*. Cambridge : Cambridge University Press.
- BROWN, Penelope/LEVINSON, Stephen (1978) : « Universals in language usage : Politeness phenomena ». In : Goody, Esther N. (éd.) : *Questions and Politeness*.

- Cambridge : Cambridge University Press, pp. 56-310.
- BRÜNNER, Gisela (1991) : « Redewiedergabe in Gesprächen ». In : *Deutsche Sprache*, 19, pp.1-15.
- BRUBAKER, Rogers : « Ethnicity without Groups ». http://www.sscnet.ucla.edu/soc/faculty/brubaker/Ethnicity_Without_Groups.pdf, le 13/09/2002.
- HÄCKI BUHÖFER, Annelies (éd.)(2000) : *Vom Umgang mit sprachlicher Variation. Soziolinguistik, Dialektologie, Methoden und Wissenschaftsgeschichte. Festschrift für Herinrich Löffler zum 60. Geburtstag*. Tübingen/Basel : Francke.
- CALVET, Louis-Jean (1993) : *Les voix de la ville. Introduction à la sociolinguistique urbaine*. Paris : Payot.
- CHARAUDEAU, Patrick (1995) : « Rôles sociaux et rôles langagiers ». In : Véronique, Daniel/Vion, Rober (éds.) : *Modèles de l'interaction verbale*. Aix-en-Provence : Publications de l'Université de Provence, pp. 79-96.
- CHARAUDEAU, Patrick/GHIGLIONE, Rodolphe (1997) : *La parole confisquée. Un genre télévisuel : le talk show*. Paris : Dunod.
- CHRISTMANN, Gabriela B. (1997) : *Ökologische Moral. Zur kommunikativen Konstruktion und Rekonstruktion umweltschützerischer Moralvorstellungen*. Wiesbaden : Deutscher Universitäts Verlag.
- CHRISTMANN, Gabriela B. (1996) : « Die Aktivität des 'Sich-Mokierens' als konversationelle Satire. Wie sich Umweltschützer/innen über den 'Otto-Normalverbraucher' mokieren ». In : Kotthoff, Helga (éd.) : *Scherzkommunikation. Beiträge aus der empirischen Gesprächsforschung*. Opladen : Westdeutscher Verlag, pp. 49-80.
- CICUREL, Francine/BLONDEL, Eliane (éds.)(1996) : *La construction interactive des discours de la classe*. In : *Les carnets du CEDISCOR, 4* : Presses de la Sorbonne nouvelle.
- CLÉMENTINE ⁴⁵³ (1998) : « Non, c'est non ! ». In : *Et ta sœur ?*, p. 13.
- COATES, Jennifer (1996) : *Women Talk : Conversation Between Women Friends*. Oxford : Blackwell.
- COLLECTIF (1992) : *Croix-Rousse 1992. Le doux printemps des squatts lyonnais. Dossier récapitulatif des évènements* (sic !). Lyon : Autoproductions des squatts de la Croix-Rousse [collection d'articles de journaux et de courrier].
- CONEIN, Bernard/DE FORNEL, Michel/QUÉRÉ, Louis (éds.)(1990) : *Les formes de la conversation. Volume 1*. Paris : CNET.
- COOLEY, Charles H. (³1929) : *Social Organization. A Study of the Larger Mind*. London : Scribner.
- COOLEY, Charles H./ANGELL, Robert C./CARR, Lowell J. (1933) : *Introductory Sociology*. London : Scribner.
- COSNIER, Jacques/KERBRAT-ORECCHIONI, Catherine (éds.)(1987) : *Décrire la conversation*. Lyon : PUL.

⁴⁵³ L'auteur n'a signé l'article que de son prénom.

- COSNIER, Jacques/GROSJEAN, Michèle/LACOSTE, Michèle (1993) : *Soins et communication. Approches interactionnistes des relations de soins*. Lyon : PUL.
- COULON, Alain (1992) : *L'Ecole de Chicago*. Paris : PUF.
- COULON, Alain (1987) : *L'ethnométhodologie*. Paris : PUF.
- COUPER-KUHLEN, Elisabeth/SELTING, Margret (éds)(1996) : *Prosody in Conversation. Interactional Studies*. Cambridge : Cambridge University Press.
- COUTANT, Isabelle (2000) : *Politiques du squat. Scènes de la vie d'un quartier populaire*. Paris : La Dispute.
- CRAWFORD, Mary (1995) : *Talking Difference. On Gender and Language*. Thousand Oaks, CA : Sage.
- CUFF, E.C./SHARROCK, W.W. (1985) : « Meetings ». In : Van Dijk, Teun A. (éd.) : *Handbook of Discourse Analysis. Volume 3 : Discourse and Dialogue*. London : Academic Press, pp. 149-159.
- CZYZEWSKI, Marion/GÜLICH, Elisabeth/HAUSENDORF, Heiko/KASTNER, Maria (éds.)(1995) : *Nationale Selbst- und Fremdbilder im Gespräch. Kommunikative Prozesse nach der Wiedervereinigung Deutschlands und dem Systemwandel in Ostmitteleuropa*. Opladen : Westdeutscher Verlag.
- DANNERER, Monika (1999) : *Besprechungen im Betrieb. Empirische Analysen und didaktische Perspektiven*. München : Iudicium.
- DAUSENDSCHÖN-GAY, Ulrich/GÜLICH, Elisabeth/KRAFFT, Ulrich (éds.)(1991) : *Linguistische Interaktionsanalysen. Beiträge zum 20. Romanistentag 1987*.
- DEPPERMAN, Arnulf (2000) : « Ethnographische Gesprächsanalyse : Zu Nutzen und Notwendigkeit von Ethnographie für die Konversationsanalyse ». In : *Gesprächsforschung – Onlinezeitschrift zur verbalen Interaktion*, 1, pp. 96-124. (<http://www.gespraechsforschung-ozs.de>)
- DEPPERMAN, Arnulf (1999) : *Gespräche analysieren*. Opladen : Leske&Budrich.
- DEPPERMAN, Arnulf (1997) : *Glaubwürdigkeit im Konflikt : rhetorische Techniken in Streitgesprächen. Prozessanalysen von Schlichtungsgesprächen*. Frankfurt am Main : Lang.
- DEPPERMAN, Arnulf/SPRANZ-FOGASY, Thomas (2001) : « Theorien und Eigenschaften der Gesprächssituation ». In : *Gesprächsforschung – Onlinezeitschrift zur verbalen Interaktion* (<http://www.gespraechsforschung-ozs.de>). Preprint, apparu dans : Brinker, Klaus/Antos, Gerd/Sager, Sven F./Heinemann, Wolfgang (éds.) : *Text- und Gesprächslinguistik. Ein internationales Handbuch zeitgenössischer Forschung. 2. Halbband 'Gesprächslinguistik'*. Berlin : de Gruyter, pp. 1148-1161.
- DE FORNEL, Michel/OGIEN, Albert/QUÉRÉ, Louis (éds.)(2001) : *L'ethnométhodologie. Une sociologie radicale. (Colloque de Cerisy)*. Paris : Editions La Découverte et Syros.
- DIL, Anwar S. (éd.) (1971) : *Language in Social Groups*. Stanford : Stanford University Press.
- DI LUZIO, Aldo/AUER, Peter (1986) : « Identitätskonstitution in der Migration : konversationsanalytische und linguistische Aspekte ethnischer Stereotypisierungen ». In : *Linguistische Berichte*, 104, pp. 327-351.

- DRESCHER, Marion (1997) : *Sprachliche Affektivität : Darstellung emotionaler Beteiligung am Beispiel von Gesprächen aus dem Französischen*. Universität Bielefeld : Habilitationsschrift.
- DRESCHER, Marion/DAUSENDSCHÖN-GAY, Ulrich (1995) : « 'sin wer an son immobilien ehm makler da eh gekommen' : Zum Umgang mit sozialen Kategorien im Gespräch ». In : Czyzewski, Marion/Gulich, Elisabeth/Hausendorf, Heiko/Kastner, Maria (éds.) : *Nationale Selbst- und Fremdbilder im Gespräch. Kommunikative Prozesse nach der Wiedervereinigung Deutschlands und dem Systemwandel in Ostmitteleuropa*. Opladen : Westdeutscher Verlag, pp. 85-119.
- DREW, Paul/HERITAGE, John (1992) : *Talk at work. Interaction in institutional settings*. Cambridge : Cambridge University Press.
- DUPRÉEL, Emile (1928) : « Le problème sociologique du rire ». In : *Revue philosophique*, 106, pp. 213-260.
- EDELSKY, Carole (1981) : « Who's got the floor ? ». In : *Language in Society*, 10, pp. 383-421.
- EDWARDS, Derek (1991) : « Categories are for talking. On the cognitive and discursive basis of categorization. In : *Theory and Psychology*, 1, pp. 515-542.
- EDWARDS, Jane A./LAMPERT, Martin D. (éds.)(1993) : *Talking Data. Transcription and Coding in Discourse Research*. Hillsdale, New Jersey : Lawrence Erlbaum Ass. Publishers.
- EGBERT, Maria M. (1997) : « Schisming : the collaborative transformation from a single conversation to multiple conversations ». In : *Research on Language and Social Interaction*, 30, pp. 1-51.
- EHLICH, Konrad (éd.)(1994) : *Diskursanalyse in Europa*. Frankfurt am Main : Lang.
- EISENSTADT, Shmuel N. (1956) : « From Generation to Generation – Age Groups and Social Structure ». In : *Human Relations*, 7, pp. 191-206/212-213.
- ERVIN-TRIPP, Susan (1972) : « On Sociolinguistic Rules : Alternation and Co-occurrence ». In : Gumperz, John J./Hymes, Dell (éds.) : *Directions in sociolinguistics. The ethnography of Communication*. Oxford : Blackwell, pp. 213-250.
- FARIS, Ellsworth (1932/33) : « The Primary Group : Essence and Accident ». In : *The American Journal of Society*, 38, pp. 41-50.
- FÈVRE, Anne-Marie (2002) : « L'art des squatteurs s'explode. Dix-neuf collectifs animent le destival Art et Squats lancé par le Palais de Tokyo ». In : *Libération*, 14/15 septembre, pp. 15.
- FIEHLER, Reinhard (1999) : « Was tut man, wenn man kooperativ ist ? ». In : Mönnich, Annette/Jaskolski, Ernst W. (éds.) : *Kooperation in der Kommunikation*. München/Basel : Reinhardt, pp. 52-58.
- FIEHLER, Reinhard/THIMM, Caja (éds.)(1997) : *Sprache und Kommunikation im Alter*. Wiesbaden : Westdeutscher Verlag.
- FISHER, B.A. (1976) : *Small group decision making : Communication and the group process*. New York : McGraw-Hill.
- FISHMAN, Joshua A. (éd.)(1977) : *Readings in the sociology of language*. The Hague : Mouton.

-
- FIX, Ulla (1996) : « Gestalt und Gestalten. Von der Notwendigkeit der Gestaltkategorie für eine das Ästhetische berücksichtigende pragmatische Stilistik ». In : *Zeitschrift für Germanistik*, 6, pp. 308-322.
- FIX, Ulla/HABSCHEID, Stephan (éds.) : *Gruppenstile. Zur sprachlichen Inszenierung sozialer Zugehörigkeit*. Tübingen : Stauffenburg.
- FRADIN, Bernard/QUÉRÉ, Louis/WIDMER, Jean (éds.)(1994) : *L'enquête sur les catégories : de Durkheim á Sacks*. Paris : Editions de l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales.
- FRANCK, Dorothea (1984) : « Stil und Interaktion ». In : Spillner, Bernd (éd.) : *Methoden der Stilanalyse*. Tübingen : Narr, pp. 121-135.
- FRIER, Wolfgang/LABROISSE, Gerd (éds.)(1979) : *Grundfragen der Textwissenschaft : Linguistische und literaturwissenschaftliche Aspekte*. Amsterdam : Rodopi, pp.59-109.
- FRITZ, Gerd/HUNDSNURSCHER, Franz (éds.)(1994) : *Handbuch der Dialoganalyse*. Tübingen : Niemeyer.
- FROMILHAGUE, Catherine (1995) : *Les figures de style*. Paris : Nathan.
- GARFINKEL, Harold (1990) : « The Curious Seriousness of Professional Sociology ». In : Conein, Bernard/De Fornel, Michel/Quéré, Louis (éds.) : *Les formes de la conversation. Volume 1*. Paris : CNET, pp. 69-79.
- GARFINKEL, Harold (1967) : *Studies in Ethnomethodology*. Englewood Cliffs, New Jersey : Prentice-Hall.
- GARFINKEL, Harold/SACKS, Harvey (1970) : « On formal structures of practical action ». In : McKinney, John C./Tiryakian, Edward A. (éds.) : *Theoretical Sociology : perspectives and developments*. New York : Appleton-Century-Crofts, pp. 338-366.
- GEORGAKOPOULOU, Alexandra (1999) : « Doing youth in and through conversational narratives ». In : Verschueren, Jef (éd.) : *Language and Ideology. Selected Papers from the 6th International Pragmatics Conference. Volume 1*. Antwerp : International Pragmatics Association, pp. 119-142.
- GLÜCK, Helmut (éd.)(2000) : *Metzler Lexikon Sprache*. Stuttgart/Weimar : Verlag Metzler.
- GOFFMAN, Erving (1983) : « Felicity's Condition ». In : *American Journal of Sociology*, 89, pp. 1-53.
- GOFFMAN, Erving (1981) : *Forms of talk*. Philadelphia : University of Pennsylvania Press.
- GOFFMAN, Erving (1975) : *Stigmaté*. Paris : Editions de Minuit. (Titre original : *Stigma*, 1963).
- GOFFMAN, Erving (1974) : *Frame Analysis. An Essay on the Organization of Experience*. New York : Harper&Row.
- GOFFMAN, Erving (1971) : *Relations in public : Microstudies of the public order*. New York : Basic Books.
- GOFFMAN, Erving (1967) : *Interaction Ritual*. New York : Anchor Books.
- GOFFMAN, Erving (1961) : *Encounters*. Indianapolis : Bobbs-Merrill.

- GOFFMAN, Erving (1959) : *The Presentation of Self in Everyday Life*. New York : Doubleday & Company.
- GOODY, Esther N. (1978) : *Questions and Politeness. Strategies in social interaction*. Cambridge : Cambridge University Press.
- GRICE, Herbert Paul (1989) : *Studies in the Way of Words*. Cambridge, Mass. : Harvard University Press.
- GRICE, Herbert Paul (1968) : « Logic and conversation ». In : Cole, Peter/Morgan, J.L. (éds.) : *Syntax and semantics. Volume 3 : Speech acts*. New York : Academic Press, pp.41-58.
- GRONEMANN, Claudia/MAASS, Christiane/PETERS, Sabine A./SCHRADER, Sabine (éds.)(2001) : *Körper und Schrift. Beiträge zum 16. Nachwuchskolloquium der Romanistik, Leipzig 14.-17. Juni 2000*. Bonn : Romanistischer Verlag.
- GROSJEAN, Michèle/LACOSTE, Michèle (1999) : *Communication et intelligence collective. Le travail à l'hôpital*. Paris : PUF.
- GROSSEN, Michèle/PY, Bernard (éds.)(1997) : *Pratiques sociales et médiations symboliques*. Berne : Lang.
- GROSSEN, Michèle/LIENGMA Bessire, Marie-Jeanne/PERRET-CLERMONT, Anne-Nelly (1997) : « Construction de l'interaction et dynamiques socio-cognitives ». In : Grossen, Michèle/Py, Bernard (éds.) : *Pratiques sociales et médiations symboliques*. Berne : Lang, pp. 221-247.
- GÜLICH, Elisabeth (1980) : « Konventionelle Muster und kommunikative Funktionen von Alltagserzählungen ». In : Ehlich, Konrad (éd.) : *Erzählen im Alltag*. Frankfurt am Main : Suhrkamp, pp. 335-384.
- GÜLICH, Elisabeth (1991) : « Pour une ethnométhodologie linguistique : description de séquences conversationnelles explicatives ». In : Gülich, Elisabeth/Krafft, Ulrich (éds.) : *Linguistische Interaktionsanalysen*. Tübingen : Niemeyer, pp. 325-364.
- GÜLICH, Elisabeth/KRAFFT, Ulrich (éds.)(1991) : *Linguistische Interaktionsanalysen*. Tübingen : Niemeyer.
- GÜLICH, Elisabeth/KOTSCHI, Thomas (éds.)(1985) : *Grammatik, Konversation, Interaktion. Beiträge zum Romanistentag 1983*. Tübingen : Niemeyer.
- GUERIN, Daniel (1981) : *L'anarchisme. De la doctrine à la pratique*. Paris : Gallimard.
- GÜNTNER, Susanne (2002) : « Stimmenvielfalt im Diskurs : Formen der Stilisierung und Ästhetisierung in der Redewiedergabe ». In : *Gesprächsforschung – Onlinezeitschrift zur verbalen Interaktion*, 3, pp. 59-80. (<http://www.gespraechsforschung-ozs.de>).
- GÜNTNER, Susanne (1997) : « Stilisierungsverfahren in der Redewiedergabe – Die 'Überlagerung von Stimmen' als Mittel der moralischen Verurteilung in Vorwurfsrekonstruktionen. In : Selting, Margret/Sandig, Barbara (éds.) : *Sprech- und Gesprächsstile*. Berlin/New York : de Gruyter, pp. 94-122.
- GÜNTNER, Susanne/KNOBLAUCH, Hubert (1997) : « Gattungsanalyse ». In : Hitzler, Ronald/Honer, Anne. (éds.) : *Sozialwissenschaftliche Hermeneutik. Eine Einführung*. Opladen : Leske&Budrich, pp. 281-307.
- GÜNTNER, Susanne/KNOBLAUCH, Hubert (1995) : « Culturally patterned speaking

- practices – the analysis of communicative genres ». In : *Pragmatics*,. 5, 1, pp. 1-32.
- GUÉRIN, Daniel (1981) : *L'anarchisme*. Paris : Gallimard (folio essais).
- GUKENBIEHL, Hermann L./SCHÄFERS, Bernhard (1995) : « Gruppe ». In : Schäfers, Bernhard (éd.) : *Grundbegriffe der Soziologie*. Opladen : Leske&Budrich, pp.104-108.
- GUMBRECHT, Hans Ulrich/BIERMANN, Armin (éds.)(1986) : *Stil. Geschichten und Funktionen eines kulturwissenschaftlichen Diskurselementes*. Frankfurt am Main : Suhrkamp.
- GUMPERZ, John J. (1992) : « Contextualization Revisited ». In : Auer, Peter/di Luzio, Aldo (éds.) : *The Contextualization of Language*. Amsterdam/Philadelphia : Benjamins, pp. 39-53.
- GUMPERZ, John J. (1982) : *Discourse Strategies*. Cambridge : Cambridge University Press.
- GUMPERZ, John J. (éd.)(1971) : *Language in social groups*. Stanford : Stanford University Press.
- GUMPERZ, John J./COOK-GUMPERZ, Jenny (1982) : « Introduction : language and the communication of social identity ». In : Gumperz, John J. (éd.) : *Language and social identity*. Cambridge : Cambridge University Press, pp. 1-21.
- GUMPERZ, John J./HYMES, Dell (éds.)(1972) : *Directions in sociolinguistics. The ethnography of Communication*. Oxford : Blackwell.
- GUYARD, Véronique (2002) : *Aventures squats*. Université Lumière Lyon 2 : Mémoire de maîtrise d'anthropologie.
- HAHN, Alois (1986) : « Soziologische Relevanzen des Stilbegriffs ». In : Gumbrecht, Hans Ulrich/Pfeiffer, K. Ludwig (éds.) : *Stil. Geschichten und Funktionen eines kulturwissenschaftlichen Diskurselementes*. Frankfurt am Main : Suhrkamp, pp. 603-611.
- HALTÉ, Jean-François (éd.)(1993) : *Inter-Actions. L'interaction, actualités de la recherche et enjeux didactiques*. Metz : Centre d'analyse syntaxique de l'Université de Metz.
- HARTUNG, Martin (1998) : *Ironie in der Alltagssprache*. Opladen : Westdeutscher Verlag.
- HAUSENDORF, Heiko (2001) : « Gesprächsanalyse im deutschsprachigen Raum ». In : Brinker, Klaus/Antos, Gerd/Sager, Sven F./Heinemann, Wolfgang (éds.) : *Text-und Gesprächslinguistik. Ein internationales Handbuch zeitgenössischer Forschung. 2. Halbband 'Gesprächslinguistik'*. Berlin : de Gruyter, pp. 971-979.
- HAUSENDORF, Heiko (2000) : *Zugehörigkeit durch Sprache. Eine linguistische Studie am Beispiel der deutschen Wiedervereinigung*. Tübingen : Niemeyer.
- HAUSENDORF, Heiko/QUASTHOFF, Uta (1996) : *Sprachentwicklung und Interaktion. Eine linguistische Studie zum Erwerb von Diskursfähigkeiten*. Opladen : Westdeutscher Verlag.
- HEINEMANN, Margot (éd.) (1998) : *Sprachliche und soziale Stereotype*. Frankfurt am Main : Lang.
- HERITAGE, John (1995) : « Conversational Analysis : Methodological Aspects ». In :

- Quasthoff, Uta M. (éd.) : *Aspects of Oral Communication*. Berlin/New York : de Gruyter, pp. 391-441.
- HESTER, Stephen (1994) : « Les catégories en contexte ». In : Fradin, Bernard/Quéré, Louis/Widmer, Jean (éds.) : *L'enquête sur les catégories : de Durkheim à Sacks*. Paris : Editions de l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales, pp. 219-242.
- HINNENKAMP, Volker/SELTING, Margret (éds.)(1989) : *Stil und Stilisierung. Arbeiten zur interpretativen Soziolinguistik*. Tübingen : Niemeyer.
- HITZLER, Ronald/HONER, Anne (éds.)(1997) : *Sozialwissenschaftliche Hermeneutik. Eine Einführung*. Opladen : Leske&Budrich.
- HOGG, Michael A. (1996) : « Intragroup Processes, Group Structure and Social Identity ». In : Robinson, W. Peter (éd.) : *Social Groups and Identities. Developing the Legacy of Henri Tajfel*. Oxford : Butterworth-Heinemann, pp. 65-94.
- HOLLY, Werner (1979) : *Imagearbeit in Gesprächen. Zur linguistischen Beschreibung des Beziehungsaspekts*. Tübingen : Niemeyer.
- HOLMES, Janet/MEYERHOFF, Miriam (1999) : « The Community of Practice : Theories and methodologies in language and gender research ». In : *Language in Society*, 28, 2, pp. 173-183.
- HYMES, Dell (1974a) : *Foundations in Sociolinguistics. An Ethnographic Approach*. London : Tavistock Publications.
- HYMES, Dell (1974b) : « Ways of Speaking ». In : Bauman, Richard/Sherzer, Joel (éds.) : *Explorations in the Ethnography of Speaking*. London : Cambridge University Press, pp. 433-451.
- HYMES, Dell (1972) : « Models of the Interaction of Language and Social Life ». In : Gumperz, John J./Hymes, Dell (éds.) : *Directions in sociolinguistics. The ethnography of Communication*. Oxford : Blackwell, pp. 35-71.
- HYMES, Dell (1977) : « The ethnography of speaking ». In : Fishman, Joshua A. (éd.) : *Readings in the sociology of language*. The Hague : Mouton, pp. 99-138.
- IEDEMA, Rick/WODAK, Ruth (1999) : « Introduction : organizational discourses and practices ». In : *Discourse and Society*, 10, 1, pp. 5-19.
- JACOBY, Sally/OCHS, Elinor (1995) : « Co-Construction : An Introduction ». In : *Research on Language and Social Interaction*, 28, 3, pp. 171-183.
- JAKOBS, Eva-Maria/ROTHKEGEL, Annely (éds.)(2001) : *Perspektiven auf Stil*. Tübingen : Niemeyer.
- JEANNERET, Thérèse (2001) : « Vers une resépécification de la notion de coénonciation : pertinence de la notion de genre ». In : *Marges Linguistiques*, 2, pp. 81-94. (<http://www.marges-linguistiques.com>).
- JEANNERET, Thérèse (1999) : *La coénonciation en français. Approches discursive, conversationnelle et syntaxique*. Berne : Lang.
- JEFFERSON, Gail (1979) : « A Technique for Inviting Laughter and its Subsequent Acceptance Declination ». In : Psathas, George (éd.) : *Everyday Language : Studies in Ethnomethodologie*. New York : Irvington Press, pp. 79-96.
- JEFFERSON, Gail (1972) : « Side sequences ». In : Sudnow, David (éd.) : *Studies in*

- social interaction*. New York : Free Press, pp. 294-338.
- KALLMEYER, Werner (2001) : « Perspektivenumkehrung als Element des emanzipatorischen Stils in Migrantengruppen ». In : Jakobs, Eva-Maria/Rothkegel, Anneli (éds.) : *Perspektiven auf Stil*. Tübingen : Niemeyer, pp. 401-422.
- KALLMEYER, Werner (2000) : « Sprachvariation und Soziostilistik ». In : Häcki-Bühöfer, Annelies (éd.) : *Vom Umgang mit sprachlicher Variation. Soziolinguistik, Dialektologie, Methoden und Wissenschaftsgeschichte. Festschrift für Herinrich Löffler zum 60. Geburtstag*. Tübingen/Basel : Francke, pp. 261-278.
- KALLMEYER, Werner (éd.) (1996) : *Gesprächsrhetorik. Rhetorische Verfahren im Gesprächsprozeß*. Tübingen : Narr.
- KALLMEYER, Werner (1995a) : « Zur Darstellung von kommunikativem sozialen Stil in soziolinguistischen Gruppenporträts ». In : Kallmeyer, Werner (éd.) : *Kommunikation in der Stadt. Teil 2. Ethnographien von Mannheimer Stadtteilen*. Berlin/New York : de Gruyter, pp. 1-25.
- KALLMEYER, Werner (1995b) : « Mannheim do unne und do hauße ». In : Keim, Inken (éd.) : *Kommunikation in der Stadt. Teil 3. Kommunikative Stilistik einer sozialen Welt « kleiner Leute » in der Mannheimer Innenstadt*. Berlin/New York : de Gruyter, pp. 1-41.
- KALLMEYER, Werner (éd.) (1995c) : *Kommunikation in der Stadt. Teil 2. Ethnographien von Mannheimer Stadtteilen*. Berlin/New York : de Gruyter.
- KALLMEYER, Werner (éd.) (1994) : *Kommunikation in der Stadt. Teil 1. Exemplarische Analysen des Sprachverhaltens in Mannheim*. Berlin/New York : de Gruyter.
- KALLMEYER, Werner (1989) : « Wir und die anderen. Sprachliche Symbolisierung sozialer Identität und soziale Segmentierung ». In : Nelde, Peter H. (éd.) : *Urban Language Conflict/Urbane Sprachkonflikte*. Bonn : Dümmler, pp. 31-46.
- KALLMEYER, Werner (1988) : « Konversationsanalytische Beschreibung ». In : Ammon, Ulrich/Dittmar, Norbert/Mattheier, Klaus J. (éds.) : *Sociolinguistics/Soziolinguistik*. Band 2. Berlin/New York : de Gruyter, pp. 1095-1108.
- KALLMEYER, Werner/KEIM, Inken (1994) : « Formelhaftes Sprechen in der Filsbachwelt ». In : Kallmeyer, Werner (éd.) : *Kommunikation in der Stadt. Teil 1. Exemplarische Analysen des Sprachverhaltens in Mannheim*. Berlin/New York : de Gruyter, pp. 250-317.
- KALLMEYER, Werner/KEIM, Inken/NIKITOPOULOS, Pantelis (1994) : « Selbst- und Fremddarstellung im Gespräch und Regeln des Sprechens. Untersucht am Beispiel einer Stehcafé-Gruppe in Sandhofen ». In : Kallmeyer, Werner (éd.) : *Kommunikation in der Stadt. Teil 1. Exemplarische Analysen des Sprachverhaltens in Mannheim*. Berlin/New York : de Gruyter, pp. 40-140.
- KALLMEYER, Werner/KEIM, Inken/NIKITOPOULOS, Pantelis (1982) : « Zum Projekt 'Kommunikation in der Stadt' ». In : Bausch, Karl-Heinz (éd.) : *Mehrsprachigkeit in der Stadtregion. Jahrbuch 1981 des IdS*. Düsseldorf : Paedagogischer Verlag Schwann, pp. 345-390.
- KALLMEYER, Werner (1979) : « Kritische Momente. Zur Konversationsanalyse von Interaktionsstörungen ». In : Frier, Wolfgang/Labrousse, Gerd (éds.) : *Grundfragen der Textwissenschaft : Linguistische und literaturwissenschaftliche Aspekte*. Amsterdam :

- Rodopi, pp.59-109.
- KALLMEYER, Werner/SCHÜTZE, Fritz (1976) : « Konversationsanalyse ». In : *Studium Linguistik*, 1, pp. 1-28.
- KAUFMANN, Laurence/QUERE, Louis (2001) : « Comment analyser les collectifs et les institutions ? ». In : de Fornel, Michel/Ogien, Albert/Quéré, Louis (éds.) : *L'ethnométhodologie. Une sociologie radicale. (Colloque de Cerisy)*. Paris : Editions La Découverte et Syros, pp. 361-390.
- KEIM, Inken (1997) : « Formelhaftes Sprechen als konstitutives Merkmal sozialen Stils ». In : Selting, Margret/Sandig, Barbara (éds.) : *Sprech- und Gesprächsstile*. Berlin/New York : de Gruyter, pp. 318-344.
- KEIM, Inken (éd.)(1995) : *Kommunikation in der Stadt. Teil 3. Kommunikative Stilistik einer sozialen Welt « kleiner Leute » in der Mannheimer Innenstadt*. Berlin/New York : de Gruyter.
- KEIM, Inken/SCHÜTTE, Wilfried (éds.)(2001a) : *Soziale Welten und kommunikative Stile. Festschrift für Werner Kallmeyer zum 60. Geburtstag*. Tübingen : Narr.
- KEIM, Inken/SCHÜTTE, Wilfried (2001b) : « Sozial-kulturelle Selbstdefinition und sozialer Stil : Junge Deutsch-Türkinnen im Gespräch ». In : Keim, Inken/Schütte, Wilfried (éds.) : *Soziale Welten und kommunikative Stile. Festschrift für Werner Kallmeyer zum 60. Geburtstag*. Tübingen : Narr, pp. 1-28.
- KEIM, Inken/SCHWITALLA, Johannes (1989) : « Soziale Stile des Miteinander Sprechens. Beobachtungen zu Formen der Konfliktbearbeitung in zwei Frauengruppen ». In : Hinnenkamp, Volker/Selting, Margret (éds.) : *Stil und Stilisierung. Arbeiten zur interpretativen Soziolinguistik*. Tübingen : Niemeyer, pp. 83-124.
- KEMPER, Peter (2001) : « Den Gegner umarmen, Blumen ins Haar – Flower-Power-Pazifisten : die Hippies ». In : Meißner, Joachim/Meyer-Kahrweg, Dorothee/Sarkowicz, Hans (éds.) : *Gelebte Utopien. Alternative Lebensentwürfe*. Frankfurt am Main : Insel, pp. 335-353.
- KEPPLER, Angelika (1994) : *Tischgespräche. Über Formen der kommunikativen Vergemeinschaftung am Beispiel der Konversation in Familien*. Frankfurt am Main : Suhrkamp.
- KERBRAT-ORECCHIONI, Catherine (2001) : « Gesprächsanalyse im Bereich der romanischen Sprachen ». In : Brinker, Klaus/Antos, Gerd/Sager, Sven F./Heinemann, Wolfgang (éds.)(2001) : *Text-und Gesprächslinguistik. Ein internationales Handbuch zeitgenössischer Forschung. 2. Halbband 'Gesprächslinguistik'*. Berlin : de Gruyter, pp. 998-1004. [Cité d'après le manuscrit en français].
- KERBRAT-ORECCHIONI, Catherine (1996) : *La conversation*. Paris : Seuil.
- KERBRAT-ORECCHIONI, Catherine (1995) : *Les Interactions Verbales. Tome 1*. Paris : Armand Colin.
- KERBRAT-ORECCHIONI, Catherine (1993) : Variations culturelles et universaux dans les systèmes conversationnels. In : Halté, Jean-François (éd.) : *Inter-Actions. L'interaction, actualités de la recherche et enjeux didactiques*. Metz : Centre d'analyse syntaxique de l'Université de Metz, pp. 61-90.
- KERBRAT-ORECCHIONI, Catherine (1992) : *Les Interactions Verbales. Tome 2*. Paris :

Armand Colin.

- KERBRAT-ORECCHIONI, Catherine (éd.)(1991) : *La question*. Lyon : PUL.
- KERBRAT-ORECCHIONI, Catherine (1980) : *L'énonciation de la subjectivité dans le langage*. Paris : Armand Colin.
- KESSELHEIM, Wolfgang (1998) : « Interaktive Verfahren der Herstellung von Gruppen im Gespräch – Freiheit und Grenzen ». In : Heinemann, Margot (éd.) : *Sprachliche und soziale Stereotype*. Frankfurt am Main : Lang, pp. 129-153.
- KLAEGER, Sabine (2001) : « La Duende – Soziostilistisches Porträt einer Hausbesetzergruppe in Lyon : Die imaginäre Aktion ». In : Gronemann, Claudia/Maaß, Christiane/Peters, Sabine A./Schrader, Sabine (éds.) : *Körper und Schrift. Beiträge zum 16. Nachwuchskolloquium der Romanistik, Leipzig 14.-17. Juni 2000*. Bonn : Romanistischer Verlag, pp. 253-264.
- KLAEGER, SABINE (à paraître) : « Subkulturelle Selbstinszenierung oder 'Wir sind die Bösen' ». In : Fix, Ulla/Habscheid, Stephan (éds.) : *Sozialer Stil als Inszenierung*. Frankfurt am Main : Lang.
- KLEIN, Josef (1998) : « Linguistische Stereotypbegriffe. Sozialpsychologischer vs. semantiktireoretischer Traditionsstrang und einige frametheoretische Überlegungen ». In : Heinemann, Margot (éd.) : *Sprachliche und soziale Stereotype*. Frankfurt am Main : Lang, pp.25-46.
- KNOBLAUCH, Hubert (1996) : *Kommunikative Lebenswelten. Ethnographie einer geschwätzigen Gesellschaft*. Konstanz : Universitäts Verlag Konstanz.
- KNOBLAUCH, Hubert (1995) : *Kommunikationskultur. Die kommunikative Konstruktion kultureller Kontexte*. Berlin : de Gruyter.
- KOCH, Peter/OESTERREICHER, Wulf (1990) : *Gesprochene Sprache in der Romania : Französisch, Italienisch, Spanisch*. Tübingen : Niemeyer.
- KOLBOOM, Ingo/KOTSCHI, Thomas/REICHEL, Edward (éds.)(2002) : *Handbuch Französisch : Sprache – Literatur – Kultur – Gesellschaft : für Studium, Lehre, Praxis*. Berlin : Schmidt.
- KOTTHOFF, Helga (1998) : *Spaß Verstehen. Zur Pragmatik von konversationellem Humor*. Tübingen : Niemeyer.
- KOTTHOFF, Helga (1997) : « The interactional achievement of expert status. Creating assymetries By 'Teaching Conversational Lectures' in TV discussions ». In : Kotthoff, Helga/Wodak, Ruth (éds.) : *Communicating gender in context*. Amsterdam/Philadelphia : John Benjamins Publishing Company, pp. 139-178.
- KOTTHOFF, Helga (éd.)(1996a) : *Scherzkommunikation. Beiträge aus der empirischen Gesprächsforschung*. Opladen : Westdeutscher Verlag.
- KOTTHOFF, Helga (1996b) : « Witzige Darbietungen als Talk-Shows. Zur konversationellen Konstruktion eines sozialen Milieus ». In : Kotthoff, Helga (éd.) : *Scherzkommunikation. Beiträge aus der empirischen Gesprächsforschung*. Opladen : Westdeutscher Verlag, pp. 145-192.
- KOTTHOFF, Helga (éd.)(²1996c) : *Das Gelächter der Geschlechter. Humor und Macht in Gesprächen von Frauen und Männern*. Konstanz : Universitätsverlag Konstanz.
- KOTTHOFF; Helga (1993) : « Disagreement and concession in disputes : On the

- context sensitivity of preference structures ». In : *Language in Society*, 22, pp. 193-216.
- KOTTHOFF, Helga (1991) : « Interaktionsstilistische Unterschiede im Gesprächsverhalten der Geschlechter : Unterbrechungen und Themenkontrolle als Stilmittel ». In : Neuland, Eva/Bleckwenn, Helga (éds.) : *Stil – Stilistik – Stilisierung. Linguistische, literaturwissenschaftliche und didaktische Beiträge zur Stilfeorschung*. Frankfurt am Main : Lang, pp. 131-146.
- KOTTHOFF, Helga (1989) : « Stilunterschiede in argumentativen Gesprächen oder zum Geselligkeitswert von Dissens ». In : Hinnenkamp, Volker/Selting, Margret (éds.)(1989) : *Stil und Stilisierung. Arbeiten zur interpretativen Soziolinguistik*. Tübingen : Niemeyer, pp. 187-202.
- KOTTHOFF, Helga/WODAK, Ruth (éds.)(1997) : *Communicating Gender in Context*. Amsterdam : Benjamins.
- KOTSCHI, Thomas/OESTERREICHER, Wulf/ZIMMERMANN, Klaus (éds.)(1996) : *El español hablado y la cultura oral en España e Hispanoamérica*. Frankfurt am Main : Vervuert ; Madrid : Iberoamericana.
- LABOV, William (1978) : *Sociolinguistic Patterns*. Oxford : Blackwell.
- LABOV, William (1976) : *Sprache im sozialen Kontext. Beschreibung und Erklärung struktureller und sozialer Bedeutung von Sprachvariation*. Kronberg : Scriptor Verlag.
- LABOV, William (1972a) : « Rules for ritual insults ». In : Sudnow, David (éd.) : *Studies in Social Interaction*. New York : Free Press, pp. 120-169.
- LABOV, William (1972b) : *Language in the inner city*. Philadelphia : University of Philadelphia.
- LENZ, Friedrich (1989) : *Organisationsprinzipien in mündlicher Fachkommunikation*. Frankfurt am Main : Lang.
- LE PAGE, Robert B./TABOURET-KELLER, Andrée (1985) : *Acts of Identity : Creole-based approaches to language and ethnicity*. Cambridge : Cambridge University Press.
- LEVINSON, Stephen C. (1988) : « Conceptual problems in the study of regional and cultural style ». In : Dittmar, Norbert/Schlobinski, Peter (éds.) : *The sociolinguistics of urban vernaculars. Case studies and their evaluation*. Berlin/New York : de Gruyter, pp. 161-190.
- LEVINSON, Stephen C. (1983) : *Pragmatics*. Cambridge : Cambridge University Press.
- LIEVERSCHEIDT, Esther/WERLEN, Iwar/WYMAN, Adrian/ZIMMERMANN, Hansmartin (1995) : « Konzeption und Ergebnisse des Projekts 'Kommunikationskulturen in einer Schweizer Stadt' ». In : Werlen, Iwar (éd.) : *Verbale Kommunikation in der Stadt*. Tübingen : Narr, pp. 197- 226.
- LINDNER, Werner (1996) : *Jugendprotest seit den fünfziger Jahren. Dissens und kultureller Eigensinn*. Opladen : Leske&Budrich.
- LABROSSE, Céline (1996) : *Pour une grammaire non sexiste*. Montréal : Les éditions du remue-ménage.
- LOLA ⁴⁵⁴ (1998) : « Politiquement correcte dans ma tête, morphologiquement incorrecte ». In : Monnet, Corinne/Vidal, Léo (éds.) : *Au-delà du personnel. Pour une*

- transformation politique du personnel*. Lyon : Atelier de création libertaire, pp. 131-137.
- LUHMANN, Niklas (1975) : *Soziologische Aufklärung 2. Aufsätze zur Theorie der Gesellschaft*. Opladen : Westdeutscher Verlag.
- MAINGUENEAU, Dominique (1996) : *Les termes clés de l'analyse du discours*. Paris : Seuil.
- MAITRON, Jean (1992) : *Ravachol et les anarchistes*. Paris : Gallimard.
- MALONE, Martin .J. (1997) : *Worlds of talk. The presentation of self in everyday conversation*. Cambridge : Polity Press.
- MANGHAM, Iain L. (éd.)(1987) : *Organization Analysis and Development. A Social Construction of Organizational Behaviour*. Chichester/New York/Brisbane/Toronto/Singapore : John Wiley&Sons.
- MCKINLAY, Andy/DUNNETT, Anne (1998) : « How Gun-owners Accomplish Being Deadly Average ». In : Antaki, Charles/Widdicombe, Sue (éds.) : *Identities in Talk*. London : Sage, pp. 34-51.
- MCKINNEY, John C./TIRYAKIAN, Edward A. (éds.)(1970) : *Theoretical Sociology : perspectives and developments*. New York : Appleton-Century-Crofts.
- MEIER, Christoph (1997) : *Arbeitsbesprechungen. Interaktionsstruktur, Interaktionsdynamik und Konsequenzen einer sozialen Form*. Opladen : Westdeutscher Verlag.
- MEISSNER, Joachim/MEYER-KAHRWEG, Dorothee/Sarkowicz, Hans (éds.)(2001) : *Gelebte Utopien. Alternative Lebensentwürfe*. Frankfurt am Main : Insel.
- MENZ, Florian (2000) : *Selbst- und Fremdorganisation im Diskurs. Interne Kommunikation in Wirtschaftsunternehmen*. Wiesbaden : Deutscher Universitäts Verlag.
- MEYERHOFF, Miriam (1999) : « The Community of Practice : Theories and methodologies in language and gender research ». In : *Language in Society*, 28, 2, pp. 173-183.
- MILROY, Lesley (1987) : *Observing and analysing natural language*. Oxford : Blackwell.
- MILROY, Lesley (1980) : *Language and social networks*. Oxford : Blackwell.
- MÖNNICH, Annette/JASKOLSKI, Ernst W. (éds.)(1999) : *Kooperation in der Kommunikation*. München/Basel : Reinhardt.
- MOERMAN, Michael (1988) : *Talking culture. Ethnography and conversation analysis*. Philadelphia : University of Pennsylvania Press.
- MONDADA, Lorenza (2001) : « Pour une linguistique interactionnelle ». In : *Marges linguistiques*, pp. 1-21. (<http://marges-linguistiques.com>).
- MONNET, Corinne/VIDAL, Léo (éds.)(1998) : *Au-delà du personnel. Pour une transformation politique du personnel*. Lyon : Atelier de création libertaire.
- MONNET, Corinne (1997) : « La répartition des tâches dans le dialogue mixte et ses conséquences ». In : *La menstrueuse*, 1, pp. 18-23.

⁴⁵⁴ Il s'agit d'un article anonyme que l'auteur a signé « Lola ».

- MORGENTHALER, Lynelle (1990) : « Who's got WHAT floor ? ». In : *Journal of Pragmatics*, 14, pp. 537-557.
- MÜLLER, Andreas P. (2002) : *Sprache am Arbeitsplatz. Ein Beitrag zur Ethnographie der innerbetrieblichen Kommunikation anhand von Fallstudien in Frankreich, Spanien und Deutschland*. Universität Mannheim : Habilitationsschrift.
- MÜLLER, Andreas P. (1997) : *'Reden ist Chefsache'. Linguistische Studien zu sprachlichen Formen sozialer 'Kontrolle' in innerbetrieblichen Arbeitsbesprechungen*. Tübingen : Narr.
- MÜLLER, Frank E. (1995) : « Interaction et syntaxe – Structures de participation et structures syntaxiques dans la conversation à plusieurs participants ». In : Véronique, Daniel/Vion, Robert (éds.) : *Modèles de l'interaction verbale*. Aix-en-Provence : Publications de l'Université de Provence, pp. 331-347.
- MÜLLER, Frank E. (1991) : « Kleine Listen – Listenstrukturen und Listenbildung im gesprochenen Italienisch ». In : Dausendschön-Gay, Ulrich/Gülich, Elisabeth/Krafft, Ulrich (éds.) : *Linguistische Interaktionsanalysen. Beiträge zum 20. Romanistentag 1987*. Tübingen : Niemeyer, pp. 107-125.
- NEIDHARDT, Friedhelm (éd.) (1983) : *Gruppensoziologie. Perspektiven und Materialien*. Opladen : Westdeutscher Verlag.
- NELDE, Peter H. (éd.) (1989) : *Urban Language Conflict/Urbane Sprachkonflikte*. Bonn : Dümmler.
- NEULAND, Eva/BLECKWENN, Helga (éds.) (1991) : *Stil – Stilistik – Stilisierung. Linguistische, literaturwissenschaftliche und didaktische Beiträge zur Stilforschung*. Frankfurt am Main : Lang.
- NORRICK, Neil (1994) : « Involvement and Joking in Conversation ». In : *Journal of Pragmatics*, 22, pp. 409-430.
- OAKES, Penelope (1996) : « The Categorization Process : Cognition and the Group in the Social Psychology of Stereotyping ». In : Robinson, W. Peter (éd.) : *Social Groups and Identities. Developing the Legacy of Henri Tajfel*. Oxford : Butterworth-Heinemann, pp. 95-119.
- OCHS, Elinor/SCHEGLOFF, Emanuel A./THOMPSON, Sandra A. (éds.) (1996) : *Interaction and Grammar*. Cambridge : Cambridge University Press.
- PAPALOIZOS, Lilli (1992) : *Ethnographie de la communication dans un milieu social exolingue. Le Centre Culturel Espérantiste de La Chaux-de-Fonds (Suisse)*. Berne : Lang.
- PELOSE, Gina C. (1987) : « The Functions of Behavioral Synchrony and Speech Rhythm in Conversation ». In : Sigman, S. J. (éd.) : *Multichannel communication codes. Part 1 [Research on language and social interaction, vol. 20]*, pp. 171-220.
- PESKETT, Roger (1987) : « Analysing the Production of Meeting Talk : 'Multiple Solicits' and their Treatment. In : Mangham, Iain L. (éd.) : *Organization Analysis and Development. A Social Construction of Organizational Behaviour*. Chichester/New York/Brisbane/Toronto/Singapore : John Wiley&Sons, pp. 47-60.
- PEUCKERT, Rüdiger (1995) : « Rolle, soziale ». In : Schäfers, Bernhard (éd.) : *Grundbegriffe der Soziologie*. Opladen : Leske&Budrich, pp. 262-266.

- PIZZINI, Franca (1996) : « Hierarchie in der Scherzkommunikation : Kommunikation im gynäkologischen und geburtshilflichen Bereich ». In : Kotthoff, Helga (éd.) : *Das Gelächter der Geschlechter. Humor und Macht in Gesprächen von Frauen und Männern*. Konstanz : Universitätsverlag Konstanz, pp. 201-214.
- PLANTIN, Christian (1996) : *L'argumentation*. Paris : Seuil.
- POMERANTZ, Anita (1986) : « Extreme Case Formulations : A Way of Legitimizing Claims ». In : *Human Studies*, 9, pp. 219-229.
- PORO, Susanne (1999) : *Beziehungsrelevanz in der beruflichen Kommunikation*. Frankfurt am Main : Lang.
- PSATHAS, George (éd.)(1979) : *Everyday Language : Studies in Ethnomethodologie*. New York : Irvington Press.
- PUCCIARELLI, Domenico (1999) : *L'imaginaire des libertaires aujourd'hui*. Lyon : Atelier de création libertaire.
- PUCCIARELLI, Domenico (1996) : *Le rêve au quotidien. Les expériences collectives de la Croix-Rousse 1975-1995*. Lyon : Atelier de création libertaire.
- QUASTHOFF, Uta M. (1998) : « Stereotype in Alltagssituationen : Ein Beitrag zur Dynamisierung der Stereotypenforschung ». In : Heinemann, Margot (éd.) : *Sprachliche und soziale Stereotype*. Frankfurt am Main : Lang, pp. 47-72.
- QUASTHOFF, Uta M. (éd.) (1995) : *Aspects of Oral Communication*. Berlin/New York : de Gruyter.
- QUASTHOFF, Uta M. (1994) : « L'élaboration sociale de l'âge par le langage dans l'interaction ». In : Trognon, Alain/Dausendschön-Gay, Ulrich/Krafft, Ulrich/Riboni, Christiane (éds.) : *La construction interactive du quotidien*. Nancy : Presses Universitaires de Nancy, pp. 103-119.
- QUASTHOFF, Uta M. (1973) : *Soziales Vorurteil und Kommunikation – Eine sprachwissenschaftliche Analyse des Stereotyps. Ein interdisziplinärer Versuch im Bereich von Linguistik, Sozialwissenschaft und Psychologie*. Frankfurt am Main : Athenäum.
- REVUE FRANÇAISE DES AFFAIRES SOCIALES, 2 (avril/juin 2002) : Sans-logis et squatters. Auto-organisation et mobilisation collective. Paris.
- RICHTER, Günther (1993) : *Methodische Grundfragen der Erforschung gesprochener Sprache*. Frankfurt am Main : Lang.
- ROBINSON, W. Peter (éd.) (1996) : *Social Groups and Identities. Developing the Legacy of Henri Tajfel*. Oxford : Butterworth-Heinemann.
- SACKS, Harvey (⁴2000) : *Lectures on Conversation. Volumes 1 & 2*, edited by Gail Jefferson. Oxford/Cambridge : Blackwell. (Vol. 1 cité Sacks 2000a ; Vol 2 cité Sacks 2000b).
- SACKS, Harvey (1984) : « Notes on Methodology ». In : Atkinson, J. Maxwell/Heritage, John (éds.) : *Structures of Social Action : Studies in Conversation Analysis*. Cambridge : Cambridge University Press, pp. 21-27.
- SACKS, Harvey/SCHEGLOFF, Emanuel A. (1979) : « Two Preferences in the Organization of Reference to Persons in Conversation and Their Interaction ». In : Psathas, George (éd.) : *Everyday Language : Studies in Ethnomethodologie*. New

- York : Irvington Press, pp. 15-21.
- SACKS, Harvey/SCHEGLOFF, Emanuel A./JEFFERSON, Gail (1974) : « A simplest systematics for the organization of turn-taking for conversation ». In : *Language*, 50, pp. 696-735.
- SANDIG, Barbara (1995) : « Tendenzen der linguistischen Stilforschung ». In : Stickel, Gerhard (éd.) : *Stilfragen. Jahrbuch 1994 des Instituts für deutsche Sprache*. Berlin/New York : de Gruyter, pp. 27-61.
- SANDIG, Barbara/SELTING, Margret (1997a) : « Einleitung ». In : Selting, Margret/Sandig, Barbara (éds.) : *Sprech- und Gesprächsstile*. Berlin/New York : de Gruyter, pp. 1-8.
- SANDIG, Barbara/SELTING, Margret (1997b) : « Discourse Styles ». In : van Dijk, Teun A. (éd.) : *Discourse as Structure and Process*. London : Sage Publ., pp. 138-156.
- SAVILLE-TROIKE (2^e1989) : *Ethnography of communication. An Introduction*. Oxford : Blackwell.
- SARANGI, Srikant/COULTHARD, Malcolm (éds.)(2000) : *Discourse and Social Life*. Harlow : Pearson Education.
- SCHÄFERS, Bernhard (éd.) (1999a) : *Einführung in die Gruppensoziologie. Geschichte –Theorien – Analysen*. Wiesbaden : Quelle&Meyer.
- SCHÄFERS, Bernhard (1999b) : « Primärgruppen ». In : Schäfers, Bernhard (éd.) : *Einführung in die Gruppensoziologie. Geschichte –Theorien – Analysen*. Wiesbaden : Quelle&Meyer, pp. 97-112.
- SCHÄFERS, Bernhard (éd.)(1995) : *Grundbegriffe der Soziologie*. Opladen : Leske&Budrich.
- SCHANK, Gerd (1987) : « Linguistische Konfliktanalyse. Ein Beitrag zur Gesprächsanalyse ». In : Schank, Gerd/Schwitalla, Johannes (éds.) : *Konflikte in Gesprächen*. Tübingen : Narr, pp. 18-98.
- SCHANK, Gerd/SCHWITALLA, Johannes (éds.)(1987) : *Konflikte in Gesprächen*. Tübingen : Narr.
- SCHEGLOFF, Emanuel A. (1995) : « Parties and Talking Together : Two Ways in Which Numbers Are Significant for Talk-in-Interaction ». In : Ten Have, Paul/Psathas, George (éds.)(1995) : *Situated Order. Studies in the Social Organization of Talk and Embodied Activities*. Washington : International Institute for Ethnomethodology and Conversation Analysis & University Press of America, pp.31-42.
- SCHEGLOFF, Emanuel A. (1987) : « Some sources of misunderstanding in talk-in-interaction ». In : *Linguistics*, 25, pp. 201-218.
- SCHEGLOFF, Emanuel A. (1982) : « Discourse as an Interactional Achievement : Some Uses of 'uh huh' and Other Things that Come Between Sentences ». In : Tannen, Deborah (éd.) : *Analyzing Discourse : Text and Talk. University Round Table on Languages and Linguistics 1981*. Washington : Georgetown University Press, pp. 71-93.
- SCHIFFRIN, Deborah (1994) : *Approaches to Discourse*. Oxford/Cambridge : Blackwell.
- SCHLOBINSKI, Peter (1997) : *Syntax des gesprochenen Deutsch*. Opladen : Westdeutscher Verlag.

-
- SCHLOBINSKI, Peter (1996) : *Empirische Sprachwissenschaft*. Opladen : Westdeutscher Verlag.
- SCHMIDT, Claudia (1988) : *'Typisch weiblich – typisch männlich'. Geschlechtstypisches Kommunikationsverhalten in studentischen Kleingruppen*. Tübingen : Niemeyer.
- SCHMITT, Reinhold (1992) : *Die Schwellensteher. Sprachliche Präsenz und sozialer Austausch in einem Kiosk*. Tübingen : Narr.
- SCHNEIDER, Hans-Dieter. (1985) : *Kleingruppenforschung*. Stuttgart : Teubner.
- SCHRÖDER, Peter (éd.) : *Schlichtungsgespräche. Ein Textband mit einer exemplarischen Analyse*. Berlin/New York : de Gruyter.
- SCHÜLEIN, Johann August (1983) : « Konstitution und Dynamik 'offener' Primärgruppen ». In : Neidhardt, Friedhelm (éd.) : *Gruppensoziologie. Perspektiven und Materialien*. Opladen : Westdeutscher Verlag, pp. 391-419.
- SCHÜLEIN, Johann August (éd.) (1980) : *'... vor uns die Mühen der Ebenen.'* *Alltagsprobleme und Perspektiven von Wohngemeinschaften*. Giessen : Focus.
- SCHÜLEIN, Johann August (éd.) (1978) : *Kommunen und Wohngemeinschaften. Der Familie entkommen ?* Giessen : Focus.
- SCHÜTTE, Wilfried (1991) : *Scherzkommunikation unter Orchestermusikern*. Tübingen : Narr.
- SCHÜTZE, Fritz (2001) : « Das Konzept der sozialen Welt und die Wissensorganisation in modernen Komplexgesellschaften ». In : Keim, Inken/ Schütte, Wilfried (éds.) : *Soziale Welten und kommunikative Stile. Festschrift für Werner Kallmeyer zum 60. Geburtstag*. Tübingen : Narr, pp. 537-561.
- SCHWARTZMAN, Helen B. (1989) : *The Meeting. Gatherings in Organizations and Communities*. New York/London : Plenum Press.
- SCHWARTZMAN, Helen B. (1986) : « The meeting as a neglected social form in organizational studies ». In : *Research in Organizational Behavior*, 8, pp. 233-258.
- SCHWITALLA, Johannes (1987) : « Sprachliche Mittel der Konfliktreduzierung in Streitgesprächen ». In : Schank, Gerd/Schwitalla, Johannes (éds.) : *Konflikte in Gesprächen*. Tübingen : Narr, pp. 99-175.
- SCHWITALLA, Johannes (éd.)(1995) : *Kommunikation in der Stadt. Teil 4. Kommunikative Stilistik von zwei Sozialwelten in Mannheim-Vogelstang*. Berlin/New York : de Gruyter.
- SCHWITALLA, Johannes (1994) : « Gesprochene Sprache – dialogisch gesehen ». In : Fritz, Gerd/Hundsnurscher, Franz (éds.) : *Handbuch der Dialoganalyse*. Tübingen : Niemeyer, pp. 17-36.
- SCHWITALLA, Johannes (1993) : « Über einige Weisen des gemeinsamen Sprechens. Ein Beitrag zur Theorie der Beteiligungsrollen im Gespräch ». In : *Zeitschrift für Sprachwissenschaft*, 11,1, pp. 68-98.
- SCHWITALLA, Johannes/STREECK, Jürgen (1989) : « Subversive Interaktionen. Sprachliche Verfahren der sozialen Ausgrenzung in einer Jugendlichengruppe ». In : Hinnenkamp, Volker/Selting, Margret (éds.) : *Stil und Stilisierung. Arbeiten zur interpretativen Soziolinguistik*. Tübingen : Niemeyer, pp. 229-251.

- SCHWONKE, Martin (1999) : « Die Gruppe als Paradigma der Vergesellschaftung ». In : Schäfers, Bernhard (éd.) : *Einführung in die Gruppensoziologie. Geschichte – Theorien – Analysen*. Wiesbaden : Quelle&Meyer, pp. 37-53.
- SELTING, Margret (2001) : « Stil – in interaktionaler Perspektive ». In : Jakobs, Eva-Maria/Rothkegel, Anneli (éds.) : *Perspektiven auf Stil*. Tübingen : Niemeyer, pp. 3-20.
- SELTING, Margret (1997) : « Interaktionale Stilistik : Methodologische Aspekte de Analyse von Sprechstilen ». In : Selting, Margret/Sandig, Barbara (éds.) : *Sprech- und Gesprächsstile*. Berlin/New York : de Gruyter, pp. 9-43.
- SELTING, Margret (1995) : « Sprechstile als Kontextualisierungshinweise. Die sprechstilistische Kontextualisierung konversationeller Aktivitäten am Beispiel mündlicher Erzählungen in Gesprächen ». In : Stickel, Gerhard (éd.) : *Stilfragen. Jahrbuch 1994 des Instituts für deutsche Sprache*. Berlin/New York : de Gruyter, pp. 198-224.
- SELTING, Margret/AUER, Peter/BARDEN, Birgit/BERGMANN, Jörg et al. (1998) : « Gesprächsanalytisches Transkriptionssystem (GAT) ». In : *Linguistische Berichte*, 173, pp. 91-122.
- SELTING, Margret/SANDIG, Barbara (éds.)(1997) : *Sprech- und Gesprächsstile*. Berlin/New York : de Gruyter.
- SELTING, Margret/HINNENKAMP, Volker (1989) : « Einleitung : Stil und Stilisierung. Arbeiten zur interpretativen Soziolinguistik ». In : Hinnenkamp, Volker/Selting, Margret (éds.) : *Stil und Stilisierung. Arbeiten zur interpretativen Soziolinguistik*. Tübingen : Niemeyer, pp. 1-23.
- SOEFFNER, Hans-Georg (éd.)(1989a) : *Auslegung des Alltags – der Alltag der Auslegung. Zur wissenssoziologischen Konzeption einer sozialwissenschaftlichen Hermeneutik*. Frankfurt am Main : Suhrkamp.
- SOEFFNER, Hans-Georg (1989b) : « Handlung – Szene – Inszenierung ». In : Soeffner, Hans-Georg (éd.) : *Auslegung des Alltags – der Alltag der Auslegung. Zur wissenssoziologischen Konzeption einer sozialwissenschaftlichen Hermeneutik*. Frankfurt am Main : Suhrkamp, pp. 140-157.
- SOEFFNER, Hans-Georg (1986) : « Stil und Stilisierung. Punk oder die Überhöhung des Alltags ». In : Gumbrecht, Hans Ulrich/Pfeiffer, K. Ludwig (éds.) : *Stil. Geschichten und Funktionen eines kulturwissenschaftlichen Diskurselementes*. Frankfurt am Main : Suhrkamp, pp. 317-341.
- SPIEGEL, Carmen (1997) : « Selbst- und Fremdstilisierung in umweltpolitischen Auseinandersetzungen ». In : Selting, Margret/Sandig, Barbara (éds.) : *Sprech- und Gesprächsstile*. Berlin/New York : de Gruyter, pp. 286-317.
- SPIEGEL, Carmen (1995) : *Streit. Eine linguistische Untersuchung verbaler Interaktionen in alltäglichen Zusammenhängen*. Tübingen : Narr.
- SPILLNER, Bernd (éd.)(1984) : *Methoden der Stilanalyse*. Tübingen : Narr.
- SPRANZ-FOGASY, Thomas (1997) : *Interaktionsprofile. Die Herausbildung individueller Handlungstypik in Gesprächen*. Opladen : Westdeutscher Verlag.
- SPRADLEY, James/MANN, Brenda (1979) : *Les bars, les femmes et la culture*. Paris :

PUF.

- STICKEL, Gerhard (éd.) (1995) : *Stilfragen. Jahrbuch 1994 des Instituts für deutsche Sprache*. Berlin/New York : de Gruyter.
- SUDNOW, David (éd.) (1972) : *Studies in social interaction*. New York : Free Press.
- TAJFEL, Henri (éd.) (1978a) : *Differentiation between social groups : Studies in the social psychology of intergroup relations*. London/New York : Academic Press.
- TAJFEL, Henri (1978b) : « Interindividual behaviour and intergroup behaviour ». In : Tajfel, Henri (éd.) (1978a) : *Differentiation between social groups : Studies in the social psychology of intergroup relations*. London/New York : Academic Press, pp. 27-60.
- TANNEN, Deborah (éd.) (1993a) : *Gender and Conversational Interaction*. Cambridge : Cambridge University Press.
- TANNEN, Deborah (1993b) : *Framing in discourse*. Oxford : Oxford University Press.
- TANNEN, Deborah (1990) : *Décidément tu ne me comprends pas !* Paris : Laffont.
- TANNEN, Deborah (1989) : *Talking voices. Repetition, dialogue and imagery in conversational discourse*. Cambridge : Cambridge University Press.
- TANNEN, Deborah (1984) : *Conversational style : Analyzing talk among friends*. Norwood, N. J. : Ablex Publishing Corp.
- TANNEN, Deborah (1982) : *Analyzing Discourse : Text and Talk. University Round Table on Languages and Linguistics 1981*. Washington : Georgetown University Press.
- TEN HAVE, Paul/PSATHAS, George (éds.) (1995) : *Situated Order. Studies in the Social Organization of Talk and Embodied Activities*. Washington : International Institute for Ethnomethodology and Conversation Analysis & University Press of America.
- THRASHER, Frederic M. (1927) : *The Gang. A Study of 1313 Gangs in Chicago*. Chicago : University of Chicago.
- TRAVERSO, Véronique (à paraître) : « Interlocutive 'crowding' and 'splitting' in polylogues : the case of a meeting of researchers ». In : *Journal of Pragmatics*, special issue.
- TRAVERSO, Véronique (1999) : *L'analyse des conversations*. Paris : Nathan.
- TRAVERSO, Véronique (1996) : *La conversation familière. Analyse pragmatique des interactions*. Lyon : PUL.
- TRAVERSO, Véronique (1993) : *La conversation familière : les interactions verbales dans les visites*. Université Lumière Lyon2 : Thèse de doctorat.
- TROGNON, Alain (1994) : « Sur la théorie de la construction interactive du quotidien ». In : Trognon, Alain/Dausendschön-Gay, Ulrich/Krafft, Ulrich/Riboni, Christiane (éds.) : *La construction interactive du quotidien*. Nancy : Presses Universitaires de Nancy, pp. 7-52.
- TROGNON, Alain/DAUSENDSCHÖN-GAY, Ulrich/KRAFFT, Ulrich/RIBONI, Christiane (éds.) (1994) : *La construction interactive du quotidien*. Nancy : Presses Universitaires de Nancy.

- TURNER, Victor (2000) : *Das Ritual. Struktur und Anti-Struktur*. Frankfurt am Main/New York : Campus.
- VAN DIJK, Teun A. (éd.)(1985) : *Handbook of Discourse Analysis. Volume 3 : Discourse and Dialogue*. London : Academic Press.
- VION, Robert (1992) : *La Communication Verbale. Analyse des Interactions*. Paris : Hachette.
- VÉRONIQUE, Daniel/VION, Robert (éds.)(1995) : *Modèles de l'interaction verbale*. Aix-en-Provence : Publication de l'Université de Provence.
- VERSCHUEREN, Jef (éd.)(1999) : *Language and Ideology. Selected Papers from the 6th International Pragmatics Conference Volume 1*. Antwerp : International Pragmatics Association.
- WHYTE, William Foote (1943) : *Street corner society. The social structure of an Italian Slum*. Chicago : University of Chicago.
- WIDDICOMBE, Sue (1998) : « 'But You Don't Class Yourself' : The Interactional Management of Category Membership and Non-membership ». In : Antaki, Charles/Widdicombe, Sue (éds.) : *Identities in Talk*. London : Sage, pp. 52-70.
- WIRTH, Louis (1928) : *The Ghetto*. Chicago : University of Chicago Press.
- WOLF, Ricarda (1995) : « Interaktive Fallen auf dem Weg zum vorurteilsfreien Dialog. Ein deutsch-deutscher Versuch ». In : Czyzewski, Marion/Gülich, Elisabeth/Hausendorf, Heiko/Kastner, Maria (éds.)(1995) : *Nationale Selbst- und Fremdbilder im Gespräch. Kommunikative Prozesse nach der Wiedervereinigung Deutschlands und dem Systemwandel in Ostmitteleuropa*. Opladen : Westdeutscher Verlag, pp. 203-231.
- WULF, Christoph (éd.)(2001a) : *Das Soziale als Ritual. Zur performativen Bildung von Gemeinschaften*. Opladen : Leske&Budrich.
- WULF, Christoph (2001b) : « Einleitung ». In : Wulf, Christoph (éd.) : *Das Soziale als Ritual. Zur performativen Bildung von Gemeinschaften*. Opladen : Leske&Budrich, pp. 7-17.
- WULF, Christoph/ZIRFAS, Jörg (2001) : « Das Soziale als Ritual : Perspektiven des Performativen ». In : Wulf, Christoph (éd.) : *Das Soziale als Ritual. Zur performativen Bildung von Gemeinschaften*. Opladen : Leske&Budrich, pp. 339-347.
- YAGUELLO, Marina (1978) : *Les mots et les femmes. Essai d'approche socio-linguistique de la condition féminine*. Paris : Payot.

Revue militantes

La menstrueuse, Juin 1997. [Premier journal (numéro unique) du groupe féministe radical lyonnais].

et ta sœur ?, 1998. [Deuxième journal (numéro unique) d'une partie du groupe féministe radical lyonnais].

abstraction 3_4, 2002. [Fanzine dijonnais. Il s'agit des numéros 3 et 4 en même temps. Le rédacteur est désolé d'avoir mis trop de temps pour finir le numéro 3 et met, pour s'excuser, le numéro 4 dans la même édition].

Dictionnaires

Le Nouveau Petit Robert. Dictionnaire de la langue française (1994). Paris : Editions le Robert.

Harrap's Universal. Dictionnaire Français-Allemand/Allemand-Français (1999). Stuttgart : Ernst Klett.

La Grande Encyclopédie Larousse 17 (1976). Paris : Edition Larousse.

Brochures/tracts

- « Squatter doit être un acte politique » (été 1997) – cf. Annexe
- « La bourse aux vêtements gratuits » (été 1998) – cf. Annexe
- « La Charade » (été 2002) – cf. Annexe
- « Le squat de A à Z » (janvier 2000) <http://vegantekno.free.fr/squat.html>
- MINISTERE DE L'EMPLOI ET DE LA SOLIDARITE (1999) : *Squat et habitat de fortune. Document de réflexion partenariale dans le cadre du Comité national de l'accueil des personnes en difficulté*. Paris : Brochure ministérielle.

Emission radiophonique

BOUILLON, Florence (2002) : « Le squatt comme réponse à l'inhospitalité ». France Culture 27/08/2002, 17h30 à 18h.

Annexes

Annexe 1 : Glossaire

- **Antispécisme** : L'antispécisme considère que les discriminations fondées sur l'espèce n'ont pas plus de fondement que celles fondées sur le sexe ou sur la race, et se propose donc de lutter contre le « spécisme ». Le critère proposé pour la prise en compte des intérêts de l'individu, animal ou humain, est celui de l'existence même d'intérêts, c'est-à-dire de la capacité à ressentir de la souffrance ou du plaisir. L'application pratique la plus évidente en est le végétarisme ; cf. <http://www.cahiers-antispecistes.org>.
- **ALPIL** : *Association Lyonnaise Pour l'Insertion par le Logement*. Cette association s'occupe des gens en graves difficultés de logement, qu'il s'agisse de Roms dans des bidonvilles, de locataires en passe d'être expulsés, ou de squatteurs militants. Sa manière de travailler, qui respecte toujours l'autonomie et les choix de son public, lui vaut de la part des Lutinistes d'abord un respect un peu méfiant, puis petit à petit le statut d'allié.
- **ASLIM** : *Action de soutien au logement d'insertion et au meublé*. Il s'agit, sous forme associative, d'une sorte d'agence immobilière créée par l'ALPIL, et utilisée aussi par

d'autres association travaillant sur les problèmes de logement. Elle sert d'interface entre des propriétaires et des locataires marginalisés. C'est aussi en ce sens qu'elle travaille avec la Lutine : quand le principe de la légalisation de l'occupation est accepté par la Courly, la forme juridique en est la suivante : la Courly loue l'immeuble à l'ASLIM, qui le sous-loue aux habitants. Les rapports de la Lutine avec l'ASLIM sont parfois houleux.

- **Dread locks** : Mèches de cheveux agglutinés, d'abord en vogue chez les rastafaris et adoptées depuis une quinzaine d'années par les « alternatifs ».
- **Non-mixité** : Etant posé que l'identité de genre constitue la base d'une oppression des hommes sur les femmes, ce qui ne l'empêche pas d'être aussi opprimante pour les hommes, les partisans et partisans de la non-mixité considèrent que les femmes ont intérêt, pour mener leur lutte, à le faire sans les hommes. On trouve aussi des groupes non-mixte d'hommes (l'enregistrement d'une réunion d'un tel groupe fait partie de mon corpus), qui veulent réfléchir entre eux à la construction de leur identité de genre. « Le choix de la non-mixité est un choix politique. [...]. Nous avons envie de pouvoir dans un temps ou un espace donné, suspendre la domination du genre masculin pour mieux en prendre conscience et apprendre à la combattre » (Intro dans *La Menstrueuse* 1997 : 3).
- **Proféminisme** : Attitude des hommes qui remettent en cause leur construction de genre, en soutien à la cause féministe.

Annexe 2 : Corpus transcrit et tracts militants (sur CD-ROM)

L'auteur de la présente thèse souhaite garder cette partie confidentielle.

Annexe 3 : Ehrenwörtliche Erklärung

L'auteur de la présente thèse souhaite garder cette partie confidentielle.